BIBLIOTHECA FICTIVA

THE SHERIDAN LIBRARIES

3 1151 03701 6544

A. THIERRY

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

1

En toute affection, mon
cher Michel et en souvenir
de tous nos souvenirs.

Ton vieux

Augustin Ruzé

LES
GRANDES MYSTIFICATIONS
LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

La Glissade, comédie en trois actes (en collaboration avec M. Max Maurey. — Comédie Parisienne).

Néron, ballet en deux actes (en collaboration avec M. Max Maurey, musique de M. Henri Hirschmann. — Olympia).

La Voix frêle, pièce en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Odéon).

Le Diplôme, comédie en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

Le Puits N° 4, drame en deux actes (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

EN PRÉPARATION

Trois Amuseurs (Carmontelle, Moncrif, Vadé).

Gazetiers et Journalistes d'autrefois.

Les Maîtres de la Chronique (en collaboration avec M. Henri Verne).

AUGUSTIN THIERRY

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

Ne vous étonnez point de voir les personnes simples croire sans raisonnement.

(PASCAL.)

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1911
Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
éservés pour tous pays.

A MON PÈRE

AVANT-PROPOS

L'amour de la mystification est en France une manière de penchant national. Sans vouloir ratiociner sur l'impertinence ou l'agrément de cette tendance atavique, héritage lointain de nos ancêtres gaulois, constatons néanmoins que tous les trouveurs de calembredaines, inventeurs de gaudrioles, improvisateurs de sornettes et chercheurs de facéties, s'attirent chez nous la plus indulgente popularité. Les noms du marquis de Bièvre, de Musson, de Romieu, de Vivier, de Sapeck tiennent leur coin dans toutes les mémoires. Ils furent admirés de leur vivant, connurent la joie d'une célébrité facile; disparus, les collections d'*anas* les garantissent dans le souvenir des hommes,

même, certaines de leurs farces sont entrées dans l'histoire.

A l'inverse, leurs contemporains et la postérité après eux, se sont montrés sans tendresse pour les audacieux, qui par dilettantisme supérieur, par ambition aussi ou calcul intéressé, s'attachèrent à ce raffinement de lettrés : la mystification par le livre. Explicable rigueur, ce n'est plus en effet ici la naïveté d'aucuns, mais la crédulité de tous qui peut se trouver victime et, si nous aimons bien que le voisin soit dupe, nous regimbons à paraître *jobards* à ses côtés.

Quand donc ils ne les vouèrent pas à l'exécration, critiques et bibliographes, ces épuceurs de renommées, ont à l'endroit de tels effrontés, gardé le plus hostile et le plus méprisant silence. Pourtant, certains de ces pasticheurs, de ces auteurs « supposés » ou « apocryphes », stigmatisés par le grincheux Quérard, valent mieux que leur injurieuse réputation. Quelques-uns, il est vrai, Mac Pherson-Ossian; Chatterton, le pseudo-Row-

ley; Mérimée; Nodier, sont illustres et par conséquent pardonnés, mais la plupart ont sombré dans l'oubli. C'est la curieuse figure de ces ignorés que nous tentons de crayonner ici.

Il eût été facile à l'auteur de plonger plus avant dans le passé, de commencer sa galerie avant le dix-huitième siècle et de la continuer après 1870. La matière ne manque pas. Des raisons de convenance l'en ont empêché, pour la période contemporaine, le souci de ne point verser dans la pédanterie, pour les époques antérieures. La supercherie de plume est de tous les temps et de tous les pays, et le premier en date des mystificateurs serait alors le légendaire Carien Pigrès, frère de la reine Artémise, qui, d'après Suidas, aurait versifié la *Batrachomyomachie* dans la façon des épopées homériques. La Renaissance se complut à ces doctes amusements. Il nous eût entraîné trop loin de discuter les raisons qui font restituer à Charles Sigonius de Modène le *De Consolatione* d'abord attribué à Cicéron, ou à Jean de Garlande, le *Floretus* de saint Bernard.

Ce modeste volume ignore de si érudites ambitions, et son dessein sera rempli, si le lecteur veut bien prendre quelque intérêt aux menues anecdotes d'histoire littéraire qui s'y trouvent contées.

A. T.

I

JAMES MAC-PHERSON ET LES POÈMES D'OSSIAN (1761)

I

JAMES MAC-PHERSON ET LES POÈMES D'OSSIAN

(1761)

Vers le milieu du dix-huitième siècle, vivait chichement à Ruthwen, misérable hameau de montagnes, dans le comté d'Inverness, un pauvre fermier, Andrew Mac-Pherson, héritier bien déchu d'une illustre lignée. Pour défendre la « cause juste » ses ancêtres avaient tiré la claymore, commandé leur clan aux journées de Marston-Moor et de Naseby. Hélas! la droite du Seigneur s'était lourdement appesantie sur ceux des Hautes-Terres. A présent, Andrew maniait la charrue et labourait la glèbe d'autrui.

Malgré la précarité de ses ressources, il avait voulu que James, son fils unique, reçût une éducation soignée. L'enfant avait donc été envoyé au Kings'College d'Aberdeen, confié à la férule du principal, Révérend docteur Blackvell. Mais

le jeune « scholar », en dépit de multiples et pédagogiques fouettées, s'était montré négligent écolier. La poésie l'attirait détestablement. Son temps passait à rimailler force ballades. Il ne réussit à prendre aucun grade au Kings'College, non plus qu'à l'Université d'Édimbourg, où il se rendit ensuite. Son bonhomme de père avait rêvé d'en faire un *clergyman ;* le théologien manqué, rentré déconfit à Ruthwen, fut trop heureux d'accepter pour vivre les modestes fonctions de maître d'école. Le démon poétique ne l'avait pas quitté, il versifiait toujours et son emploi lui en laissait le loisir.

Au mois d'avril 1758, il publiait à Édimbourg un poème épique en six chants, *The Highlander,* récit de l'invasion danoise en Écosse au onzième siècle, qu'un critique sans bienveillance qualifia tout aussitôt d' « absurde galimatias ». Laissons dormir ces montagnards en paix, notons seulement que sous une forme classique, leur créateur, déjà, leur prêtait ces sentiments d'une mélancolie vague et nébuleuse, enveloppait ses descriptions de ce pittoresque tumultueux et pseudo-naturel, qui allait dans la suite assurer le triomphe des « épopées » ossianesques.

James Mac-Pherson avait alors vingt-deux ans. Un portrait de Romney, postérieur de quelques années, actuellement à Belville-House, à Kingussie, nous a conservé les traits d'un visage fin, aux yeux spirituels. La bouche sourit sous les lèvres minces, le menton s'allonge, volontaire, une expression railleuse anime la physionomie. James Mac-Pherson a bien l'air de se moquer du monde. Il devait continuer toute sa vie.

En dépit de son insuccès, le petit maître d'école ne se décourageait pas. Il s'obstinait à envoyer force vers au *Scot's Magazine* qui les insérait de temps à autre. Un lecteur bienveillant, M. Graham, de Bulgonaw, enthousiasmé par l'un de ces morceaux, s'enquit de leur auteur, et l'arrachant à sa chaire, le donna comme précepteur à son fils, le futur lord Lynedoch, lieutenant de Wellington en Espagne.

Tel fut pour Mac-Pherson le premier sourire de la fortune. Elle lui demeura fidèle jusqu'au tombeau.

*
* *

Là-haut, à Ruthwen, sous les torchis de la bicoque paternelle, enfant et puis adolescent, James avait eu parfois l'occasion d'entendre, à la veillée, les déclamations des bardes villageois qui, selon la coutume écossaise, venaient réciter les légendes, les vieux « duans » gaéliques. Fidèle, sa mémoire en avait retenu des fragments. Un jour, il lui prit fantaisie d'en tirer mouture à poèmes, en les accommodant aux besoins de son esthétique et de sa fantaisie personnelle.

La famille Graham prenait alors les eaux à Moffat (1), et le précepteur-poète s'était lié d'amitié avec un certain M. Home, Écossais des Basses-Terres, mais néanmoins traditionnaliste fougueux, attaché à tout ce qui rappelait le passé de l'antique Calédonie. C'est à cet auditeur si bien préparé que l'avisé Mac-Pherson donna lecture, un beau jour de juin 1760, du

(1) Moffat, station balnéaire écossaise, dans le comté de Dumfries.

dernier conçu de sa couvée lyrique, son poème *la Mort d'Oscar* (1).

L'excellent M. Home s'enthousiasma aussitôt. Dans l'emballement de son admiration, il ne voulut pas s'en tenir à de platoniques louanges, et présenta l'heureux auteur au « prince » des critiques écossais à cette époque, son très érudit ami, le docteur Hugh Blair. A son tour, celui-ci s'extasia.

La Haute-Écosse était alors contrée presque inconnue. Les *Lettres de Burt* avaient étonné, quelques années auparavant, par la description de ses beautés naturelles : la mélancolie de ses landes où rampe la bruyère, la croupe argentée de ses montagnes où scintillent les sources. Mais on ignorait presque tout de ses habitants. Leurs mœurs, leurs coutumes, leur train de vie

(1) Voici le début du morceau qui est déjà bien dans la note « ossianesque ».

Ossian se lamente sur la mort de son enfant :

« Il a disparu comme l'astre de la nuit au milieu de la tempête, comme le soleil quand les nuages orageux s'élèvent du sein des flots et enveloppent les rochers d'Ardannider ; et moi seul dans ma demeure, je me flétris comme un chêne antique de Morven, que les vents ont dépouillé de ses rameaux et qui chancelle au plus léger souffle du nord... Chef des braves, ô mon fils, je ne te verrai donc plus... etc. »

Mac-Pherson l'a d'ailleurs utilisé plus tard dans *Temora*.

demeuraient lettre close. De vagues légendes circulaient sur l'organisation des clans, l'autorité absolue des chefs, l'âme chevaleresque des Highlanders, jalousement attachés à leurs traditions. On ajoutait encore que, sur les lèvres fidèles des montagnards, se répétaient, de génération en génération, des fragments de poèmes très anciens, œuvres d'un barde génial, Ossian ou Oisin, fils de Fingall. Et les mieux renseignés proclamaient ces morceaux abondants en beautés singulières et sublimes.

Questionné par le docteur Blair, Mac-Pherson se découvrit adroitement modeste. Il n'avait fait que traduire en anglais les vers gaéliques gravés dans sa mémoire. Au cours de son enfance, il en avait entendu bien d'autres, et qui saurait chercher rapporterait une splendide moisson.

Le savant critique était, en même temps, un ardent patriote et un presbytérien convaincu. A toutes les raisons personnelles qui l'incitaient à vouloir sauvegarder le patrimoine littéraire des ancêtres, venaient s'ajouter d'autres mobiles politiques et religieux. Depuis la grande insurrection de 1745 et la défaite du Préten-

dant (1), le gouvernement de Georges II pourchassait les vieux idiomes erses; bien plus, il s'acharnait à anglicaniser l'Écosse. Infamie! Le docteur Blair assembla ses amis et ses collègues de l'Université d'Édimbourg. Il fallait réunir des fonds, organiser une souscription qui permettrait d'envoyer vers le nord le subtil Mac-Pherson.

Celui-ci, pourtant, hésitait. L'entreprise l'inquiétait, dès lors qu'elle allait être contrôlée. Il finit par se décider, au cours d'un grand banquet donné en son honneur et sur le versement de nouvelles espèces. Au mois de septembre 1760, lesté de généreux subsides, il partait pour une première tournée d'exploration aux îles de Skye, d'Uist et de Benbecula, bientôt suivie d'un second voyage à Mull et dans le comté d'Argyll.

Pardieu, l'émissaire, n'allait pas trahir la confiance de ses commettants. Il avait promis des gerbes, il rapporta toute une récolte : deux poèmes épiques en six et huit chants, *Fingall* et *Témora,* qui parurent à Londres à deux ans

(1) Charles-Édouard, écrasé comme l'on sait à Culloden par le duc de Cumberland, qui mérita le surnom de *Boucher de l'Écosse,* pour ses sanglantes exécutions.

d'intervalle, en 1761 et en 1763. Le premier racontait l'invasion de l'Irlande par Swaran, roi de Lochlin (Danemark), et sa délivrance par Fingall, roi d'Écosse. Dans le second, Ossian, fils de Fingall, vaincu à la bataille de Ghavra, aveugle et malheureux, pleurait les malheurs de sa race et la mort de son fils Oscar.

*
* *

On ne lit plus Ossian aujourd'hui. Les déclamations de *Cathmore,* les gémissements lyriques d'*Arnim* ou de *Malvina* excèdent nos générations sportives et réalistes. Mais, aux dernières années du dix-huitième siècle, l'Europe était mûre pour le romantisme. Après Rousseau, Gœthe et Bernardin de Saint-Pierre allaient mener le branle. Jean-Jacques avait glorifié la Nature, exalté la splendeur des cieux, le charme apaisant des campagnes, le mystère des forêts. Il avait fait de leur interprétation une des nécessités de l'art. A sa suite, le roman et la poésie vont se charger d'impressions, de descriptions du monde extérieur, indiquer les formes, les milieux et

les fonds. Partout la littérature, jusqu'alors intellectuelle, va s'éveiller aux sens. Et la société est en parfait accord avec la littérature.

Le succès des « trouvailles » de Mac-Pherson fut prodigieux, leur retentissement énorme. Sous leur influence, la littérature anglaise, d'exclusivement physique et réaliste, va devenir lyrique et sentimentale. Coleridge, Robert Burns, Byron surtout, portent l'empreinte ossianesque. En France, en Allemagne, pendant soixante ans, la vogue du prétendu barde calédonien sera merveilleuse, en quelque sorte épidémique.

« Le génie de cet Ossian, quel qu'il soit, écrivait Villemain en 1828, a puissamment agi sur la forme poétique de la littérature française à la fin du dix-huitième siècle. Disons-le sans détour, une grande partie de la poésie et de la prose poétique a reçu, jusqu'à un certain point, la couleur et l'empreinte de ce génie vague, mélancolique, rêveur, sentimental. »

Les plus illustres noms du romantisme s'avèrent, en effet, tout imprégnés d'Ossian. Et ce n'est pas une ironie médiocrement savoureuse, de voir l'un des plus grands mouvements littéraires du monde, tributaire de la mystifica-

tion imaginée par l'obscur précepteur écossais.

C'est que Mac-Pherson avait admirablement compris l'âme de son époque, ses aspirations secrètes encore inexprimées, et qu'il les partageait profondément. Tous, Fingall et Cathmore, Oscar et Témora, Malvina, Arnim, Dar-Thula, ses héros, ont du vague à l'âme, se complaisent dans une mélancolie douce, à laquelle ils associent la nature qui les environne : la plainte du vent d'automne dans les vallées, la solitude du vieil arbre abandonné dans la plaine. Ils expriment poétiquement des sentiments vieux comme le monde : regret de la jeunesse envolée dans la fuite rapide des années, amertume de la vieillesse, néant et vanité du présent.

Écoutez gémir Cathmore sur les ruines de Balacluta : « J'ai vu la ville de Balacluta, mais elle était abandonnée. Les animaux sauvages habitaient la demeure de l'homme, leurs têtes se montraient au milieu des ruines et de l'herbe épaisse dont elles étaient couvertes... Elle est déserte, la demeure de Moïna, et le silence habite le palais de ses pères. Bardes, entonnez les chants de la douleur et déplorez le sort des étrangers. Ils n'ont fait que tomber quelques

jours avant nous, car il faudra que nous tombions nous-mêmes. Pourquoi construire des palais, ô homme que le temps ailé entraîne si rapidement? Tu regardes aujourd'hui du haut de tes tours altières; encore quelques années, et le vent du désert viendra mugir dans tes terres abandonnées, siffler sur ton bouclier à demi usé. »

Et Arnim pleurant la mort de ses enfants :

« Levez-vous, vents d'automne, levez-vous, soufflez sur la noire bruyère; torrents des montagnes, mugissez, et vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes », passage dont s'est évidemment souvenu Chateaubriand dans l'apostrophe de René : « Levez-vous enfin, orages désirés..., etc. »

L'Allemagne, d'abord, s'enthousiasma.

Il y eut à son engouement de multiples raisons philologiques, littéraires et patriotiques. Les victoires de la guerre de Sept ans avaient enivré l'orgueil germanique. Son rêve était commencé d'universelle domination. Au monde gréco-latin, il rêvait d'opposer les civilisations septentrionales. Le goût des études du moyen âge venait de s'éveiller chez les savants d'outre-

Rhin. Ces doctes personnages furent heureux de pouvoir affronter l'Écossais Ossian, père des littératures du Nord, à Homère ancêtre des lettres méridionales.

« Ce fut une véritable frénésie, déclare M. Bailey Saunders, le plus récent historiographe de Mac-Pherson. Herder célébra ces poèmes comme une découverte magnifique. Klopstock et ses amis se hâtèrent d'écrire leurs odes, en style ossianesque, et une nouvelle espèce de rapsodie devint populaire, sous le nom de *Bardengebrüll,* — rugissement de barde. »

Voltaire, le grand ironiste, s'étant permis de railler dans son *Dictionnaire philosophique* les « beuglements de Fingall », faisait dire à Lessing : « Les Français ne comprennent pas, tant pis pour les Français », et Schiller proclamait les paysages de *Témora* « un exemple frappant d'interprétation de la nature ».

Mais c'est surtout dans Gœthe qu'on peut suivre les effets de l'épidémie ossianesque. Il s'inspire d'un épisode de *Fingall,* pour dépeindre les sentiments de Werther au moment de la crise. Le soir des adieux, l'amant de Charlotte relit avec elle les *Chants de Selma,* et le seul

aspect du cahier le bouleverse : « Un frisson le saisit en y portant la main, et ses yeux, quand il l'ouvrit, se remplirent de larmes (1). »

Plus tard et sa fièvre calmée, il analysera subtilement, dans ses *Mémoires*, cette action d'Ossian sur la jeunesse allemande : « Pour que toute cette mélancolie eût un théâtre fait pour elle, Ossian nous avait attirés dans la lointaine Thulé, où parcourant l'immense bruyère grisâtre, parmi les pierres moussues des tombeaux, nous voyions autour de nous les herbes agitées par un vent horrible et, sur nos têtes, un ciel chargé de nuages. La lune enfin, changeant en jour cette

(1) En outre, quelques jours avant le suicide, Gœthe fait dire à son héros :

« Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où ses chants sublimes me ravissent ! Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte, sur des nuages flottants, l'esprit des aïeux, à la pâle clarté de la lune ; entendre dans la montagne les gémissemeuts des génies des cavernes et les soupirs de la jeune fille agonisante *(Cremora)*, près des pierres couvertes de mousse, qui couvrent le héros noblement mort qui fut son bien-aimé... Quand, alors, je rencontre le barde blanchi par les années, qui sur les vastes bruyères cherche la trace de ses pères et ne trouve que la pierre de leurs tombeaux, alors, ô mon ami, je serai homme à arracher l'épée de quelque noble écuyer, à délivrer tout à coup mon prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et à envoyer mon âme après ce demi-dieu mis en liberté. ».

nuit calédonienne; des héros trépassés, des beautés pâlies planaient autour de nous; enfin nous croyions voir dans sa forme effroyable l'esprit même de Loda. »

En France, exception faite pour Voltaire, l'admiration ne fut pas moindre, l'influence plus considérable encore. Mme de Staël, Chateaubriand, Napoléon ont cru de tout leur cœur au génie et à l'infortune d'Ossian. Celle-là le célébrait dans sa *Littérature,* celui-ci emportait ses poèmes en campagne, ils le suivirent jusqu'à Sainte-Hélène. Baour-Lormian en composait par ordre une traduction destinée aux armées impériales. Musique, peinture, poésie, le barde encombrant envahissait tout : tragédie d'Arnault, *Oscar* en 1796; tableau de Girodet, *Fingall et ses descendants* (1802), en attendant les décorations de la Malmaison; opéras de Lesueur, *les Bardes* (1804), et de Méhul, *Uthal* (1806). La mode s'en mêla jusque pour les noms propres, et nous avons eu, pendant quarante ans, des générations d'Oscar et de Malvina (1).

(1) C'est en l'honneur du barde calédonien que Bernadotte baptisa son premier-né de ce prénom d'Oscar, qu'ont dans la suite porté les rois de Suède.

La mélancolie ossianesque n'imprègne pas moins les descriptions romantiques de Chateaubriand et les rêveries lamartiniennes. Un chapitre, le quatrième du « Livre des Tombeaux », dans le *Génie du christianisme*, s'intitule la Calédonie ou l'ancienne Écosse (1) et *René* connaît son Ossian par cœur. « Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven et touché la harpe de David, au bord des mêmes torrents où Ossian fit gémir la sienne. »

Alfred de Vigny, Musset subissent le même ascendant. *Eloa* et *le Cor* sont pleins de réminiscences. *Le Saule* reprend le thème des *Chants de Selma* dont

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant...

est une paraphrase harmonieuse du début.

(1) Il est entièrement consacré à la peinture des sentiments poétiques, éveillés dans l'âme de l'auteur par la lecture d'Ossian :

« Quatre pierres couvertes de mousse marquent sur les bruyères la tombe des guerriers de Fingall. Oscar et Malvina ont passé... Ce n'est plus la main du barde même qu'on entend sur la harpe, c'est ce frémissement des cordes produit par le toucher d'une ombre, lorsque la nuit, dans une salle déserte, elle annonçait la mort d'un héros. »

*
* *

Pourtant, dans ce tumulte laudatif, certaines voix, — et non des moindres, — discordaient. Dès l'apparition de *Témora,* l'illustre Samuel Johnson s'élevait avec véhémence contre ce qu'il appelait les « forgeries » de Mac-Pherson. Ce fut une belle rumeur au clan écossais. Le docteur Blair avait fait précéder les deux épopées d'une étude historique et critique. Il voulut défendre ses dieux. Une aigre polémique s'engagea :

— Croyez-vous, s'exclamait fièrement le docteur, qu'un homme, de nos jours, puisse être capable d'écrire de semblables poésies?

— Oui, répondait l'irrespectueux Johnson, beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants!

Mac-Pherson le prit de très haut avec ses accusateurs. Même, il appela Johnson sur le terrain. Celui-ci se munit d'une trique de chêne et lui écrivit qu'il l'attendait. La bataille tournait au grotesque.

Cependant, malgré toutes les demandes qui lui en furent adressées, l'adroit Écossais ne consentit jamais à produire les originaux gaéliques sur lesquels il avait, prétendument, travaillé. Le gouverneur des Florides l'avait choisi pour son secrétaire. Avant de partir, il promit à ses partisans une éclatante justification. Par un de ces hasards heureux qui arrivent à point nommé, ses manuscrits se perdirent en route. Quand il rentra, il s'obstina dans un silence que ses amis proclamaient dédaigneux. La Fortune, au surplus, continuait de lui prodiguer ses faveurs. Elle en avait fait une manière d'homme politique. Membre de la Chambre des Communes, agent du nabab d'Arcat, il était quatre ou cinq fois millionnaire quand il mourut en 1796 (1).

Adversaires et défenseurs voulurent alors

(1) Le 17 février, dans sa résidence de Belville-House, la somptueuse villa italienne qu'il avait fait construire à grands frais. Ramené à Londres le 15 mars suivant, son corps, suivant le désir qu'il avait exprimé, fut inhumé dans le transept sud de Westminster, près du « Coin des Poètes ».

Mac-Pherson, dont la vie n'avait pas été précisément exemplaire, — Johnson, déjà, incriminait ses mœurs, — laissa quatre enfants naturels : James, Charles qui mourut aux Indes, Anna qui s'éteignit vieille fille, en 1862, et Juliette, mariée en 1810 à sir David Brewster que nous verrons jouer un rôle dans l'affaire Vrain-Lucas.

connaître le mot de l'énigme. Un nouveau comité se constitua à Édimbourg. Mac-Pherson avait légué à l'un de ses amis, Henry Mackensie, ce qui lui restait de ses manuscrits échappés au naufrage. Ils furent passés au crible. On put constater sans peine qu'ils n'étaient qu'une mauvaise transcription en gaélique des poèmes publiés sous le nom d'Ossian. Bien mieux, les enquêteurs réussirent à se procurer quelques fragments authentiques des anciennes ballades écossaises. Aucun des morceaux recueillis ne coïncidait, ni par le titre, ni par le texte, avec les traductions de Mac-Pherson.

Au commencement du dix-neuvième siècle, un nouveau critique, Malcolm Laing, reprit l'œuvre du comité. Ses conclusions, plus récemment complétées par Archibald Clark et Bailey Saunders, subsistent encore aujourd'hui. Il établit sans conteste que les poèmes attribués à Ossian sont l'œuvre de Mac-Pherson. L'écrivain écossais travaillait sur un canevas de légendes, dont les plus anciennes ne remontent pas au delà du douzième siècle. « Il les a complètement transformées, modifiant la chronologie, le nom des héros, la nature des événements.

Dans les légendes populaires, la sauvagerie, la férocité dominent, dans Mac-Pherson, au contraire, tout est sensibilité, raffinement, courtoisie (1). »

Mac-Pherson ne s'est pas contenté d'en bouleverser le style, il en a profondément dénaturé l'esprit. Les vieux poèmes erses abondent en

(1) Au témoignage le plus récent de la critique anglaise, ces légendes, dont la tradition place les événements au troisième siècle, ont inspiré toute une série de fragments épiques en vers et en prose. Cormac Mac Art régnait alors en Irlande. Il avait auprès de lui une sorte de milice permanente, appelée Feena d'Erin, commandée par son gendre Finn (Fingall). A la mort de Cormac, en 266, son fils Corbery, qui lui succéda, se vit obliger de supprimer la Feena qui menaçait sa sécurité. Une sédition s'ensuivit. Les miliciens de Finn et les sujets de Corbery se livrèrent bataille dans les plaines de Gavra, dans le comté de Meath (283). Les gens de la Feena furent anéantis; Ossian et Caillte échappèrent à peu près seuls au massacre.

Ces traditions se mélangèrent par la suite à d'autres fables relatives à une seconde milice plus ancienne et commandée par Cuthullin. Toutefois, quelle que soit leur époque, les récits épiques du cycle d'Ossian ne confondent jamais les deux traditions parallèles, relatives l'une à Cuthullin, l'autre aux compagnons de Finn et d'Ossian. Il n'en va pas de même dans *Fingall* et dans *Témora* où les deux légendes sont au contraire enchevêtrées. Cuthullin, qui aurait vécu au premier siècle de l'ère chrétienne, devient ainsi le contemporain de Finn, personnage du troisième.

En outre, les mercenaires irlandais se transforment, dans Mac-Pherson, en héros écossais. Ils vont porter secours au roi d'Irlande attaqué par les Norses. Or, ceux-ci ne firent en réalité leur apparition sur les côtes d'Irlande qu'à la fin du huitième siècle.

énumérations d'armes et de meubles, qui manquent complètement dans *Fingall* et dans *Témora*. Par contre, on y rencontre des descriptions de paysages, qu'on chercherait vainement chez les anciens bardes. Chez eux, les héros occupent toujours le premier plan, leurs récits ne sont qu'une nomenclature de leurs exploits. Ils ne tiennent plus, dans le pseudo-Ossian, qu'un rôle effacé et qu'une place secondaire. Ils disparaissent devant la Nature.

Le mauvais écolier d'Aberdeen, le trop ingénieux précepteur des jeunes Graham, fut donc un mystificateur, ou mieux le plus remarquable des grands pasticheurs littéraires. Il gagna l'honneur et l'argent à tromper agréablement la bonne foi de ses contemporains. La postérité, qui le dédaigne, ne doit cependant pas lui tenir rigueur. Il mérite son indulgence, ayant été à sa manière un homme de génie. Conçoit-on bien l'ingéniosité qu'il fallut dépenser à cet homme, demi-ignorant du gaélique, l'intelligence qu'il dut prodiguer sur des matériaux chaotiques, à deviner, suppléer, adapter, compléter pour arriver à composer un tout, en somme, harmonieux!

Simple éditeur, truqueur si l'on veut de légendes informes, Mac-Pherson serait déjà une figure intéressante : promoteur d'un genre qui exerça une influence capitale sur les destinées littéraires du monde, il réclame notre admiration.

II

THOMAS CHATTERTON

(1766)

II

THOMAS CHATTERTON

(1766)

Le drame illustre et chimérique de Vigny a rendu célèbre, en France, le nom de Chatterton... *Despair and die,* désespère et meurs; le suicidé d'Holborn continue d'incarner, dans les imaginations, le génie méconnu, se condamnant soi-même, dans l'horreur d'assister à l'écroulement de ses rêves.

L'auteur d'*Éloa* voyait en lui une sorte de créature surhumaine, étrangère à nos médiocrités, à nos appétits mesquins, à nos basses convoitises : le Poète, en un mot, suivant la conception paradoxale et naïve que se formaient les Romantiques des mortels fortunés auxquels un Destin indulgent a départi la glorieuse faculté de la rime et du rythme.

Sa patrie n'était pas l'Angleterre ni la France,

mais dans ces sphères vaporeuses qu'habitent les Werther, les René, les Obermann.

« L'émotion est née avec lui, si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé dès l'enfance dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède pardessus tout. Au moindre choc elle part, au plus petit souffle elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme !

Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses excessifs enthousiasmes l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres... (1) »

A côté de la légende, cherchons la vérité.

La critique anglaise s'est beaucoup occupée de Chatterton. Elle en fait, avec Cowper et MacPherson, le précurseur du grand *Revival* poétique qui, à travers Robert Burns, Byron, Walter Scott, Shelley, Coleridge et Keats, aboutit à

(1) Alfred DE VIGNY, préface de *Chatterton*.

la sensualité triste, aux rêveries mystico-lyriques de Dante Gabriel Rossetti.

L'existence de l' « Enfant merveilleux » a donc été l'objet des plus savantes inquisitions; on a interprété son âme énigmatique, obstinément cherché d'établir les responsabilités de sa fin lamentable.

*
* *

Le nouveau-né qui, par cette froide nuit du 20 novembre 1752, poussait ses premiers vagissements vers le ciel embrumé de l'antique Bristol, venait au monde sous une étoile néfaste. Trois mois auparavant, son père, humble *magister* dans une école de Pyle street, était mort à trente ans, rongé par la phtisie. Les seuls bruits que perçut l'enfant furent d'abord ceux des sanglots.

Sa naissance augmentait lourdement les charges de Mrs. Chatterton qui, pour subvenir aux besoins de sa belle-mère, qu'elle avait recueillie, et d'une petite fille plus âgée, dut ouvrir un modeste atelier de couture.

La gêne, sinon la misère, habitait le foyer mélancolique. Parfois un vieillard s'y attardait : l'oncle Philipps, bedeau de l'église toute voisine, Sainte-Marie Redcliffe. Alors, la veillée s'égayait de quelque récit mirifique, de quelque légende de réconfort et d'espoir. Le maître d'école avait dérogé, mais l'oncle Philipps était demeuré fidèle à la tradition des Chatterton, tous depuis trois siècles et davantage, de père en fils, d'oncle en neveu, sacristains de la vieille cathédrale. Et l'excellent homme contait de si prodigieuses histoires, celle de M. Canynge surtout!

Ah! ce M. Canynge, le plus fameux des anciens maires de la « cité très noble ». Marchand opulent, il vivait au quinzième siècle, contemporain de Warwick et d'Édouard IV. De ses deniers, il avait restauré la basilique fleurie, comblé le Chapitre de ses bienfaits. Dans le souvenir populaire, il vivait comme une façon de Mécène souriant et fastueux. Puis, à sa mort, les titres de ses donations avaient été déposés pêle-mêle, avec d'autres paperasses de contrats, dans un vaste coffre en chêne massif, bardé de fer et clos de six serrures, — *cysta serrata, cum*

sex clavibus, — précisait une vieille charte. Ils gisaient abandonnés en compagnie d'autres parchemins gothiques. Et la moisissure des siècles s'amassait lentement sur eux, décolorant les enluminures précieuses, effaçant les grandes capitales à rinceaux.

Or, une légende s'était accréditée à leur sujet, dans la famille Chatterton. Un secret important était enseveli sous le mystère de leur écriture et, qui saurait le pénétrer, ne manquerait pas d'en retirer honneur et profit.

Un beau jour, les procurateurs de la cathédrale eurent l'idée de faire inventorier le contenu du coffre Canynge. Les clefs avaient été perdues, il fallut forcer les serrures. Mais, aux mains brutales qui les malmenaient, les antiques manuscrits ne livrèrent pas leur énigme. Dédaignés, ils allèrent au rebut, dans un grenier, où la dent des rats eût tôt fait d'achever leur destruction, si la vigilance de l'oncle Philipps n'avait pris soin de les protéger jalousement.

Dans l'âme du sacristain, la vue de ces parchemins jaunis réveilla les illusions que les siens nourrissaient depuis des siècles... Ah! s'il avait été savant... En désespoir de cause, il avertit

son neveu, le maître d'école, et celui-ci, pour les étudier à l'aise, en emporta chez lui plusieurs charges. Hélas! bien qu'il fût un homme instruit, se piquant de numismatique et versé dans les sciences occultes, il ne s'était pas montré plus habile. En dépit de ses efforts, les « papiers de M. Canynge » ne se laissaient toujours pas déchiffrer. Bientôt, il n'y prêta plus d'intérêt. Même — ô profanation! — il en utilisa le vélin résistant, pour recouvrir les bibles des marmots, ses élèves. Après lui, sa veuve en hérita; leurs lambeaux dépecés lui servaient à présent à embobiner ses fils.

Les premières années de Thomas coulèrent ainsi, dans cette atmosphère de légendes et de rêveries nébuleuses. A cinq ans, c'était un étrange et maussade bambin, taciturne, sauvage et facilement irascible. Il ne parvenait pas à retenir son alphabet et la désolée Mme Chatterton se lamentait. Son « pauvre garçon » lui semblait inintelligent, même un peu idiot. A l'école où elle l'envoyait, on le lui rendait bientôt, comme incapable de suivre les cours. Maintenant, le gamin vaguait par l'atelier, silencieux et comme hébété. Pour le distraire, on lui

donnait les belles feuilles multicolores, épaves déchiquetées du fameux coffre Canynge. Et brusquement, déclara plus tard sa mère, il en tomba « comme amoureux ». Ses facultés endormies parurent se réveiller. A sept ans, il étonnait ses voisins par la vivacité de son esprit, à huit, il était devenu un lecteur insatiable. Durant des heures entières, on le voyait demeurer immobile, comme en extase, puis fondre tout à coup en sanglots. Il s'était installé sous les toits, dans un réduit poussiéreux, une sorte de *studio* qu'il fermait au verrou et dont il gardait soigneusement la clef.

En même temps, il s'était pris d'une singulière affection pour le cimetière de Sainte-Marie Redcliffe. L'oncle Philipps lui en ouvrait la porte. Il y passait ses journées au milieu des tombeaux, épelant les épitaphes séculaires, ânonnant les blasons sculptés au front des cénotaphes. Les chevaliers, les évêques, les barons, les dignitaires, tous les morts de la nécropole, étaient devenus ses compagnons familiers.

Son caractère aussi se modifiait, sombre, avec des éclats de gaîté nerveuse, un emportement d'orgueil dont s'effrayaient ses proches.

Il atteignait sa neuvième année, lorsqu'un ancien ami de son père, le Rév. John Gardiner, le fit admettre au Colston's Hopital.

C'était un maussade séjour que cet établissement charitable. Le temps y était distribué avec une économie toute monastique. Les pupilles, de bleu vêtus, logés et nourris, y recevaient une instruction élémentaire, avant d'être mis en apprentissage. L'enfant se plia sans murmurer à cette austère discipline.

L'histoire a conservé les noms de ses condisciples d'élection, durant les quatre années qu'il passa à Colston. Ils s'appelaient James Thistlewait, William Baker, mais ses préférences allaient surtout à certain sous-maître des « juniors », Thomas Philipps, qui l'avait pris sous sa protection, et à la mémoire duquel le poète a dédié l'une de ses plus touchantes élégies.

Le dimanche, le petit « bluet » gagnait la maison maternelle, s'enfermait dans son *studio* et s'absorbait dans ses lectures.

On garde, tracée de sa main, au British Museum, une liste des ouvrages qu'il dévorait ainsi entre onze et douze ans. Il y en a plus de soixante-dix et ce sont, pour la plupart, de

sévères traités d'histoire, de métaphysique et de théologie. C'est à peu près aussi à cette date, au début de 1763, que s'inscrivent ses premiers essais littéraires : *Dick le rusé, Will l'apostat, l'Apparition et le marguillier*. Le *Journal de Bristol* les inséra, sans nom d'auteur, aux mois de janvier et d'avril.

Œuvre d'un artiste obscur de Bristol, B. Morris, une peinture, que sa mère certifiait authentique, nous montre les traits de Chatterton à cette époque (1). C'est, dans sa veste rouge, un enfant de belle prestance, aux traits fins, aux longs cheveux *auburn* flottant sur les épaules. Les yeux, gris clair, sont d'une étrange profondeur. Ils ont déjà ce regard flamboyant, tout illuminé d'un feu intérieur, dont quelques années plus tard ses amis ne pouvaient supporter l'éclat.

Tel nous apparaît l'extraordinaire adolescent qui, en même temps qu'un grand poète, allait se révéler un étonnant mystificateur; forger pour son usage une langue, artificielle sans doute, mais harmonieuse, élégante, souple, colorée,

(1) Tous ses autres portraits, ceux notamment d'Hogarth et de Gainsborough, sont manifestement apocryphes.

retentissante dans sa rudesse voulue, et dont la perfection relative devait, de longues années, tromper tous les spécialistes d'études médiévales.

Les manuscrits Canynge continuaient à le passionner. Il en avait avec ferveur rassemblé les débris dans son galetas. « Nous possédons là un trésor », avait-il coutume de répéter à sa mère.

La bonne femme ne demandait qu'à le croire.

Ils lui inspirèrent certainement l'idée des pastiches qui ont assuré sa gloire. La conception s'en précisa dans son esprit, aux environs de 1765. Thomas Rowley, moine et poète, chanoine de Sainte-Marie, chapelain et confident du légendaire « mayor » de Bristol, sortit alors, comme Pallas, tout équipé de son cerveau.

L'invention était heureuse, l'instant singulièrement favorable à sa réussite. L'Angleterre de Georges III se trouvait alors en pleine révolution littéraire. La mode était tout entière au passé. L'engouement prenait des proportions d'enthousiasme général. Mac-Pherson venait de révéler Ossian à l'émerveillement de l'Europe : bientôt les Lakistes allaient triompher.

Or, en matière d'ancienne poésie britannique, les plus férus d'admiration ne pouvaient guère remonter au delà du quatorzième siècle. L'invasion normande, en imposant aux provinces conquises la langue et la littérature *d'oïl*, semblait avoir fait table rase de toute production nationale antérieure. Ce n'est qu'avec John Gower, et surtout Chaucer, que l'Angleterre reviendra définitivement à la vieille langue. L'auteur de la *Cour d'amour* était mort en 1400 et la muse, qu'il avait un instant réveillée, était, après lui, retombée au silence pendant près de deux siècles. La découverte de Rowley, un poète qui avait vécu pendant la guerre des Deux Roses, comblait une lacune immense dans l'histoire des lettres anglaises. Elle ne pouvait passer inaperçue.

On s'est demandé comment Chatterton avait été amené à choisir ce nom de Rowley, par une coïncidence bizarre l'un des sobriquets de Charles II. Le problème intrigua longtemps la critique. Nous savons aujourd'hui qu'il l'avait pris sur une ancienne épitaphe, dans l'église Saint-Jean, à Bristol, celle d'un marchand de cette ville, Thomas Rowley, trépassé le 23 jan-

vier 1478. Son procédé de travail est également connu. Les termes archaïques, les tournures désuètes dont il parsemait ses poèmes, il les glanait en d'anciens ouvrages : les dictionnaires de Nathan Bailey et de John Kersey, entre autres.

Il avait ainsi colligé un double glossaire : vieux mots traduits en anglais moderne ; expressions nouvelles tournées en vieux langage, et le compulsait sans cesse.

Son personnage ainsi composé et le capuchon du moine bien enfoncé sur sa tête, il écrivit le premier de ses pastiches, *Ellinoure et Juga,* qui fut plus tard inséré dans le *Town and country Magazine,* et le soumit à l'appréciation de M. Philipps. Facilement persuadé de son authenticité, celui-ci encouragea vivement son élève à poursuivre ses recherches.

Chatterton cependant, même au Colston's Hopital, s'apercevait tous les jours davantage de sa cruelle pauvreté. Le *Journal de Bristol* ne lui payait pas sa « copie ». L'argent lui manquait pour acheter des livres, parfaire une instruction dont il percevait l'insuffisance avec amertume. L'idée lui vint de s'en procurer, par un moyen qui fait plus d'honneur à l'ingéniosité de son

esprit qu'à la délicatesse de sa conscience.

Il vivait alors à Bristol, dans une maison de Bridge Parade, un brave potier d'étain, M. Bergum, assez ridiculement entiché de noblesse. Comme M. Jourdain, il se cherchait des aïeux. Chatterton se chargea de lui en fournir.

Le bonhomme, un beau matin, reçut avis qu'en étudiant les papiers Canynge, leur détenteur avait découvert un écusson aux armes d'une famille de Bergham, doublé d'une généalogie qui établissait, clair comme le jour, sa parenté en ligne directe avec un des barons normands compagnons du Conquérant. Aussitôt, le potier ravi se met en rapports avec l'habile fouilleur d'archives. Chatterton, le surlendemain, lui vendit une demi-guinée un parchemin carré, sur lequel il avait figuré de fantaisistes armoiries et transcrit deux des poèmes de Rowley, *le Tournoi* et *le Requiem de l'Avare*.

Bergum, incontinent, prit la malle pour Londres. On eut, au Herald's College, toutes les peines du monde à le détromper.

Cette méchante farce marque pour Chatterton le terme de son séjour au Colston's Hopital. Le 1er juillet 1767, il quitta l'école, sachant à

peu près tout ce qu'on y enseignait et bien d'autres choses encore qui ne s'apprennent nulle part. Le même jour, il entrait en qualité de petit clerc chez un *attorney* des Saint John's steps, M. Lambert.

Ce procureur n'entendait rien à l'âme des poètes. Il le fit bien voir. Le saute-ruisseau recevait cinq shillings par semaine, travaillait douze heures par jour, mangeait à la cuisine et couchait avec les domestiques.

Son orgueil en souffrait atrocement. Pourtant, ces années de misère et d'humiliation comptent parmi les moins navrantes de sa triste vie, marquent le temps d'un labeur acharné et fécond.

Durant ses rares instants de loisir, Chatterton continuait à dévorer fiévreusement tous les ouvrages qu'il pouvait obtenir dans les cabinets de lecture. Le dimanche, il se lançait en de longues promenades aux environs de Bristol : le bourg de Wington, les prairies de Radcliffe. C'est là qu'il a « situé » les principaux épisodes de Rowley. Il partait à pied, au point du jour, sans but déterminé, sans route tracée, sans guide, à l'aventure. Il errait ainsi jusqu'au soir et quand

la nuit était venue, il fallait demander aux passants le chemin du retour.

Vers la fin de septembre 1768, de grandes réjouissances se préparaient à Bristol. Un nouveau pont allait être jeté sur la Severn et MM. les *aldermen* combinaient une cérémonie mémorable. Le 1er octobre, à l'étonnement général, le *Journal de Bristol* publia un récit de l'inauguration, au treizième siècle, de l'ancienne passerelle de bois. Cette pièce, assurait l'éditeur Félix Farley, transcrite d'un vieux manuscrit, lui avait été adressée par un anonyme, sous la signature *Dunelmus Bristoliensis*. La curiosité des érudits fut aussitôt éveillée dans tout le comté.

Quelques jours plus tard, Chatterton vint au journal et se fit connaître comme l'envoyeur du mystérieux document.

Au nombre des lecteurs qu'avait enchantés la fallacieuse description, se trouvait un M. Catcott, qui s'aboucha aussitôt avec le prétendu copiste.

Négociant enrichi, vaniteux et crédule, brave homme au demeurant, cet honnête *Bristolian* se croyait bibliophile et s'estimait archéologue. Tout ce qui évoquait l'histoire de *sa* ville, tradi-

tions locales, poésies indigènes, sollicitait son oisiveté. Chatterton eut tôt fait d'achever sa conquête. Désormais, Catcott va servir de consignataire ingénu aux productions de sa muse d'emprunt. Il reçut ainsi l'un après l'autre, à beaux deniers comptants, tous les *reliquia* du moine-poète : *Ellinoure et Juga, la Mort de Sir Charles Bawdin, l'Épitaphe de Robert Canynge, l'Ode à Oella, seigneur de Bristol au temps d'autrefois.* Enthousiasmé, M. Catcott présenta sa nouvelle connaissance au chirurgien William Barrett, qui affectionnait, comme lui, les études historiques. Le petit clerc d'avoué étonna l'homme de science par l'étendue de son savoir. Les deux hommes prirent Chatterton sous leur protection. Par leur entremise, accès lui fut donné à la bibliothèque de Bristol, pour consulter l'*Histoire des Bretons* de Geoffroy de Monmouth et la *Chronique d'Holinsheed.* En outre, ils lui ouvrirent leur maison, l'admirent à leur table, lui prêtèrent des livres et firent en quelque sorte son éducation sociale.

Cette année, l'avant-dernière de sa courte existence, est pour Chatterton l'époque de quelques joies trop rares et d'une intense produc-

tion. Il collabore au *Town and country Magazine*, qui insère successivement *le Tournoi* et *la Bataille d'Hastings*, auxquels il faut ajouter plusieurs poèmes publiés sous son véritable nom, une *Ode* entre autres sur le *Système de Copernic* et l'*Élégie* fameuse *à la mémoire de Thomas Phillipps*.

C'est ici que se place l'incident Horace Walpole, qui fut dans la suite si fort reproché au pimpant ami de Mme du Deffand.

Ses deux Mécènes se montraient envers Chatterton d'une désolante lésinerie. Ils le payaient en roast-beef et en pudding, fort peu en monnaie à l'effigie du roi Georges. D'autres besoins étaient venus à l'adolescent. Pour les satisfaire, il tenta une petite opération qui rappelle, par certains côtés, les procédés dont usa plus tard l'ineffable Vrain-Lucas, à l'encontre du candide géomètre Michel Chasles (1).

Walpole venait de publier son *Histoire de la peinture en Angleterre*. Homme d'esprit, causeur érudit et brillant très répandu dans les salons, en même temps qu'ambassadeur heureux, lié en

(1) Voir la dernière étude de ce volume.

France avec les encyclopédistes, on sait la place éminente et démesurée qu'il occupait dans l'estime de ses contemporains. Vingt ans avant Brummel, il réalisait le type de l'élégant professionnel, fort dédaigneux à tout ce qui n'était pas né, même, au dire de miss Hawkins sa très admiratrice biographe, « le plus méprisant des hommes. »

Dans les derniers jours de mars 1769, il reçut au manoir de Strawburg, par l'intermédiaire de son éditeur Bathöe, un paquet volumineux, accompagné d'une lettre et contenant, avec un poème sur Richard Cœur de Lion, une liste assez fournie de peintres anglais au quinzième siècle. La lettre était signée Thomas Chatterton de Bristol. Elle contenait quelques vagues renseignements sur Rowley et proposait l'achat des œuvres manuscrites laissées par le chapelain de M. Canynge.

La liste des peintres parut à Walpole justement sujette à caution. Il apprécia quelques beaux vers dans le *Richard Cœur de Lion* et répondit une lettre courtoise. En même temps, sa méfiance éveillée, et craignant de tomber dans un piège, il soumettait l'envoi suspect au

jugement de ses amis, les savants critiques Mason et Gray.

La fraude n'était pas facile à établir. La langue de Rowley ne rappelait ni celle de Chaucer, ni celle du quinzième siècle. Elle n'avait, et pour cause, jamais été parlée ou écrite. Soumise aux procédés d'une critique rigoureuse, elle s'écroula. Gray, pourtant la dupe de Mac-Pherson, et dont la conviction enthousiaste avait résisté à tous les arguments du Dr Johnson, dénonça cette fois la supercherie. Il répondit à Walpole : « Votre Chatterton est un faussaire. »

Suffisamment édifié, celui-ci fit tenir à son correspondant un billet évasif et s'en fut sur le continent, retrouver d'Alembert et Diderot, sans se préoccuper davantage des manuscrits qui lui avaient été adressés. Chatterton, aussitôt, de les réclamer avec insistance. Durant trois mois, ses lettres demeurèrent sans réponse. A la quatrième enfin, agressive et hautaine, Walpole excédé renvoya ses poèmes à l'importun, ajoutant dédaigneusement « qu'il ne voulait plus entendre parler ni d'eux ni de lui ».

Cet échec découragea profondément le pauvre clerc d'avoué. Sa position chez M. Lambert de-

venait intolérable. A maintes reprises, l'*attorney* avait surpris son employé, en train de rédiger tout autre chose que des minutes de contrats. Après l'avoir vertement semoncé, il avait chaque fois déchiré ce qui lui paraissait de « coupables balivernes ». Le vandalisme du chicanier personnage détruisit ainsi la tragédie de *Godwyn,* dont le seul fragment qui nous reste a pu être comparé, pour l'envolée de son lyrisme émouvant, aux adieux d'Hector et d'Andromaque dans l'*Iliade*.

Un matin du printemps 1770, le procureur trouva sur la table de son clerc un écrit bien propre à le jeter en des abîmes de consternation.

Il subsiste encore, précieusement conservé au *British Museum*, porte cet en-tête d'une grande cursive allongée : Testament et volontés dernières de Thomas Chatterton de Bristol, et débute en ces termes : « Ceci a été écrit le samedi 14 avril 1770, entre onze et deux heures, dans la plus affreuse détresse de mon âme. » Après un amer exposé de sa misère matérielle et morale, l'énumération de legs ironiques à ses amis, le poète y confesse ses intentions de suicide.

Diable! le « damned boy » devenait encombrant. Quel scandale s'il allait se tuer à l'étude! M. Lambert n'hésita pas longtemps, il avertit Barrett et mit à la porte le désastreux Thomas.

Le chirurgien apaisa le désespéré. Il promit de lui faire quitter Bristol, où son esprit caustique et quelques méchantes diatribes insérées dans le *Town and country Magazine* l'avaient brouillé avec nombre de personnalités influentes.

C'était satisfaire aux plus chers désirs de Chatterton. Son obscurité le tuait. Depuis longtemps, il brûlait d'aller à Londres faire éclater son génie sur une scène plus vaste. L'air natal lui pesait aux épaules, au contraire il illuminait de ses rêves les brouillards de la Tamise.

Il avait pris sa sœur pour confidente, se grisant d'espérances avec elle. Devenue plus tard Mrs. Newton, celle-ci racontait qu'il avait ainsi tracé le plan de son avenir, arrangé sa vie, meublé sa maison, évalué ses richesses, escompté sa gloire. « Dieu, affirmait-il, a tout mis à la portée de l'homme, il suffit d'avancer les mains pour toucher le but, d'ouvrir les bras pour embrasser le monde. » Rendons-lui cette

justice, à ses triomphes futurs il associait tous les siens.

Le 24 avril, le « coach » emportait vers la grand'ville l'évadé de l'étude Lambert, ses ambitions infinies, ses appétits de gloire et sa maigre fortune, cinq livres sterling, auxquelles s'était bornée la munificence de ses amis.

De mortelles désillusions l'attendaient.

Cette grande Angleterre du dix-huitième siècle qui, depuis longtemps, avait précédé la France dans la voie des libertés politiques, était, beaucoup moins que sa rivale, intellectuellement affranchie.

Les gens de lettres vivaient hors du « monde », sans grande considération, en tout cas, sans influence et sans action sur la foule. La direction des idées ne leur appartenait pas encore.

Comme autrefois à Rome, tout écrivain se voyait encore obligé, pour vivre, de se mettre aux gages de quelque noble lord, de quelque puissant du jour, dont il épousait les querelles et les rancunes, de composer des pamphlets ou des panégyriques. C'est le temps des longues épîtres dédicatoires, à la fois humiliées et grandilo-

quentes. Les plus arrivés n'échappaient pas au sort commun.

Dans une société ainsi organisée, Chatterton ne pouvait pas trouver sa place. Il va se consumer en efforts stériles, tous les jours plus étroitement muré dans la citadelle de son orgueil, et ne trouver enfin que la mort, comme ultime refuge et suprême consolation.

Aussitôt débarqué, il s'installa dans une maison de Shoreditch, où logeait une de ses cousines, Mrs. Ballance, et dont le propriétaire était un plâtrier nommé Wolmsley. C'est là qu'il demeura, pendant les premières semaines de son séjour, partageant la chambre et le lit d'un neveu de l'artisan. Dans la suite, ce garçon déclara qu'il dormait à peine, passant à écrire la plupart de ses nuits.

A peine arrivé, Chatterton, en effet, s'était mis en rapport avec les éditeurs des *magazines* auxquels il espérait écouler sa copie. En moins de quatre mois, il collabora de la sorte à onze de ces publications, entre autres au *Middlesex Journal,* au *Political Register,* au *London Museum*. Il était devenu l'un des habitués du Café du Chapitre, sorte de parlotte littéraire, et comme le

Café Procope, à Paris, rendez-vous de beaux esprits. Dans le miroitement des lumières et le fracas des discussions d'écoles, il envoyait aux siens des lettres d'illusion. Il s'y proclamait heureux, fêté, enivré de toutes les joies du succès, vivant le roman superbe dont ils s'étaient naguère éblouis ensemble.

Son orgueil n'abdiquait pas et le dénuement habitait sa mansarde. En réalité, il mourait de faim, se nourrissant de pain et d'eau. La somme totale de ses gains ne paraît pas avoir dépassé une douzaine de livres, à peine trois cents francs. L'éditeur Hamilton, du *Town and Country,* lui payait en bloc seize ballades une demi-guinée, et Fell, du *Freeholder's Magazine*, achetait pour dix shillings les deux cent cinquante vers de la *Consuliade*.

Alors, pour manger, il songea à monnayer son talent et à devenir pamphlétaire. North, premier lord de la Trésorerie dans le cabinet Saint-James, venait d'entrer en lutte avec les *aldermen* de Londres qui lui reprochaient ses mesures fiscales, notamment le fameux impôt sur le thé. Sous la signature *Moderator,* Chatterton écrivit un éloge de son administration.

Réflexion faite, le panégyriste n'envoya pas l'article aux journaux. Il préféra se tourner vers l'opposition. Le lord-maire, M. Beckford, enrichi dans le commerce des Indes, était une sorte de nabab fastueux et pétri de vanité. Le 26 mai, le *Middlesex Journal* publiait à son adresse une lettre de louanges hyperboliques. L'auteur, déguisé sous le nom de *Probus,* y accablait lord North d'invectives et le comparait à Séjan. Flatté, M. Beckford voulut connaître son admirateur. Le moment était venu pour Chatterton d'escompter le scandale, de tarifer l'éloge et l'injure. L'âme débordante de joie, il se rendait à son audience. En chemin, il apprit le décès du lord-maire, foudroyé par une apoplexie.

Cette mort anéantit le malheureux. La griserie d'illusions qui l'avait soutenu jusqu'alors l'abandonna. Il tomba dans un désespoir d'autant plus profond, qu'il était silencieux et concentré. Pour comble d'infortune, Hamilton lui refusa la *Pieuse ballade de la charité,* le dernier, l'un des meilleurs aussi des poèmes de Rowley. Ses idées de suicide recommencèrent à le hanter.

Nous sommes en juillet 1770. Il écrivait alors

ces lignes prophétiques, qu'il devait sinistrement justifier un mois plus tard : « Lorsque notre existence devient antisociale, quand nous nous sentons inutiles à la société et que la société nous dédaigne, nous ne lui faisons aucun tort en rejetant le lourd fardeau de la vie. Il est certain que nous sommes les maîtres de notre propre existence. »

On peut, sans erreur, attribuer à quelque sombre résolution arrêtée déjà dans la pensée de Chatterton son départ de Shoreditch pour Holborn, où il vint louer une chambre au n° 39 de Brooke street. Là, du moins, nul ne viendrait le déranger dans ce qu'il méditait lugubrement.

Avant de mourir, toutefois, cet enfant de dix-sept ans, solitaire et misérable, voulut tenter un dernier appel au dévouement de ses rares amis. Mac-Pherson, qui paraît bien lui avoir servi de modèle inavoué, après un voyage aux Indes, était revenu millionnaire. Chatterton résolut de s'engager comme chirurgien à bord d'un navire de commerce. On lui objecta sa jeunesse, on se permit de révoquer en doute ses connaissances professionnelles. Alors, comme jadis il avait vaguement étudié l'anatomie avec M. Bar-

rett, il écrivit au médecin de Bristol, lui demandant de le reconnaître comme son élève. La missive, en guise d'adieux, se terminait par cette phrase : « Le Ciel vous accorde les consolations de la foi. Je n'en ai pas besoin, je ne suis pas chrétien. »

En toute autre circonstance, M. Barrett, sans doute, n'eût pas hésité à lui rendre service, mais il s'agissait ici d'une question de vie ou de mort pour tout un équipage, Chatterton reçut une réponse négative.

Le Destin s'était prononcé. Retourner auprès des siens, recommencer une vie d'humiliations, l'orgueilleux n'y pouvait consentir. Avec toute sa superbe, Chatterton avait en somme une âme de stoïcien tendre. « Aie tous les jours devant les yeux la mort, a dit Épictète, et jamais tu ne penseras rien de vil » ; l'ancien pensionnaire de Colston's Hopital ignorait le philosophe grec, mais s'avouer vaincu lui semblait une bassesse. Il préféra le suicide.

D'ailleurs, il était réduit aux extrémités. Hamilton, de numéro en numéro, retardait la publication de ses poèmes.

En cette morne fin d'août, il mourait littéra-

lement de faim. Le 24, son hôtesse, Mrs. Angel, qui avait pris en affection ce pâle jeune homme aux yeux ardents, silencieux et hautain, sachant qu'il n'avait rien mangé depuis trois jours, l'invita à partager son dîner. Chatterton, en peu de mots, poliment mais avec fermeté, déclina ce qu'il considérait comme une injurieuse charité. Puis, sans rien ajouter, il regagna sa mansarde et s'y enferma.

Le lendemain soir, surprise à la fois et inquiète de ne point l'avoir vu descendre, Mrs. Angel s'en vint frapper à la porte de son locataire. Point de réponse, le silence. La bonne dame s'alarme tout à fait. On enfonce la porte. Étendu sur son lit, Chatterton était mort, serrant encore dans sa main une fiole à demi remplie d'une dissolution d'arsenic. Autour de lui, des monceaux de papiers déchirés, d'autres encore dans le foyer, entièrement consumés.

Avant de s'empoisonner, il avait voulu détruire le secret de ses affections, de ses espoirs et de ses rêves brisés. Il avait ainsi consacré la suprême nuit de son agonie terrestre à rassembler sa correspondance, les lettres de sa mère, ses poèmes inachevés. Puis, il avait livré aux

flammes les derniers manuscrits de M. Canynge, mis au bûcher le spectre à jamais évanoui de Rowley.

On sait les idées anglaises sur le suicide. Après une enquête hâtive du *coroner*, Chatterton fut, deux jours plus tard, jeté à la fosse commune dans le cimetière des pauvres, à Shoe-Lane. Sur le registre de la paroisse Saint-André à Holborn, une main pieuse, en face de son nom, a d'une encre différente tracé cette mention : le Poète. Trente ans après, la nécropole fut désaffectée. Tous les ossements qu'on y trouva furent déversés pêle-mêle dans Grey Inn Road. Chatterton resta confondu dans la tourbe des morts, comme il l'avait été dans la foule des vivants.

Or, le surlendemain de cet enfouissement, un homme se présentait tout ému chez Mrs. Angel, encore secouée de la sinistre aventure. C'était un « oxonien » célèbre, le docteur Fry, un des hommes réputés les plus savants d'Angleterre. Il avait lu les poèmes de Rowley; à tout prix il voulait connaître leur découvreur. A Bristol, on l'avait renvoyé à Londres; de Shoreditch on l'adressait à Holborn. Chatterton trou-

vait enfin une haute protection assurée, la fortune probable, et Chatterton, depuis deux jours, dormait dans la bière des miséreux.

Par le docteur, on connut son mérite et sa fin désolante. Bientôt tous les journaux furent remplis de son nom. Une sorte de remords étreignait tous les cœurs : « Nous avons perdu un grand poète », disait-on. Et le verset mélancolique de l'Écriture s'évoquait dans les mémoires : « Voici qu'il est venu dans le monde et le monde ne l'a pas connu. »

Le rêve du suicidé se réalisait. Dans son *Histoire littéraire*, Warton (1) accordait à Rowley une place importante parmi les poètes anglais du quinzième siècle. Le président de la Société d'archéologie, le très docte Jéremiah Milles, doyen d'Exeter, publiait, en 1782, sa grande édition in-4° des poèmes. D'érudites observations en établissaient l'authenticité.

Moins bénévoles ou plus avertis, d'autres chercheurs, cependant, émettaient bientôt les doutes les plus sérieux. D'aigres polémiques s'engagèrent. Le révérend Jéremiah en perdit

(1) Th. Warton (1728-1790), auteur d'une *Histoire de la poésie anglaise depuis la fin du onzième siècle.*

toute l'aménité de son caractère. James Mathias cassa les vitres, en déclarant la langue de Rowley « un dialecte hétérogène et facticement vieilli », Venu à résipiscence, Warton, et bientôt James Tyrwhitt, le savant éditeur de Chaucer, l'appuyèrent vigoureusement. Ils s'étaient fait remettre les prétendus originaux de Rowley, demeurés entre les mains de Catcott et de Barrett. L'absence des contractions usitées au quinzième siècle, la surabondance des lettres capitales, si rares dans les anciens manuscrits, étonna leur scepticisme. En même temps, ils relevaient une foule d'anachronismes, à la fois dans les idées, l'exposé des faits, le style et la métrique.

Aujourd'hui, le problème ne se pose même plus. De toute évidence, Chatterton et le moine ne font qu'un.

L'imitation du vieux langage peut séduire tout d'abord. On s'aperçoit très vite qu'elle est artificielle. Les mots anciens abondent avec une profusion complaisante. Chaucer ne compte guère qu'une expression vieillie sur huit ou dix, Rowley se sert à chaque instant de tournures archaïques ou inconnues,

Dans la préface d'*Ivanhoe,* Walter Scott fait

cette remarque décisive : « Toutes les fois qu'on substitue dans Rowley les vocables nouveaux aux termes anciens, on n'altère jamais ni le sens, ni l'énergie de la pensée; résultat qui serait impossible avec tout autre poète. »

Une dernière preuve, enfin, apparaît irréfutable. On sait que la prosodie anglaise repose sur l'accentuation presque invariable des mots dont la langue est formée. Depuis Chaucer, la position de l'accent tonique a changé. Chatterton vivait au dix-huitième siècle; le chapelain de M. Canynge accentue comme les poètes contemporains de Georges III.

La fortune de Chatterton ne souffrit pas d'une telle démonstration. C'est, à l'admiration, un merveilleux adjuvant qu'une fin romanesque. Ses contemporains ne la ménagèrent pas au disparu.

Saisi d'un repentir tardif, Horace Walpole écrivait : « Je ne pense pas qu'il ait jamais existé un génie aussi parfait. » Malone le proclamait le plus grand génie que l'Angleterre ait produit depuis Shakespeare. » Shelley le chanta dans *Adonaïs,* Coleridge a dédié à sa mémoire l'une de ses *monodies* les plus passionnées, et Keats, son poème d'*Endymion.*

Après eux, ces témoignages d'un enthousiasme mélangé de remords se poursuivirent longtemps. Dans la mesure du possible, l'Angleterre répara. Les œuvres de Chatterton furent, en 1803, publiées par souscription nationale. Un monument lui a été élevé à Bristol en 1840.

Qu'en serait-il advenu s'il avait vécu, eût-il réalisé les espérances qu'il a fait concevoir? La réponse est malaisée. Il possède la plupart des dons qui font les grands lyriques : richesse de l'imagination, virtuosité du rythme, abondance et facilité des images, mais peut-on juger d'un écrivain sur des pastiches, et les poèmes de Rowley sont incontestablement ce qu'il a produit de meilleur.

Nul moins que lui, en tout cas, ne transparaît dans ses œuvres. De tous les personnages qu'il a créés, il n'en est pas un seul qui rappelle sa propre individualité : jeune homme singulier, qu'on ne retrouve ni dans ses livres, ni dans ses lettres les plus intimes.

Son « cas psychologique » relève plus encore de l'observation médicale que de l'histoire littéraire. Il a vécu d'une existence factice, se créant un monde de fantaisie et se composant un per-

sonnage arbitraire. A certains jours, cet auto-suggestionné dut croire lui-même à l'existence du simulacre qu'il avait façonné. Le plus étonnant poème de Chatterton est encore sa vie.

Ne nous montrons donc pas trop sévères pour ses défaillances morales. Songeons que l'atrophie de certaines facultés était presque inévitable dans un cerveau comme le sien. Songeons surtout qu'il est mort avant dix-huit ans, abandonné, misérable et désespéré, et réservons à celui que Rossetti appelait « ce pauvre, pauvre enfant », notre pitié la plus pieuse et la plus attendrie.

III

LA PLAISANTE AVENTURE

DU

PERRUQUIER ANDRÉ

III

LA PLAISANTE AVENTURE DU PERRUQUIER ANDRÉ

Une réunion d'artistes et de littérateurs s'amusait, récemment, à persifler un pauvre glorieux de coiffeur lillois.

La plaisanterie dure depuis un an et se continue triomphale, d'ironiques connaisseurs du cœur humain et de ses faiblesses vaniteuses l'ont machinée à mains expertes.

De toutes les présomptions, celles de l'esprit sont les plus ridicules. Le figaro des bords de la Deûle s'imaginait du talent, on n'a pas eu grand'peine à lui persuader qu'il était un génie. Une prétendue cour d'admirateurs s'est groupée autour de lui, et chacun de pâmer à ses élucubrations pitoyables. On l'a bombardé chef d'école. Poussant la bouffonnerie à l'extrême, ses mystificateurs l'ont fêté en un grand ban-

quet où s'attablèrent force personnalités aussi notoires que fantaisistes. Le naïf s'y vit couronner de lauriers, aux clameurs enthousiastes de l'assemblée.

Nil novi sub sole, j'ignore si l'apprêteur de « chichis » sera jamais détrompé (1), mais les facétieux tourmenteurs auxquels il sert de patient n'ont pas le mérite de l'invention. Bien longtemps avant eux, d'autres amateurs de turlupinades, gens de lettres pareillement, se complurent à berner de la sorte un jeanjean du même acabit. C'est sa divertissante aventure que je voudrais évoquer ici.

*
* *

Par une coïncidence curieuse, il exerçait, lui aussi, l'état de la tignasse et se dénommait Charles André, aux jours du *Bien-Aimé*, établi « perruquier privilégié, rue de la Vannerie, proche la place de Grève ». Il était Champenois de Langres, mais n'avait pas hérité la méfiance

(1) M. A. L... l'a, paraît-il, été charitablement depuis que ces lignes furent écrites.

traditionnelle de ses compatriotes. Sa boutique se trouvait bien achalandée ; il eût coulé des jours heureux en accommodant la pratique, mais la tarentule littéraire avait piqué le pauvre diable, la gloire de Diderot, son « pays », lui troublait la cervelle. Tout en crêpant un « marteau », ou bien nouant un « catacois », il confiait à sa clientèle d'ambitieuses visées. Même, entre deux frisures, il lui susurrait à l'oreille les vers, derniers-nés de son Apollon. Et quels chalands, dieu de Délos, étaient les siens ! Tous les chercheurs de nargues, les inventeurs de balivernes, tous les « plaisants de société » qui musardaient alors sur le pavé du Roi.

Le dix-huitième siècle a été par excellence le temps des farces grandioses, l'époque où florissent successivement l'ordre de la Mouche-à-Miel, les deux Caveaux, les Gobe-Mouches, où triomphe Caillot-Duval, où l'on s'ébat à ventre déboutonné aux dîners goguenards de Pelletier, le fermier général, ou du chirurgien Louis. Romieu, Sapeck, Vivier, l'illustre Lemice-Terrieux lui-même, sont des enfants auprès de Malézieux, de Collé, de Piron, de Monticourt, de Crébillon fils, de Cazalis.

Or, parmi les habitués qui venaient le plus volontiers s'asseoir aux « obligeantes » de maître André, se trouvaient deux joyeux drilles, Lasalle de Dampierre, régisseur de l'impôt sur les cartes, et son ami, le « nouvelliste » Ducoin, secrétaire de Pâris de Meyzieu, le fameux bibliophile. Aux oreilles complaisantes de ces messieurs, le perruquier-poète confiait, de préférence, ses espoirs démesurés.

Il s'adressait à merveille; bientôt, dans l'esprit de ses écouteurs, germa l'idée d'une mystification gigantesque. Pour la parfaire à souhait, ils s'adjoignirent un spécialiste, l'avocat au Parlement de Paris, Jean-Henri Marchand.

Nul choix ne pouvait être plus heureux.

*
* *

Célèbre déjà dans les fastes de la gaudriole, ce robin facétieux lâchait volontiers, pour la gaillardise, le Droit écrit et le Droit coutumier. On sait l'importance qu'avaient alors prise les spectacles de société. L'exemple, venu de haut, tournait à la passion, à la fureur universelle. Point de grand seigneur, de riche « traitant »

parfois même de simple hobereau, qui ne voulût chez soi « donner la comédie ». Marchand était le boute-en-train, l'oracle et le fournisseur habituel d'une de ces compagnies, au château de Beaumont. Personne, mieux que lui, ne savaît tourner le couplet grivois, rimer l'impromptu piquant, composer au besoin quelque parade burlesque à la Collé. Nous lui devons un des plus curieux recueils de pièces légères : chansons, quatrains, sonnets, madrigaux, satires et autres « facéties chamberlanes » qui nous soient parvenus du dix-huitième siècle, un de ceux qui nous font le mieux pénétrer l'intimité de cette société légère, futile, spirituelle, brillante, étourdie et qui divinisa le plaisir avec tant de gracieuse imprévoyance.

Le titre en est obscur : *Annales compéricotontinaires,* et demande une explication.

Au château de Beaumont, la chambre où logeait notre avocat avait été baptisée l'*hôtel Compère* et, quant à la tontine, l'invention napolitaine du signor Lorenzo Tonti commençait alors à tomber dans ce discrédit dont elle ne s'est depuis jamais relevée. Lazzi et quolibets pleuvaient sur ses ultimes défenseurs.

Donc, lorsque arrivaient les beaux jours, ses hôtes se hâtaient aux charmilles de Beaumont et la demeure seigneuriale s'emplissait d'un tumulte joyeux. Marchand s'est fait à la fois le chroniqueur et l'historiographe des ébats dont il prenait sa part.

Les deux volumes de ses *Annales* embrassent une période de vingt-quatre années, de 1733 à 1757. Ils renferment quelques farces, parades et autres « breloques » : *le Procès gaudriolique, la Tontinade* (1), représentées sur le théâtre du château. Surtout, ils sont remplis de détails, parfois croustilleux, sur les amusements, passe-temps et réjouissances variées, auxquels s'abandonnait tout ce beau monde, et les circonstances multiples qui les faisaient naître.

Malheureusement, notre amuseur est trop discret, l'homme des dossiers reparaît derrière le plaisantin. Il désigne ses compagnons sous de seules initiales ou les déguise, à la mode du jour, par des sobriquets. De la sorte, nous ignorons

(1) Lesage avait également composé une *Tontine*, comédie en un acte, en prose qui, reçue au Théâtre-Français en 1708, ne fut jouée qu'en 1732.

encore — le saurons-nous jamais? — le nom de tant de pimpants seigneurs et de leurs galantes amies (1).

Quand il n'allait pas à Beaumont et qu'il n'était pas absorbé par ses plaidoiries, l'aimable « chicanous » dépensait sa verve à mille riens divers. Dans la *Requête du curé de Fontenoy au Roi*, il raille Voltaire courtisan, brocarde la sécheresse du *Poème :*

Un fameux monsieur de Voltaire
M'a fait surtout le plus grand tort
En donnant l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts...

Le titre du *Mémoire des sous-fermiers des domaines du Roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle* en marque assez toute l'ironique portée (2). Plus tard, il parodiera Marmontel et son *Bélisaire*.

(1) Nous ignorons même l'emplacement exact du château de Beaumont. Ils sont nombreux en France. On a supposé, sans preuves, qu'il s'agissait de celui de Beaumont-sur-Oise, aujourd'hui démoli.

(2) Citons encore parmi les autres opuscules de ce prédécesseur ignoré de Paul-Louis : *Mémoire pour M. de Beaumanoir, au sujet du pain bénit ; le Commerce ubiquiste ; Mémoires de l'éléphant blanc, écrits sous sa dictée et traduits de l'indien par un Suisse*, etc., etc.

Tant d'esprit dépensé, de bons mots et de calembredaines, devait à la fin trouver sa récompense. Louis XVI le choisit pour un des censeurs royaux. Cet homme, dont la muse primesautière s'était si fort égayée aux dépens d'autrui, allait brandir les ciseaux de la morale outragée et traquer, sans doute avec un secret repentir, l'allusion qu'il avait naguère si ardemment cultivée.

Tel était le personnage que les deux complices, Lasalle de Dampierre et Ducoin, auxquels n'avait pas dédaigné de se joindre Pâris de Meyzieu, se hâtèrent de mettre en rapports avec leur victime.

Marchand écouta le perruquier avec gravité. Il admira sa prestance, lui trouva l'air « penseur » et subit, sans broncher, de multiples lectures.

Même il approuva fort, louangeant et s'enthousiasmant. Par Minerve! pareil talent ne pouvait demeurer ignoré, gâché, perdu au fond d'une boutique. Il fallait le produire, le révéler à l'admiration générale. Ravi, le trop crédule André acquiesçait.

A l'audition de ses essais informes, l'avocat

et ses acolytes avaient, s'extasiant, découvert en leur dupe « un fils de Melpomène » et le génie tragique.

La tragédie ! en dépit de Lesage, de Gresset, de Marivaux, l'époque et le public en demeuraient engoués.

Sur le Racine éteint, le Campistron pullule,

s'est écrié Victor Hugo. Il pullulait en effet. Un historien de la fin du siècle, fort instruit des choses du théâtre, l'ami et l'éditeur de Beaumarchais, Gudin de la Brenellerie, évalue à trente mille le nombre des pièces de toutes sortes, jouées ou écrites en France depuis la Renaissance. Dans cet effrayant total, les tragédies du dix-huitième siècle figurent pour la plus grosse part. De fait, par la bouche de Longepierre, Lagrange-Chancel, Lefranc de Pompignan, Marmontel, etc., tous les héros de l'antiquité, imaginaires ou réels, Atrides et Labdacides, se répandaient en alexandrins. La Harpe en a dressé le nécrologe; la cendre de notre oubli leur soit légère.

Avec un touchant accord, ses persécuteurs convainquirent le benêt d'écrire une tragédie.

Il eût dû se méfier pourtant, l'ajusteur de postiches. L'année précédente, chez Diderot et malgré Jean-Jacques, la « Société de la Montagne » s'était fort divertie de certain curé normand, l'abbé Petit, fourvoyé, le pauvre homme, à lui lire un *David et Bethsabée* de sa composition (1)... Mais non, la candeur de maître André était infinie, comme paraît également l'ingénuité de son moderne successeur!

Cependant, si pour faire un civet, il faut un lièvre, pour composer une tragédie, un sujet ne semble pas moins indispensable. Or, en dépit de ses efforts, le Phœbus de l'artiste en perruques demeurait fâcheusement stérile. Charitables, ses honnêtes conseilleurs lui en fournirent un. Et quel sujet, par les neuf Sœurs! Le plus riche et le plus dramatique, à rendre jaloux Crébillon lui-même, le Tremblement de terre de Lisbonne.

Un an auparavant, le cataclysme avait consterné l'Europe. Voltaire venait de le mettre en vers médiocrement lyriques, belle occasion pour lui de railler Leibniz et le « Tout est

(1) Voir la *Correspondance littéraire* de Grimm, année 1755.

bien » de sa philosophie. Le succès de son poème (1) avait été considérable.

Un tel sujet, comme on dirait aujourd'hui, se trouvait donc « éminemment d'actualité ». Reconnaissant et transporté, André se mit aussitôt à l'ouvrage.

Délaissant la poudre et les mouches, il rimait, rimait éperdument. Ses amis, au surplus, ne lui épargnaient pas les bons avis, lui apportant des morceaux entiers qu'il insérait dans son texte, et le persuadant ensuite qu'il en était l'auteur. Le résultat de cette collaboration, où Marchand avait surtout contribué, fut l'apparition, en novembre 1756, du « *Tremblement de terre de Lisbonne*, tragédie en cinq actes par M. André, perruquier, imprimée à Amsterdam (lisez Paris) et se vend chez l'auteur, rue de la Vannerie ».

Mme Bourrette, la Muse limonadière, n'avait qu'à se bien tenir (2) !

(1) *Poème sur la destruction de Lisbonne* (mars 1756). Une dizaine d'éditions en fut rapidement enlevée.

(2) Propriétaire d'un café où se réunissaient quelques beaux esprits, Mme Bourrette était poète. Elle adressait ses vers aux personnalités en vue, dont elle recevait en retour de menus cadeaux. Le ministre de Prusse lui fit ainsi passer un étui d'or, le duc de Gesvres, une écuelle d'argent, Voltaire, une tasse de porcelaine, Dorat, plus économe, un sonnet. Elle

Grimm, dans sa *Correspondance littéraire,* mentionne ainsi cette nouveauté : « J'ai eu l'honneur de vous annoncer une tragédie fort ridicule qui a pour auteur M. André, maître perruquier. Cette pièce a eu un très grand succès, en ce que maître André l'a très bien vendue. L'extrême absurdité de l'ouvrage devait le faire réussir, mais il est à craindre que ce succès ne tourne la tête à tous les perruquiers. »

Le pauvre « merlan » ne soupçonnait pas, en effet, la profondeur de l'embûche où l'avait fait tomber sa vanité. D'abord, inconcevable et révoltante nouveauté pour l'époque, il mettait des contemporains sur la scène tragique. Ensuite, il piétinait allégrement les trois Unités, toujours triomphantes, malgré de timides essais de réforme. L'œuvre dont il endossait avec tant de conviction la paternité était une caricature, d'autant plus burlesque, des procédés cornéliens remis en honneur par Crébillon. On y trouve, à la lecture, des souvenirs parodiés du *Cid* et de *Rhadamiste* et *Zénobie*.

Après une pompeuse épître dédicatoire : « A

publia ses poésies en 1755, sous ce titre : *la Muse limonadière.*

M. l'illustre et célèbre poète M. de Voltaire », dans laquelle l'auteur avertit modestement son « cher confrère » que « c'est un écolier novice qui *s'hazarde* à lui dédier son premier ouvrage », suivait une bouffonne préface, où André fournissait au public quelques détails sur lui-même et sur sa vocation.

« Je suis perruquier locataire, j'ai passé mes plus tendres années dans les études. Ayant malheureusement été créé sans biens, je fus contraint de les quitter et d'embrasser l'état de la Perruque... Comme je suis pensif de mon naturel, il me venait souvent des idées qui me faisaient tenir le fer à friser d'une main et la plume de l'autre. M'étant trouvé plusieurs fois à accommoder des personnes de goût et d'esprit, et me voyant penser, ils m'ont si fort questionné qu'ils m'ont forcé à leur avouer que je pensais toujours à composer quelques vers. Leur ayant fait voir quelques-uns de mes ouvrages, ils m'ont persuadé que j'avais des talents pour le génie poétique, ce qui m'a déterminé à composer une tragédie où le lecteur verra, à ce que je crois, que je me suis appliqué aux rimes et à la césure exacte de mes vers. »

Puis, tel le cosmétiqueur lillois, qui s'intitule sans rire « le record de vitesse des auteurs dramatiques », son devancier confessait avoir écrit sa pièce « pendant deux nuits consécutives où je me trouvais éveillé par ces sortes de gens qui, par leurs odeurs, sont capables d'empestiférer tout le genre humain ».

Sa pièce! Elle est prodigieuse. Marchand et ses associés s'y sont délectés dans la charge. Toute la saveur de la parodie est dans le sérieux de l'action et le ton des personnages. Ils se dénomment : *Rodrigue*, grand seigneur portugais; *le Comte,* son fils; *M. Dupont,* confident du comte; *don Pedro,* grand corrégidor; *Théodora,* sa fille, « amante » du comte; *Thérèse,* sa confidente; *don Lavaros,* neveu du grand Inquisiteur, « rival » du comte; *le Muphti, Roxane,* fille du muphti, et *Nadine,* sa suivante. Et quels vers, quelle prosodie, divinités du Pinde!

Le comte aime Théodora. Il en fait, en ces termes choisis, l'aveu à M. Dupont :

Puisque de mon *chagrin* tu veux savoir la *peine,*
Apprends qu'elle vient d'une adorable Climène,
Dont mon cœur et mes sens se sont tous enchantés
Et l'on n'a jamais vu une si *belle beauté.*

De son côté, Théodora, qui n'est pas moins éprise, cherche à provoquer les confidences du même M. Dupont, qu'elle aborde par ces nobles paroles :

Bonjour, Dupont, quel vent t'amène donc ici,
Comment va la santé de ton maître aujourd'hui ?

Vient ensuite une grande scène entre le comte et Théodora. L'amoureux exprime ses sentiments avec lyrisme :

Permettez-moi donc, très adorable beauté,
Que je vous réitère avec naïveté,
Que vous êtes cet astre et ce flambeau brillant,
Qui avez allumé dans mon cœur languissant
Le feu de la passion du plus brillant amour,
Et qui ne s'éteindra qu'à la fin de mes jours.

Tel le don Sanche de Corneille, ce gentilhomme connaît d'ailleurs ce qu'il vaut :

La nature en *naissant* m'a donné la *naissance,*
Le ciel m'a fait présent du don de complaisance.
Tout mon désir et ma plus grande ambition
N'est que de partager avec vous ce *bon don.*

Malheureusement, Rodrigue a d'autres desseins sur son fils. Il vient, pour lui, d'obtenir du

roi les plus flatteuses faveurs et ce colloque s'engage :

RODRIGUE

J'ai pour vous obtenu, mon fils, un régiment.

LE COMTE

Pas possible, mon père!

RODRIGUE

Et le gouvernement
De la ville et de tous les faubourgs de Lisbonne.

LE COMTE

Mon cher père, ah! mon Dieu, que tout cela m'étonne.

Il veut, en outre, lui faire épouser « la fille du connétable ». Le Comte proteste, demande un délai, témoigne son désir de « mener quelque temps »

... la vie de garçon. Rien n'est si amusant.

Le père inflexible s'emporte et menace. Désespéré, troublé jusqu'au tréfonds de l'être, l'amant déconfit s'en va épancher sa douleur en quelque solitude :

Mon père, permettez pour un besoin pressant,
Que je m'écarte un peu pour un petit instant.

Au troisième acte, — ô l'unité de lieu! — la scène est à Constantinople. Le cruel Rodrigue a contraint son fils à s'expatrier. Une tempête a jeté le Comte avec Dupont chez les Turcs. Il chante son infortune sur le mode pathétique :

Que je suis malheureux d'être dans ce pays,
Dépouillé de tous biens. Ah! pour moi quel souci.
Eh bien, dis-moi, Dupont, as-tu du moins eu soin,
Dedans notre malheur et mon pressant besoin,
De sauver mon argent et mes lettres de change?
J'ai besoin d'un habit, car je suis plein de fange.

Mais, la fille du muphti, Roxane, qui « de sa fenêtre » a vu le naufrage, s'est en même temps éprise du naufragé. Elle envoie Nadine l'inviter de sa part à l'hôtel du « Grand Cerf ». Fidèle au souvenir de Théodora, le comte repousse son amour, à la grande colère du muphti, qui promet de le faire empaler « bien sûr, certainement ».

Heureusement Éros, propice aux amants, veille sur le nôtre. Il le ramène à Lisbonne, juste à temps pour arrêter la main de Théodora, qui va se poignarder.

Arrêtez, inhumaine... Hélas! qu'allez-vous faire?
Comment, chère beauté, vous allez vous défaire?

(Au couteau.)
Malheureux instrument, tu ne serviras pas,
Je jure, de ta vie, à ternir tant d'appas.
Tu vas être cassé!
(Il le rompt.)
Crac!...

Puis il provoque son rival :

Monsieur don Lavaros, je vous crois trop de cœur,
Pour ne pas accepter le juste rendez-vous,
Qu'à quatre pas d'ici, je veux seul avec vous...

Hélas! don Lavaros est le neveu du grand Inquisiteur, ce qui vaut à nos héros force mésaventures. Le Comte est jeté en prison, mais on le délivre et le mariage enfin va être célébré, quand se produit le tremblement de terre.

Le désolé M. Dupont, qui parallèllement doit épouser Thérèse, se lamente éperdu :

Grand Dieu, la maison tombe, où vais-je me sauver?
Je n'en puis plus, Seigneur! Où vais-je me tourner?
Fallait-il, sur le point que j'épouse Thérèse,
Je me voie écrasé comme une punaise?

Rodrigue, Théodora, le Comte, etc., se sont réfugiés sur un vaisseau. Théramène-Dupont, en

un récit ému, nous montre son engloutissement.

J'ai eu beau le chercher et partout regarder,
Le vaisseau n'y était plus, mais un très grand gouffre
Qui poussait une odeur toute pleine de soufre,
L'avait mis tout au fond de son malheureux trou,
J'y serais descendu, si j'avais su par où!

Enfin, échappé par miracle à la catastrophe, il conclut avec philosophie par ces deux vers qui terminent la tragédie :

En quelqu'endroit que j'aille, à pied ou en carrosse,
Je me souviendrai du premier jour de ma noce.

L'attente des mystificateurs ne devait pas être trompée, le succès de fou rire fut éclatant. Voltaire, enchanté, mandait à Pâris de Meyzieu « qu'il aimerait mieux avoir fait cette caricature que son *Mahomet* et qu'il voudrait bien voir la Gaussin jouer Thérèse ou Mlle Muphti ». En même temps, il écrivait à l'auteur la fameuse lettre : « Faites des perruques, monsieur André, des perruques, des perruques, encore des perruques et toujours des perruques. » Bientôt la mode s'en mêlant, chacun voulut connaître le perruquier-poète. Rue de la Vannerie, la boutique ne désemplissait plus. On y venait de par-

tout, de la ville et des faubourgs. En deux mois, trois éditions furent épuisées du *Tremblement de terre*, qu'André débitait lui-même, recevant, avec modestie, félicitations et compliments. Elles lui valurent dans la poche deux mille beaux écus sonnants et trébuchants. La farce rapportait une fortune au berné.

Et puis, un beau jour, l'étonnante tragédie connut les gloires de la rampe. C'était, il est vrai, cinquante années plus tard. Au mois de janvier 1805, la Porte-Saint-Martin donnait la première d'un mélodrame oublié, *le Désastre de Lisbonne*.

Aussitôt, son voisin, le théâtre des Délassements, de monter en parodie *le Tremblement de terre*, qui reçu un accueil triomphal. La pièce « spectacle demandé » tint de longs mois l'affiche. Le *Journal des Débats*, tribune du judicieux Hoffman et de Dussault, « à l'élégant ramage », constate la réussite : « La tragédie de maître André ne laisse pas d'être une bonne spéculation pour les directeurs du théâtre des Délassements. Elle leur produit de bonnes recettes et fait sortir la salle de l'espèce d'oubli auquel elle semblait condamnée (1). »

(1) Numéro du vendredi 18 janvier 1805.

Ainsi, maître André ressuscitait un théâtre! Le bonhomme, d'ailleurs, avait depuis longtemps disparu avec tous les autres artisans de sa mémorable équipée. Rendons-lui au moins cette justice que, s'il fut tout d'abord la plus aveugle dupe, il se ressaisit ensuite pour montrer meilleure clairvoyance.

Comprenant qu'on s'était moqué de lui, le commerçant reprit ses droits sur l'écrivain désabusé, pour mettre à profit l'aubaine qui remplissait ses salons. Il cessa de rimer pour suivre le conseil de Voltaire et fabriquer des perruques, beaucoup, énormément de perruques. Il en confectionna de tous genres et de toutes espèces : aux nids de guêpe, à la rhinocéros, à la cabriolet, à l'oiseau royal, à la singulière, à la comète, à l'envieux, à l'inconstant, etc. Marchand, demeuré son ami, en a dressé le catalogue dans son *Encyclopédie perruquière* (1).

(1) In-8°, 1757 chez Hochereau, libraire. — Le volume est précédé d'une épître dédicatoire à André, où se lisent ces vers destinés à être gravés sur son buste :

Alliant aux bons vers l'état de la tignasse,
André s'est fait un nom parmi nos grands auteurs,
Apollon l'a nommé perruquier du Parnasse,
Il y fait proprement le poil aux doctes sœurs.

Et sans doute, après fortune faite, vécut-il heureux, honoré dans son quartier, égayé par le sourire de nombreux rejetons. Sage et confortable destinée, qu'avec l'invention de quelque merveilleux élixir capillaire, souhaite l'auteur, de toutes ses forces, à l'actuel André, le coiffeur flamand victimé par de narquois écrivains.

IV

LE FACÉTIEUX CAILLOT-DUVAL

(1784)

IV

LE FACÉTIEUX CAILLOT-DUVAL

(1784)

MM. les officiers de Roi-Infanterie qui tenaient, en 1784, garnison à Nancy, s'y morfondaient d'importance. Aucune distraction à leur ennui; depuis la mort de Stanislas Leczinsky, le duc bienfaisant et somptueux, sa petite cour s'était dispersée, plus de fêtes et plus de soupers; des bourgeois rechignés, leurs épouses sans grâces, Paris à vingt relais de poste, nul galant intermède à la monotonie des heures de service, bref, une « chienne » de vie dans une « chienne » de ville! Pourtant, comme on est gentilhomme, qu'on porte l'uniforme de Sa Majesté, qu'on est jeune et turbulent, il faut bien, palsambleu, trouver à se divertir. Alors, du mieux qu'ils pouvaient, enseignes et lieutenants s'ingéniaient à tuer les minutes. Ils les

massacraient bruyamment. La nuit, le paisible Lorrain, assoupi dans ses couettes, était réveillé par d'horrifiants vacarmes. On tirait sa sonnette, on lapidait ses contrevents. Le bonhomme se plaignait et le « sieur » Urlon, lieutenant de police, avertissait respectueusement le colonel. Mais celui-ci n'en prenait cure; de quoi se mêlait ce faquin, des officiers ne sont pas des jouvencelles, et « l'habitant » en restait pour ses doléances, le « mouchard » pour son rapport.

*
* *

Les boute-en-train de cette jeunesse, les meneurs de joyeux désordres, étaient deux cadets de famille, Pierre-Louis-Marie, chevalier de Boisgelin de Kerdu, et Toussaint-Joseph-André, comte de Fortia de Piles.

L'un Breton, l'autre Provençal, tous deux étaient de noble lignage et de puissante famille. Au pays de Saint-Brieuc, les Boisgelin possédaient mesnil à tourelles et colombier seigneurial, avec droit de justice sur leurs vilains. Le propre frère du chevalier était ce cardinal aca-

démicien, Boisgelin de Cucé, orateur amphigourique au sacre de Louis XVI, panégyriste funèbre de Madame la Dauphine et de Stanislas de Pologne. Un autre de ses aînés, le comte Louis, Bruno, colonel des gardes lorraines, avait rang de maréchal de camp (1). Quant à Fortia de Piles, chevalier de Malte en naissant, gouverneur viguier de la ville à neuf ans, en survivance de son père, il avait de bonne heure lâché piliers et commanderies, pour entrer à l'armée. La parité de leur âge et de leurs préférences, une certaine communauté d'origine aussi, puisque Boisgelin s'était vu d'abord destiné à la prêtrise, avaient rapproché les jeunes gens. Tous deux également se piquaient de bel esprit et sacrifiaient à la Muse. Même, le théâtre de Nancy avait représenté quelques bluettes très décolletées, dues au phébus de Fortia. Bientôt, les tapageuses équipées nocturnes cessèrent d'amuser leur oisiveté. Les Nancéens purent goûter un repos relatif, les amis rêvaient à d'autres plai-

(1) Le comte de Boisgelin, qui n'avait pas voulu émigrer, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 19 messidor an II (7 juillet 1794), en même temps que sa femme, dame d'honneur de Madame Victoire.

sirs. L'amour de la mystification leur était né; un camarade lointain, Journiac de Saint-Médart, président de l'illustre compagnie des Gobe-Mouches (1), l'avait inspiré, mais non plus de la mystification immédiate et brutale; à présent ils voulaient raffiner leur jouissance, la préparer savamment et la filer de longueur. Ils s'en prirent d'abord à Mesmer. L'homme au baquet révolutionnait la ville et les faubourgs. Ils entamèrent avec le charlatan une facétieuse correspondance aussitôt publiée en brochure : *Correspondance de M. M...* (Mesmer) *sur les nouvelles découvertes du baquet octogone, de l'homme-baquet et du baquet moral, recueillie et publiée par MM. de F...* (Fortia), *S...* (Journiac de Saint-Médart) *et B...* (Boisgelin).

(1) Les *Gobe-Mouches* étaient une société de mystificateurs et de gourmets, fondée à Paris dans les premières années du règne de Louis XVI. Les réunions se tenaient le mercredi et le lieu des séances portait le nom de *ruche*. Les *Gobe-Mouches* disparurent pendant la Révolution mais se réorganisèrent sous le Directoire. Ils se réunissaient chez le libraire Desenne, au Palais-Royal, vis-à-vis le café de Valois. La société fut longtemps présidée par Journiac de Saint-Médart, ancien capitaine au régiment de Roi-Infanterie. Cazalis en devint secrétaire général en 1803.

*
* *

Encouragés par ce premier succès, s'apercevant comme la sottise et la vanité humaines sont faciles à duper, un dessein plus grandiose germa dans leur esprit : exploiter la gloriole, la présomption des imbéciles et les faire plaisamment éclater aux yeux de tous.

Pour mener à bien si beau projet, le couvert d'un masque était indispensable. Caillot-Duval, personnage-protée, fallacieux, mais de bonhomme apparence, naquit alors de leur féconde imaginative.

Sa première victime fut ce commissaire Urlon, ennemi des joyeusetés militaires.

Un beau matin, l'Argus de police trouva dans son courrier une missive éplorée. Travesti en père désolé, Caillot-Duval gémissait sur l'enlèvement de sa fille, qu'il suppliait qu'on recherchât : « J'ai perdu le soutien de ma vieillesse ; ce fruit du plus tendre amour, ma fille, s'est laissée prendre aux grossières amorces d'un enseigne de hussards de l'électeur palatin. Ce jeune

homme, n'écoutant qu'une aveugle passion, m'a ravi cette fleur précieuse qui, une fois partie, ne revient plus, et l'infâme, au mépris de ses serments, vient de l'abandonner : j'en ai la preuve et je crois qu'elle s'est réfugiée dans votre ville. Veuillez bien, par vos recherches, rendre la vie à un père infortuné... »

Suivait le signalement complet, ô combien! de la belle.

«... Pour rendre vos recherches plus faciles, voici le signalement de ma chère fille : elle est plutôt brune que blonde, les sourcils presque noirs, les yeux grands et bien fendus, le nez retroussé, la bouche petite, les dents blanches et le menton pointu, les joues vermeilles, la main potelée, le bras dodu, la gorge bien placée, une taille de nymphe, le pied chinois, le genou très droit, chose que vous savez être très rare dans une femme... Je me repose entièrement sur vous qui êtes ma seule espérance, le vrai consolateur de la veuve et de l'orphelin et la fleur des lieutenants de police de notre hémisphère. »

Sceptique par métier, le magistrat ne fut qu'à demi trompé par la plaisante épître. Il

flaira la bouffonnerie; mystifié du devoir, il répondit pourtant : « Malgré le style, j'ose dire comique de votre lettre, monsieur, j'ai fait toutes les recherches qu'il m'a été possible, pour tâcher de découvrir si mademoiselle votre fille s'était réfugiée dans notre ville; je crois pouvoir vous assurer que non. Peut-être n'aura-t-elle fait que passer ici et sera-t-elle allée plus loin, à Strasbourg, par exemple. Je suis très fâché, monsieur, de n'avoir pas de nouvelles plus satisfaisantes à vous donner; croyez que je n'ai pas épargné mes soins et mes peines. »

*
* *

Fortia de Piles et de Boisgelin se consolèrent aisément de ce demi-échec, moins fin gibier venait de tomber dans leurs filets.

C'était un procureur au présidial d'Abbeville, nommé Lecat. Entre ses interlocutoires, ses productions et ses compulsoires, le bonhomme tourmentait Apollon. Il inondait de ses poèmes le *Journal littéraire* qu'on recevait à Nancy. Nos deux compères purent ainsi savourer nombre de

chansons, d'épigrammes, de logogryphes, un conte des Grelots, une ode en l'honneur des eaux de Fruges (1). Caillot-Duval, sous la figure d'un amateur de province, de s'enthousiasmer aussitôt et d'entrer en rapports :

« Tout ce dont vous avez enrichi, monsieur, le *Journal littéraire* de Nancy m'a donné la plus haute idée de vos talents et m'a prouvé que les vers et la prose vous étaient également familiers. Je ne puis différer plus longtemps le tribut d'éloges qui vous est dû et l'hommage de ma reconnaissance, pour le plaisir que vous m'avez fait éprouver. Que l'auteur de ce journal doit être heureux d'avoir en vous un collaborateur aussi éclairé qu'infatigable ! »

Il s'indigne d'une attaque adressée à Lecat : « Avec quelle douleur n'ai-je pas vu à la fin du quarante et unième volume d'un ouvrage, dont vous paraissez faire le cas qu'il mérite *(les Contemporaines)*, une violente sortie contre un opuscule de votre façon, que j'ai trouvé rempli de ce véritable sel attique, si rare de nos jours (2) ! »

(1) Fruges (Pas-de-Calais) possède des sources d'eau minérale.

(2) Il s'agissait d'un logogryphe sur le nom de Rétif de la

Enfin, il quémandait respectueusement des conseils littéraires et, pour commencer, annonçait l'envoi d'un « petit poème », en vingt-quatre chants, sur les *Amusements de la campagne*.

Le Trissotin du Ponthieu mordit ingénument à l'hameçon. Il se mit en frais de beau style pour sa réponse, prodiguant les avis, à la fois paternel et didactique : « Je suis bien sensible, monsieur, à ces éloges; je vous prie d'en recevoir tous mes remercîments... Si vous cultivez les lettres, gardez-vous bien de labourer le champ ingrat de la satire; elle ne procure que des désagréments. » Il « brûle de connaître » le poème annoncé, indique le moyen de le lui faire parvenir en l'adressant « à M. Marcotte, chez M. Brouet, procureur au Parlement, rue Mazarine, à Paris, qui a des occasions toutes les semaines pour Abbeville ». Et, comme l'économie l'emporte chez lui sur l'infatuation, il termine, en *post-scriptum*, par cet avertissement : « Vous voudrez bien à l'avenir affranchir vos lettres. »

Bretonne et cette « sortie » avait précisément pour auteur Fortia de Piles lui-même, qui malmenait fort « l'indécence incroyable d'un M. Lecat, d'Abbeville ».

Une correspondance burlesque s'engage alors, qui se prolonge durant près de cinq mois. Caillot-Duval mande à son partenaire qu'il vient, par le crédit du prince Kabardinski, favori de la grande Catherine, d'être nommé membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg. Le bêta ne met pas en doute, un seul instant, l'existence de ce boyard imaginaire.

A son tour, il confesse ingénument son amour des grandeurs : « Quoique je ne sois d'aucun corps littéraire et que je n'aie jamais fait de démarches à ce sujet, je ne vous dissimulerai pas que mon amour-propre serait agréablement chatouillé si je devenais académicien. »

Comment donc!... L'obligeant Caillot-Duval va s'employer pour le talent : « Je puis compter assez sur l'amitié du prince, pour être sûr qu'il ne refusera pas à mes sollicitations la même grâce pour un homme de lettres présenté par moi... » Seulement, pour se ménager sa haute protection, il faut que Lecat fasse hommage au grand seigneur de quelque poésie de circonstance, une épître en vers par exemple. De plus en plus dévoué, Caillot-Duval en trace le plan, en indique le canevas : « Le prince est au mieux

avec la Sémiramis du Nord... Sa femme, qui est une Géorgienne, vient d'accoucher de *cinq* enfants mâles, ce dont il n'y a point d'exemple; ils vivent tous. La mère seule a conservé un léger frémissement dans les muscles zygomatiques, ce qui fait qu'elle a toujours l'air de rire... Les cinq enfants ont tous l'assurance d'une compagnie dans les volontaires de Crimée. »

Sur ce thème extravagant, le pourvoyeur de chicanes galopa laborieusement son Pégase. Comme la princesse Kabardinska, il accoucha enfin, non pas de cinq capitaines, mais d'une soixantaine d'alexandrins ridicules, monument de sottise prétentieuse et de flagornerie (1).

(1) A titre de curiosité en voici quelques fragments :

Daigne, ô Kabardinski, daigne agréer l'hommage,
D'un rimeur sans éclat mais vrai dans son langage,
Qui toujours méprisa le vil adulateur
Et du vice insolent fut le persécuteur.

. . . . . .

Oui, pour toi, prince aimable, alors que je te loue,
Minerve m'applaudit, la Vérité m'avoue.
Né d'antiques aïeux, frère d'Héraclius,
Mais bien plus grand encore par tes propres vertus,
Qu'il m'est doux de vanter ton nom et ta naissance,
Ta magnanimité, ta noble bienfaisance!

. . . . . .

Lorsque Clio dira dans la suite des temps
Que ton épouse un jour te donna cinq enfants,
Cinq mâles pleins de vie et que leur souveraine,
Alors de chacun d'eux a fait un capitaine,

Hélas! jamais le pauvre homme ne reçut aucune réponse à son mirobolant envoi et, non plus, le moindre brevet. Il écrivit, s'étonna, se plaignit : le silence. Son correspondant s'était évanoui et le déconfit procureur dut s'en retourner à ses dossiers. Sans doute, sa vanité ne voulut-elle consentir à se reconnaître mystifiée, ni sa cautèle en défaut. Caillot-Duval, dans ses lettres, se dolentait à dessein sur son « état de marasme et de dépérissement », Lecat dut s'en prendre aux « Parques ennemies », incriminer Atropos de sa mésaventure.

*
* *

Durant qu'il se dépitait, Fortia de Piles et Boisgelin travaillaient à d'autres cocasseries.

Quand, par un monument des peuples révéré,
Ce prodige inouï deviendra consacré,
En admirant un trait si rare et si fameux,
L'on marquera ta place au rang des demi-dieux,
Tu réaliseras tous les exploits d'Hercule.
Puisse, dans l'avenir, ce trop faible opuscule
Prolonger sa durée à l'abri de ton nom!
Puisse-t-il, avoué du dieu de l'Hélicon,
Près de toi reposer au temple de Mémoire!
Un sort aussi flatteur suffirait à ma gloire.

Le Cat, à Abbeville.

Ces nouvelles correspondances, plus brèves, sont tout aussi joyeuses. Voici Soudé, le bottier en renom de la rue Dauphine, bottier s'il vous plaît de la Maison du Roi, auquel Caillot-Duval s'adresse pour exécuter une paire de bottes *sans coutures,* « un maître ouvrier de Nancy venant d'en faire une paire de cette sorte qui fait l'admiration de la contrée ». Et le vaniteux cordonnier, tout en déclarant la chose fort possible, de refuser cependant la fourniture, sous la raison prudente qu'il est trop occupé.

Voici encore le perruquier Chaumont, qui reçoit pour bonne la commande de six toupets destinés à protéger un crâne dénudé par les passions. Et l'organiste Aubert qui se croit obligé de certifier la vertu de son épouse; et l'ornithologue Lheureux de Chanteloup qui accueille, sans rire, la nouvelle de l'accouplement d'une chouette et d'un loriot, « ayant produit, chose étrange, un moineau à gros bec et une pie».

*
* *

L'inépuisable fantaisie des deux bons compagnons leur inspira encore beaucoup d'autres

divertissantes gaudrioles. Il en est, dans le nombre, de moins convenables et de moins chastes. Les curieux pourront en trouver le détail dans la *Correspondance philosophique de Caillot-Duval.* Car ils publièrent, en effet, leurs cent vingt lettres de mystifications et les réponses qu'ils reçurent, par eux réunies en volume, sous le Directoire (1).

Les badins officiers avaient alors, depuis longtemps, quitté Nancy; le régiment du Roi, le roi lui-même, n'existaient plus. Inséparables dans la mauvaise fortune, ils avaient émigré de compagnie, employé leurs loisirs forcés à visiter longuement l'Europe du Nord et troqué leur épée contre la plume de l'écrivain. Fortia de Piles, le premier, regagna la France, Boisgelin continua de bouder jusqu'au retour des Bourbons. Il avait quelque peu combattu au siège de Toulon, mais dans les rangs anglais, exploits qui lui valurent, en 1814, le grade honoraire de lieutenant-colonel, et trépassa deux ans plus

(1) *Correspondance philosophique de Caillot-Duval*, rédigée d'après les pièces originales et publiée par une Société de littérateurs lorrains, se trouve à Paris, chez les marchands de nouveautés. In-8°, 236 pages, 1795. M. Lorédan Larchey en a donné une réimpression chez l'éditeur Mondragon.

tard en son castel de Pleubihan (Côtes-du-Nord).

Quant à Fortia de Piles, s'il dédaigna tout emploi sous l' « Usurpateur », il ne réclama pas davantage à Louis XVIII le prix de ses services passés. Son nom ne figure pas sur l'innombrable liste de ceux qui se ruèrent alors à la curée des places. Philosophe vieillissant, il avait médité la parole du sage et savait que les grandes ingratitudes datent du premier trône restauré.

Il survécut dix années à son collaborateur et mourut à Sisteron en 1826.

V

CLOTILDE DE SURVILLE

(1802)

V

CLOTILDE DE SURVILLE

(1802)

Colonel-Général infanterie, ci-devant régiment de Picardie, débaptisé par Louis XVI en l'honneur du prince de Bourbon-Condé, comptait depuis sept ans, en 1789, Joseph-Étienne, marquis de Surville, au nombre de ses capitaines.

L'officier avait alors trente-quatre ans. De vieille souche cévenole, ses ancêtres, depuis des générations, tenaient en leur mouvance le fief de Vesseaux, dans le bailliage de Viviers : un Béranger de Surville, gendarme de Xaintrailles, était mort sous Orléans en 1429 ; un autre, Jehan, avait taillé à Fornoue les estradiots de Ludovic le More.

Homme d'entreprise, nature audacieuse et romanesque, la jeunesse du marquis s'était complu aux aventures.

Avec Lafayette et Rochambeau, en compagnie de tant d'autres volontaires illustres : les Coigny, les Talleyrand-Périgord, les Lauzun, les Vaudreuil, les Ségur, il avait franchi l'Océan, porté aux *insurgents* d'Amérique le secours de son bras. Et, de sa camaraderie avec les « Enfants des Montagnes Vertes », des mêlées de Monmouth et de Yorktown, il rapportait en France une haine furieuse de l'Anglais, dont la frénésie indiscrète s'affirmait en toute occasion. On contait de lui, à ce propos, une extravagante équipée. A Schlestadt, où il tenait garnison, il s'était pris de querelle avec un compagnon de table d'hôte. Rodney, affirmait l'impétueux marquis, enivrait si bien ses équipages avant de les mener à la bataille, qu'il fallait ensuite hisser les prisonniers sur le pont des frégates françaises, « ainsi que des paquets de linge sale ». Or, le voisin était un « milord » et releva le propos. Un prodigieux duel s'ensuivit. D'un commun accord, les adversaires résolurent de se battre en armures, « comme au combat des Trente ». Le jour convenu, dûment caparaçonnés d'acier, ils échangèrent force estocades. On ramassa les deux champions moulus, échinés,

assommés, rompus, mais en somme sans grand dommage, et la don-quichottesque rencontre finit par un souper.

En outre, le capitaine était poète. Après avoir initié Brin d'Amour et La Tulipe aux beautés de la charge en douze temps, Joseph-Étienne rimait l'ode à Chloris, tournait le madrigal à Sylvie, — un guerrier d'Hélicon. Même, un recueil avait paru des gentillesses de son Phébus, sous ce titre engageant : *Œuvres lyriques d'un chevalier français*. Hélas! Polymnie autant qu'Erato se montraient rebelles à leur adorateur. On a retrouvé, de nos jours, ces élucubrations du marquis. La platitude du style le dispute à la pauvreté des idées, à l'incohérence des images.

C'est une épode intitulée *l'Amérique délivrée*, où se lisent ces vers :

Ainsi de Washington, l'influence motrice,
Des ligues sans vigueur qu'unissait le caprice,
Vers le plus noble objet dirigea les serments
Et d'un peuple héros jeta les fondements.

Ou bien encore cette apostrophe :

Vous, qu'après tant d'hivers, poursuit la noire envie,
Mânes infortunés, souffrez que mes accents

Vengent de sa fureur non encore assouvie
L'inimitable objet de mon premier encens.

Du pur galimatias. Nous sommes loin de Chénier, même de Lebrun ou de Thomas.

Un autre « tracassin » tourmentait encore Surville. Il s'en était mystérieusement ouvert à deux de ses amis, le comte de Fournas et le marquis de Brazais, exigeant de ces messieurs la promesse du secret. A l'en croire, il possédait d'inappréciables manuscrits, trésor lyrique d'une lointaine aïeule, et s'occupait à les transcrire. Leur publication ferait événement dans les Lettres, et c'est à cette pieuse tâche familiale, qu'en l'austère compagnie d'un feudiste, il consacrait dorénavant son labeur.

Avec tant d'autres, la tourmente révolutionnaire devait emporter cet édifiant projet. L'héritier de la poétesse n'attendit par la chute des lis, l'avènement de la grande égalité nationale sous le couperet de la guillotine. Prudemment et des premiers, il mit la frontière entre sa personne et le « rasoir à Charlot ». Puis, à l'armée des princes, il s'en fut sabrer les grenadiers de la République. Après Wattignies, il se trouvait à Dusseldorf. La capitale du grand-duché de

Berg était alors le rendez-vous d'un certain nombre d'émigrés, fuyant les lurons de l' « Une et Indivisible ». Tout ce beau monde, nécessiteux et déconfit, fréquentait entre soi. Chez un Allemand, M de Jacobi, Surville fit la rencontre d'un gentilhomme exilé comme lui, Marie-Martin-Charles Boudens, vicomte de Vanderbourg. Cette autre victime des « temps nouveaux » avait aussi porté l'uniforme, obtenu commission de lieutenant sur les vaisseaux de Sa Majesté. Les deux officiers se lièrent d'amitié ; de mutuelles affinités contribuaient à les rapprocher.

Vanderbourg, également, sacrifiait à la Muse. Aux jours heureux, il rimait dans les almanachs. Le marquis confia ses douleurs à son nouvel ami. Les « brigands » avaient, au pays d'Ardèche, brûlé les inestimables manuscrits de sa grand'mère, en même temps que tous ses parchemins de noblesse. Mais l'habile homme avait eu le temps d'en achever la transcription. Il soumit à l'enthousiasmé Vanderbourg quelques-unes des pièces dont il se proposait de publier le recueil, une *Héroïde à Bérenger de Surville,* un *Chant royal à Charles VIII,* et souffrit même qu'il en prît une copie.

Trop brèves effusions, intimités combien fugitives! Bientôt, un ordre venu de Blankenbergue expédiait M. de Surville au périlleux honneur d'une mission en France, « commissaire désigné du Roi, pour les pays de Velay, de Forez et de la Haute-Auvergne » ; Vanderbourg, pour vivre, acceptait un salaire d'intendant, là-bas au bout du monde, dans les Antilles danoises.

Et le temps s'enfuit. Au Directoire avait succédé le Consulat. La « France régénérée » s'était donné un maître. Lassé de sa commanderie de nègres, Vanderbourg regagnait l'Europe. Il avait sollicité, obtenu sa radiation de la liste des émigrés.

Mué en homme de lettres, à présent il vivait à Paris des travaux de sa plume. Traducteur édulcoré de Lessing et d'Horace, il commençait cette aimable carrière qui le devait mener jusqu'à l'Académie des Inscriptions ou, comme on disait alors, la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem...

Quoi qu'en affirme le poète de Tibur, la

pitance était dure à gagner, l'ancien marin se prenait souvent à regretter le carré de la *Calypso*. En cette pénurie, il se souvint de sa rencontre à Dusseldorf. Pardieu, quelle aubaine si l'on pouvait exhumer ces merveilles du passé, et pour leur découvreur, quel fructueux profit! Mais d'abord il fallait retrouver Surville. Vanderbourg se mit en quête. Ce qu'il apprit était bien fait pour le décourager.

Le « Commissaire du Roi » avait eu une tragique destinée. Dix-huit mois durant, traqué par la police de Barras, il avait erré par les brandes cévenoles, pourchassé d'asile en asile. Un « Judas » l'avait dénoncé ; le brigadier de gendarmerie Delaigue, dit l'Empereur, le surprenait le 15 fructidor an VI avec quatre de ses compagnons, en un souterrain des gorges de l'Ance, creusé sous une maison isolée dans la commune de Tiranges.

Aussitôt le conseil de guerre, puis la fusillade expéditive, comme barbet et faux monnayeur. Or, la dernière pensée du marquis avait été pour ses chers manuscrits, confiés à des mains sûres et que, dans les termes les plus chaleureux, il recommandait à sa femme.

« *Du cachot du secret, prison du Puy, ce je ne sais trop quel quantième d'octobre, veille de ma mort.*

« Peut-être ne me restera-t-il pas assez de jour, ma chère amie, pour te tracer ici mes derniers adieux. J'aurais voulu honorer ma vie par des actions dignes de mes aïeux et de la cause auguste que j'ai trop en vain soutenue, honore du moins par tes regrets la mémoire de celui que tu devais mieux connaître et qui te consacre ses derniers instants... Je ne peux te dire maintenant où j'ai laissé quelques manuscrits (de ma propre main), relatifs aux œuvres immortelles de Clotilde, que je voulais donner au public; ils te seront remis quelque jour par des mains amies à qui je les ai spécialement recommandés.

Je te prie d'en communiquer quelque chose à des gens de lettres, capables de les apprécier, et d'en faire, d'après cela, l'usage que te dictera ta *sagesse*. Fais en sorte que ces fruits de mes recherches ne soient pas totalement perdus pour la postérité, surtout pour l'honneur de ma famille... »

La « sagesse » de Mme de Surville se trouvait fort en peine. Elle ignorait totalement quelles pouvaient être les « mains fidèles » dépositaires des chefs-d'œuvre. Sur le conseil d'un ami commun, M. de Cambis, Vanderbourg s'abouche avec la veuve. Ils désespéraient d'aboutir, quand une dame de Chabanolle, habitant l'Auvergne,

fit tenir à la marquise les papiers du supplicié. Tous les manuscrits s'y trouvaient.

Aussitôt, Vanderbourg commence fièvreusement les démarches « qui doivent apporter le cadeau le plus précieux à la littérature française ». Il intéresse à son grand projet le libraire Henrichs qui vient d'éditer sa traduction du *Laocoon* et, par une coïncidence bizarre, publie en ce moment même les pseudo-*Poèmes occitaniques*, de Fabre d'Olivet (1)? Didot reçoit la commande de caractères neufs. Mais, au cours de son travail, le prudent imprimeur hésite et se ravise. Il a trouvé dans l'*Ode à Bérenger* des allusions politiques :

Banny par ses subjects, le plus noble des Princes
Erre, est proscript en ses propres remparts,
De chastels en chastels et de villes en villes,
Contraint de fuyr lieux où debvrait régner,
Pendant qu'homme félons, clercs et tourbes serviles
L'osent, ô crime, en jusdment assigner!
Non, non! ne peut durer tant coupable vertige.
O peuple franc, reviendras a ton roy!

Diable! le « Grand Consul » goûtera fort peu cette déplaisante prophétie, et la police du grand

(1) Voir l'étude suivante.

Juge a les mains fâcheusement lourdes. Bref, l'héritier des Alde et des Elzévir refuse d'encourir si périlleuse responsabilité. Il réclame une autorisation expresse, que Chaptal, ministre de l'intérieur, se soucie fort peu d'accorder. Heureusement, Mme de Surville a connu autrefois la vicomtesse de Beauharnais et la vicomtesse de Beauharnais est présentement devenue la « consulesse » des Français. Joséphine se charge d'emporter le consentement malaisé.

Le 19 mai 1803, Henrichs lançait son volume : *Poésies de Marguerite-Éléonore Clotilde du Vallon-Chalys, dame de Surville, poète français du quinzième siècle,* un fort plaisant in-octavo, ma foi, avec frontispice d'un gothique fleuri et vignettes en trophées. Il comprenait trente-sept pièces de vers, épîtres, rondeaux, triolets, héroïdes, et Vanderbourg l'avait accompagné d'une copieuse préface.

On y trouvait contée une mirifique histoire.

Clotilde, née vers 1405 au château de Vallon, dans le Bas-Vivarais, aurait été l'émule de Christine de Pisan, la rivale d'Alain Chartier. Fille d'un preux chevalier, Louis-Ferdinand de Vallon, et d'une mère bel esprit « disciple de Frois-

sart », Pulchérie de Fay-Collan, elle avait grandi à la cour de Gaston Phébus, élevée dans l'amour des belles-lettres et le « culte des muses » ; à onze ans, elle traduisait Pétrarque, éblouissant son entourage par son génie précoce. Cette enfant si bien douée s'était, pour complément de fortune, entourée de compagnes choisies, « dont l'esprit charmant et le goût délicieux contribuèrent à former son jugement », Rose de Beaupuy, Louise d'Effiat, Tullie de Royan et une « adorable » Italienne, la belle Rocca. On peut juger, continuait la préface boniment, « combien Clotilde eut à gagner avec de pareilles amies. Il est à peu près certain qu'elles travaillèrent, de concert, à former cette langue poétique jusqu'alors étrangère parmi les Français ». Et, d'après les indications posthumes laissées par Surville, Vanderbourg rattachait Clotilde à une extraordinaire famille de « trouveresses », dont les noms semblaient empruntés à quelque roman de chevalerie : Amélie de Montendre, Flore de Rose, Sainte des Prés, « qui lui avaient transmis les traditions littéraires qu'elles tenaient d'Héloïse, femme d'Abeilard ».

Puis la fable se poursuivait. Clotilde épousait

en 1421 Béranger de Surville, qui la quittait bientôt, « appelé par l'honneur » aux côtés du dauphin Charles. L'épouse aimante et délaissée composait alors la fameuse *Héroïde*, au charme si tendrement mélancolique :

Clotilde, au sien amy, doulce mande accolade.
A son espoulx, salut, respect, amour!
Ah! tandis qu'esplorée et de cœur si malade,
Te quier la nuit, te redemande au jour
Que deviens? Où cours-tu, loing de ta bien-aymée?

Devenue veuve, privée de ses amies dispersées, en butte aux rancunes envieuses d'Alain Chartier, Clotilde se retirait ensuite à Vallon, où tous les malheurs venaient accabler sa vieillesse. Elle trépassait enfin nonagénaire, oubliée, et, l'*Hymne à Charles VIII pour célébrer la victoire de Fornoue* avait été son chant du cygne.

L'ingénieux Vanderbourg ne s'était pas abusé en escomptant la réussite. Le public fit à Clotilde un accueil triomphal. Trois éditions, chiffre considérable pour l'époque, furent épuisées en dix-huit mois. Les « âmes sensibles » partageaient l'émotion « d'une tendre mère, d'une épouse embrasée des feux d'un chaste amour ». Toutes les belles dames à turban, en tuniques à

la grecque, surent bientôt et chantèrent les *Verselets au premier-né,* mis en musique par Berton.

O cher enfantelet, vray pourtraict de ton père,
Dors sur le sein que ta bouche a pressé!
Dors petiot; clos, amy, sur le sein de mère,
Tien doulx œillet par le somme oppressé!

De fait, ce morceau, d'autres encore, les *Trois plaids d'or,* des *Chants d'amour,* sont vivifiés par un véritable souffle poétique. La grâce de l'inspiration y alterne avec la force et la sensibilité. La langue en est souple, pure, harmonieuse et le style, phénoménale exception à l'époque où l'on faisait remonter l'auteur, touchait à la perfection.

Tant de si rares beautés éveillèrent les méfiances de la critique. Si les écrivains royalistes, Michaud, dans le *Mercure,* l'académicien Sainte-Croix, se prononcèrent pour l'authenticité, l'école voltairienne regimba et discuta. Dans sa *Décade philosophique,* l'admirateur de Rousseau, Ginguené, dénonce le pastiche, « où tout décèle une main moderne, où les efforts pour imiter le style du quinzième siècle sont sensibles partout, parfois puérils et très souvent malheureux ».

Le *Journal de Paris* va plus loin encore. Son rédacteur, *Invagator,* le tribun Carrion-Nizas, élève neuf objections « irréfutables » contre l'existence de Clotilde. Pour lui, le marquis de Surville est l'auteur unique des prétendus poèmes de son aïeule.

Vanderbourg essaie cependant de réfuter. Il proclame sa bonne foi, il s'indigne.

« L'ignorance où ses contemporains et la postérité ont tenu, jusqu'à lui, la dame de Chalys n'a rien qui doive surprendre. N'en fut-il pas ainsi de Charles d'Orléans, jusqu'aux travaux de l'abbé Sallier ! Et quant à l'absence des manuscrits originaux, il faut bien s'incliner devant le fait brutal : leur disparition dans l'ouragan révolutionnaire. »

Vains efforts ; le seul résultat de son intervention fut de déplacer les responsabilités et de lui faire attribuer une paternité à tout prendre flatteuse. M. de Ségur le lui répète avec bonne grâce dans la *Bibliothèque française,* et plus ironiquement Cazalis, secrétaire général des *Gobe-Mouches,* lui envoie le diplôme de la société.

Au surplus, le malin préfacier avait-il atteint son but, à présent il est célèbre et désormais il ne protestera plus.

Bientôt, quand l'Institut lui ouvrira ses portes, en remplacement de Mercier, c'est en grande partie à cette présomption de paternité qu'il devra une élection heureuse.

En tout cas, il laisse passer sans broncher, en 1812, les *Questions de littérature légale* et les observations railleuses de Nodier... de Nodier qui, mystificateur impénitent, adorant ce qu'il a brûlé, va quelques années plus tard, de complicité avec le baron de Roujoux, publier un second recueil de Clotilde, invraisemblable salmigondis, où l'on voit l'étonnante poétesse réfuter le *De Natura Rerum,* avant que le Pogge en ait retrouvé le texte, discuter le système de Copernic et chanter les satellites de Saturne, découverts deux siècles après sa mort (1)...

(1) On sait que le premier fut observé par Huyghens en 1655 et le septième par Herschell en 1789. Clotilde n'en célèbre pas moins

> Le vaste Jupiter et le lointain Saturne
> Dont sept globules nains traînent le char nocturne.

Ce recueil des « Poésies inédites de Clotilde de Vallon et Chalys, depuis Mme de Surville, poète français du quinzième siècle », parut en 1821 chez l'éditeur Nepveu. Un avis du libraire faisait connaître que les pièces qui s'y trouvaient contenues « avaient pu subir une amélioration dans l'expression des vers » et que ces changements étaient dus sans doute au marquis de Surville.

Pour toute la grande école critique de 1830, la cause était entendue. Il n'y avait pas de « question survillienne ». Vanderbourg ou le marquis devaient être tenus pour responsables d'une adroite supercherie de lettres. Villemain applaudissait au tour de force. « La fraude une fois prouvée, reste le mérite de la fraude elle-même. » Il admirait « la petite construction gothique élevée à plaisir par un moderne architecte ». Sainte-Beuve s'est donné la peine de dresser un formidable réquisitoire. Je renvoie les curieux à la savante notice qu'il a consacrée à Clotilde de Surville dans son *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*. L'auteur des *Lundis* incrimine formellement le condamné de vendémiaire an VII.

Les Trois Plaids d'or sont une imitation des *Trois Manières* de Voltaire; les *Verselets au premier-né*, qui faisaient pâmer nos grand'mères, une paraphrase enjolivée de la romance de Berquin :

> Dors, mon enfant, clos ta paupière,
> Tes cris me déchirent le cœur...

Les découvertes de la bibliographie moderne doivent quelque peu modifier une opinion si

formidablement assise. Il y a bel et bien « un problème survillien », et M. Henry Vaschalde a pu dresser la très longue liste des ouvrages qui le discutent.

Dans la personne de M. Antonin Macé, Clotilde a trouvé un champion de son existence. Cet estimable professeur de faculté s'est pris pour elle d'une admiration passionnée. Ses conclusions sont affirmatives et réitérées : la poétesse a vécu réellement. Même il a retrouvé son acte de mariage, l'acte aussi du baptême de son fils Jehan.

En homme prudent autant qu'en linguiste averti, M. Antonin Macé ne prétend cependant pas que l'héritage littéraire de Clotilde nous soit parvenu dans son intégrité. Le marquis aurait fortement remanié les manuscrits originaux, rajeunissant ou vieillissant le texte à sa fantaisie.

Dirai-je que les arguments de M. Macé, volontiers sentimentaux, apparaissent médiocrement persuasifs? De l'existence plus ou moins constatée d'une Clotilde de Surville, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle soit l'auteur des poésies publiées sous son nom.

Son apologiste a néanmoins exhumé d'archives familiales vingt et une lettres de Vanderbourg à Mme de Surville qui jettent sur le débat une lumière nouvelle. La bonne foi, le désintéressement, au moins pécuniaire, du traducteur d'Horace apparaissent avec la plus évidente clarté. Indubitablement, il est innocent du pastiche. Lavons du moins sa mémoire d'une accusation à laquelle il dut sa fortune. Reste alors le marquis. Les échantillons que j'ai donnés de son génie poétique rendent bien incertaine une telle attribution. Comment, par quel miracle, le désastreux auteur de ce pathos aurait-il pu s'élever soudain à la grâce naïve des *Verselets,* à la vigueur enflammée du *Chant royal?*

Pourtant la mystification est là; qui donc peut être le mystificateur? Assurément un témoin désolé, un ennemi de la Révolution, les transparentes allusions politiques de l'*Héroïde à Bérenger* le démontrent. Or, ne l'oublions pas, Surville avait soumis ses manuscrits à son intime, le marquis de Brazais. Ils se retrouvèrent durant l'émigration. Et M. de Brazais, lettré distingué, en correspondance avec André Ché-

nier, était poète lui aussi, même poète de talent. Voulut-il aider aux desseins de son ami, lui servir de complice et, fut-il quelque peu « la Sapho moderne et la muse de l'Ardèche » ? *Adhuc sub judice lis est.*

VI

FABRE D'OLIVET
OCCULTISTE ET TROUBADOUR
(1802)

VI

FABRE D'OLIVET, OCCULTISTE ET TROUBADOUR (1802).

Voilà quelque vingt ans, une acerbe polémique, où se mesurèrent sans aménité M. Victor Meunier et le marquis Saint-Yves d'Aveydre, a tiré de l'oubli la figure et le nom de Fabre d'Olivet. Le directeur du *Cosmos* accusait de plagiat le gentilhomme théosophe.

C'était le temps où l'occultisme revenait de mode, où Stanislas de Guaïta et l'abbé Boulan — le chanoine Docre, de Huysmans — s'envoûtaient mutuellement; l'époque où, soucieux d'une réclame héroïque, les mages de toutes nuances s'envoyaient des cartels et s'alignaient sur le pré comme de simples humains : le Salon des Rose-Croix sévissait.

Le traducteur des *Vers dorés,* de Pythagore, l'auteur de la *Langue hébraïque restituée,* connut

alors les blandices du succès. Soixante ans après sa mort, la Fortune se laissait joindre, qu'il avait sa vie durant tant de fois poursuivie en vain.

Simultanément, les Félibres, préoccupés de s'incorporer si tapageuse renommée, le revendiquaient comme un précurseur. N'avait-il pas, dans ses *Poèmes occitaniques*, restauré l'idiome des troubadours : un autre Pierre Vidal en vérité, un nouveau Bertrand d'Alamanon.

*
* *

Il était né à Ganges, le 8 décembre 1767. Célèbre dans les fastes judiciaires, la petite ville languedocienne érige sur l'Hérault, dans la pâleur argentée des oliviers, la crayeuse blancheur de ses « mas » que surplombent les ruines tragiques du château, où vécut et souffrit son martyre la pauvre, jeune et si belle Élisabeth de Rossan (1). Aux environs, se creuse un pro-

(1) L'assassinat de la marquise de Ganges par ses deux beaux-frères est l'une des affaires criminelles les plus fameuses et les plus dramatiques du dix-septième siècle. Anne-Élisabeth

fond *aven,* la Grotte des Fées, que la superstition populaire se plaît encore d'entourer aujourd'hui de mille légendes fantastiques.

Enfant, le petit Antoine y venait jouer avec ses compagnons. Et sans doute alors en aperçut-il les mystérieuses habitantes et voulut-il leur parler, comme le héros des contes de Grimm. Mais c'étaient de méchantes fées et, pour les avoir écoutées, il resta malchanceux toute sa vie, hésitant sur le chemin à suivre, dispersant son esprit aux objets les plus divers, s'essayant à tout et ne persévérant à rien, gâchant à des rêves nébuleux, de brillantes et précieuses qualités.

de Rossan, née à Avignon en 1636, avait épousé en premières noces le marquis de Castellane qui la conduisit à la cour, où son éblouissante beauté fit sensation. Devenue veuve, elle se remaria, à vingt-deux ans, au marquis de Ganges (1658). Ses deux beaux-frères, le chevalier et l'abbé de Ganges, se prirent pour elle d'une violente passion. Repoussés avec mépris, ils résolurent de se venger et cherchèrent à l'empoisonner. Une première tentative échoua. En 1667, de concert avec le marquis qui convoitait la fortune de sa femme, ils firent avaler de force à la malheureuse une dissolution d'arsenic et de sublimé et, comme elle tentait de fuir, ils l'achevèrent à coups d'épée.

Ce crime eut un retentissement énorme. Le parlement de Toulouse condamna le marquis de Ganges à la confiscation de ses biens et au bannissement. Le chevalier et l'abbé, qui avaient pu quitter la France, échappèrent au supplice de la roue qui les frappa par contumace.

Il s'appelait Fabre tout court. Ce n'est que plus tard et, pour se distinguer de plusieurs homonymes, qu'il dut ajouter à son nom celui de sa mère, demoiselle Catherine Olivet. Sa famille était aisée, sinon même riche. Sur le « Registre des mariages et *batêmes* des protestants qui composent l'église réformée de Ganges, au diocèse de Montpellier » pieusement tenu par le pasteur Gal, son père, contrairement à l'usage, est qualifié « monsieur ». Ce calviniste, en effet, se trouvait huguenot notoire, fort respecté, fussent-ils prédicants, des autres soutiens de la cause. Il était Fabre, de la famille de Jean Fabre, la victime, le saint, Jean Fabre, l'« honnête criminel », dont le dévouement filial avait fait, aux âmes sensibles, couler tant de pleurs attendris (1).

En dépit de cette illustre parenté, nous

(1) Jean Fabre, de Nîmes, obtint de remplacer en prison son père, arrêté dans une assemblée de protestants, le 1er janvier 1756. Cette marque d'amour filial a fourni à Fenouillot de Falbaire, d'après les indications de Marmontel, le sujet d'un drame intitulé : *l'Honnête criminel*, dont Talma joua le principal rôle, sur le théâtre de la République, le 4 janvier 1790. La pièce avait déjà été représentée sur un théâtre de salon en 1767, chez la duchesse de Villeroy, puis devant Marie-Antoinette, avec ce sous-titre : *l'Amour filial*.

sommes fort peu renseignés sur l'enfance et la prime jeunesse de notre héros. Nous savons seulement que son père possédait des magnaneries et qu'il dut éprouver certains revers de fortune.

Dans l'épître dédicatoire à sa mère qui l'avait élevé et pour laquelle il conserva toujours une tendresse admirative, épître qu'il a placée en tête des *Poèmes occitaniques*, Fabre d'Olivet y fait du moins une transparente allusion. Il nous apprend en même temps qu'il comptait deux sœurs (1) et un frère, alors soldat :

« L'un de tes fils s'honore au milieu des combats. »

C'est sans doute à ces pénibles épreuves subies par les siens qu'il faut attribuer le départ, à douze ans, de l'enfant pour Paris. On l'y envoyait chez un sieur Reynier apprendre le commerce des soies.

Le jeune « courtaud » mordit peu à l'art d'écouler les étoffes. Les méchantes fées, rencontrées naguère, lui avaient jeté leur plus mau-

(1) Pour la cadette de ces sœurs particulièrement chérie, Fabre écrira en 1801 ses *Lettres à Sophie sur l'histoire*, dédiées à Bonaparte et « composées pour l'instruction d'une jeune personne qui le sollicitait de continuer le cours de ses études de géographie et d'histoire, en lui apprenant ce qu'il savait, touchant l'histoire des premiers âges du monde. »

vais sort. Elles en avaient fait un poète. Il eût rimé sur le Grand Livre.

Cependant, les débuts furent heureux. Le « Peuple-Roi » venait de « briser les chaînes de l'esclavage » et de s'initier à sa propre majesté en démolissant la Bastille. Tout était à la Nation et aux citoyens si nouvellement promus à la « dignité d'hommes libres ». Fabre, aux affûts de l'actualité, rima donc un *Génie de la nation,* humanitaire et grandiloquent, qui recueillit quelques suffrages. Mis en goût par la réussite, il récidiva. L'année suivante, le Théâtre des Associés représenta le *14 Juillet 1789,* « fait historique en un acte et en vers » de sa composition. M. Henri Welschinger, dans son *Théâtre de la Révolution,* en a exhumé les tirades oubliées. Si leur mérite poétique apparaît mince, leur intérêt historique ne laisse pas d'être certain. Elles témoignent, unanimité combien éphémère, des sentiments de confiance, d'amour et de respect pour le roi, où communiaient alors tous les esprits et tous les cœurs.

Cette affection générale, le protagoniste de la pièce, un héros raisonneur à la Rousseau, lui aussi baptisé M. de Saint-Preux, la proclame

en une apostrophe, dont l'intention, sans conteste, l'emporte sur la forme.

Fidèle à ce pouvoir qu'il chérit de tout temps,
Il respecte ses rois, sans servir ses tyrans,
Et toi, prince chéri qu'il reconnaît pour maître,
Ton cœur par des cruels fut égaré peut-être,
Ton cœur né pour le bien, par l'erreur ébloui,
Crut longtemps, sans le faire, être guidé par lui.
Va, ne crains pas l'effort d'un peuple magnanime,
C'est pour toi qu'il combat, c'est ton nom qui l'anime,
D'un despotisme affreux, s'il rompt l'infâme loi,
C'est pour serrer les nœuds qui l'unissent à toi!

Encore un peu de temps, hélas! et ce « peuple magnanime », en attendant l'aube rouge du 21 janvier, allait « serrer bien d'autres nœuds » dans la prison du Temple!

On a prétendu que les témoins d'une révolution la vivent souvent sans s'en apercevoir. Tel fut le cas pour Fabre d'Olivet. La chute des lis, l'avènement de la République, la Terreur, le 9-Thermidor, glissèrent sur son indifférence laborieuse. Il travaillait sans relâche, insoucieux de l'Une et Indivisible, de Robespierre et de Marat. Histoire, littérature, musique, philologie, métaphysique, son esprit avide, un peu

fumeux déjà, recherchait et absorbait toutes sciences. Le théâtre, cependant, conservait sa prédilection. De Melpomène, ses préférences s'étaient reportées sur Thalie. Aux jours de la guillotine, elle lui inspirait d'agréables bluettes, *l'Amphigouri, le Miroir de la Vérité,* même, Clio aidant, un opéra à la gloire de la Convention, *Toulon conquis,* représenté en 1794, muet d'ailleurs sur cette étoile encore bien pâle à l'Empyrée politique, le commandant d'artillerie Bonaparte.

Mais avec le Directoire, et plus encore le Consulat, le goût public s'était bien transformé. La France entière, à présent, frémissait d'une fièvre de plaisirs. Après tant de mois passés à trembler, la « Nation régénérée » ne songeait plus qu'à batifoler. Agréables et merveilleuses, le populaire et les mirliflores, Cadet-Buteux ou Paméla ne cherchaient plus, ne voulaient plus que rire. Or, pour s'esclaffer, quel plus sûr moyen qu'un spectacle badin, après un bon dîner? Donc, à besoins changés, dramaturgie nouvelle. Foin de la vertu à la romaine et de ses déclamations philosophiques. Pour ce public tant guilleret, d'aimables faiseurs agitaient « les

grelots de Momus », composaient la faribole et la turlure : un Radet, un Piis, un Desfontaines. Et, dans le cabinet mélancolique du pauvre Fabre, les manuscrits s'amoncelaient injoués. Que voulez-vous, il n'était plus, mais plus du tout, dans l'esthétique du moment.

En dépit de ses insuccès, le souple Méridional ne se décourageait pas. Il s'était pris d'une belle passion pour la musique, et ne prétendait rien moins, cent ans avant M. Salomon Reinach, qu'à retrouver la formule que lui avaient donnée les Grecs. Même, il crut y réussir par l'invention d'un troisième mode qu'il appela *mode hellénique*. Hélas! la découverte était illusoire et Fabre s'ignorait un devancier. Cinquante ans auparavant, un musicien aujourd'hui bien oublié, mais qui connut sous Louis XV une heure de célébrité, Blainville (1), avait ébruité une trouvaille analogue, par lui-même aussitôt dénommée *mode mixte* « en ce qu'il participe, en effet, du majeur d'*ut* et du mineur de *la* ». Jean-Jacques Rousseau, dans son *Dictionnaire de musique,* appré-

(1) Violoncelliste et musicographe français (1711-1769), auteur d'une brochure intitulée *Essai sur le troisième mode.* J.-J. Rousseau le qualifie de savant musicien dans son *Dictionnaire de la musique* (au mot Mode).

ciait en ces termes l'ambitieuse nouveauté : « La gamme de ce mode est précisément semblable au diagramme des Grecs... C'est notre ancien mode plagal qui subsiste encore dans le plain-chant. »

Chercheur malavisé, Fabre d'Olivet s'était donc rencontré avec le premier inventeur qui, en définitive, n'avait rien inventé ! Un *oratorio* de sa composition n'en fut pas moins exécuté, à grand orchestre, au temple des protestants. A tous ces accords, helléniques ou non, les auditeurs s'obstinèrent à préférer les mélodies d'un Gossec ou d'un Chérubini, voire les simples flonflons des *Visitandines* (1).

Il fallait vivre cependant. Le théâtre ne rapportait plus et sa tentative musicale aboutissait à un *fiasco*. Or, le restaurateur des harmonies antiques venait de s'établir. Il avait épousé une façon de bas-bleu, beaucoup moins soucieux de lui dispenser le bonheur domestique que de vaniteusement s'assurer renom de bel esprit. Un enfant était né de cette union mal assortie. La

(1) Outre cet *oratorio*, Fabre d'Olivet a encore composé un *quatuor* pour deux flûtes, alto et basse, dédié à Ignace Pleyel, et un certain nombre de romances qui ne portent pas son nom.

maisonnée végétait dans la gêne (1). Fabre se souvint, dans cette extrémité, qu'il était du pays des « galéjades » illustres.

La fortune, obstinément, se dérobait à sa poursuite; l'audacieux, *cap de Dious*, allait contraindre les destins.

Exemple venu d'outre-Manche, la mode littéraire était pour l'instant au passé. D'avisés fureteurs compulsaient les vieux textes, en quête d'une « sublime découverte ». La gloire d'Ossian troublait toutes les cervelles et l'on menait grand bruit dans les salons à propos de Clotilde de Surville, la glorieuse poétesse, dont l'œuvre magnifique allait enfin triompher, victorieux de trois siècles d'oubli.

Fabre, durant son enfance, là-bas dans les garigues maternelles, avait parlé le provençal. Même, et sans le moindre succès d'ailleurs, il avait, trois années auparavant, publié dans cette langue une sorte de roman versifié, *Azalaïs et le gentil Aimar* (2), où l'on trouverait à glaner

(1) Mme Fabre d'Olivet a publié, en 1822, un volume intitulé : *Conseils à mon amie sur l'éducation physique et morale des enfants*. Leur fils qui voulut également tâter de la littérature est mort en 1848.

(2) Paris, an VII, 3 vol. in-8°.

quelques mièvres couplets dans la manière de Bernis et de Gentil Bernard, la *Chanson des Troubadours,* par exemple, où flotte comme un parfum de Ronsard :

Ara que ven de naisse
La sazon deis amours,
Que l'agnel torna paisse,
Aimas, jouines pastours.
L'aiguetta que murmura
Leis ausselets, las flours,
Tout dis dins la natura
Aimas, rès n'es tant dous.
Una pastoureletta
Es una tendra flour
Que Zéfir sus l'erbetta
Espélis d'un poutou.
Se la voulès poulida
Pourtas y ben la man
La troubares passida
S'esperas a deman.

Maintenant que vient de naître
La saison des amours,
Que l'agneau revient paître,
Aimez, jeunes bergers.
Le ruisseau qui murmure,
Les oiselets, les fleurs,
Tout dit dans la nature
Aimez, rien n'est si doux.
Une jeune bergère
Est une tendre fleur,
Que Zéphyr sur l'herbette
Fait éclore d'un baiser.
Si vous la voulez jolie,
Cueillez-la bien vite,
Vous la trouverez flétrie
Si vous attendez à demain.

***

Proufita, pastourella,
Deis jours de toun printens
Plai dessau que sies bella,
Aima quand n'es lou tens
L'aiguetta que murmura,
Leis ausselets, las flours,
Tout dis dins la natura
Aimas, rès n'es tant dous.

Profite, pastourelle,
Des jours de ton printemps,
Plais tandis que tu es belle,
Aime quand c'est le temps,
Le ruisseau qui murmure,
Les oiselets, les fleurs,
Tout dit dans la nature
Aimez, rien n'est si doux (1).

(1) Traduction F. Donnadieu.

En outre, ce grand dévoreur de bouquins avait feuilleté l'*Histoire littéraire* de Lacume de Sainte-Palaye, publiée par l'abbé Millot. L'érudit ami du président de Brosses y rappelait, longtemps avant Raynouard et Fauriel, l'existence parfaitement oubliée d'une poésie de langue d'*oc* au moyen âge. Il en avait cité d'authentiques fragments, que Fabre prit la peine de colliger avec soin.

En bon ouvrier du parler maternel, l'idée lui était venue d' « accorder sa lyre » à celle de ces poètes ignorés, d'encadrer de ses vers leurs stances méconnues et, supporté par eux, de parvenir à la gloire sous leur pavillon protecteur. Par un coup de maître, en même temps, au patrimoine littéraire du Nord il opposait l'héritage du Midi et, les troubadours ressuscités, à Clotilde, la « trouveresse » d'avance tant célébrée (1).

Le plan était habile, l'exécution fut prompte. Dans les premiers jours de germinal an X, le libraire Henrichs, qui travaillait en ce moment même à l'édition des poésies de Clotilde, pu-

(1) Voir l'étude précédente.

bliait en deux volumes in-octavo *le Troubadour, poésies occitaniques,* « traduites par Fabre d'Olivet ». Dans cette course aux pastiches, le Midi arrivait bon premier.

Troubadour! Le mot fait sourire aujourd'hui. Il brillait alors d'un éclat incomparable. Un *théâtre des troubadours* s'était ouvert à Paris sous la direction de Léger. Toute une génération de « femmes sensibles » se pâmait aux syllabes évocatrices d'un passé, d'autant plus séduisant qu'il était chimérique. Et, pour corser ce titre prestigieux, notre barde matois avait forgé un vocable sonore : *occitanique*, l'adoptant, expliquait-il, « pour exprimer à la fois le provençal et le languedocien et généralement tous les dialectes dérivés de l'ancienne langue d'oc ». L'habile homme réconciliait du coup Marseille avec Toulouse.

Arrêtons-nous un instant à son exhumation fallacieuse. Le *Génie du christianisme* marque une date dans l'histoire des lettres françaises, l'apparition des *Poèmes occitaniques* n'est plus même un souvenir. Ingratitude de la Postérité! Elle n'a pas retenu, ou si mal, le nom de Fabre d'Olivet, et cet oublié fut pourtant un précur-

seur. Sa « galéjade », comme il l'espérait, n'a pas rempli ses poches, mais elle a sonné le réveil des lettres provençales. Il est, sans conteste possible, l'ancêtre de ce mouvement, dont on peut discuter la valeur, l'importance ou l'opportunité, mais dont on ne saurait nier la survivance prolongée : le Félibrige. Le mot n'existe pas encore, mais son objet est dorénavant trouvé. Sur la route déblayée, d'autres viendront tracer leur voie. Ils perfectionneront l'instrument, l'assoupliront sans doute à des refrains nouveaux, mais, en définitive, Bénédit, Gelu, Roumanille, Jasmin, Mistral, grands et petits, tous les chanteurs de cigales, sont les petits-fils littéraires de Fabre d'Olivet.

Empreinte confessionnelle, influence de l'éducation première, le luth qu'il brandit est un luth édifiant. Mué en troubadour, beaucoup plus que la « gaie science », il chante l'harmonie préétablie, exalte l' « ouvrier divin ».

La Bible est son inspiration, il évangélise comme un pasteur. Ses idées ne sont assurément pas neuves ni originales. Il les emprunte au fonds courant de la philosophie et de la théodicée, mais il sait les exprimer élégamment,

les raviver, de-ci de-là, par de gracieuses trouvailles d'expressions.

L'invocation à la Puissance divine, la *Podestad de Diu,* est d'une grandeur toute ossianesque :

Apaise-toi, esprit des landes incultes,
Souffle orageux, apaise-toi...
Onde fangeuse qui roule là-haut,
Interromps tes bruits, il faut me recueillir (1).

Et le poète s'interroge. Se pourrait-il que toutes ces merveilles fussent l'effet du hasard :

Le soleil, roi brillant du ciel,
Et la lune, parmi les étoiles,
Bergère surprise par la nuit au milieu de son troupeau.

Sa conclusion est qu'il faut s'incliner devant l'ordonnateur tout-puissant de l'Univers.

D'autres pièces, plus profanes, complètent le recueil : un « Chant royal » en l'honneur d'Arnaud de Villeneuve, légat du comte de Provence, Raymond Bérenger, des odelettes, des virelais, des pastourelles : *l'Égratignure d'amour,*

(1) Calo-ti tu trevaire de l'armas,
Auristre, calo-ti....
Aigadina qu'amoun rigolas
Mène pas mai de brutz : haî bezoun de soulas.

la Bergère poursuivie, la Petite Sorcière, la Dispute au bocage.

Dans ce dernier morceau, l'un des mieux venus, deux bergers, tels les héros de l'*Astrée*, disputent sur le mérite de leurs amantes.

Giordi — Georges proclame :

Ma petite Alise est jolie et me plaît,
Fraîche est la fleur, mais Alise l'est davantage.
Nuancée est la marguerite,
La violette aussi est jolie,
Le lis est bien blanc et sent bien doux,
La rose a de belles couleurs,
Mais à coup sûr, la jeune Alise
Triompherait de la marguerite,
Du lis, de la rose et de toutes les fleurs.
Ma petite Alise est jolie et me plaît (1).

Et Gali lui riposte :

La jeune Annette est la fleur du bocage,
Mieux qu'une chèvre, elle saute par les prés.

(1) Moun Alizeta es poulida e mi plai.
Fresca es la flour, mais Aliza en es mai.
Mirgailhada es la margarida,
La viauletta es tabè poulida,
L'élis be blanc e sent be dous
La roza ho de belas coulours,
Mais segur, la jouyna Alizeta
L'éli, la roza, e tout amai
Moun Alizeta es poulida e mi plai.

Elle est bien douce la brebis,
La génisse est bien innocente,
Fidèle est le chien de berger,
Le cabri est bien léger.
Mais sûrement, l'affectueuse Annette
Est plus douce que la brebis
Et saute mieux qu'un chevreau.
La jeune Annette est la fleur du bocage (1).

Tout ceci est assurément fort précieux, mais n'oublions pas que l'auteur déguisé « situait » son livre, à l'époque où fleurissent les *tensons* et les *villanelles* alambiquées.

Hélas! aux jours du « Grand Consul », le Midi n'était pas encore toute la France. Rétifs devant sa conquête, les contemporains regimbèrent à tant de beautés patoisantes. L'infortuné troubadour ne trouva point de lecteurs. Les grands ténors de la critique, Ginguené,

(1) La jouyna Anneta es lou grel del bosquet,
Miel qu'un cabrit sauto per lou pradet
Es ben douceta la fedeta,
Es ben remouza la vaqueta,
Figes es lou chin del bergé,
Lou cabridet es pla leugé.
Mais segur, l'annistanza Anneta
Es mai douça que la fedeta
E satou miel qu'un cabridet.
La jouyna Anneta es lou grel del bousquet.

Michaud, Ségur, gardèrent un dédaigneux silence. Et, dans son logis de pauvre homme, le chantre déconfit continua d'être victimé par sa méchante femme.

S'il eût persévéré cependant, peut-être à l'aurore du dix-neuvième siècle, le Languedoc eût-il compté un grand poète. Mais déjà son esprit inquiet penchait à de plus austères travaux.

Pour bien comprendre cette évolution, il faut encore se rappeler la pieuse enfance de Fabre d'Olivet, son atavisme calviniste, le cousinage avec l' « honnête criminel » . La religiosité avait toujours été un besoin de son âme, les déceptions de sa vie le tournèrent invinciblement au mysticisme.

Ce mélange de négation et d'illuminisme était, au surplus, la marque de son époque. Trente ans auparavant, Paris, saisi de folie, s'était rué aux banquets de Mesmer; fondateur d'une religion nouvelle, Swedenborg dévoilait le monde invisible; durant la Terreur, Saint-Martin, le « philosophe inconnu » , avait poursuivi son apostolat.

Le rêve du mystique, c'est la conception de

la divinité. Tout jeune, Fabre la cherchait déjà en d'obscures spéculations métaphysiques.

Le problème des origines le tourmentait par-dessus tout. Il en avait inutilement demandé la solution aux quarante volumes de l'*Histoire philosophique des hommes,* par Delisle de Sales (1), « ouvrage, déclarait-il, écrit avec le génie de Newton et la plume brillante de Fontenelle ». Un autre penseur non moins oublié, Court de Gebelin (2), « le savant qui a le mieux étudié l'analogie des langues et qui, à force de travaux, a découvert l'existence d'une langue unique », exerçait également, à cette époque, une influence profonde sur son esprit.

Après l'échec des *Poèmes occitaniques*, il abandonne définitivement la poésie, pour se rejeter dans la plus nébuleuse philosophie. Dans cet ordre d'idées, il a exposé ses théories furieusement abstruses, en deux ouvrages publiés à

(1) Jean-Claude Izouard, dit Delisle de Sales (1741-1816). Il avait quitté la congrégation de l'Oratoire pour vivre dans le monde, se lia avec les philosophes et devint membre de l'Académie des Inscriptions.

(2) Court de Gebelin (1725-1784). Protestant zélé, il vint s'établir à Paris après avoir étudié la théologie à Lausanne. Il s'est occupé surtout de recherches sur l'antiquité et l'ensemble des connaissances humaines.

dix ans d'intervalle : *la Langue hébraïque restituée* (1815), et *l'Histoire philosophique du genre humain* (1824) (1).

C'est le premier de ces ouvrages que M. Victor Meunier incriminait Saint-Yves d'Alveydre d'avoir effrontément pillé dans sa *Mission des Juifs*, l'accusant d'en avoir pris « toutes les idées, les pensées, la méthode et ses grandes lignes, la suite et l'enchaînement des parties, tous les détails essentiels, les vérités et les erreurs, les découvertes et les chimères, les principes et les illusions ».

Il sortirait de notre sujet d'en tracer une analyse parfaitement rebutante. Fabre d'Olivet, d'ailleurs, ne songe plus maintenant à mystifier personne. Il apparaît profondément convaincu, c'est un illuminé, un hiérophante qui parle. Pour compléter néanmoins, dans cet *avatar* nouveau, l'esquisse de sa curieuse physionomie, j'emprunte, lui en laissant la responsabilité, à M. le docteur Encausse, sous les glorieuses espèces du mage Papus, quelques éclaircissements indispensables.

(1) Deux vol. in-8° chez Brierre.

L'occultiste prétendait avoir retrouvé le « sens oublié » de la Genèse, « fontaine » de toutes connaissances. Il était parvenu, affirmait-il, à restituer la langue des mystères, telle qu'on l'enseignait dans les collèges de prêtres égyptiens où s'était formé Moïse. Il avait découvert les trois sens de cet idiome secret, constitué en corps, esprit et âme.

Par suite, toute traduction de la Bible qui commence par ces mots : Au commencement... est fausse. Le sens ésotérique, le seul véritable est : Dans le Principe... Ainsi, toutes choses sont créées en principiation, en *pensée,* avant d'exister en *acte.* De la création en principiation, les choses passent à celle en *astral,* puis en *matériel.* Les noms propres ne désignent plus des individus, mais des principes. Adam, par exemple, est l'homme conçu abstractivement, c'est-à-dire l'ensemble de tous les hommes qui composent, ont composé ou composeront l'humanité. Cette masse, ainsi envisagée comme un seul être, vit d'une vie propre, universelle, qui se particularise et se réfléchit dans les individus des deux sexes. Considéré sous ce dernier rapport, Adam est à la fois mâle et femelle.

Ce système brumeux aboutissait à l'établissement d'une société fondée sur la religion, d'une théocratie et à la constitution de castes hiérarchisées.

Les théories historiques de Fabre d'Olivet sont plus accessibles. Certaines d'entre elles jouissent même aujourd'hui d'un regain singulier de faveur. Il divisait en deux vastes périodes l'histoire de l'humanité, la première s'étendant depuis Napoléon jusqu'à l'époque où nous abordons au collège l'étude des temps dits historiques; la seconde comprenant la suite légendaire des âges, pour se terminer à l'apparition de la race blanche.

A l'origine, soutenait-il, la terre avait été peuplée par des hommes à la peau rouge. Leur perversité avait attiré sur eux la divine colère. L'Atlantide « enfondrée » s'était abîmée sous les eaux. Alors, avait triomphé la race noire, jusqu'au jour où, sous la conduite du « druide aryen » Rama, les blancs victorieux étaient venus du « Septentrion » prendre sa place et la reléguer en Afrique.

A l'encontre de l'opinion courante, Fabre d'Olivet plaçait donc en Europe le berceau de

l'Arye primitive, qu'il identifiait avec la Celtide. Ce n'était plus de Bactriane ou du Tibet que les conquérants dolycocéphales étaient descendus, mais, bien au contraire, vers l'Asie lointaine qu'ils avaient émigré. Soixante ans plus tard, les anthropologues anglais et allemands ont repris sa conception dédaignée. Les uns ont situé au pied du Taunus, d'autres dans la Suisse centrale, vers le Gothard, le foyer initial de la race blanche. Le système des origines européennes compte aujourd'hui des partisans nombreux et fort zélés. Combien d'entre eux connaissent-ils seulement de nom le créateur *français* de l'hypothèse qu'ils défendent?

Fabre d'Olivet travaillait à refondre son *Histoire philosophique du genre humain,* quand la mort vint le surprendre en 1825. Jusqu'au bout, il devait être un précurseur malchanceux; figure originale, novateur aventureux et calomnié, trahi par son imagination, cette qualité, au dire de Villemain, pourtant si nécessaire à l'historien, « en ce sens qu'il a besoin d'être poète, non seulement pour être éloquent, mais aussi pour être vrai ».

VII

UN ROMAN DE NODIER

" LES PHILADELPHES "

(1815)

VII

UN ROMAN DE NODIER
« LES PHILADELPHES » (1815)

Plusieurs fois déjà, nous avons mentionné Nodier parmi les grands mystificateurs de lettres. L'auteur de *Trilby*, l'essayiste universel, celui que Sainte-Beuve appelle « le plus aimable et le plus insaisissable des polygraphes (1) », se compte en effet au nombre des plus insignes. Il connaissait leurs procédés et savait les classiques. N'avait-il pas, dans ses *Questions de littérature légale,* décrit en homme d'érudition jusqu'à vingt-deux sortes de supercheries par le livre? Plus tard, il imitera complaisamment ceux dont il s'indignait d'abord. On l'a vu, s'associant au baron de Roujoux, donner une suite inattendue à l'œuvre de Clo-

(1) Cf. l'article consacré à Ch. Nodier au tome Ier des *Portraits littéraires*.

tilde de Surville. Vers la même époque, il collaborait avec Amédée Pichot et Lamothe-Langon à de fallacieux *Souvenirs* sur l'époque impériale (1). Mais, sans conteste, la mieux réussie de ses fictions, celle où se prirent le plus grand nombre de dupes et qui continue d'en abuser encore, fut la romanesque invention des *Philadelphes*.

En créant de toutes pièces ces conspirateurs formidables et déjà romantiques, Nodier n'agissait pas seulement par dilettantisme ou par ambition, il obéissait en quelque sorte à la nécessité de son tempérament.

Émile Montégut, qui ne lui marchanda pas les éloges, a dit de lui qu'il « était romanesque de chair et de naissance, *intus et in cute,* qu'il l'était par l'âme, le cœur et les sens, comme on est ivrogne ou voluptueux, avec excès, avec délire, avec frénésie » . A se forger autant et de si belles imaginations, à vivre constamment dans le monde de ses rêves, le visionnaire finissait par croire à leur réalité. Voilà pourquoi il regardait la politique par le soupirail des so-

(1) Voir plus loin notre étude : « L'industrie des faux mémoires sous Louis-Philippe. »

ciétés secrètes, ne pénétrait dans la religion que par la porte basse de la superstition. Et sans doute aussi, l'ancien secrétaire de Pichegru, nouvellement converti à la monarchie, estimait-il adroit de se poser en martyr auprès du régime nouveau, lorsqu'il écrivait le récit copieux des persécutions dont il s'affirmait la victime, alors qu'en réalité, — et malgré la *Napoléone,* — la protection de Jean de Bry, préfet du Doubs, lui épargnait toute sérieuse inquiétude et que l'appui du général Bertrand le munissait, à Laybach, d'un poste avantageux.

*
* *

Vers la fin de 1815, en pleine Terreur blanche, paraissait sans nom d'auteur, chez l'éditeur Gide, 20, rue Saint-Marc, à Paris, un assez gros volume sous ce titre ronflant : *Histoire des Sociétés secrètes de l'armée et des conspirations militaires qui ont eu pour objet la destruction du gouvernement de Bonaparte.*

« Si le sujet que j'entreprends de traiter s'était offert à la plume de Salluste ou de Machia-

vel, assurait modestement dans sa préface l'écrivain anonyme, le livre qui en serait sorti pourrait être recommandé avec confiance à tous les pays et à tous les âges, comme un des plus précieux de l'histoire. » Par le fait, il contait de mirifiques aventures. A l'en croire, il s'était formé à Besançon, durant les dernières années de la république, une mystérieuse association, les *Philadelphes,* dont les membres, officiers pour la plupart, se proposaient le renversement de Bonaparte et l'affranchissement de la patrie. « Cette conspiration a duré quatorze ans, a embrassé tous les rangs, tous les états de la société. Elle a vu tomber tour à tour ses chefs les plus distingués, ses agents les plus audacieux; mais elle leur a survécu et toujours puissante au milieu de ses ruines qui se réparaient sans cesse, elle n'a terminé la guerre à mort qu'elle livrait au despotisme qu'après avoir concouru à sa perte. »

L'auteur, se prétendait lui-même initié de haut grade, lié à la société par les liens les plus sacrés. « Étranger à l'art d'écrire, j'ai passé quinze ans de ma vie au milieu de la poudre des armes et, depuis que mes blessures m'ont forcé

à quitter l'armée, je ne m'occupe que des soins de l'agriculture, doux repos de mes fatigues passées. »

Ce Cincinnatus de la conspiration divulguait de prodigieux détails.

Il y avait trois degrés d'initiation. Cette hiérarchie, l'*Échelle philadelphique,* embrassait tous les rangs de la société, mais le grade le plus élevé ne comportait qu'un nombre restreint de titulaires. Ceux qui avaient été jugés dignes de le recevoir devaient à l'ordre leur dévouement le plus absolu, « bien au delà de l'obligation de la vie ». Ils dépouillaient alors leur nom pour en adopter un autre emprunté à l'antiquité : Philopœmen, Thrasybule, Cassius, Thémistocle, Spartacus. « Ces noms étaient déterminés, d'après les données saillantes du caractère ou d'après la destination forcée à laquelle le récipiendaire se soumettait, en adhérant aux règles terribles qui devenaient son unique loi. » Les compagnons avaient leur mot de passe, leurs gestes de reconnaissance, leurs emblèmes occultes : une étoile à cinq branches que la police saisit sur un conjuré, le capitaine Morgan, et dont Napoléon fit l'insigne de la Légion d'honneur!

Et quel chef s'étaient donné ces hardis camarades!

L'historien des *Philadelphes* trace du colonel Jacques-Joseph Oudet un crayon tout byronien : « La nature, en le formant, le destinait à tout ce qu'il y a de bon et de beau. Il aurait été, à son choix, poète, orateur, tacticien, magistrat : l'armée entière l'a proclamé brave; personne ne l'a égalé en éloquence; il faudrait l'âme d'un ange pour se faire une idée de sa bonté, si on ne l'avait pas connu... Il était né Werther, le monde l'avait fait Lovelace. C'est ainsi que Schiller a peint Fiesque. »

Oudet-Philopœmen était le grand maître, le *Censeur* des *Philadelphes,* parmi lesquels le révélateur prétendu citait Mallet, Lahorie, Delaley, Fournier, Donnadieu, Picquerel, Foy et Dulong, « ces deux puritains en matière de devoirs militaires ».

— Montre-moi ton visage, criait Philopœmen à Bonaparte, quelque temps après le 18-Brumaire, afin que je m'assure si c'est bien Bonaparte qui est revenu d'Égypte pour asservir son pays!

Ce genre de philippique n'était pas au goût

du consul. Oudet, destitué, fut envoyé en surveillance à Maynal dans le Jura. Moreau le remplaça à la tête des conjurés, avec le titre de *Procenseur* et sous le déguisement de *Fabius*.

Nous ne suivrons pas l'inventeur des *Philadelphes* dans sa relation fantaisiste des rapports du vainqueur de Hohenlinden avec Cadoudal. Il raconte le plus sérieusement du monde, qu'après l'arrestation du général, Oudet ayant rompu son ban et replacé à la tête de la société, prépara un coup de main pour le délivrer, s'il était condamné à mort. « Les *Philadelphes* armés et déguisés entouraient le Palais de Justice, n'attendant qu'un signal pour enlever le prisonnier. » Le résultat « perfide » du jugement, frappant Moreau d'une indulgente peine de prison, rendit illusoires tous ces préparatifs.

Une autre tentative des *Philadelphes* fut celle qu'ils baptisèrent Conspiration de l'Alliance.

Les républicains et les partisans d'une royauté constitutionnelle s'entendirent. Le marquis de Jouffroy, le colonel Pirault traitèrent, au nom du roi, avec *Spartacus* et *Werther,* délégués des compagnons. Napoléon, proclamé roi d'Italie, allait se faire couronner à Milan, l'itinéraire de

son voyage traversait les montagnes et les forêts du Jura. « Cent quatre-vingts hommes d'élite, commandés par un officier nommé Buguet, furent postés en embuscade entre les villages de Tassenière et de Colonne. » Il s'agissait de se précipiter sur l'escorte et d'enlever l'Empereur. « Les mesures étaient si bien arrêtées qu'il ne restait pas le moindre doute sur la réussite », quand, arrivé au dernier relais, Napoléon rebroussa tout à coup chemin et prit une autre route.

Rappelé à l'activité et mis à la tête du 17e de ligne, Oudet, toujours censeur des *Philadelphes*, « disparut » à Wagram.

Ici, son apologiste s'exaltait au lyrisme :

« Un ordre exprès de l'empereur l'envoya recevoir le titre de baron, les épaulettes de général et dix-sept coups de lance. Il remplit sa mission tout entière et mourut le lendemain. »

Et, comme la minutie du détail n'embarrasse point, et pour cause, l'inventive imagination du chroniqueur, il précise en ces termes :

« Au moment qu'allait s'ouvrir la campagne de 1809, le chef du gouvernement qui avait

connaissance des menées des *Philadelphes,* fit le colonel Oudet, leur chef, général, avec mission d'organiser un régiment, Napoléon lui laissant toute faculté pour le choix des officiers. »

Par trop naïf vraiment, le « censeur » n'évente pas un piège aussi grossier et remplit ses cadres avec tous ses frères de conspiration! Désastreuse candeur, car voici ce qui advient :

« Le 6 juillet, jour de la bataille de Wagram, Oudet, blessé, reçut de l'Empereur l'ordre de se porter avec son régiment sur un certain point et de l'y établir dans un poste avantageux, sous le commandement d'un chef de bataillon et d'un sous-officier par compagnie, après quoi il devait se rendre au quartier général avec tous les officiers de son corps. En exécutant cet ordre, vers les onze heures du soir, il tomba au milieu d'une embuscade dressée par l'ordre de Napoléon, qui tua tout son monde. Lui-même mourut trois jours après de ses blessures. Ainsi furent anéantis les *Philadelphes.* »

Et la mort de *Philopœmen* s'accompagnait des plus romanesques épisodes. « Un jeune sergent-major se précipita sur la pointe de son sabre à quelques pas de la fosse. Un lieutenant qui

avait servi avec lui dans la 68e demi-brigade se brûla la cervelle. Ses funérailles ressemblèrent à celles d'Othon. »

L'*Histoire des Sociétés secrètes de l'armée* obtint un vif succès de curiosité. L'accumulation de tant de sornettes mystérieuses séduisait le public. L'ouvrage, au surplus, vilipendait à souhait le régime disparu. Des imitations surgirent. En 1817, Cadet de Cassicourt, l'ami du général Thiébault, consacrait aux *Philadelphes* plusieurs chapitres du *Voyage en Moravie* et Barbaroux, le fils du Girondin, popularisait les initiés dans ses *Mémoires du sergent Guillemard*. La légende s'établissait.

Beaucoup néanmoins, parmi les contemporains, les moins crédules ou les plus renseignés, s'étonnaient au récit de si merveilleuses aventures. Les démentis pleuvaient sur l'écrivain anonyme. Desmarest, l'ancien lieutenant de Fouché, dans ses curieux *Témoignages historiques,* relevait et démontrait les invraisemblances de son récit. Le général Vasserot, qui avait succédé à Oudet dans le commandement du 17e de ligne, racontait, *de visu,* les derniers moments du colonel : « Jacques-Joseph Oudet,

blessé à Wagram, a été transporté à la maison du baron d'Arnstein, dans un faubourg de Vienne. Il y est mort des suites de sa blessure peu de jours après et a été enterré dans le cimetière de ce faubourg. Les officiers du régiment ont fait placer une pierre sur son tombeau. *Nul ne s'est tué sur sa fosse.* »

Et l'historien Charles Weïss, soupçonnant l'imposture, qualifiait l'*Histoire des Sociétés secrètes* « un livre dont l'auteur semble s'être joué de la bonne foi de ses lecteurs ».

Ainsi pris à partie, son masque tombé, reconnu aux fragments de la *Napoléone,* élogieusement cités dans ses « pièces justificatives », Nodier, jouant son rôle jusqu'au bout, regimbait et se défendait :

« Je n'ai fait que mettre en œuvre les documents qui me furent apportés. » Et il nommait ses informateurs : deux *Philadelphes* du grade suprême, Rigomer-Bazin et Didier. Pardieu, les morts ne parlent pas, Rigomer-Bazin avait été tué en duel au Mans en 1816, Didier décapité à Grenoble.

Illusoires protestations! La supercherie désormais était percée à jour. Mérimée allait lui

porter les derniers coups dans son *Discours de réception à l'Académie française* et plus tard dans ses *Mélanges historiques et littéraires*. Sans doute, dans leurs conversations à l'Arsenal, Nodier lui avait-il avoué la vérité. L'inventeur des *Philadelphes* devait bien cette confidence à son émule, l'auteur de la *Guzla*. Lui-même d'ailleurs, à la fin de sa vie, confessait l'artifice. Mme Ménessier-Nodier, sa fille, conte qu'il « riait de ces *Philadelphes* qu'il avait créés de toutes pièces et présentait leurs mystères comme des fantaisies plus amusantes que sérieuses ».

Les *Philadelphes,* néanmoins, allaient avoir la vie dure. Si grand est sur l'âme populaire l'attrait du romanesque et de l'extraordinaire, que leur existence demeura longtemps pour beaucoup une manière d'article de foi. Dernièrement encore, n'avons-nous pas vu M. Paul Adam exhumer du néant leur carbonarisme ingénu et, les mettant en scène dans *l'Enfant d'Austerlitz,* leur assurer par son talent comme une nouvelle et positive existence?

C'est que Nodier, dilettante de l'attrape-nigaud, était en même temps un grand clairvoyant. Il avait solidement construit son écha-

faudage. L'origine première des armées de l'Empire était toute républicaine, ce n'est pas en un jour qu'elle put être oubliée. L'élévation subite et prodigieuse de Bonaparte avait excité bien de furieux dépits chez ses compagnons d'armes et la très véridique histoire a porté jusqu'à nous les grognements de la mauvaise humeur d'Augereau, les pointes perfidement sournoises de Bernadotte.

L'historien des *Philadelphes* a si bien situé ses conjurés imaginaires, avec leurs sentiments vrais, à leur époque et dans leur milieu, que sa mystification triomphante dure encore. Ce n'est pourtant qu'une mystification.

VIII

LE “ THÉATRE DE CLARA GAZUL ” ET LA “ GUZLA ”

(1825)

VIII

LE « THÉATRE DE CLARA GAZUL » ET LA « GUZLA » (1825)

On a beaucoup écrit sur Mérimée. Quarante ans après sa mort, l'auteur de *Colomba* possède sa bibliographie presque aussi copieuse que Corneille ou Molière. Au royaume des ombres, entre Stendhal et Paul-Louis, j'imagine que ce grand dédaigneux, ce grand sceptique, ce grand railleur doit en sourire avec une ironie amusée.

Comme il y a la basilique cornélienne et la cathédrale moliéresque, il existe la chapelle « mériméenne ». M. le comte d'Haussonville, M. Maurice Tourneux, M. Augustin Filon, M. Félix Chambon en ont été, tour à tour, les très pieux officiants. Aussi, peu de grandes figures littéraires qui nous soient aussi bien connues.

On a fouillé sa vie, sondé ses attachements, scruté jusqu'aux moindres replis de cette âme

difficile, élégante et hautaine. Victor Cousin l'appelait déjà « un gentilhomme de lettres, un marquis de la plume ». M. Augustin Filon, dans le volume dévot, précieusement et inépuisablement documenté, qu'il a consacré à l'apothéose de son idole (1), après avoir déterminé le rang de l'écrivain, son rôle à part de classique réaliste, son influence comme introducteur des génies étrangers, nous montre l'homme, l'allure générale très raide, l'air d'un diplomate anglais, exact et obstiné, « nihiliste sans défaut, droit et debout toute sa vie sur cette crête étroite et vertigineuse de la négation absolue, où il est affreux de monter ». Mais, en même temps, il proclame son intransigeante fierté, la simplicité de ses manières, sa bonté envers les petits, et ce « délicat sentiment de l'honneur, parfum qui survit à une société évanouie ».

Tel, au microscope d'une critique subtile, encore que bienveillante, apparaît l'académicien, le familier de Compiègne et des Tuileries.

Il n'entre pas dans le cadre de nos modestes études de discuter un pareil jugement. Mérimée

(1) *Mérimée et ses amis.* Hachette et Cie, 2e édit., 1909.

mystificateur, « comédienne espagnole et chanteur illyrien », selon l'expression d'un de ses biographes (1), doit seul nous occuper ici.

Au surplus, ce goût inné de la supercherie et du pastiche est-il la caractéristique, la marque profonde et psychologique de l'inventeur de Clara Gazul et d'Hyacinthe Maglanovich? Il poussa toute sa vie, jusqu'à la maîtrise, la science du trompe-l'œil. Célèbre et consacré, haut fonctionnaire, membre de l'Institut, il s'y divertissait encore : témoin *Lokis* et *la Vénus d'Ille*.

Sa conception de l'existence, il l'enfermait dans une farce essentielle qu'il a répétée plusieurs fois dans ses lettres. « Arlequin tombait du cinquième étage. Comme il arrivait à la hauteur du troisième, on lui demanda comment il se trouvait. — Très bien, répondit-il, pourvu que cela dure! »

*
* *

En 1825, Mérimée avait vingt-deux ans. Son père, Léonor Mérimée, le peintre de qui l'on

(1) M. Maurice Tourneux.

conserve au Louvre, dans la Galerie des Antiques, un *Hippolyte ramené à la vie par Esculape,* le destinant au barreau, lui avait fait commencer son droit.

Mais le jeune étudiant mordait médiocrement à la basoche. En compagnie de ses inséparables J.-J. Ampère, le futur historien de Rome, alors sigisbée de la quadragénaire Mme Récamier, enthousiaste, érudit, artiste et un peu déséquilibré, Albert Stapfer, le traducteur de Gœthe, il préférait courir les parlotes littéraires.

Ce dernier l'avait introduit chez son père, l'ancien ministre de la Confédération helvétique à Paris, « un puits de science », au dire des contemporains. Là, notre apprenti procédurier rencontrait nombreuse et brillante compagnie selon son cœur : Henry Beyle, dont l'ascendant sur son esprit devait d'abord être si profond; Cousin, préludant par l'amabilité sentencieuse à son rôle de philosophe éclectique, contradicteur ordinaire de Stendhal qui, rageusement, vitupérait : « Depuis Bossuet, personne n'a joué de la blague sérieuse, comme cet homme-là »; Victor Jacquemont, l'explorateur du Thibet, si prématurément disparu; Charles de Rémusat,

Viollet-le-Duc et son beau-frère, le peintre et critique d'art Étienne Delécluze (1).

Celui-ci, célibataire impénitent, déjà sur le retour, se plaisait à rassembler dans son appartement toute cette jeunesse tumultueuse. On y rompait fougueusement des lances en l'honneur du romantisme naissant. Boileau, Luce de Lancival, M. Auger, la tragédie gréco-latine, les trois unités étaient pêle-mêle voués aux gémonies. Admirateur fervent de Byron, Delécluze imagina, par surcroît, de réunir chez lui, l'après-midi du dimanche, quelques jeunes gens désireux de déchiffrer un peu de poésie britannique. Mérimée était du nombre avec Sautelet, Ed. Monod, J.-J. Ampère et se prit aussitôt pour la langue de Shakespeare d'une passion qui devait durer toute sa vie.

Une lettre d'Ampère à Jules Bastide nous renseigne sur l'enthousiasme apporté par les deux

(1) Étienne-Jean Delécluze, écrivain d'art (1781-1863). Élève de David, il quitta ses pinceaux en 1816, pour se consacrer à la critique qu'il tint avec distinction au *Journal des Débats*, à partir de 1828 jusqu'à sa mort. Il a collaboré également au *Siècle*, à la *Revue française* et à la *Revue des Deux Mondes*. Lié avec toute la jeunesse littéraire de la Restauration, admis dans un grand nombre de salons, il a croqué plusieurs d'entre eux dans ses *Souvenirs de soixante années*.

amis à cette étude : « Je continue, écrit-il, d'apprendre avec Mérimée la langue d'Ossian. Quel bonheur de pouvoir en donner en français une traduction exacte! » Ossian! Ouvrons ici cette parenthèse : prédilection, coïncidence ou prédestination, c'est dans l'œuvre de Mac-Pherson que Mérimée commença de s'initier aux lettres anglaises. Les travaux de Malcolm Laing avaient alors démontré la supercherie (1), mais l'influence du merveilleux pasticheur demeurait considérable, surtout en France. Elle s'exerça certainement, durable et profonde, sur son juvénile admirateur. C'est dans *Fingall* et dans *Temora* que Mérimée prit ce goût de la mystification qui devait jusqu'à la fin rester la dominante de son caractère.

En outre, à ces dimanches du bon Delécluze, les littérateurs de la bande soumettaient leurs élucubrations récentes au complaisant cénacle des amis. Entre deux bols de punch et de passionnés bavardages d'art et de philosophie, on « faisait des lectures ». Charles de Rémusat venait déclamer son *Insurrection de Saint-*

(1) Voir notre étude : *James Mac-Pherson* et les *Poèmes d'Ossian*.

Domingue et Mérimée, ardent et ambitieux sous son masque d'ironie, entrait en lice à son tour.

« Prosper Mérimée, le fils du peintre, écrit le 13 mars 1825 Delécluze dans son *Journal*, doit venir, demain soir, nous lire un ouvrage dramatique, fait d'après les principes communément dits romantiques. »

Le lendemain, en effet, Mérimée lut devant Jacquemont, Ampère et Sautelet, *les Espagnols en Danemark* et *Une femme est un diable*, les deux premières pièces du prétendu *Théâtre de Clara Gazul*.

Ce n'était pas cependant tout à fait un début. Quelques mois auparavant, devant le même aréopage et d'une voix dure, gutturale, au débit monotone, qui étonnait Stendhal, il avait donné lecture d'un *Cromwel* de sa composition. Le drame, écrit selon l'esthétique shakespearienne, empruntait ses côtés tragiques à l'histoire, son comique au jargon puritain. « Plus d'unités d'aucune sorte, la scène changeait à chaque instant (1). » Le principal acteur était un montreur de marionnettes qui faisait causer entre eux les

(1) M. Augustin Filon.

personnages, pour l'amusement des spectateurs autour de sa baraque. Ceux-ci, de temps en temps, prenaient eux-mêmes la parole pour blâmer ou approuver ce qu'ils entendaient.

La pièce n'a jamais été imprimée. Notons du moins en passant que Mérimée a le mérite de la priorité. Son *Cromwell* est l'aîné des drames historiques de Hugo et de Dumas.

Delécluze, encore, a minutieusement noté l'impression produite. Il termine par cette réflexion naïve au sujet d'*Une femme est un diable :* « L'auteur a conduit son personnage (Fray Antonio, le plus jeune des inquisiteurs) jusqu'au blasphème, il finit par tuer par jalousie un des juges, son confrère. *Il y a beaucoup de naturel et de talent dans ce petit ouvrage.* »

Le 27 mars, nouvelle lecture, cette fois par Ampère : *Inès Mendo, le Ciel et l'Enfer,* « pièce indévote et fort spirituelle » , et *l'Amour africain.* C'est, continue Delécluze, « ce que j'ai entendu de mieux de Mérimée, tout l'auditoire était de cet avis » . Et l'auditoire, cette fois, s'appelait Viollet-le-Duc, Sautelet, Paulin, M. Stapfer, T. Massé, Bertin l'aîné et Cerclet.

En réalité, si *l'Amour africain, Une femme est*

un diable, sont d'amusants pastiches de Lope de Vega, il y a une part égale d'imitation et d'invention dans *le Ciel et l'Enfer* et *les Espagnols en Danemark*, où Mérimée s'est complu à fixer, dans le personnage de Mme de Tourville, un de ces types de « canaillerie féminine » auquel il croyait de tout son cœur et où il reviendra plus tard, sans jamais se lasser (1).

Chez lui, l'idée de la mystification se précisait. Le *Journal* nous fait assister à cet amusant travail de sa pensée : « Dans la matinée, Mérimée est venu me voir. J'ai fait, d'après lui, un croquis de Clara Gazul, actrice espagnole, sous le

(1) M. Augustin Filon, le plus averti des critiques « mériméens » et celui qui s'est le mieux pénétré de son sujet, apprécie en ces termes les deux drames que nous venons de mentionner :

« Si, dans la première de ces deux pièces, Mérimée a déjà toute sa psychologie mondaine, il possède déjà dans la seconde son sens historique, sa divination subtile des milieux et des races. Le marquis de la Romana et son aide de camp Juan Diaz sont parfaitement Espagnols de sentiment et d'expression. L'amoureuse du drame, Mme de Coulanges, quoique Française, est Espagnole dans l'âme. Elle l'est par la spontanéité de ses sentiments comme par son ardente mélancolie. Sa mère est un type de coquinerie spirituelle et géniale, comme il n'en fleurit que chez nous. Ce qui recommande les *Espagnols en Danemark* à l'attention des critiques, c'est qu'ils y pourront faire la part du réalisme et celle de l'imagination, celle de Beyle et celle de Lope de Véga, puisqu'il faut associer des influences si différentes. »

nom de laquelle il veut publier son théâtre. » Le portrait existe, lithographié par Ary Scheffer. Rien n'est plus comiquement inattendu, sous la mantille de rigueur, que cette face virile aux traits accentués, au nez épais, le col nu, agrémenté d'un collier de perles et d'une croix.

Mérimée escomptait à tout le moins un succès de curiosité. Depuis l'expédition du Trocadéro, deux années auparavant, l'Espagne se trouvait à la mode. On sait la fable qu'il imagina et la notice signée Joseph Lestrange, qu'il écrivit sur Clara Gazul :

« C'est à Gibraltar, où j'étais en garnison avec le régiment suisse de Watteville, que je vis pour la première fois Mlle Gazul. Elle avait alors quatorze ans (1813). Son oncle, le licencié Gil Vargas de Castanéda, commandant d'une guérilla andalouse, venait d'être pendu par les Français en laissant doña Clara, confiée à la tutelle du père Fray Roque Medrano, son parent et inquisiteur au tribunal de Grenade.

« Ce vénérable personnage avait défendu à sa pupille de lire d'autres livres que ses *Heures;* et pour rendre sa défense plus efficace, il avait fait brûler tous les volumes que le pauvre licen-

cié Gil Vargas avait légués à sa nièce. J'avais dans mon petit bagage trois ou quatre volumes dépareillés, je les donnais à Clara, et ce cadeau qui lui parut fort précieux commença notre connaissance... »

« Quand la tranquillité fut rétablie dans le sud de l'Espagne, doña Clara et son tuteur revinrent habiter Grenade. Ce tuteur était une espèce de Cerbère, grand ennemi des sérénades. A peine un barbier faisait-il résonner sa mandoline fêlée, que Fray Roque, voyant partout des amants, grimpait à la chambre de sa pupille et lui reprochait amèrement le scandale que causait sa coquetterie. Enfin, il ne la quittait qu'après s'être assuré que les verrous et les barres de sa fenêtre lui répondaient de sa sagesse. »

« Un jour, il monta si doucement dans la chambre de Clara, qu'il la surprit écrivant, non pas une comédie, elle n'en faisait pas encore, mais le plus passionné des billets doux. La colère du révérend père fut proportionnée au délit : la coupable fut enfermée dans un couvent. »

« Quinze jours après son entrée au cloître, elle en disparut, en escaladant les murs. »

On trouvera dans la préface de *Clara Gazul* la suite des romanesques aventures de l'actrice-écrivain. Prudemment, son inventeur concluait : « On a fait à Cadix une édition de ses œuvres complètes, mais l'original est extrêmement rare. La traduction que nous donnons aujourd'hui peut être considérée comme très fidèle, ayant été faite en Angleterre, sous les yeux de doña Clara. »

Malgré tant de savoureux détails, le double travestissement de Mérimée, à la fois éditeur et traducteur de son livre, et, nous apprend M. Maurice Tourneux (1), l'adjonction, à laquelle il renonça bientôt, d'un faux titre portant : *Collection des théâtres étrangers,* rappelant une publication similaire de Ladvocat, le succès fut des plus minces et les exemplaires de *Clara Gazul* restèrent pour compte au libraire Sautelet. Trop de personnes étaient dans le secret; les lettrés ne prirent pas le change.

La bonne volonté de quelques-uns consentit néanmoins à s'y tromper. On cita le mot d'un Espagnol : « Oui, la traduction n'est pas mal,

(1) Dans l'*Age du Romantisme.*

mais que diriez-vous si vous connaissiez l'original! » Victor Cousin, rencontrant Mérimée chez M. Stapfer, l'assassina de tels compliments, qu'à son tour, le mystificateur se crut un instant mystifié. Gœthe recommandait à ses familiers la lecture de *Clara Gazul*. En Angleterre enfin, le *Théâtre* obtenait, comme *Han d'Islande*, l'honneur d'une traduction.

Ces témoignages allaient mettre Mérimée en appétit, lui inspirer le désir de la récidive.

*
* *

La mode, éternellement changeante, avait, en 1827, tourné ses préférences vers l'Orient. L'attention européenne était passionnément fixée sur les luttes de l'indépendance hellénique. Bientôt la bataille de Navarin, l'expédition de Morée, devaient en faire pour la France une manière de cause nationale.

En peinture, en poésie, tout était « à la grecque » : les *Orientales* de Hugo, les *Massacres de Scio* de Delacroix, les *Femmes souliotes* de Scheffer. Aux affûts de l'actualité, Mérimée conçut le

projet d'écrire un recueil de chants illyriens. Il a, lui-même, conté spirituellement, plus tard, comment lui vint cette réjouissante idée :

« Vers l'an de grâce 1827, j'étais *romantique*. Nous disions aux *classiques :* Vos Grecs, vos Romains ne sont point des Grecs ni des Romains. Vous ne savez pas donner à vos compositions la *couleur locale*. Point de salut sans la couleur locale. Je mourais d'envie d'aller l'observer là où elle existait encore. Hélas! pour voyager, il ne manquait qu'une chose, de l'argent. En avisant aux moyens de résoudre la question, l'idée nous vint, avec Ampère, d'écrire à l'avance notre voyage, de le vendre avantageusement et d'employer nos bénéfices à reconnaître si nous nous étions trompés dans nos descriptions. »

Aussitôt, il se met à l'œuvre. En moins de trois semaines, s'aidant pour toute documentation d'un bouquin indigeste, *le Voyage en Dalmatie,* de l'abbé Fortis, il écrit les ballades qui composent la *Guzla*. Fallacieusement, il les attribue à l'improvisateur morlaque Hyacinthe Maglanovich, auquel il consacre, comme auparavant à Clara Gazul, une biographie fantaisiste,

l'accompagnant de notes, de gloses, de commentaires, d'appendices et d'une dissertation sur le vampirisme et le mauvais œil.

Cette fois, il va pousser la supercherie aussi loin qu'il est en lui, la raffiner amoureusement, en faire une des plus parfaites qui soient dans l'histoire littéraire.

Aussi, point de lecture chez Delécluze; le *Journal* n'en souffle mot. Point de publication chez un éditeur ami, Mérimée ne veut même pas entrer directement en relations avec son imprimeur. Il choisit un truchement et s'adresse à Joseph Lingay, l'émule oublié de Girardin, que Balzac, dans une lettre à Mme Hanska, appelle « le plus fécond journaliste de notre temps ».

M. Maurice Tourneux a retrouvé, dans les archives de la maison Berger-Levrault, les pièces de cet amusant débat. Lingay dut, sans doute, arrêter de vive voix les conditions de la publication; en tout cas, le 16 mars 1827, une lettre de lui précipite l'exécution matérielle du livre. Dans une autre lettre (22 mars), il envoie deux nouvelles pièces et le double croquis, par Mérimée, de l'instrument de musique qui doit prêter son nom au recueil. Cet embellissement fut

d'ailleurs jugé inutile, ainsi que le portrait d'Hyacinthe Maglanovich en palikare, farouche, les moustaches pendantes, le fusil à la main et la ceinture congrûment bourrée de pistolets.

La vente fut presque nulle, — une douzaine d'exemplaires, — suivant Mérimée lui-même, mais l'accueil des érudits dépassa les espérances de l'auteur. Les plus illustres, à l'étranger du moins, se laissèrent prendre à l'exotisme de ces poèmes sauvages. Pouchkine sollicita l'autorisation de traduire plusieurs morceaux, comme des échantillons très curieux du génie illyrien. Un savant d'outre-Rhin, M. Gerhart, auteur de travaux sur la poésie slave, voulut à son tour donner de la *Guzla* une version allemande, « ce qui lui fut facile, assura-t-il, car il avait reconnu le mètre des vers dalmates ». Gœthe, cependant, ne fut pas dupe. Dans un article publié par le *Globe,* il dénonça la fraude. Il avait, à son dire, reconnu dans *Guzla* l'anagramme de *Gazul.*

Dès 1840, Mérimée a très ironiquement revendiqué pour sienne toute cette Illyrie. La critique serbe contemporaine ne continue pas moins d'étudier une œuvre « qui traduit si

intensément l'âme belliqueuse de la nation (1) ».

Dans une communication récente à l'Académie des Inscriptions, M. Louis Léger analysait ses doctes travaux. Elle est d'accord pour établir comme « sources » d'inspiration à Mérimée une ballade écossaise adaptée par Walter Scott, cinq à six légendes italiennes et jusqu'à une idylle de Théocrite !

Grammatici... constant ! Une fois n'est pas coutume. Mais pourquoi aller chercher si loin et compliquer inutilement les choses, quand l'imagination de Mérimée, sa science infinie de la composition, son art à se moquer du monde et les prodigieuses ressources d'une ironie toujours en éveil, à défaut de ses propres aveux, suffisent si bien à donner une explication, qui devrait contenter les plus difficiles.

(1) M. Matitch notamment lui a consacré des pages fort intéressantes dans l'*Archiv für slavische Philologie* et M. Voyslav Yovanovitch annonce un travail fort documenté sur les sources de la *Guzla*.

IX

L'INDUSTRIE DES FAUX MÉMOIRES SOUS LOUIS-PHILIPPE (1830-1840)

IX

L'INDUSTRIE DES FAUX MÉMOIRES SOUS LOUIS-PHILIPPE (1830-1840)

Le Père Harduin vit encore dans le souvenir des hommes pour avoir obstinément méconnu l'antiquité. Ce jésuite ingénu, paradoxal et fougueux, niait les classiques avec une fureur passionnée. Grecs ou latins, il les rejetait comiquement en bloc. Sophocle, Thucydide ou Démosthène, Horace et Tite-Live, Tacite et Juvénal n'existaient pas, n'avaient jamais pu exister. Leurs écrits avaient été « supposés » au moyen âge par une docte compagnie de moines, sous la direction d'un certain Severus Archontius. Le pieux censeur n'exceptait guère que la seule *Énéide*, où il voyait un livre prophétique. Et Boileau raillait, amusé, qu'il eût désiré vivre en cette abbaye, compagnon de dom Virgile et de frère Horace !

Sans doute, cette prodigieuse opinion fut-elle suggérée au révérend personnage par le nombre inquiétant des supercheries de toute espèce : falsifications de textes, fraudes, interpolations et frelateries diverses, où s'exerçait l'ingéniosité de ses contemporains.

La supposition d'auteurs, écrit Nodier dans ses *Questions de littérature légale,* « était une idée qui se présentait naturellement à tous les écrivains et qui leur assurait pour leurs ouvrages une chance de crédit qu'ils n'auraient pas trouvé en eux-mêmes ».

Les érudits de la Renaissance, — Érasme s'en plaignait avec amertume, — ceux aussi du dix-septième siècle ne se firent pas scrupule d'employer ce moyen artificieux et décevant. L'époque où la critique historique et verbale en était encore à ses premiers bégaiements, marque le temps par excellence des auteurs apocryphes et des impostures littéraires. Il n'est pour ainsi dire point d'écrivains célèbres, dont de madrés faiseurs n'aient exploité le nom et enrichi l'œuvre complet. Pour prendre un exemple, le *De Consolatione,* soi-disant écrit après la mort de sa fille par l'orateur romain, figure dans beaucoup

d'éditions anciennes de Cicéron. La vérité ne fut découverte qu'en 1785 : Charles Sigonius, humaniste de Modène, avait usurpé la signature de Marcus Tullius.

Énumérer toutes ces jongleries parfois heureuses deviendrait interminable et monotone. Quérard, au surplus, en donne une liste fournie dans la savante et hargneuse préface qu'il a placée en tête de son volumineux dictionnaire.

Au dix-huitième siècle, l'usage subsista, mais la mode changea. On cessa de travestir les anciens pour ne friponner plus que les modernes. Les prêts les plus inattendus furent octroyés à Corneille, à La Fontaine, à Bourdaloue, à Fénelon. Voltaire, lui-même, recourut à une infinité de pseudonymes, dont quelques-uns étaient des noms réels. Chaque année voyait paraître de prétendues confidences d'hommes ou de femmes célèbres : testaments de ministres, lettres galantes de favorites. Toute une littérature spéciale et scandaleuse fleurit alors : celle du commérage. Restif de la Bretonne en est resté l'Homère.

A ses débuts tout au moins, on l'a pu voir dans nos précédentes études, le dix-neuvième

siècle n'a rien à envier à ses devanciers. On peut dire que la plupart des *Mémoires* imprimés alors à profusion et dont quelques-uns conservent encore aujourd'hui une faveur singulière, sont de véritables faux historiques, déguisant le plus souvent d'impudentes spéculations de librairie.

*
* *

Au lendemain de 1830, les survivants de l' « Épopée » se comptaient encore par milliers. Tant de révolutions diverses, en bouleversant la France, lui avaient façonné une âme nouvelle. Mais cette âme, toute secouée des convulsions récentes, s'ignorait et se cherchait encore, — et nous-mêmes, les enfants de ceux-là, sommes-nous bien sûrs, aujourd'hui, de l'avoir découverte?

Dans le tumulte des rancunes forcenées, des rêves évanouis, des espoirs entrevus, une intense curiosité dominait. De fabuleux destins venaient d'être vécus, de prodigieuses fortunes échafaudées ou abattues. L'évidence s'imposait, mais

les causes échappaient à la foule... Pourquoi et comment? Au deux pôles de la certitude humaine, la question demeurait sans réponse. Passe encore pour les soldats, les rudes chevaucheurs de la mêlée des peuples. On les avait vus à l'œuvre, mais les autres : les diplomates, les administrateurs, les légistes, les policiers, un Talleyrand, un Réal, un Fouché, un Portalis; et dans le camp adverse, les chouans, les chevaliers de la brousse et du bocage, un Rampe-à-terre ou un Brise-bleus?

La dure poigne impériale ni la censure étouffeuse de M. de Villèle n'avaient voulu permettre l'inquisition des questionneurs. Ils n'avaient point la presse pour leur distiller jour par jour, imaginaires ou certains, le mobile et les accidents. Entraînés par les événements, ils avaient subi les résultats sans comprendre. A présent, il désiraient savoir.

Les promesses libérales de la « Monarchie bourgeoise » levaient enfin le trop long interdit. Sans doute, un « Roi-citoyen » souffrirait qu'on s'adressât à d'autres citoyens. Ah! si les acteurs, si les témoins du drame voulaient, s'ils pouvaient rompre le silence!... Ils parlèrent.

D'habiles industriels, tout au moins, empruntèrent leur voix. *Magnâ testantur voce per umbras.* Pour rappeler une métaphore aussi ridicule que célèbre, « ils trempèrent la plume de la calomnie dans l'encrier du scandale ».

*
* *

La vogue était au roman historique. Walter Scott triomphait, Dumas père et Maquet commençaient leur fructueuse collaboration. Les faussaires mirent en historiettes savoureuses la Révolution et l'Empire.

L'idée, à vrai dire, n'était pas nouvelle. Le siècle précédent, nous l'avons vu, avait abusé du procédé, mais tant de choses depuis étaient passées sur cette « ère de la tyrannie » !

Les naïfs et les badauds s'éberluèrent ainsi aux retentissantes confessions de *Mlle Avrillion,* première caméristé de Joséphine; du fidèle *Constant,* valet de chambre de Napoléon; de *Bourrienne,* de *Fouché,* que la famille désavoua (1),

(1) Paris, Lerouge, édit., 1824, 2 vol. Alphonse de Beauchamps avait rédigé ces mémoires sur des notes fournies par

de la *duchesse de Berry;* de *Louis XVIII;* du *prince de Talleyrand;* du *duc de Rovigo;* ou bien encore, en remontant le cours des âges, aux confidences posthumes de la *marquise de Créquy* (1); de la *comtesse du Barry* (2); de *Léonard,* coiffeur de Marie-Antoinette, et de *Mlle Bertin,* sa modiste. Ne sourions pas trop, certains de ces *anas* illusoires jouissent encore aujourd'hui d'une créance injustifiée. De temps à autre, nous les voyons reparaître sous quelque habit nouveau, et les mirobolants récits rencontrent toujours du crédit (3).

un M. Jullian, ancien agent de Fouché. La famille protesta contre cette publication. Un procès s'ensuivit. Les *Mémoires*, juridiquement déclarés apocryphes, n'en ont pas moins été composés d'après des notes autographes et des documents authentiques, fournis par Fouché lui-même.

(1) Paris, Delloye, édit. 1835, 10 vol. Auteurs réels : comte DE COURCHAMPS et COUSIN.

(2) Paris, Mame et Delaunay-Vallée, éditeurs, 6 vol., 1830. Le baron de Lamothe-Langon a tiré de son roman *le Chancelier et les Censeurs* des scènes et des caractères, ainsi que le personnage de Mme du Barry elle-même. Il a, d'autre part, fait les emprunts les plus larges et les plus anonymes aux pamphlets scandaleux de Théveneau de Morande : *Anecdotes secrètes sur la comtesse du Barry* et *la Vie d'une courtisane au dix-huitième siècle* (Londres, 1776).

(3) Citons encore, et la liste est loin d'être complète : les *Mémoires de Bergami*, le palefrenier dont la reine Caroline d'Angleterre avait fait son amant (auteur réel, Vatout). — Paris, 1820, Brissot-Thivars, édit.; ceux du libraire *Barba*

Plusieurs éditeurs, et non des moindres : Allardin, Delloye, surtout Delaunay-Vallée et Ladvocat, s'étaient fait de ces publications une spécialité fructueuse. Le mode d'exécution variait suivant l'occurrence. Tantôt, les mémoires étaient fabriqués de toutes pièces : tel fut le cas pour ceux de *Mlle Avrillion,* écrits par Max de Villemarest, et ceux du *cardinal Dubois,* composés par le bibliophile Jacob. D'autres fois, le talent des amplificateurs s'exerçait sur un canevas primitif, réellement fourni par celui dont les révélations allaient porter le nom. Deux ou trois cahiers de notes fort minces se développaient alors en dix volumes compacts.

Les *Mémoires de Bourrienne,* édités chez Ladvocat en 1829, sont caractéristiques de cette dernière méthode. L'ancien secrétaire de Bonaparte était bien affaibli d'intelligence et tombé dans une détresse profonde. Les scrupules, au surplus, ne l'avaient jamais arrêté beaucoup. Il

(auteur Horace Raison). — Paris, 1846, chez Ledoyen-Gire; de *Mlle Boury* (auteur Villemarest); du girondin *Brissot*; de *Dumouriez*, de *la princesse de Lamballe*, de *Gabrielle d'Estrées*, de *Mme de Pompadour*. — Paris, 1830, chez Mame et Delaunay-Vallée (auteur Scipion Marin, revu par Amédée Pichot), etc., etc.

vendit au libraire la valeur de soixante pages d'impression. De cette mouture médiocre, le trop exercé Villemarest tira une débordante farine. L'ouvrage était à souhait scandaleux, agressif et diffamatoire. Il souleva les plus véhémentes protestations. Une virulente réfutation (1) parut, qui portait les signatures réunies de Cambacérès, des généraux Belliard et Gourgaud, du baron de Menneval, etc., etc. Ce fut un beau tapage et Ladvocat réalisa de splendides bénéfices.

De la sorte, exhumant les pamphlets, déchiquetant les livres, mettant les rares journaux en pièces, on donnait au public cette illusion de vérité qui lui était chère. Ce sont des favorites qui divulguent les confidences de l'oreiller; des soubrettes colportent les mystères du boudoir; des généraux dévoilent les arcanes de la stratégie; des ministres ébruitent le secret professionnel.

(1) *Bourrienne, ses erreurs volontaires et involontaires.* Paris, 1830, chez Ladvocat, également.

*
* *

Parfois, la verve des faiseurs venait à manquer de souffle. Ces messieurs étaient par trop dépourvus de style et de psychologie. La vraisemblance des événements échappait à leur analyse. Alors, on appelait à la rescousse des correcteurs plus subtils : Nodier, Amédée Pichot, Paul Lacroix. Ils enflaient leur phébus, reprenaient l'œuvre en sous-main, y semaient le trait et l'esprit.

Parmi tous ces confectionneurs : Lesourd, Malitourne, Horace Raison, le comte de Courchamps, l'académicien Vatout, deux au moins, le baron de Lamothe-Langon et Max de Villemarest, ne sont point indignes d'être évoqués ici.

Ils n'étaient point les premiers venus. Étienne-Léon, baron de Lamothe-Langon, appartenait à une ancienne et noble famille dont la gentilhommière s'érigeait là-bas, dans les vignobles de Guyenne. Son origine, ses relations de famille et de parenté avaient, au début, servi puissamment sa fortune.

Tour à tour auditeur au Conseil d'État, sous-préfet à Toulouse (1), à Livourne, préfet de Carcassonne, bien noté de son ministre, le peu commode Montalivet, ce parangon des fonctionnaires semblait assurément promis aux plus orgueilleuses destinées. Hélas ! le réveil avait été brutal. La chute des aigles chassait de son cabinet l'administrateur cassé aux gages. Plus de bel habit passementé d'argent, plus de chapeau à plume, d'épée à poignée de nacre, plus de flatteurs non plus ; en revanche, beaucoup d'ennemis, tous les « verdets », tous les « miquelets » du royaliste Languedoc. Bref, la gêne sinon la misère, et la dure obligation de gagner son pain.

Jadis, aux jours de sa prospérité, M. le préfet s'était complu à taquiner la Muse, — une muse toute d'occasion. Euterpe lui avait inspiré des poésies de circonstance, mais si profitables à l'avancement ! odes sur la campagne de Prusse, sur le mariage de Napoléon, sur la naissance du roi de Rome.

Baour-Lormian, un grand homme d'alors,

(1) L'organisation impériale comportait, dans certains chefs-lieux de département, un sous-préfet en sous-ordre auprès de son chef hiérarchique.

rival de cet autre grand homme, Ecouchard-Lebrun :

> Rien n'est si lent, si lourd,
> Que monsieur Lormian-Balourd;
> Rien n'est si lourd, si lent,
> Que monsieur Balourd-Lormian.

avait réservé bon accueil à ces productions du lyrisme gouvernemental.

Le « Tasse de Toulouse » était un brave homme; il prit sous son égide le fonctionnaire déconfit, lui prodigua des conseils. Ses leçons aidant, Lamothe-Langon fut promu à la dignité d'homme de lettres.

Les moyens ne lui manquaient pas. Il avait l'imagination abondante, le travail prodigieusement facile, mais par malheur aussi, le style le plus désastreux. Bientôt on le vit sévir dans tous les genres.

Les titres de ses romans sont inouïs. Mrs. Anne Radcliffe avait mis la terreur à la mode, il travailla dans l'horrible. Saluons au passage ces oubliés : *l'Étendard de la mort ou le Monastère des Frères noirs, le Vampire ou la Vierge de Hongrie, la Tête de mort ou la Croix du cimetière Saint-André. Le Fournisseur et la Provençale,* étude

de mœurs, n'est point du Balzac ; *Gabriel ou le Fanatisme,* moins encore du Lamennais (1).

Mais c'est l'histoire surtout, l'histoire contemporaine, qu'utilisant ses souvenirs, notre baron sans préjugés découpe en anecdotes, au gré de ses employeurs. Un prix de fécondité lui revient à bon droit. La plupart des *Mémoires* publiés de 1825 à 1840 sont, en réalité, son œuvre. Homme ou femme à volonté, ce Protée d'un genre nouveau se mua successivement en *Louis XVIII* (1832) (2), en *comtesse du Barry* (1830), en *Sophie Arnould* (1837), en *duchesse de Berry* (1837), en *prince de Talleyrand* (1838) (3).

(1) Auxquels il faut ajouter plusieurs volumes de compilations : *Histoire de Carcassonne; Histoire de Toulouse; Histoire de Louis XVI, du ministère Villèle, du ministère Polignac,* une *Histoire de l'Inquisition en France* (1829), un roman historique : *Jean de Procida ou les Vêpres siciliennes,* et de nombreuses pièces de théâtre, la plupart d'ailleurs non représentées : *Alphonse d'Aragon, Jeanne d'Arc, Attila, Isabelle de Bavière* (tombée à plat le 12 janvier 1829 au Théâtre-Français), tragédies, *le duc d'Enghein,* drame ; *le Séducteur joué, le Faux lui-même,* comédies en cinq actes.

(2) *Mémoires de Louis XVIII,* recueillis et mis en ordre par M. le duc de D***. Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1832-33, 12 vol. in-8°. Ces mémoires ne sont pas sans intérêt. L'auteur a su reproduire assez fidèlement le style de Louis XVIII. Je ne suis pas arrivé à connaître le nom des « retoucheurs » qui ont bonifié la prose de Lamothe-Langon.

(3) *Mémoires du prince de Talleyrand-Périgord,* ancien

La plus lucrative de ses incarnations et qui mystifia le plus grand nombre de béjaunes, paraît avoir été celle d'une énigmatique inconnue : *la Femme de qualité*.

S'il faut en croire Savary, d'ailleurs fort sujet à caution, le personnage aurait existé réellement. Fille de noblesse, comme tant d'autres de ses pareilles tombées dans la galanterie après la Révolution, elle serait ensuite entrée au service de la police consulaire. Trois initiales mystérieuses, O. D. N., désignaient l' « observatrice » sur les registres de la « Tour pointue ». A diverses reprises, plusieurs missions d'espionnage lui furent confiées en Angleterre, qu'elle sut remplir avec succès. Sur un canevas, par lui-même déjà si romanesque, Lamothe-Langon se hâta de broder les plus séduisantes fioritures. Les *Mémoires d'une femme de qualité* abondent en détails croustilleux sur la société impériale. Le séjour de Mme de Staël à Coppet notamment, sa liaison avec Benjamin Constant y font l'objet des plus scabreuses révélations.

Malheureusement, le rédacteur, avec sa préci-

évêque d'Autun, recueillis et mis en ordre par Mme la comtesse O. du C***. Paris, 1838, 4 vol., chez Leclerc.

pitation coutumière, avait bâclé sa besogne. Il fallut reprendre son travail, enguirlander les pauvretés de son galimatias. Les sauveteurs ordinaires, Nodier, que l'on retrouve toujours dès qu'il s'agit de berner autrui, Amédée Pichot se mirent à l'ouvrage.

Ainsi retapée, vêtue d'oripeaux brillants, *la Femme de qualité* fit la fortune de son éditeur. Si grande même fut la vogue de ses bavardages, qu'on dut leur donner une suite et promener la dame à la cour de Louis XVIII (1).

(1) *Mémoires et souvenirs d'une femme de qualité sur le Consulat et l'Empire.* — Paris, 1830, 4 vol. in-8°, chez Mame et Delaunay-Vallée.

Comme ceux de la comtesse du Barry, ces mémoires sont l'œuvre de Lamothe-Langon. Mais le négligent gentilhomme les avait bâclés avec si peu de soin, qu'il fallut en confier la revision complète à Amédée Pichot. Nodier rédigea également, à la demande des éditeurs, quelques-uns des chapitres qui concernent plus particulièrement le comte de Provence. Toutefois, et de l'aveu même de Lamothe-Langon, deux morceaux seulement, dont une conversation avec le duc de Reichstadt, lui sont tout à fait étrangers et ont été insérés contre son gré.

La continuation des mémoires sur Louis XVIII, sa cour et son règne est d'une autre main : celle d'Henri Ferrier, qui a refait également les chapitres où se trouve exposé le divorce de Napoléon.

Un autre exemple de révélations célèbres autant qu'imaginaires nous est fourni par les *Mémoires d'une Contemporaine*, huit volumes in-8°, parus chez Ladvocat en 1828. Le succès en fut prodigieux. Ils mettaient en scène une aventurière fameuse,

Lamothe-Langon, cependant, avait un rival : Maxime de Villemarest. Lui aussi, à ses débuts, s'était compté parmi les privilégiés du sort. Boursier au Prytanée français (1), remarqué par le Premier Consul, la faveur du maître lui avait ouvert la carrière diplomatique. En 1808, à la création de son gouvernement général des départements transalpins, le prince Borghèse le demandait pour secrétaire. Certaine prédilection de la « divine » Pauline n'était pas étrangère à ce choix éclatant. Bonheur trop éphémère ! A la Restauration, le don Juan s'était trouvé sur le pavé. Les journaux libéraux, *l'Indépendant, la Renommée,* avaient accueilli le disgracié. Il déversait dans leurs colonnes l'amertume de ses rancœurs, battait monnaie avec ses souvenirs d'Italie. Et bientôt, les éditeurs l'avaient

Elzélina Van Aylde Jonghe, connue sous le nom d'Ida Saint-Elme, une « merveilleuse » aux gages, elle aussi, de la police consulaire et impériale. Les tomes I et II avaient été en réalité composés par Lesourd, les autres par Malitourne, Nodier et Amédée Pichot. Le manuscrit authentique de la Saint-Elme n'aurait pas fourni vingt pages d'impression. Tirés à plusieurs milliers d'exemplaires, les *Mémoires d'une Contemporaine* furent une très spirituelle, très amusante et très productive mystification.

(1) Où l'avait fait entrer la recommandation d'un parent de sa mère, Abrial, le futur ministre de la Justice.

embrigadé parmi leurs fabricants habituels.

Meilleur écrivain que l'ancien sous-préfet, il connaissait aussi mieux que lui les coulisses du monde impérial, où il prétendait introduire son lecteur. Il acheva les *Mémoires de Constant* (1), rédigea presque en entier ceux de *Mlle Avrillion,* leur pendant. Pour imaginaires qu'ils soient, on ne peut leur refuser un intérêt relatif. Ils sont remplis de détails exacts, d'anecdotes vraisemblables, sinon véridiques. Villemarest fut, si l'on veut, le concierge de l'histoire, mais des gens avertis fréquentaient dans sa loge.

Lamothe-Langon mourut fort tard, en 1864, totalement oublié de la génération que séduisait Octave Feuillet. Son émule, depuis longtemps, l'avait précédé au tombeau.

N'accablons pas trop leur mémoire, soyons sans colère contre ces besogneux. Après tout, s'ils ne sont pas toujours des témoins fort autorisés, si leur imagination travestit les événe-

(1) Paris, 1831, 6 vol., chez Ladvocat. L'ouvrage, commencé par Roquefeuille, avait été continué par les frères Melliot. Il fut refondu et terminé par Villemarest à qui l'on doit encore un recueil de souvenirs diplomatiques intéressants : *l'Observateur au congrès d'Aix-la-Chapelle* (1818), et une agréable comédie, *le Rideau déchiré,* jouée au Théâtre-Français en 1820.

ments, ils savaient parfois aussi recueillir d'authentiques confidences. On ne peut demander à des *Mémoires* la rigoureuse vérité historique. La personnalité de l'écrivain, ses préférences et ses antipathies y transparaissent nécessairement. Saint-Simon et le marquis d'Argenson fourmillent ainsi d'inexactitudes, de faits manifestement faux, de jugements prononcés de parti pris. Alors!...

Pardonnons à Lamothe-Langon, pardonnons à Villemarest et aux autres. Ce furent surtout des amuseurs, dont les mirobolants « patipatas » font encore aujourd'hui le plaisir de beaucoup.

Et quand on a ri, il faut bien être désarmé!

X

UN PROFESSIONNEL DU PASTICHE

(1837)

X

UN PROFESSIONNEL DU PASTICHE

(1837)

Il est parfaitement oublié chez nous et je crois bien dans sa patrie. Je doute fort qu'au pays vaudois, à Rolle ou à Morges, qui mirent leurs claires villas dans l'azur brouillé du Léman, à Lausanne même, le nom de Nicolas Châtelain éveille aujourd'hui l'écho d'un souvenir. Pourtant, il eut son heure de notoriété; Sainte-Beuve songeait à lui en écrivant ces lignes flatteuses : « Nulle part, plus qu'au pays de Vaud, on n'a la science de nos classiques; c'est là, en quelqu'un de ces villages baignés du lac, à Rolle peut-être, qu'il faudrait chercher les hommes qui savent le mieux le siècle de Louis XIV à toutes ses pages et qui feraient les pastiches de ces styles les plus plausibles et les

moins troublés d'autres réminiscences (1). » Trompé par l'excellence de ses imitations, le rigide Alexandre Vinet les admettait dans sa *Chrestomatie*.

Il avait un temps exercé, sans grand éclat d'ailleurs, la profession d'avocat, mais riche et de loisir, avait très vite abandonné le barreau et remisé ses dossiers. La littérature l'attirait et, de fait, il y consacra sa vie; toutefois son idéal était rare autant que singulier.

Défiance de soi-même, timidité ou bien amour du mystère, il dérobe constamment sa personnalité sous un masque d'emprunt. A part une solennelle *Histoire du Synode de Dordrecht,* publiée sous son nom, il use volontiers des pseudonymes les plus impénétrables : Abbema (2), Archibald Howles (3). Il ne manque pas d'esprit ni de sens critique, son ironie, vite en éveil, a tôt fait de trouver le défaut de toutes cuirasses. Ce compatriote et ce contemporain de

(1) *Nouvelliste Vaudois* du 22 septembre 1837.

(2) *Guido Reni et Quintin Metsys ou Revers et Prospérité,* par M. Abbema et Mme Caroline Pichler (Genève, Cherbuliez, 1838).

(3) *L'Indignation d'un Américain au sujet de MM. de Chateaubriand et Casimir Perier* est un pamphlet politique amusant et verveux.

Rodolphe Topffer a beaucoup de sa bonhomie gouailleuse. En revanche, il n'a pas la fantaisie ni la sensibilité non plus de l'auteur des *Voyages en zigzag* et son imagination est vite à bout de souffle.

Sans doute, car il n'était pas un sot, Nicolas Châtelain ne devait-il ignorer la pénurie de ses facultés inventives, il ne s'entêta point et, conscient de son infériorité, se résigna à adopter le genre insolite où il devait acquérir une sorte de réputation bizarre et passagère. Impuissant à créer, il va s'attacher à pasticher les maîtres, ajouter à leur œuvre quelques centaines de pages apocryphes, leur découvrir d'imprévus *addenda,* qui surprendront quelque temps la sagacité des mieux avertis.

Nourri de lettres françaises, pétri de classicisme, ayant lu et relu ses auteurs, connaissant, ainsi que le constatait Sainte-Beuve, son dix-septième siècle « à toutes les pages », la tâche lui sera relativement aisée. Il s'y donne avec ravissement, goûtant à la parfaire des jouissances raffinées, une délectation intellectuelle qu'il confesse avec ingénuité : « Je me délasse d'occupations plus sérieuses, par cette manière

de jeu d'esprit, et surtout j'y perfectionne mon propre goût par l'imitation des plus beaux modèles. » Amyot, Montaigne, Balzac, Pascal, Buffon, jusqu'à J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, mais surtout Voltaire et Mme de Sévigné seront ainsi contrefaits et allongés par lui (1).

Ses copies, à dire vrai, ne sont jamais, et pour cause, ni très développées, ni bien caractéristiques. Ce sont des décalques adroitement exécutés, rien de plus.

On peut, en effet, — Nodier déjà le remarquait (2) — « attraper » à la rigueur le style et les tours familiers d'un écrivain, mais non pas l'ordre et la succession des idées, les procédés de composition qui sont l'essence même de son talent. On reproduira facilement les défauts, mais les perfections échapperont toujours. La fraude apparaît aussitôt, dans un morceau de quelque étendue. Certains fragments de la *Légende des Siècles*, par exemple, ont été maintes fois parodiés, mais refaire *Eviradnus* ou *la Con-*

(1) *Pastiches ou imitations libres de quelques écrivains des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.* Un vol.

(2) Cf. *Questions de littérature légale,* chap. XI.

fiance du marquis Fabrice n'appartient à personne.

*
* *

Ce fut en 1829 que Châtelain, empruntant cette fois la figure de Mme de Sévigné, se résolut à publier ses premiers pastiches.

Le déguisement n'était pas mal choisi. En dépit de Monmerqué, la célèbre marquise se trouvait encore assez peu connue. De son vivant, quelques-unes de ses lettres, pourtant, couraient déjà ; celles du Cheval et de la Prairie, entre autres, avaient été vite célèbres. On savait que la *Princesse Clarinte* — ainsi Mlle de Scudéry la désignait en sa *Clélie* — « écrivait comme elle parlait, c'est-à-dire le plus agréablement qu'il fût possible ». Mais les scrupules de Mme de Simiane avaient obligé l'abbé de Bussy, puis le chevalier de Perrin, premiers éditeurs de la *Correspondance,* à des suppressions ou des retranchements excessifs. Monmerqué lui-même, malgré toute la conscience de ses recherches, n'osait pas affirmer que beaucoup d'origi-

naux ne lui eussent pas échappé. La *Lettre à Mme de Grignan au sujet de la révocation de l'Édit de Nantes* (1) devait donc, par l'importance même du sujet qu'elle traitait, éveiller la curiosité des érudits. Elle n'y manqua point, en effet. Malheureusement pour l'ingénieux Vaudois, Raynouard et Fauriel venaient de ressusciter en France la critique des textes. Si quelques-uns furent dupes, la plupart et Monmerqué en tête sourirent de l'attrape-nigaud. Châtelain s'était diverti malicieusement à donner un tour plaisant à sa fiction et daubait ses coreligionnaires. Le faux, bien que vite établi, parut agréable et rencontra le meilleur accueil. Le grave et doctrinaire *Messager des Chambres* applaudit au succès dans son numéro du 25 février 1830 : « C'est un tour de force vraiment remarquable, approuve-t-il, d'avoir su traiter d'une manière gaie, vive et brillante, un sujet naturellement grave et sérieux. Il est impossible de mieux imiter le style de Mme de Sévigné, et nous engageons les admirateurs de ses Lettres à parcourir cet ingénieux opuscule. »

(1) Une brochure in-8°, Genève et Paris, 1829.

Pareil jugement n'était pas fait pour refroidir, à l'endroit de son modèle, l'enthousiasme de Châtelain. Aussi, le voyons-nous recommencer bientôt. Cette fois, c'est d'une assez longue plaquette qu'il s'agit; quinze lettres d'appréciations littéraires adressées à Mme de Grignan sous le titre : *Lettres de Livry ou Mme de Sévigné, juge d'outre-ridicule* (1). L'auteur y donnait carrière à son esprit satirique.

Un court avis, en tête de la page de garde, fournissait au lecteur cet avertissement : « Quelques peines qu'on se soit données pour découvrir la date de ces lettres, on n'a pu y parvenir. Ce qui prouve qu'elles ne sauraient remonter au delà de 1687, c'est que dans la lettre XIII, il est question de l'Oraison funèbre du Grand Condé par Bossuet; or, il est de fait que ce prince mourut en 1687. Quant aux réponses, il est plus que probable qu'elles ont été sacrifiées. »

C'était infiniment probable, en effet, attendu que les fameuses lettres n'avaient jamais été expédiées ni reçues et qu'elles « remontaient » à une date beaucoup plus récente que le trépas

(1) Une plaquette in-12, Genève et Paris, 1835.

de « M. le Prince, le héros », comme le nommaient ses contemporains.

Il est impossible d'y voir autre chose qu'un de ces « jeux d'esprit », dont se vantait complaisamment l'écrivain vaudois, tant elles abondent en allusions d'actualité. Sa verve narquoise y brocarde à loisir les réputations du jour : Sainte-Beuve, « neveu » dévoyé du théologien (1), dont il raille, l'ingrat, le style de *Volupté* et de *Joseph Delorme*, « car il n'est pas permis d'écrire ainsi » ; Balzac, mué pour la circonstance en fils naturel de son homonyme, l'auteur du *Socrate chrétien*, qui fait « des scènes de la vie privée par douzaines et qui ressemblent à la nôtre comme à celle du Grand Turc dans son sérail ».

Victor Hugo, Chateaubriand ne sont pas épargnés. *Notre-Dame de Paris* trouve à peine grâce devant l'ironique marquise : « Ce bizarre auteur a continué (2) à cheminer en prose et en vers au milieu des monstres de tous genres, des cadavres, des ruines, que sais-je? Il a enlevé

(1) Jacques de Sainte-Beuve (1613-1677), théologien du clergé de France, le plus fameux casuiste de son temps.

(2) Après une allusion à *Han d'Islande*.

tout son public en lui donnant pour pâture trois volumes qui se nomment *Notre-Dame de Paris*. Ma fille, je renonce à vous dire ce que c'est que ce livre ; je l'ai lu et quand on le commence, on est contraint de l'achever. C'est le plus étrange style : des mots ressuscités du temps de Ronsard par centaines, des idées qui semblent de mauvais rêves ; enfin, c'est fou et pourtant il y a des beautés, j'en conviens. J'ai même pleuré en lisant le désespoir d'une femme à demi frénétique, qui vit dans une sorte de cave qu'on appelle un trou à rats ; elle demeure là, avec un petit soulier qu'elle baise nuit et jour ; ce soulier, c'est celui de son unique enfant. Le roman finit par deux squelettes trouvés aux Gémonies, et cela s'appelle *Notre-Dame*, on ne sait pourquoi. Il n'est jamais question de ce qu'on fait dans le Temple, on pourrait y adorer un magot de la Chine aussi bien que le Dieu des chrétiens. Tout se passe sur les toits et dans le clocher. »

*
* *

Le grand événement littéraire, toujours attendu et sans cesse différé, était alors la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe,* à laquelle se trouvait mêlée, comme on sait, Mme Récamier. Châtelain-Sévigné trace de la « divine » ce crayon moqueur : « Il se trouve à Paris une Mme Récamier, femme, à ce que je crois, d'un conseiller à la première des Enquêtes. Elle a, au suprême degré, le goût de la célébrité, mais elle n'est point galante, quoique fort jolie, dit-on... On lit chez elle les *Mémoires d'Outre-Tombe.* C'est une fureur de les entendre, mais, comme j'ai dit, ne les entend pas qui veut. »

Et de railler l'emphatique et fameuse préface. « Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes Mémoires; mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère, il est probable que je ne retrouverai ce repos avant naître que dans les entrailles de notre mère commune après mourir. » —

« Que dites-vous, morigène le censeur, que dites-vous du repos avant naître et après mourir, de la vie qui sied mal et de la mort qui ira mieux, comme un bonnet à double carillon sur la tête d'une vieille coquette? Conçoit-on de pareilles pauvretés, de la part d'un homme qui s'était élevé si haut? »

Mais la mieux réussie des imitations de Châtelain et qui faillit tromper Beuchot lui-même, le savant éditeur de Voltaire, fut le pastiche qu'il publia en 1837 : *Lettres de Voltaire à Mme du Deffand, au sujet du jeune de Rebecque, devenu depuis célèbre sous le nom de Benjamin Constant.*

Cette fois, le mystificateur s'appliquait de tout son effort à donner le change. Ces lettres, affirmait-il, furent laissées par Mme du Deffand à Horace Walpole. « Il paraît que M. Constant a fait l'acquisition des originaux qui le concernaient, de M. Walpole, qui ne voulut point céder les réponses de Mme du Deffand. Cette négociation explique pourquoi celles que nous livrons au public ne se trouvent dans aucune collection des lettres de Voltaire. »

Dans une note préliminaire, Châtelain expli-

quait, en outre, comment Voltaire avait pu, dans les dernières années de sa vie, nouer des relations avec le futur auteur d'*Adolphe*.

« M. et Mme d'Hermenches, étant allés à Ferney (1) et ayant amené avec eux le jeune Benjamin, celui-ci entendit parler entre autres de Mme la marquise du Deffand. Comme on devait l'envoyer à Paris, sa jeune imagination s'enflamma, à l'idée d'être présenté à cette femme qui partageait alors avec Mme Geoffrin l'empire de l'opinion. Voltaire, toujours bien disposé en faveur des idées précoces, entra dans celles du jeune homme à qui il donna, en effet, une lettre d'introduction. Plusieurs fois, dans sa correspondance avec la vieille marquise, il fut question de cet enfant. Il avait alors quinze ans. »

Les lettres étaient au nombre de quatre, la première datée de Ferney, 25 avril 1774.

« Voici, madame, une très humble supplique mais plus instante encore. Me permettez-vous de vous présenter un jeune Suisse dont les parents sont de mes amis particuliers, je ne

(1) M. d'Hermenches, parent de Benjamin Constant, jouait la comédie à Ferney. Cf. Voltaire, *Correspondance générale*.

dirai pas de cœur, vous savez qu'on n'en a pas, mais du moins je les aime et estime fort.

« M. Benjamin Constant de Rebecque est issu d'une des meilleures familles de ce pays, mais il est jeune jusqu'à l'excès. Songez donc, madame, que cela n'a pas quinze ans; il a beaucoup entendu parler de vous et pour cela il n'est pas nécessaire d'avoir l'âge de Mathusalem. Dès lors, il ne dort plus, il est inutile de lui parler d'autre chose, il ne voit rien au-dessus du bonheur de vous être présenté. Pour moi, quand je vois une vocation si décidée pour le bien, quand je vois, dans un âge si tendre, un goût si pur, si déclaré de tout ce qui est honnête, je ne demande plus s'il est indiscret de vous importuner par des demandes telles que vous en recevez sans cesse; j'encourage ce beau naturel et je donne des lettres d'introduction, avec la même imprudence, la même libéralité que Léon X donnait des indulgences... »

Le 1er juin, le protecteur revient à la charge. « N'est-il pas vrai, madame, que je vous ai fait là un joli cadeau de vous envoyer ce petit Benjamin? Vous n'aurez point trouvé dans ses bagages la coupe de Joseph, vous aurez trouvé mieux.

Lui-même est un petit ballot de marchandises précieuses fort bon à déballer. J'étais sûr, en vous le jetant, qu'à tout moment vous trouveriez quelque chose qui piquerait votre curiosité. A vrai dire, je ne vous en promets pas beaucoup de pareils de notre Suisse. Pour devenir parfait, il ne lui manque que d'être admis dans une société aussi éminemment parfaite que la vôtre... Tout ce que je vous recommande, c'est de ne pas permettre que M. le baron d'Holbach ou M. le duc de Richelieu cultivent trop vite mon jeune ami, sous le rapport de leurs attributions pervertrices. »

Et le « patriarche », le « vieux Suisse » des Délices, d'affirmer sa confiance en l'avenir de la « merveille ».

« Je suis bien aise et point surpris que son premier abord vous ait plu et que vous ayez cru causer avec un homme de trente ans; il m'a fait le même effet. Sous une agréable superficie de politesse et beaucoup de douceur presque enfantine, vous trouverez le caractère le plus fort, la volonté la plus ferme et la plus puissante de se distinguer que j'ai vus jamais. C'est un Brutus en herbe, madame, qui ira loin, si on ne le

fauche pas... Le petit de Rebecque n'est point fait pour rester médiocre ou demeurer en arrière, et je suis sûr d'avance, qu'un jour, là-haut ou là-bas, j'en aurai de bonnes nouvelles. »

*
* *

Le style de Voltaire, cette « langue » de la correspondance à la fois ironique et déférente, brillante et familière, incisive, spirituelle toujours, Châtelain en avait étonnamment démarqué la manière et les expressions.

Pour achever de leurrer son monde, il avait encore pris soin, le bon apôtre, d'ajouter au bas de son pastiche cette déclaration insidieuse : « Ceux qui désireraient vérifier le texte de ces lettres, trouveront les originaux chez M. Chevillard père, notaire à Paris, rue du Bac, n° 15. »

En présence d'une telle affirmation, placée sous la garantie de si respectables panonceaux, qui donc pouvait demeurer sceptique?

Beuchot, on l'a vu, manqua d'être pris au trompe-l'œil; la *Revue Britannique* donna complètement dans le panneau. « Ces quatre lettres,

écrit le rédacteur de son bulletin bibliographique, sont pleines de grâce et d'intérêt. Elles sont inconnues et méritent au plus haut point d'attirer l'attention des biographes et des bibliophiles (1). »

Étonnés d'abord, puis bientôt incrédules, les érudits, bibliographes et autres chercheurs de noises livresques, Quérard en tête, s'agitaient cependant. Pour les besoins de la vraisemblance, Châtelain avait dû quelque peu vieillir son héros et, lui attribuant quinze ans en 1774, placer par conséquent sa naissance en 1759. M. Gaullieur, l'éditeur, à Lausanne, des papiers de Mme de Charrière, la correspondante et l'amie de Benjamin Constant (2), découvrit son extrait de baptême daté du 11 novembre 1767 (3). L'ingénieux *humbug* s'écroulait. Si grande et reconnue que fût la précocité de l' « Inventeur du

(1) Numéro de juillet 1837.

(2) Voir Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*.

(3) Il est ainsi libellé : « Benjamin Constant, fils de noble Juste Constant, citoyen de Lausanne et capitaine au service des États Généraux et de feu madame Henriette de Chaudieu, sa défunte femme, né le dimanche 25 octobre, a été baptisé en Saint-François, le 11 novembre 1767, par le vénérable doyen Polier de Bottens, le lendemain de la mort de madame sa mère. »

libéralisme », elle n'allait pas toutefois jusqu'à lui faire solliciter, à sept ans, des lettres d'introduction auprès de Mme du Deffand !

En outre, Quérard s'était, « par le vélocifère », rendu, 15, rue du Bac. Il constata que la maison possédait une double entrée sur la rue de Verneuil, mais qu'elle n'avait jamais abrité le plus petit notaire. Consulté, le répertoire des tabellions parisiens ne mentionnait, au surplus, le nom d'aucun M. Chevillard, père ou fils, oncle ou neveu ! La supercherie était évidente.

*
* *

Nullement découragé par cet échec, Châtelain récidiva deux années plus tard. Son opuscule, *la Muselière*, est un curieux salmigondis de pastiches. Deux fausses lettres de Mme de Sévigné sur cet axiome politique : « Il faut museler le peuple par la prospérité » en justifient le titre inattendu. On y trouve encore une illusoire correspondance de Voltaire avec le comte de Caylus à propos de l'ancienne Égypte et de prétendues « épîtres familières » de Benjamin

Constant — il y tenait décidément — à sa grand-mère, que Sainte-Beuve, pour une fois trop crédule, a citées avec éloges (1).

La révolution de Genève, l'échec du *Sonderbund* et leur répercussion dans le canton de Vaud vinrent mettre un terme à cette activité intellectuelle qui s'exerçait si bizarrement. La Suisse et aussi la France allaient connaître d'autres sujets de préoccupation, moins littéraires et plus brûlants. La douce manie de l'écrivain cessa d'évoquer un passé qui n'intéressait plus. Il retomba dans le silence et la paix de ses livres, pour s'éteindre obscurément, après une fin de vie qu'on souhaite avoir été, comme celle du sage, heureuse et souriante.

Pour oublié que soit aujourd'hui son nom, il a semblé que cette figure d'original n'était pas indigne de se trouver silhouettée dans une galerie de mystificateurs littéraires.

(1) Voir *Portraits contemporains,* tome III : Benjamin Constant et Mme de Charrière.

XI

LA “ GALÉJADE ” D'UN HOMME DE SCIENCE (1844)

XI

LA « GALÉJADE » D'UN HOMME DE SCIENCE

(1844)

Carya Magalonensis!... Ce n'est pas un fossile inédit, ni la désignation mystérieuse de quelque végétal exotique. Le vocable sonore, mi-grec et mi-latin, n'évoque plus aucun souvenir à notre oreille indifférente. Pourtant, des lèvres érudites articulèrent avec passion, sous la Coupole, les syllabes oubliées, et le savant Raynouard, poète tragique et restaurateur des langues romanes, leur consacra doctoralement un abondant et minutieux rapport.

Aux jours déjà lointains de 1836, en pleine « Monarchie bourgeoise », la Faculté des sciences de Toulouse comptait au nombre de ses plus estimés professeurs le botaniste Horace-Bénédict-Alfred Moquin-Tandon, de vieille souche protestante du Languedoc. Durant les années

lamentables de la « Persécution des justes », les « missionnaires bottés » de Villars et les bourreaux de Lamoignon-Baville avaient, pour le salut de leur âme, congrûment sabré, taillé, rompu, estrapadé, incarcéré les ancêtres du jeune agrégé. Dans la tour de Constance, à Aigues-Mortes, qui servit longtemps de prison aux Calvinistes impénitents, on peut lire encore aujourd'hui, profondément gravés sur la pierre des murailles, en l'oratoire Saint-Louis, parmi des centaines d'autres, les noms de ces entêtés huguenots. Ceux qui purent échaper aux dragonnades se réfugièrent en Suisse. La Révolution leur rouvrit les portes de la patrie où ils rentrèrent se fixer à Montpellier.

C'est là que naquit Horace-Bénédict, au printemps fleuri de 1804. Orphelin de bonne heure, il grandit sous la tutelle indulgente de son aïeul maternel, le doux poète Auguste Tandon, de qui le recueil des fables provençales ne serait pas sans grâces, s'il n'avait eu parfois l'idée saugrenue de reprendre et compléter La Fontaine.

La renaissance lyrique des langues d'*oc* qui devait aboutir, cinquante années plus tard, à la constitution du Félibrige, s'ébauchait alors dans

la France du Midi. Lacume de Sainte-Palaye, Millot, Fabre d'Olivet venaient de ressusciter les « Fleurs du Gai Savoir ». Dégoûté du théâtre par l'échec des *États de Blois*, Raynouard publiait en 1816 son *Choix de poésies originales des Troubadours*. De toutes parts, des continuateurs surgissaient aux Bernard de Ventadour, aux Marcabrun, aux Arnaud Vidal, aux Goudouli, le « Racan toulousain ».

Le « Troubadour de Montpellier » avait donc enseigné à son petit-fils l'idiome ardent et sonore où il rêvait d'égaler les maîtres d'autrefois. La vocation de l'étudiant balançait entre la science et la poésie. Il composait de courtes piécettes réunies plus tard sous le titre de *Guindouletas* (Petites Jujubes). En même temps, avec l'archiviste Desmazes, ami de la famille et jadis secrétaire du bénédictin médiéviste dom Pacotte, il apprenait la paléographie, la formation des langues romanes, entrait en relations avec Raynouard, auquel il fournissait nombre de mots pour son dictionnaire roman-français.

La poésie, même provençale, n'a point réputation d'engraisser ses fidèles ; au jeune Moquin-Tandon, intelligent, ambitieux et peu fortuné,

la science sembla promettre de plus immédiates réalisations. Docteur ès sciences à vingt-deux ans, en médecine à vingt-quatre, il obtenait, avant la trentaine révolue, la chaire de botanique à la Faculté de Toulouse, en même temps que la direction du Jardin des Plantes dans la cité du cassoulet.

Assuré de l'avenir, il donnait volontiers libre cours à son goût pour les lettres. Entre deux leçons sur le mode d'insertion des étamines ou les caractères de la corolle, il enfourchait joyeusement son Pégase languedocien. L'hôtel d'Assezat, berceau fameux de l'Académie des Jeux Floraux, retentissait fréquemment des échos de sa muse. Le savant botaniste n'y dédaignait pas d'herboriser, glanant la violette ou l'églantine symboliques.

Ce descendant des « martyrs », adouci par le Gai Savoir, n'avait pas l'âme revêche d'un piétiste. Il ne condamnait pas le plaisir, cultivait le calembour et pratiquait la « galéjade », cette forme parfois abusive de l'exubérance méridionale. De tels penchants à la facétie lui inspirèrent un beau jour la pensée d'une farce non pareille.

Peut-être, l'idée lui en fut-elle suggérée par la connaissance d'une mésaventure advenue, quelques années auparavant, au trop crédule Raynouard.

*
* *

Un éditeur parisien, Ladvocat, avait entrepris de publier une *Collection des chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers,* réclamant, pour chaque volume, une préface aux gloires littéraires du moment. La Pologne se trouvant à la mode et « de vente », comme on dirait aujourd'hui, le commerçant s'avisa qu'il était indispensable de fournir à sa clientèle quelque chose des bords de la Vistule. Par malheur, il n'avait personne sous la main qui connût les comédies de Fredro (1), ni la langue de Mickiewicz. L'habile homme ne s'embarrassa point d'une pareille vétille. Il fit confectionner par un faiseur à gages une tra-

(1) Le comte Alexandre de Fredro (1793-1876) passe justement pour le créateur de la comédie polonaise. De 1821 à 1835 il a écrit un grand nombre de pièces, parmi lesquelles : *Orgueil et humilité, Monsieur Joviel, l'Usufruit, la Vengeance* jouissent d'une légitime réputation.

gédie et une comédie, aussitôt présentées comme traduites du Corneille et du Molière polonais. Chargé de rédiger une notice explicative, l'auteur des *Templiers* analysa très sérieusement et louangea fort ce théâtre fallacieux, se répandant à son sujet en longues dissertations sur l'art dramatique chez les peuples de l'Europe septentrionale.

Moquin-Tandon jugea qu'une si belle candeur devait à nouveau succomber, surtout si l'on flattait la manie du poète mué en romaniste. Raynouard, à vrai dire, était son correspondant, presque un ami, tous deux s'enthousiasmaient pour la même cause, mais bah! l'amateur de province subissait la tentation de « rouler » la science officielle. Et puis on est « galéjaïre » ou on ne l'est pas.

Mettant à profit ses études linguistiques, utilisant sa science des patois locaux, le professeur se mit à la besogne.

Six mois plus tard, paraissait à Toulouse, chez l'imprimeur Lavergne, le *Carya Magalonensis* ou « Noyer de Maguelonne », sur lequel, jusqu'à l'Institut de France, s'exerçait aussitôt la sagacité combative des érudits.

En tête de l'ouvrage, un avertissement relatait la découverte du texte original. Il avait été trouvé dans le département de l'Hérault, à Gignac, chez M. Louis Montals, percepteur de la commune, et c'était, foi de paléographe, un merveilleux manuscrit.

Sous une couverture vétuste en bois de noyer, habillée de velours noir où s'enroulaient des arabesques, une centaine de feuillets le composaient, traçés en minuscules gothiques. En tête des chapitres, flamboyaient de superbes capitales enluminées, alternativement rouges, bleues et jaunes, décorées d'entrelacs et de rinceaux, quelques-unes enrichies de miniatures précieuses. Suivant le génie bizarre du quatorzième siècle, où triomphe ennuyeusement l'allégorie, les divisions du *Carya,* reliées entre elles par un lien subtil et tout artificiel, empruntaient leur titre aux différents accidents du règne végétal : *Umbra, Fructus, Truncus, Germen, Flores,* etc., etc. L'ouvrage, affirmait son éditeur, « présente d'une manière très fidèle les formes administratives, les croyances religieuses, les usages, les mœurs des habitants de Montpellier au Moyen Age. Le style en est clair et abon-

dant, quelquefois énergique ou pittoresque, presque toujours simple et naïf ». Et, comme les précisions ne lui coûtaient guère, le matois personnage ajoutait : « On doit regarder ce travail comme un spécimen fort exact de la langue romane parlée à Montpellier en 1326 ou 1327, époque où sa physionomie n'était pas encore altérée. »

De fait, le prestigieux grimoire rapportait de mirifiques aventures. On y trouvait, contés en douze chapitres : le récit d'un miracle advenu en 1300, dans l'île de Maguelonne (1) ; la relation des fêtes données à Montpellier pour l'entrée du pape Clément V; la condamnation et l'exécution d'un prélat hérétique et dissipateur; la fondation de l'Académie du Gai Savoir; le panégyrique du roi Sanche, prêché par l'évêque dans sa cathédrale; le détail aussi de la nourriture des chanoines pour l'année 1321.

(1) Maguelonne, bourgade aujourd'hui déchue du département de l'Hérault, entre l'étang de Vicq et la Méditerranée, fut au moyen âge un port assez important. Ancienne ville gallo-romaine, occupée par les Sarrasins, détruite par Charles-Martel et reconstruite vers 1100, sa prospérité dura jusqu'au seizième siècle, où son évêché fut, en 1536, transféré à Montpellier. La nef romane de sa cathédrale fortifiée se dresse encore dans un désert.

Les pieux personnages abondaient en victuailles : « Il entre, dans la consommation dudit chapitre, du bœuf, du mouton, de l'agneau, des jambons vermeils de seize livres chacun, des goélands et des foulques. Il y a aussi des lapins (principalement en civet), des poissons de mer et d'étang, des œufs de poule ou de mouette, de la morue salée, des anguilles, des huîtres, du thon, des clovisses et un grand nombre de crabes. Le vin est rouge et vieux. Les vins des chanoines doivent être bons et francs, et seulement à table des étrangers on peut servir du vin mêlé d'un peu d'eau. »

Par raffinement de dilettante, Moquin-Tandon avait ajouté force notes à son texte illusoire. Destinées à éclaircir les passages volontairement obscurs d'une chronique imaginaire, elles paraissaient d'autant plus convaincantes qu'elles reproduisaient les pièces authentiques, par lui dépouillées aux archives de Montpellier, pour composer sa fiction.

Le simulateur, enfin, abritait son œuvre sous l'autorité morale d'un dignitaire de l'Église. « L'auteur du *Carya,* affirmait-il, paraît être André Frédoli, Frédol, ou Frézol, évêque de

Maguelonne. Les armoiries de ce prélat sont représentées dans le milieu de la dernière page. En outre, sur les marges des septième et neuvième chapitres, on remarque plusieurs corrections et additions importantes dont l'une est signée ✝ Andr. Ep. Mag. (Andreas, episcopus Magalonensis). Or, Frédoli est le seul évêque de Maguelonne qui ait porté le nom d'André. »

Tirée à cinquante exemplaires « avec fac-similé du manuscrit original », la plaquette que le trop peu révérant professeur s'était complu de lithographier, dorer et colorier lui-même, fut aussitôt adressée à autant de destinataires choisis. Sur les listes d'envoi, on relève les noms d'Auguste de Saint-Hilaire, professeur à la Faculté des sciences de Paris, membre de l'Institut, de Dunal, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, de Desmazes, archiviste de l'Hérault, — Moquin-Tandon, on le voit, ne ménageait pas ses amis ni ses collègues, — de Raynouard, de Quatrefages, de Villemain, de Guizot, de Fauriel, etc.

*
* *

Toute cette fine fleur de science et de linguistique fut prise à la perfection du simulacre. On connaissait l'universitaire toulousain pour un savant philologue, et qui donc aurait soupçonné d'une telle noirceur l'âme d'un botaniste!... A l'Académie des Inscriptions, le *Carya* reçut les honneurs d'une lecture. Raynouard, complètement abusé, écrivait à son perfide disciple, pour le remercier d'avoir mis en lumière un ouvrage si curieux pour l'histoire des langues d'*oc*. « Je regarde, s'écriait-il enthousiaste, comme une publication très utile, celle que vous avez faite du *Carya Magalonensis* et j'y ai recueilli plusieurs mots qui entreront dans mon lexique roman. » Admirative et incompétente, la presse locale ne s'extasiait pas moins.

Cette élogieuse conviction se prolongea durant huit ans. Il n'est pas certain qu'aujourd'hui encore le fantaisiste manuscrit ne serait pas considéré comme un texte authentique, si son auteur ne s'était un beau jour avisé d'en revendiquer la paternité.

C'est en 1844 qu'il résolut ainsi de lever le masque. En rééditant son pastiche, il le fit précéder d'une préface explicative où Hippolyte Fortoul, le futur ministre du second Empire, alors son collègue à Toulouse, dénonçait en riant la supercherie. Le Languedoc et la Provence s'en tinrent longtemps les côtes :

— Hé, de ce Moquin pas moins !...

Raynouard, depuis bien des mois enterré, n'assistait pas à ce nouvel écroulement de ses illusions (1).

Le monde savant, si plaisamment mystifié, ne tint cependant pas rigueur au facétieux naturaliste. Appelé en 1853 à professer à la Faculté de Médecine de Paris, l'Académie des Sciences lui ouvrait ses portes l'année suivante.

La publication de ses *Éléments de Tératologie végétale,* maintenant encore appréciés, avait effacé l'impression produite par la « galéjade » inopportune. Quant aux érudits, aux spécialistes, à la gent doctissime des mandarins, ils gardaient prudemment, à l'endroit de ce *Carya* maléfique, un tardif et dédaigneux silence.

(1) Il était mort en 1836.

Ne raillons pas leur crédulité, soyons sans rigueur à leur aveuglement; la modestie est bonne conseillère en matière de critique et sommes-nous assurés aujourd'hui d'être plus perspicaces? La tiare illusoire de Saïtaphernes abusa M. Héron de Villefosse et M. Salomon Reinach qui sont tous les deux des esprits éminents; M. Bode, à Berlin, vient de subir pareille déconvenue avec un pseudo-buste du Vinci; la *Joconde* elle-même est-elle bien du maître de la *Cène*?...

« Nous raisonnons hasardeusement et témérairement, a répété Montaigne après Timée, parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la témérité du hasard. »

XII

VRAIN-LUCAS
OU LES CANDEURS D'UN GÉOMÈTRE
(1870)

XII

VRAIN-LUCAS
OU LES CANDEURS D'UN GÉOMÈTRE
(1870)

Le lundi 15 juillet 1867, les onze sections de l'Académie des Sciences se trouvaient réunies au complet, pour entendre une communication sensationnelle. Une semaine auparavant (1),

(1) Dans cette séance du 8 juillet, Chasles avait offert à l'Académie qui s'apprêtait à célébrer les fêtes du second centenaire de sa fondation par Colbert (1666), deux prétendues lettres de Rotrou adressées au cardinal de Richelieu. En voici le texte à titre de curiosité :

« Ce 22 avril.

« MONSEIGNEUR,

« Je vous ay dit qu'au Moyen Age, il se forma des sociétés ou accadémies, pour juger du succès de celuy des sçavants qui avoit le mieux traicté ce qu'on appeloit alors le Chant Royal. Ce fust en 1324, que Clémence Isaure, de la maison des comtes de Toulouse, convoqua tous les poètes et les trouvères du voisinage de Toulouse et promist de donner une violette d'or à celuy qui feroit les plus beaux vers. Elle donna un fonds dont le

l'un des membres les plus éminents de la docte compagnie, l'illustre géomètre Michel Chasle,

revenu debvoit estre employé à ce prix. Après la mort de cette illustre dame dont la mémoire est si célèbre, les magistrats de Toulouse ordonnèrent que tout ce qu'elle avoit institué seroit exactement observé à ladvenir. Ceux qui jugeoient des ouvrages estoient appelés les mainteneurs de la gaye science. Celuy qui remportoit le prix estoit reçu docteur en science Gaye; on demandoit le doctorat, on estoit reçu et les lettres estoient expédiées en vers. Celuy qui remportoit le premier prix estoit honoré du nom de Roy.

« Telle est, monseigneur, le commencement de ces sociétés ou accadémies.

« Ne vous semble-t-il pas qu'il seroit bien d'en establir de semblables ou si non une à Paris. Je vous laisse y penser. Je suis, monseigneur, votre très humble serviteur,

« ROTROU. »

(A monseigneur le cardinal de Richelieu.)

« Ce 27 avril.

« MONSEIGNEUR,

« J'approuve l'idée que vous avez conçue destablir à Paris une accadémie à l'instart de celle qu'establit Clémence Isaure à Toulouse, et ce sera un grand bien faire aux lettres. Et je ne doubte pas que la postérité vous en saura beaucoup de gré. Je m'estime heureux que ma précédente lettre vous ay suggéré cette noble idée. Vous me mandez, si dans les recherches que j'ay faites, au subjet de la fondation de ces sortes de sociétés ou accadémies, j'ay trouvé comment se pratiquoient les statuts ou plustost les règlements de ces sociétés et dans quelles conditions se faisoit cette espèce de combat démulation. Selon ce que j'ay observé : on faisoit ordinairement un chant de trois ou quatre stances, le dernier vers de la première devoit servir de refrain aux autres et cet ouvrage estoit appelé Chant Royal, parce

avait, sur une question du président en exercice M. Chevreul, annoncé pour ce jour même lecture de pièces inédites et d'un intérêt unique touchant l'histoire de la science.

qu'ordinairement on laddressait au roy. On fit ensuite des balades qui estoient moins longues que le Chant Royal. Ordinairement à fin de ces poèmes on mettait en cinq vers un abrégé du sujet qu'on appelait envoy parce quon ladressait au roy pour se le rendre favorable. Voilà, monseigneur, ce que je sçay. Jay bien l'honneur destre votre très humble serviteur.

« Rotrou. »

(A Monseigneur le cardinal de Richelieu.)

Ces lettres furent insérées au procès-verbal, mais avec cette mention qui témoigne d'une certaine méfiance à leur endroit : « Les voici textuellement, c'est-à-dire avec les *négligences* qui se rencontrent souvent dans les correspondances familières de l'époque. » Scepticisme justifié : en effet, écrit Étienne Charavay, « des lettres de Rotrou sont choses d'une rareté telle que nous n'en connaissons pas dans les collections particulières et que les auteurs de l'*Isographie* n'ont pas trouvé de lettres originales de ce poète pour les reproduire en fac-similé ».

Quelques mois auparavant, Chasles, toujours généreux, avait également fait don à l'Académie de Belgique de deux lettres de Charles-Quint, adressées à « Maistre Rabelais ». Jamais, avant la publication de ces pièces, on n'avait eu connaissance de rapports entre Charles-Quint et Rabelais. Elles n'en furent pas moins admises pour vraies et publiées comme telles. M. Gachard, archiviste du royaume, et M. Rathery, éditeur d'un Rabelais estimé, contestèrent néanmoins leur authenticité, faisant observer que la seule expression de maître donnée à Rabelais, au lieu de celle de frère, suffisait à prouver leur caractère apocryphe.

Le nom du savant faisait autorité. Un respect universel environnait sa vieillesse. Ses mémoires et ses travaux sur l'*Attraction des ellipsoïdes*, la *Théorie des caractéristiques*, surtout son *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, l'avaient justement placé au premier rang. Tous les géomètres de l'Europe, disait-on, sont les disciples de M. Chasles. Nulle consécration officielle ne manquait à son mérite. Il était membre de l'Institut de France, de la Royal Society d'Angleterre qui lui avait décerné sa grande médaille d'or, associé étranger des Académies de Pétersbourg, Berlin, Bruxelles, Rome, Stockholm, Madrid, etc., etc.

En outre, ce puissant mathématicien avait réputation d'homme généreux, bienfaisant même, affable et de relations courtoises. Bien pris dans sa petite taille, soigné de sa personne et coquet dans sa mise, il n'appartenait pas à l'espèce des savants absorbés et incultes. Au contraire, il affectionnait le monde et la réception. L'hiver, son appartement du passage Sainte-Marie (1), rue du Bac, l'été sa maison de

(1) Aujourd'hui, rue Saint-Simon.

Sèvres ne désemplissaient pas d'invités. C'est là qu'il aimait leur montrer ses trésors, livres rares et manuscrits précieux dont il était amateur, surtout sa fameuse collection d'autographes, sans cesse enrichie au prix des plus lourds sacrifices, et qui pouvait, disait-on, rivaliser avec les plus célèbres : celles des Feuillet de Conches, des de Flers, des Benjamin Fillon, des James-Nathaniel de Rothschild.

Aimant son pays d'un amour exalté, l'ayant défendu, polytechnicien, aux jours cruels de l'invasion (1), son patriotisme saisissait avec joie toute occasion de le servir encore. Au cours de ses recherches, chaque fois qu'il lui tombait sous les yeux quelque pièce, où il pensait trouver pour la France l'occasion d'une gloire nouvelle, le collectionneur ne balançait pas à s'en dessaisir, et nombreuses étaient les sociétés scientifiques dont sa munificence avait, de la sorte, enrichi les archives.

La curiosité de l'Académie se trouvait donc éveillée doublement, et par la réputation de

(1) L'École polytechnique avait, on le sait, contribué à la défense de Paris en 1814. Ses batteries avaient pris position sur la route de la barrière du Trône, à Vincennes.

l'homme, et par ce qu'on connaissait de son caractère.

*
* *

— Messieurs, commença Michel Chasles dans un grand silence attentif, les documents que j'ai l'honneur de soumettre à votre examen établissent d'une façon, selon moi, péremptoire, que la découverte des lois de la gravitation universelle, jusqu'à présent attribuée à Newton, est en réalité celle de Blaise Pascal, à qui l'honneur légitime doit en être reporté.

Pascal!... Newton!... les membres de la glorieuse assemblée, Le Verrier, J.-B. Dumas, Claude Bernard, Ossian Bonnet, Joseph Bertrand, Hermite, Regnault, Élie de Beaumont, etc., se regardaient abasourdis. Mais, indifférent à l'effet produit, le discoureur avait, d'une serviette, tiré des feuillets jaunis dont il donnait lecture.

C'étaient, datées de mai et septembre 1652, deux lettres d'abord, puis des notes que l'auteur du *Traité sur les sections coniques* envoyait à Robert Boyle, le physicien anglais.

« Dans les mouvements célestes, y affirmait entre autres déclaration le génial précurseur, la force agissant en raison directe des masses et en raison inverse du quarré de la distance, suffit à tout et fournit des raisons pour expliquer toutes ces grandes révolutions qui animent l'Univers (1). »

Cela semblait fort net en effet, et à grand renfort de commentaires érudits, citant Tycho-

(1) Voici le texte entier de cette lettre :

« Ce 2 septembre.

« Monsieur,

« Dans les mouvements célestes, la force agissant en raison directe des masses et en raison inverse du quarré de la distance, suffit à tout et fournit des raisons pour expliquer toutes ces grandes révolutions qui animent l'univers. Rien n'est si beau selon moy ; mais quand il s'agit des phénomènes sublunaires, de ces effets que nous voyons de plus près et dont l'examen nous est plus facile, la vertu attractive est un Protée qui change souvent de forme. Les montagnes et les rochers ne donnent aucun signe sensible d'attraction. C'est, dit-on, que ces petites attractions particulières sont comme absorbées par celle du globe terrestre qui est infiniment plus grande, cependant on donne comme un effet de la vertu attractive la mousse qui flotte sur une tasse de café et qui se porte avec une précipitation très sensible vers les bords de la tasse. Est-ce là votre sentiment? Je suis, monsieur, votre très affectionné.

« Pascal. »

(A Monsieur Boyle.)

Brahé, Bacon, Roberval et Descartes, le détracteur de Newton ajoutait que depuis Copernic (1), l'idée d'une attraction réciproque entre les corps se trouvant dans tous les esprits, Pascal avait été naturellement conduit à sa sublime découverte.

L'auditoire à présent s'agitait en rumeur. Si quelques-uns, Faye, Élie de Beaumont, entre autres, se montraient enclins à admettre pour vraies les lettres produites, beaucoup d'autres niaient leur authenticité et dénonçaient une imposture. Indulgent à leur scepticisme, le géomètre souriait, s'affirmant en mesure de persuader bientôt les plus incrédules.

Le lundi suivant, en effet, il déposait sur le bureau de l'Académie toute une liasse copieuse de documents : la correspondance de Pascal avec Newton, enfant et écolier à Grantham. Une cinquantaine de notes manuscrites y

(1) Copernic, *Gravitas quid sit?* — « Equidem existimo, gravitatem non aliud esse quam appetantiam quandam naturalem partibus, inditam a divina Providentia opificis universorum, ut in unitatem integritatemque suam sese conferant in formam globi cœuntes. Quam affectionem credibile est etiam Soli, Lunæ, cæterisque errantium fulgoribus inesse, ut ejus efficacia, in ea quæ se representant, rotunditate permaneant, quæ nihilominus multis modis suos officiunt circuitus. » (*De revolutionibus orbium coelestium*. Livre I, chap. IX.)

étaient jointes, marquant vers sa découverte les étapes successives du grand homme.

L'auteur des *Pensées* les avait adressées à son « jeune amy », ainsi qu'il résultait de la pièce suivante :

MON JEUNE AMY,

Je vous fais parvenir, par l'intermédiaire d'un de mes amis, qui va faire un voyage en Angleterre, une liasse de petits escrits que j'ai réunis à vostre intention et pour servir à vostre instruction, ainsy que vous me l'avez tesmoigné par une de vos lettres (1). Ce sont des notes, réflexions et pensées touchant les sciences, entre autres les lois de l'attraction et de l'équilibre. Je vous engage à les lire avec attention, et j'ose espérer que vous y trouverez quelque chose qui vous sera agréable et vous portera à réfléchir sur le système, du monde. Tel est mon désir. Je vous prye, mon jeune amy, m'escrire chaque fois que vous en aurez l'occasion. C'est vous dire assez combien vos lettres me sont agréables. Je suis toujours vostre bien affectionné.

PASCAL.

(Au jeune Newton, estudiant.)

(1) On en trouvera le détail au tome LXV des « Comptes rendus de l'Académie des Sciences », auquel j'emprunte les extraits de lettres qui précèdent et qui suivent.

De l'ensemble, s'imposait cette évidence que Pascal, inventeur des lois de la gravitation, avait été indignement dépouillé par celui auquel il confiait ses pensées les plus intimes, ses expériences les plus secrètes.

L'accusation était formelle autant que déshonorante. Au sein de l'Académie, d'indignées protestations grondèrent aussitôt. L'un des membres les plus écoutés de la section d'astronomie, Duhamel, se leva pour défendre la mémoire outragée de Newton. Il faisait ressortir l'invraisemblance de pareilles discussions avec un enfant de douze ans, chez qui le goût des sciences ne s'était, par surcroît, développé qu'assez tard. « Pour admettre de pareils contes, s'écriait-il dédaigneusement, il faudrait ignorer les travaux de Pascal et ceux de Newton. » En vain, Le Verrier adjurait son collègue d'indiquer la source de ses renseignements. Chasles s'y refusait obstinément, entêté d'une certitude devenue hautaine, s'offrant, au reste, à produire maintes pièces de comparaison, force épîtres de Pascal au P. Mersenne, à Gassendi, à Hobbes, à Nicole, Arnauld, Hamon de Port-Royal, à la reine Christine de Suède, au père du jeune La Bruyère, à

La Bruyère lui-même, chez lequel il discernait « les belles qualités et les grandes dispositions qui doivent en faire un homme célèbre ».

Bientôt le débat, dépassant l'Institut, allait, en s'étendant, exaspérer davantage la conviction patriotique du vieux mathématicien. L'envoi des « Comptes rendus » était venu, au fond de sa retraite d'Alberly Melrose, près d'Édimbourg, troubler le repos d'un savant honoré, sir David Brewster, l'un des premiers physiciens d'Angleterre, auteur d'une érudite biographie de Newton et associé étranger de l'Académie. Au nom de la science britannique menacée dans une de ses gloires, il protesta par une lettre véhémente adressée le 6 août au président Chevreul. Jamais, assurait-il dans les termes les plus catégoriques, aucunes relations n'ont existé entre Pascal et Newton et la correspondance prétendument échangée entre eux ne peut être qu' « une méprisable forgerie » (1).

(1) Voici cette belle lettre, ardente de conviction :

« Alberly Melrose, 6 août 1867.

« J'ai lu avec plus que de la surprise la prétendue correspondance de Pascal avec Boyle et Newton, publiée dans le der-

En même temps, un écrivain auquel ses travaux sur Pascal avait acquis une légitime noto-

nier numéro des « Comptes rendus ». N'ayant pas les moyens de juger de l'authenticité des nombreuses notes de Pascal qui ont paru dans les précédents numéros, je ne me hasarderai pas à exprimer les soupçons qu'elles ont pu m'inspirer ; mais quand j'ai lu les lettres de Pascal et de Newton, lettres datées et contenant des faits sur lesquels j'étais en état de me former une opinion, j'ai senti que c'était un devoir ponr le biographe de Newton d'étudier la prétendue correspondance.

« Ayant soigneusement examiné tous les papiers et la correspondance de sir Isaac Newton qui se conservent à Hurstbourne Park, résidence d'une personne de sa famille, M. le comte de Portsmouth, je n'hésite pas à dire qu'aucune lettre de Pascal à Newton, ni aucune autre pièce contenant le nom de Pascal n'existent dans cette collection. En 1837, M. Henri Fellows, frère aîné du comte de Portsmouth, voulut bien m'aider à examiner ces papiers et nous aurions été ravis de trouver la moindre lettre ou le moindre document provenant d'un grand homme, d'un noble caractère tel que Pascal. A une époque plus rapprochée, lord Portsmouth me permit de garder en ma possession, pendant plusieurs mois, toutes les pièces que M. Fellows jugeait pouvoir m'être utiles pour écrire la vie de Newton, et, dans ce second examen des manuscrits, je n'ai pas plus que dans le premier trouvé le nom de Pascal.

« Je crois que jamais lettres n'ont été échangées entre Pascal et Newton, et s'il était prouvé que celles qui ont été publiées dans le compte rendu sont des productions véritables, il en résulterait que des trois seules personnes qui aient examiné les papiers de Portsmouth, M. Conduitt, le docteur Horsley et moi, l'une ou l'autre aurait volontairement supprimé les lettres de Pascal, afin de donner à Newton la gloire sans partage d'avoir établi la loi de la gravitation universelle. Ce qui est dit des lettres de miss Anne Ayscough, mère de Newton, adressées à Pascal pour le remercier de ses bontés envers son fils, est tout à fait inexplicable. Newton avait à peine quatre ans quand sa mère cessa de porter le nom d'Ayscough et ce serait

riété, qui le premier avait restitué dans son texte exact le manuscrit défiguré des *Pensées*,

seulement sous son nouveau nom de femme, *Hanna Smith*, qu'elle aurait pu correspondre avec Pascal.

« La lettre de Pascal à Boyle, en date du 16 juin 1654, et où on lui fait dire qu'il a reçu un mémoire de Newton traitant du calcul infinitésimal, du système des tourbillons, de l'équilibre des fluides et de la gravité, est évidemment l'œuvre d'un faussaire, car Newton, alors âgé seulement de onze ans, ne connaissait rien sur aucun de ces sujets. Les lettres de Pascal à Newton datées du 20 mai 1654 et les nombreuses lettres qu'on donne comme échangées entre eux dans la même année, quand Newton avait moins de onze ans et demi, sont également forgées, car Newton n'avait nulle connaissance des sujets qui y sont traités, s'occupant alors, d'une manière plus convenable à son âge, de cerfs-volants, de petits moulins et de cadrans solaires et cela jusqu'en 1658 où, comme il l'a dit lui-même à M. Conduitt, il fit sa première expérience scientifique, consistant à mesurer la différence de vitesse du vent, par la différence de longueur de deux sauts consécutifs qu'il faisait, l'un dans le sens où soufflait l'orage, l'autre dans la direction opposée.

« Ce fut seulement en 1661, qu'il montra ces dispositions et aborda quelques-unes de ces études par lesquelles il devint plus tard si célèbre.

« Comme confirmation des raisons que je viens de donner, je ne crains pas d'ajouter que ces lettres, tant celles de Newton que celles de Pascal, annoncent par des caractère intrinsèques et rien que par leur style, qu'elles ne sont point les productions de ces hommes distingués. J'espère en conséquence que M. Chasles publiera toutes les lettres en sa possession qui ont rapport à Newton, afin que ses amis en Angleterre puissent montrer pleinement, même aux gens les plus crédules, que celles de Pascal, de Boyle, de Newton sont de méprisables forgeries. »

Sir David Brewster ne vécut pas assez longtemps pour voir se vérifier ses prévisions. Il mourut en effet l'année suivante, avant que Vrain-Lucas ait pu être confondu.

Prosper Faugère, par deux communications successives à l'Institut, établissait le faux dont il fournissait des preuves éclatantes.

Tout d'abord, l'écriture des lettres contestées ne rappelait en rien celle des pièces authentiques qu'on connaissait de Pascal. Les signatures mêmes ne se ressemblaient pas. Et puis, quelle pauvreté de style, quel galimatias de platitudes! Comment, dans ces périodes filandreuses, abondantes en maximes prudhommesques, reconnaître la façon de l'âpre et fougueux moraliste! Et, défendant ses dieux, l'accusateur s'indignait :

« Cette phraséologie de lieux communs ne fut jamais à l'usage de Pascal. Non seulement le faussaire se trouve pris à son propre style, mais il ignore que ce véhément amour de la gloire et de la réputation était absolument incompatible avec le détachement de toutes les choses du monde dont Pascal avait fait désormais la règle suprême de sa vie. Il oublie que le 23 novembre précédent, Pascal avait tracé la page célèbre qui fut trouvée dans son habit après sa mort et où on lit ces mots : « Oubli du monde « et de tout hormis Dieu. » A cette époque de sa

vie, Pascal entrait de plus en plus et pour toujours dans l'étroit sentier de la religion austère, ne considérait plus les travaux mathématiques qu'avec une sorte de dédain et il n'était guère d'humeur à vanter la gloire humaine, ainsi que l'eût pu faire un professeur appelé à exciter l'émulation de ses élèves un jour de distribution de prix. »

Il eût en outre été bien étrange que Pascal ait découvert et affirmé la loi de la gravitation universelle, alors qu'il n'admettait pas comme démontré le mouvement de la terre autour du soleil.

« Si je ne puis aller plus loin dans le domaine de la science, poursuivait l'impitoyable critique, qu'il me soit permis un instant d'entrer dans celui de l'histoire anecdotique, pour prendre en quelque sorte en flagrant délit l'audacieux et fécond fabriquateur qui prétend abriter ses falsifications sous le grand nom de Pascal. Il s'agit de l'une des notes envoyées à Boyle en 1652. On donne, est-il dit dans cette note (1), comme un effet de la vertu attractive, la mousse qui

(1) Voir la lettre citée plus haut p. 251.

flotte sur une tasse de café et qui se porte avec une précipitation très sensible vers les bords du vase. Une pareille observation suppose que l'usage du café était déjà répandu en France au temps de Pascal. Or, ce ne fut qu'en 1669, c'est à-dire sept ans environ après sa mort, que Soliman Aga, ambassadeur de Turquie auprès de Louis XIV, introduisit dans la société parisienne l'usage du café. »

Encore que déconcerté par la tempête qu'il soulevait, Michel Chasles, avec plus de force, maintenait ses affirmations. Sa foi demeurait entière, mais il commençait à s'irriter sourdement. L'intervention de Faugère surtout l'encolérait. De quoi se mêlait ce littérateur dans un débat de savants? L'aimable vieillard en perdait son aménité. Bientôt il refusa dédaigneusement de continuer la discussion avec lui. D'une volonté toujours aussi tenace, il s'obstinait dans sa résistance à indiquer l'origine mystérieuse de ses documents, sourd à toutes les prières, rebelle à toutes les injonctions.

« Un faussaire, se bornait-il à répondre, qui aurait fabriqué toutes ces lettres pour prouver qu'il a existé des relations entre Pascal et New-

ton, aurait eu bien du talent, puisqu'il aurait fait tout à la fois du Pascal, du Newton, du La Bruyère, du Montesquieu, du Leibniz, du Malebranche, etc. » Puis il ajoutait, non sans hauteur : « Aussi, quelque affirmatives que soient les protestations de M. Faugère en faveur de Pascal et de sir David Brewster en faveur de Newton, je réitère à l'Académie l'assurance qu'elles ne font naître dans mon esprit aucun doute et qu'elles ne me causent aucune inquiétude (1). »

Fort peu satisfait d'être aussi rebuté, le défenseur de Pascal décida d'en appeler à l'opinion. Son factum (2), adroitement présenté, ingénieusement déduit, produisit une impression décisive. Il y dissertait doctoralement, sur les impossibilités de fait comme de style, qui se rencontraient à chaque page, dans les morceaux

(1) Il réfutait également l'observation de Faugère sur la tasse de café, en citant un ouvrage du dix-septième siècle : *L'usage du caphé, thé et chocolate* de Dufour, dans lequel, selon cet autenr, le goût du café se serait répandu chez les particuliers vers 1644.

« (2) *Défense de Blaise Pascal et accessoirement de Newton, Galilée, Montesquieu, etc., contre les faux documents présentés par M. Chasles à l'Académie des sciences.* Paris, Hachette, 1868.

attribués à Pascal ou à Newton. Il indiquait l'abus maladroitement prodigué par le faussaire de mots inconnus au dix-septième siècle. Enfin, prenant sur le fait l'indélicat personnage, il démontrait que les billets incriminés avaient été fabriqués à l'aide de livres connus : l'*Éloge de Descartes,* par Thomas, entre autres, était servilement copié dans une correspondance de Pascal avec Christine de Suède (1).

(1) Voici le passage, il est probant en effet :

FAUSSE LETTRE DE PASCAL A SA MAJESTÉ LA REYNE CHRISTINE.	ÉLOGE DE DESCARTES PAR THOMAS
Ce 2 octobre 1650.	
Madame, la modestie de M. Descartes estoit encore plus grande que ses connaissances, cette *modération* fut son égide ; il recommanda souvent cette vertu à ses disciples. *M. Descartes aurait volontiers consenti à estre ignoré pour estre utile.*	... *Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples,* mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes : la persécution les animoit encore et ajoutoit à l'enthousiasme. *Descartes eût consenti a être ignoré pour être utile...*
L'indépendance, dont nous parlons, *est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoît d'autre assujétissement que celuy des loix, qui pra-*	... *L'indépendance,* dont il est ici question, *est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoît d'autre assujettissement que celui des lois, qui*

Le coup était rude, si rude, qu'à l'Institut beaucoup de ceux qui avaient d'abord suivi

tique tous les devoirs de citoyen et de sujets, mais qui ne peut souffrir d'autres chaînes, respecte les biens mais n'estime que le mérite, ne fait sa cour à personne parce qu'il ne veut dépendre que de luy-même, se conforme aux usages établis mais se réserve la liberté de ses pensées; celuy qui est trop soumis aux hommes ne sera pas longtemps soumis aux lois et pour estre vertueux, il faut estre libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment à mille endroits des ouvrages de Descartes. Je mets, dit-il, dans une de ses lettres qu'on m'a communiquées, *ma liberté à si haut prix que tous les rois du monde ne pourraient l'acheter.*

Je vous entretiendrai, madame, dans une autre lettre, de la marche que suivit l'esprit de M. Descartes.

Je suis,

Madame, de Vostre Majesté, le très humble et très dévoué serviteur.

PASCAL.

pratique tous les devoirs de citoyens et de sujets, qui ne peut souffrir d'autres chaînes, respecte les biens mais n'estime que le mérite, ne fait sa cour à personne parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même, se conforme aux usages établis mais se réserve la liberté de ses pensées; celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas longtemps soumis aux lois et pour être vertueux il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son âme. On retrouve ce sentiment à mille endroits des ouvrages de Descartes. Je mets, dit-il, dans une de ses lettres, ma liberté à si haut prix que tous les rois du monde ne pourroient l'acheter.

(Page 143.)

Chasles, se hâtèrent de battre en retraite. Lui ne cédait pas, toujours aussi intransigeant, dans l'orgueil d'une conviction robuste, exaspérée par les blessures de son amour-propre froissé.

D'ailleurs, il tenait en réserve tout un faisceau de preuves nouvelles qu'il produisit en réponse aux attaques.

C'étaient encore de nouvelles lettres, et de Galilée cette fois.

L'astronome pisan « ayant pressenti » les lois de l'attraction en formulait l'hypothèse dans plusieurs messages (1).

(1) Notamment dans cette lettre à Pascal du 2 janvier 1641 :

« Je vous ay fait part aussi de diverses nouvelles expériences de moy touchant les forces de la pesanteur, au moyen de laquelle, on peut en raison du quarré de la distance, reconnoistre qu'une planète doit se mouvoir dans une ellipse autour du centre de force placé dans le foyer inférieur de l'ellipse et décrire par une ligne tirée au centre des aires proportionnelles au tems. Je vous recommande ces diverses observations, qu'au moyen du rapport trouvé par Képler entre les révolutions des corps célestes et leurs distances à un centre, on pourrait, ce me semble, trouver la démonstration de cette règle par la théorie de la gravité. Car, selon moi, la force centripète a sur un même corps une action variable suivant les différentes distances à ce centre, dans la raison renversée du quarré des distances. Je vous fait part d'un bon nombre de mes observations à ce sujet. Je vous envoye aussi plusieurs escrits que je me trouve avoir de Képler, touchant ce mesme sujet. Je vous prieray me les retourner quand vous en aurez pris connaissance. Je ne vous en escrits pas davantage car je me sens les yeux bien fatigués.

Finalement, il en résultait pour lui l'honneur d'avoir tracé la route à ceux qui le suivaient. C'était flatteur pour l'Italie, les Italiens cependant protestèrent. Deux astronomes réputés, M. Govi et le P. Secchi, auxquels se joignaient bientôt le directeur de l'Observatoire de Glasgow, M. Grant, et le doyen de la Faculté des lettres de Rennes, M. Théodore-Henri Martin, arguèrent de faux les documents en cause.

Galilée, devenu aveugle en 1640, se fût trouvé fort en peine de correspondre à cette date avec Pascal. D'ailleurs, il n'écrivait pas le français.

— Misérables raisons, ripostait le géomètre en bataille : mes lettres sont des traductions. Au surplus, voici un original en italien, irrécusable celui-là. Hélas ! l'irrécusable, comme les autres, devait être récusé. Expédiée à Florence, soumise à des spécialistes, la pièce s'écroulait piteusement au premier examen (1).

Ma vue s'en va. N'oubliez pas de me faire part de la description de vostre maschine aristhmétique.

« Je suis, monsieur, votre bien affectionné.

« Galilée Galilei. »

(1) L'aspect du premier mot, *Avrei* (j'aurai), qui au temps de Galilée s'orthographiait avec un *h*, avait dès l'abord fixé les experts. M. Chasles « découvrit » un second exemplaire de la

De toutes parts, les démentis pleuvaient. Feuillet de Conches, consulté, émettait une opinion défavorable sur les Newton, les Pascal et les Jacques II. Admis à feuilleter la collection, d'autres « autographistes », Rathery, Miller, Desnoyers, se prononçaient contre elle. Rabelais, Labruyère, Shakespeare, Molière, Montesquieu, tous les grands noms du génie humain s'y trouvaient représentés, mais les Rabelais furent reconnus illusoires par M. Rathery, les La Bruyère fantaisistes par Étienne Charavay (1). Les Montesquieu et les Shakespeare étaient de même farine. Enfin, un ingénieur, M. Breton de Champs, venant à l'appui de Faugère, fit observer que plusieurs lettres de Newton reprodui-

même lettre qu'il fit parvenir à l'Académie de Florence, alléguant que le premier n'était qu'une copie. L'erreur se répétait, le premier mot était écrit *Havrei*, alors qu'à son époque, Galilée eût tracé *Haverei*. Une troisième et correcte réplique fut alors fournie par le savant français, mais l'Académie refusa de poursuivre la vérification, estimant la cause entendue.

(1) Celui-ci fournit à leur sujet ce détail amusant : « L'écriture des pièces possédées par M. Chasles était petite et ressemblait à un fac-similé ancien, longtemps regardé comme reproduisant l'écriture de l'auteur des *Caractères*. Ce fac-similé fut reconnu comme inexact, à la suite de la découverte de plusieurs lettres appartenant au duc d'Aumale et d'une signature sur un acte authentique. Le faussaire ignorait le fait et s'était malencontreusement servi du fac-similé ancien. »

saient textuellement certains passages d'un livre paru en 1764, l'*Histoire des Philosophes modernes*, par Savérien (1).

Ce fut le coup de grâce, il en était grand temps. Sous la coupole, le débat s'aigrissait singulièrement. Chasles comptait encore des partisans dévoués, Faye, Élie de Beaumont, M. Thiers qui venait d'intervenir, à grand tapage, le chimiste Balard qui certifiait, après analyse, l'ancienneté des encres employées, mais toute la section d'astronomie était ameutée contre lui. Duhamel, Le Verrier, l'accusaient ouvertement de provoquer, pour les besoins d'une mauvaise cause, la confection des faux les plus impudents.

Ils lui reprochaient acrimonieusement « de récuser les savants parce qu'ils n'étaient pas des experts en écritures et les experts en écritures parce qu'ils n'étaient pas des savants ».

Ainsi malmené, leur antagoniste récalcitrait, dénonçant « les absurdités, les contradictions,

(1) L'article consacré à Newton figure dans le tome IV. Il contient une exposition du système du monde qui renferme le texte complet des notes et observations relatives à ce système, présentées à l'Académie comme étant de Pascal.

la misérable nullité d'argumentation de ses *honorables* collègues.

Enfin, accablé par l'évidence, il dut incliner son orgueil. Le 13 septembre 1869, de cette même place, où il avait, deux années auparavant, lancé la nouvelle qui bouleversait le monde scientifique, Michel Chasles, reconnaissant qu'il avait « pu » être trompé, annonça que son fournisseur d'autographes était sous les verrous.

Il disait vrai ; après une filature en règle poursuivie aux Bibliothèques Impériale et Sainte-Geneviève, la police venait de coffrer un bizarre personnage, escroc frotté d'érudition, auquel le savant déconfit devait sa cruelle mésaventure et de formidables saignées à son escarcelle.

Il se nommait Vrain-Lucas, né en 1818 à Châteaudun, et fils d'un jardinier de Lanneray. Son enfance s'était passée au village, recevant pour seul enseignement les leçons de l'instituteur. En 1852, las de la greffe et du marcottage, le jeune homme était parti pour Paris. Des ambitions de travail et l'amour des livres appelaient ce Beauceron vers la Capitale. Depuis les bancs de son école primaire, il avait beaucoup lu et beaucoup étudié. Il s'était ainsi formé lui-

même, intelligent et appliqué, ayant acquis, avec force connaissances confuses, un talent fâcheux pour l'imitation des écritures.

A l'aurore d'un régime nouveau, il comptait trouver facilement à se pourvoir. La réalité avait cruellement déçu ses espérances. Après avoir en vain sollicité quelque emploi dans une bibliothèque, puis dans une librairie, le « déraciné », à demi mort de faim, s'était estimé content d'accepter pupitre de commis chez le généalogiste Letellier, successeur du célèbre Courtois.

Lucas y avait végété quelques dures années, à fabriquer des aïeux pour ses contemporains en mal de blason. Enfin, au successeur râpé des d'Hozier, la Fortune, un beau matin, daignait sourire sous l'espèce d'un vieil algébriste, grand amoureux d'autographes. L'inventeur d'armoiries s'était hâté de lui céder de vagues miettes sans valeur dérobées à ses dossiers. Et bientôt, mis en appétit par les quelques louis ainsi grappillés, un fructueux projet germait en son esprit sans scrupules. Captant, par le moyen d'une mirifique histoire, la confiance de sa dupe, le mystificateur additionné d'un filou lui avait constitué la plus prodigieuse collection... Vingt-

sept mille trois cent quarante-cinq pièces rarissimes, pour lesquelles l'académicien avait bellement déboursé près de cent cinquante mille francs.

C'est tout ce monceau, qu'une justice infiniment sceptique chargeait d'expertiser deux chartistes réputés, MM. Mabille et Bordier, conservateurs à la Bibliothèque Impériale. Leur rapport fut écrasant et Lucas déféré pour escroquerie aux tribunaux de son pays.

*
* *

Le prétoire de la 6e chambre correctionnelle offrait ce jour-là, 16 février 1870, un aspect brillant autant qu'inaccoutumé qui réjouissait les yeux de M. le président Brunet et de ses assesseurs. L'ordinaire et douteuse clientèle des audiences avait cédé la place à un auditoire d'élite.

Partout, sur les bancs du public assis ou dans l'enceinte du public debout, ce n'étaient que notabilités du monde des sciences, des lettres ou des arts : MM. Prévost-Paradol, Faugère, Lu-

dovic Lalanne, Servois, Émile Chasles, Étienne Charavay, Wilfrid de Fonvielle et jusqu'à M. Anatole France, encore bien jeunet, déjà venu prendre *in anima vili* une bonne leçon de scepticisme social.

L'accusé, un petit quinquagénaire chafouin, d'aspect commun, l'air mâtiné de pion et d'homme d'affaires, produisit mauvaise impression. Il se défendait mal, reconnaissant les faits, protestant sans conviction avoir agi « avec droiture et par patriotisme ». La tâche de son avocat, Me Heilbronner, s'annonçait difficile.

Elle devait l'être, en effet. Au fur et à mesure que s'avançaient les débats, une hilarité, mal contenue par la présence au banc des témoins de l'infortuné géomètre, gagnait invinciblement l'assistance.

Afin de mieux circonvenir sa victime, Lucas avait forgé de toutes pièces un roman non pareil. Intermédiaire d'un gentilhomme ruiné, il se prétendait chargé par lui de liquider son dernier trésor, inestimables reliques de famille. Sous Louis XVI, un opulent amateur d'autographes, le comte de Bois-Jourdain, ayant acquis le cabinet du chevalier Blondeau de Char-

nage, s'était composé un recueil sans égal. Menacé par la Révolution, le noble personnage émigrait en Amérique. Or, au cours de la traversée, il avait péri dans un naufrage et c'étaient ses collections que l'héritier désargenté cherchait à vendre pour une bouchée de pain.

Incomparables, elles l'étaient sans conteste. Le rapport Mabille et Bordier en détaillait les splendeurs. A entendre la prose de ces messieurs, on se serait cru bien plutôt dans la salle des Variétés, à la répétition de quelque *Belle Hélène,* qu'en un prétoire de justice. Les prodigieux dossiers ne renfermaient pas seulement la correspondance de Newton ou celle de Galilée avec Pascal, ils recélaient encore tout un désopilant bric-à-brac. Le public, à bon droit, se tenait les côtes. On y trouvait des billets doux d'Abeilard à Héloïse, des lettres d'amour de Cléopâtre à Marc-Antoine et à César, des missives de Marie-Madeleine à Lazare le ressuscité ou de Ponce-Pilate à Tibère, jusqu'à un laissez-passer de Vercingétorix!... Et tout cela en caricature de vieux français, sur le papier à filigrane des manufactures royales d'Angoulême... A l'éblouissement des auditeurs, le président énumérait

encore : cinq épîtres d'Alcibiade à Périclès, cent quatre-vingt-une d'Alcuin à Charlemagne, six d'Alexandre le Grand à Aristote, une d'Attila, dix-huit de Laure à Pétrarque, dix de Charles Martel, trois de Clovis devant Tolbiac, etc., etc. (1).

(1) Voici quelques-uns de ces « poulets » extravagants dont la lecture déchaîna une compréhensible hilarité :

Cléopatre, royne, à son très amé Jules Caesar, empereur.

« Mon très amé, nostre fils Césarion va bien. J'espère que bientôt il sera en état de supporter le voyage d'ici à Marseille, où j'ai besoin de le faire instruire, tant à cause du bon air qu'on y respire et des belles choses qu'on y enseigne. Je vous prins donc de me dire, combien de temps encore resterez en ces contrées, car j'y veux conduire moi-même nostre fils et vous prier par icelle occasion. C'est vous dire, mon très amé, le contentement que je ressens, lorsque je me trouve près de vous et ce attendant, je prins les dieux avoir vous en considération.

« Le XI Mars, l'an de Rome VCCIX. »

. . . . . .

Marie-Magdeleine à Lazare le ressucité.

« Mon très amé frère, ce que me mandez de Petrus, l'apostre de nostre doux Jésus, me fait espérer que bientost le verrons ici et me dispose l'y bien recevoir. Nostre sœur Marthe s'en réjouit aussi. Sa santé est fort chancelante et je crains son trépas, c'est pourquoi je la recommande à vos bonnes prières. Les bonnes filles qui sont venues se mettre soubs nostre égide, sont admirables pour nous et nous font des caresses on ne peut plus aimables. C'est vous dire, mon très amé frère, que nostre séjour dans ces contrées de la Gaule nous est en très grande

C'était à la fois burlesque et navrant et la galerie, qui s'esclaffait, s'effarait en même temps.

affection, que n'avons point envie de le quitter ainsi qu'aulcuns de nos amis le proposent. Ne trouvez-vous pas qu'iceulx Gaulois, qu'on disoit nations barbares, ne le sont nullement et à en juger par ce que j'avons apprins, ce doist estre de là que la lumière des sciences a deut partir, je n'en dirai rien de plus, si ce n'est que j'ai grand désir de vous voir et prins nostre Seigneur vous avoyr en grâce. — Magdeleine.

« Ce X Juin XLVI. »

. . . . . .

« *Alexander rex à son très amé Aristote, salut.*

« Mon amé, ne suys pas satisfait de ce qu'avez rendu public aulcuns de vos livres que debvez guarder soubs le scel du mystère, car c'est en profaner la valeur, et ne plus dorénavant les rendre publics sans mon assentiment.

« Quant à ce que m'avez mandé d'aller faire ung voyage ès pays des Gaules, afin d'y apprendre la science des Druides desquels Pythagore a fait si bel éloge, non seulement vous le permets, mais vous y engage pour le bien de mon peuple, car n'ignorez pas l'estime que je fais d'ycelle nation, que je considère comme estant celle qui porte la lumière dans le monde.

« Je vous salue.

« Ce XX des Calendes de May,
an de la CV^e Olympiade.

« Alexander. »

. . . . . .

Laissez-passer de Vercingétorix.

« J'octroye le retour du jeune Trogus Pompeius auprès de l'empereur Jules Cesar, sien maistre et ordonne à ceulx qui ces

Comment un homme tel que Michel Chasles, une des gloires de la science, avait-il pu se laisser abuser par d'aussi ridicules coquecigrues?...

lettres verront le laisser passer librement et l'ayder au besoin.

« Ce X de Kal. de Mag... (date déchirée).

« Vercingétorix. »

Au verso du billet cette mention figurait :

« Cecy est la lettre que Vercingétorix, le chef des Gaulois, remit à Trogus Pompée qui était venu lui apporter une missive de Jules Cesar. »

. . . . . .

Charles Martel au duc des Maures, devant Poictiers.

« Duc Mauresque, j'ay lu des lettres menaçantes de toy, mais n'en crains pas les effets. Rassemble, si tu peux, toutes les forces de l'Afrique et viens à leur teste fondre sur mienne patrie. Tu me verras voler à ta rencontre. Je n'ay besoing que de petites armées pour en battre de grandes. Il me suffit que d'une poignée d'hommes francs pour en disperser une multitude. N'espère donc pas me voir traïr ceux qui ont imploré ma protection; mets si tu le veux à prix d'or la rançon de ta prisonnière et l'or te sera prodigué, sinon respecte-la comme tu doibs et je te promets les mêmes égards pour ton sérail et tiennes favorites. Sur ce, prie l'Éternel, t'avoyr en sa garde.

« Ce X Juing XXXII — Karl Martel. »

. . . . . .

(Lettres citées dans le rapport Mabille et Bordier. Le patriotisme de Michel Chasles pouvait en effet y trouver son compte.)

Sénilité? Son cerveau n'en accusait nulle trace et sa droiture le plaçait au-dessus de tout soupçon. Passe encore pour les lettres de Pascal ou de Newton, dont l'écriture était habilement imitée, un mobile patriotique l'entraînait et obscurcissait son jugement, mais les autres, les « poulets » d'opérette, tracés en un français suranné, visant aux vieilles formes et affectant un archaïsme de bas aloi?...

Ici, éclatait le machiavélisme de Vrain-Lucas. L'imagination du trigaud ne se trouvait jamais à court de sornettes pour authentifier sa camelote. Ces pièces, avait-il conté à son trop crédule acheteur, ne sont pas des originaux, mais des traductions faites au seizième siècle, qui les reproduisent avec sincérité. Elles proviennent de l'ancienne abbaye de Tours, qu'Alcuin puis Rabelais tinrent en bénéfice. Après avoir passé entre les mains de l'intendant Foucault, augmentées par les soins de Louis XIV et de Mme de Pompadour, elles étaient finalement devenues la propriété du comte de Boisjourdain.

L'académicien, que le collectionneur aveuglait, avait accepté pour vraie cette mirobolante

origine. D'ailleurs, et c'était son excuse, il ne s'intéressait qu'aux témoignages scientifiques qui semblaient appuyer la thèse qu'il défendait. Il prenait le reste sans examen et parce que, bon ou mauvais, provenant de la même source. Or, Lucas fabriquait toujours avec une promptitude merveilleuse. Tous ses faux concordaient et se complétaient l'un l'autre. Il confectionnait de nouvelles lettres pour parer aux objections formulées et les présentait comme trouvées dans le grenier qui abritait les archives de l'émigré.

Le faussaire, chez lui, se doublait d'un opérateur singulièrement habile. Il commençait par se procurer du papier de fabrication ancienne, en découpant les pages de garde sur les livres qu'il obtenait en communication. Rentré chez lui, dans le modeste logement qu'il occupait rue Saint-Georges, il se mettait à maquiller les feuillets emportés. A la flamme d'une lampe ou d'une bougie, il les roussissait pour leur donner la patine nécessaire, puis les laissait longuement macérer dans l'eau salée. Ainsi se trouvait justifiée, par leur apparence délavée, l'ingénieuse légende du naufrage Boisjourdain.

Il est permis de supposer que l'ex-garçon

jardinier, qui ne manquait pas de malice naturelle, dut parfois s'amuser beaucoup en imitant, d'après les modèle de l'*Insographie* placée sur sa table, l'écriture des personnages historiques auxquels il faisait conter de si miraculeuses fariboles. Ayant acquis, au cours de ses études, quelques connaissances en chimie, il modifiait à son gré l'aspect, la couleur et la composition des encres qu'il employait. Balard, nous l'avons dit, fut trompé par cette vieillesse apocryphe.

Et sans doute, le fripon eût-il longtemps coulé des jours heureux à détrousser en paix son candide protecteur, s'il n'avait eu l'idée malencontreuse de faire intervenir dans ses opérations les grands noms de Pascal et de Newton. Le patriotisme du savant s'enflamma. Pour réfuter les objections qui menaçaient son industrie, le faussaire dut fabriquer en hâte, copier sans prendre le temps de démarquer.

On a vu ce qui en résulta.

Vrain-Lucas fut, le 24 février, condamné à deux ans de prison et cinq cents francs d'amende. A peine sorti de geôle, il recommença d'ailleurs à escroquer son prochain. La justice de l' « Ordre moral », aussi rigoureuse que celle de

Napoléon III, l'envoya par deux fois tresser à nouveau des chaussons de lisière.

Quant au pauvre Michel Chasles, dont l'avide et rapace Astier-Réhu, de l'*Immortel*, n'est qu'une caricature injuste, la haute valeur de son œuvre, son renom de science et de probité, le sauvèrent à peu près d'un formidable ridicule. L'année suivante, son remarquable *Rapport sur les progrès de la géométrie* permit au monde savant d'oublier la funeste déconvenue.

Elle a même servi sa mémoire en notre étourdi pays de France. *Sic transit gloria mundi!* Combien ignoreraient jusqu'au nom d'un grand géomètre, s'ils n'avaient pour l'évoquer le souvenir d'une illustre mésaventure?

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les chiffres romains renvoient aux chapitres, les chiffres arabes indiquent les pages.

A

Abeilard, v, 115; xii, 272.
Abrial, ix, 204.
Adam (Paul), vii, 164.
Alamanon (Bertrand d'), vi, 128.
Alcibiade, xii, 273.
Alcuin, xii, 273, 276.
Alde, v, 114.
Alembert (d'), ii, 45.
Alexandre le Grand, xii, 273.
Allardin, ix, 196,
Ampère (J.-J.), viii, 172, 173, 175, 176, 182.
Amyot, x, 212.
André (Charles), iii, 63, 64, et suiv.
Angel (Mrs), ii, 54, 55.
Argenson (marquis d'), ix, 206.
Aristote, xii, 273.
Arnauld (Antoine), xii, 254.
Arnauld (A. V.), i, 16.
Arnould (Sophie), ix, 200.
Arnstein (baron d'), vii, 163.
Attila, xii, 273.
Aubert, iv, 99.
Auger, viii, 173.
Augereau, vii, 165.
Aumale (duc d'), xii, 266.
Avrillion (Mlle), ix, 194, 196, 205.
Ayscough (miss Anne), xm, 256.

B

Bacon, xii, 252.
Bailey (Nathan), ii, 38.
Baker (W.), ii, 34.
Balard, xii, 267, 278.

Ballance (Mrs), ii, 49.
Balzac (H. de), ix, 201; x, 216.
Balzac (Louis-Guez de), x, 212.
Baour-Lormian, i, 16; ix, 199, 200.
Barba, ix, 195.
Barbaroux, vii, 162.
Barras, v, 111.
Barrett (W.), iii, 42, 47, 53, 57.
Barry (comtesse du), xi, 195, 200, 203.
Bastide (Jules), viii, 173.
Bathöe, ii, 44.
Beauchamps (Alphonse de), ix, 194.
Beauharnais (Joséphine de), v, 114.
Beaumarchais, iii, 71.
Beaumont (Élie de), xii, 250, 252, 267.
Beaupuy (Rose de), v, 115.
Beckford, ii, 51.
Belliard (général), ix, 197.
Bénédit, vi, 141.
Benjamin Constant, ix, 202; x, 219, 221, 224, 225.
Bergami, ix, 195.
Berger-Levrault, viii, 183.
Bergum, ii, 39.
Bernadotte, i, 16; vii, 165.
Bernardin de Saint-Pierre, i, 10; x, 212.
Bernis, vi, 138.
Berquin, v, 120.
Berry (duchesse de), ix, 195, 200.
Bertin l'Aîné, viii, 176.
Bertin (Mlle), ix, 195.
Bertrand (Joseph), xii, 250.
Beuchot, x, 219, 223.
Beyle (Henri), viii, 172, 177.
Blackwell (Dr), I, 3.
Blainville, vi, 135.
Blair (Dr Hugh), i, 7.
Blondeau de Charnage, xii, 271.
Bode, xi, 241.
Boileau, viii, 173; ix, 189.
Boisgelin (comte L.-B. de), iv, 89.
Boisgelin de Cucé, iv, 89.
Boisgelin de Kerdu, iv, 88, 90, 93, 96, 100.
Bonaparte, vi, 130, 134; vii, 156, 158, 165; ix, 196.
Bordier, xii, 270, 272, 275.
Bossuet, viii, 172; x, 215.
Boulan (abbé), vi, 127.
Bourbon-Condé (prince de), v, 105.
Bourdaloue, ix, 191.
Bourrette (Mme), iii, 73.
Bourrienne, ix, 194, 196.
Boury (Mlle), ix, 196.
Boyle (Robert), xii, 250, 255, 257, 259.
Brazais (marquis de), v, 108, 122.
Breton de Champs, xii, 266.
Brewster (sir David), i, 19; xii, 255, 257, 261.
Brissoi, ix, 196,
Brissot-Thivars, ix, 195.
Brosses (président de), vi, 139.
Brouet, iv, 95.
Brunet, xii, 270.

Bry (Jean de), vii, 155.
Buffon, x, 212.
Buguet, vii, 160.
Burns (Robert), i, 11; ii, 28.
Bussy (abbé de), x, 213,
Byron, i, 11; ii, 28; viii, 173.

C

Cadet de Gassicourt, vii, 162.
Cadoudal, vii, 159.
Caillot-Duval, iii, 65; iv, 87, 91 et suiv.
Cambacérès, ix, 197.
Cambis (de), v, 112.
Campistron, iii, 71.
Canynge, ii, 30, 32, 44, 55, 58.
Caroline d'Angleterre (reine), ix, 195,
Carrion-Nizas, v, 118.
Casimir-Perier, x, 210.
Cassius, vii, 157.
Castellane (marquis de), vi, 129.
Catcott, ii, 41, 42, 57.
Catherine II, iv, 96.
Caylus (comte de), x, 225.
Cazalis, iii, 65; iv, 90; v, 118.
Cerclet, viii, 176.
César, xii, 274.
Chabanolle (Mme de), v, 112.
Chambon (Félix), viii, 169.
Chaptal, v, 114.
Charavay (Étienne), xii, 247, 266, 271.
Charlemagne, xii, 273.
Charles II, ii, 37.
Charles VIII, v, 116.
Charles-Édouabd, i, 9.
Charles-Martel, xi, 236; xii, 273, 275.
Charles d'Orléans, v, 118.
Charles-Quint, xii, 247.
Charrière (Mme de), x, 224, 226.
Chartier (Alain), v, 114, 116.
Chasles (Émile), xii, 271.
Chasles (Michel), ii, 43; xii, 245, 246 et suiv.
Chateaubriand, i, 13, 16, 17; x, 210, 216.
Chatelain (Nicolas), x, 209, 211 et suiv.
Chatterton (Thomas), ii, 27 et suiv.
Chatterton (Mistress), ii, 29, 32.
Chaucer, ii, 37, 57, 58.
Chaudieu (Mme de), x, 224.
Chaumont, iv, 99.
Chénier (André), v, 108, 123.
Cherubini, vi, 135.
Chevreul, xii, 247, 255.
Christine de Suède, xii, 254, 262.
Cicéron, ix, 191.
Cincinnatus, vii, 157.
Clark (Archibald), i, 20.
Claude-Bernard, xii, 250.
Clémence Isaure, xii, 245, 246.
Clément V, xi, 236.
Cléopatre, xii, 272.
Clovis, xii, 273.
Coigny (comte de), v, 106.

Colbert, xii, 245.
Coleridge, i, 11; ii, 28, 58.
Collé, iii, 65, 67.
Condé, x, 215.
Conduitt, xii, 256, 257.
Constant, ix, 194, 205.
Constant (Juste), x, 224.
Copernic, xii, 252.
Corbery, i, 21.
Cormac Mac-Art, i, 21.
Corneille (Pierre), viii, 169; ix, 191; xi, 233.
Courchamps (comte de), ix, 195, 198.
Court de Gébelin, vi, 146.
Courtois, xii, 269.
Cousin (A), ix, 195.
Cousin (Victor), viii, 170, 172, 180.
Cowper, ii, 28.
Crébillon, iii, 72, 74.
Crébillon (fils), iii, 65.
Créquy (marquis de), ix, 195.
Cumberland (duc de), i, 9.

D

David (Louis), viii, 173.
Deffand (Mme du), ii, 43; x, 219, 220, 225.
Delacroix (Eugène), viii, 181.
Delaigue, v, 111.
Delaley, vii, 158.
Delaunay-Vallée, ix, 195, 196, 201, 203.
Delécluse (Etienne), viii, 173, 174, 175, 176, 183.
Delisle de Sales, vi, 146.
Delloye, ix, 195, 196.
Démosthène, ix, 189.
Descartes, xii, 252, 262, 263.
Desfontaines, vi, 135.
Desmaret, vii, 162.
Desmazes, xi, 231 238.
Desnoyers, xii, 266.
Diderot, ii, 45; iii, 65, 72.
Didier, vii, 163.
Didot, v, 113.
Donnadieu (F.), vii, 138.
Dorat, iii, 73.
Dubois (cardinal), ix, 196.
Ducoin, iii, 66, 70.
Dufour, xii, 261.
Duhamel, xii, 254, 267.
Dulong, vii, 158.
Dumas (Alexandre), viii, 176; ix, 194.
Dumas (Jean-Baptiste), xii, 250.
Dumouriez, ix, 196.
Dunal, xi, 238.
Dussault, iii, 82.

E

Edouard IV, ii, 30,
Effiat (Louise d'), v, 115.
Elzevir, v, 114.
Encausse, vi, 147.
Epictète, ii, 53.
Erasme, ix, 190.
Estrées (Gabrielle d'), iv, 196.

F

Fabre (Jean), vi, 130.
Fabre d'Olivet, v, 113; vi, 127 et suiv; xi, 231.

Fabre d'Olivet (Mme), VI, vi, 137.
Farley (Félix), ii, 41.
Faugère (Prosper), xii, 258, 261, 266, 271.
Fauriel, vi, 139; x, 214; xi, 238.
Fay-Collan (P. de), v, 115.
Faye, xii, 252, 267.
Fell, ii, 50.
Fellows (Henry), xii, 256.
Fénelon, ix, 191.
Fenouillot de Falbaire, vi, 130.
Ferrier (Henri), ix, 203.
Feuillet (Octave), ix, 205.
Feuillet de Conches, xii, 249.
Fillon (Augustin), viii, 169, 170, 177.
Fillom (Benjamin), xii, 249.
Flers (de), xii, 249.
Fontenelle, vi, 146.
Fonvielle (W. de), xii, 271.
Fortia de Piles (T.-S.-A.), iv, 88, 89, 90, 93, 95, 98, 100, 101.
Fortis (abbé), viii, 182.
Fortoul (Hippolyte), xi, 240.
Foucault, xii, 276.
Fouché, vii, 162; ix, 193, 194, 194.
Fournas (comte de), v, 108.
Fournier (général), vii, 158.
Foy (général), vii, 158.
France (Anatole), xii, 271.
Frédoli (André), xi, 237.
Fredro (Alexandre de) xi, 233.
Froissard, v, 114.
Fry (docteur), ii, 55.

G

Gachard, xii, 247.
Gainsborough, ii, 35.
Gal, vi, 130.
Galilée, xii, 261, 264, 265, 272.
Ganges (abbé de), vi, 129.
Ganges (chevalier de), vi, 129.
Ganges (marquis de), vi, 129.
Gardiner (Rév. John), ii, 34.
Gassendi, xii, 254.
Gaston-Phébus, v, 115.
Gaullieur, x, 224.
Gaussin (Mlle), iii, 81.
Gélu, vi, 141.
Gentil-Bernard, vi, 138.
Geoffrin (Mme), x, 220.
Georges II, i, 9.
Georges III, ii, 36, 58.
Gerhart, viii, 184.
Gesvres (duc de), iii, 73.
Gide, vii, 155.
Ginguené, v, 117; vi, 144.
Girardin (Em. de), viii, 183.
Girodet, i, 16.
Goethe, i, 10, 14; viii, 172, 180, 184.
Gossec, vi, 136.
Goudouli, xi, 231.
Gourgaud (général), ix, 197.
Govi, xii, 265.
Gower (John), ii, 37.
Graham, i, 5, 22.
Grant, xii, 265.
Gray, ii, 45.
Gresset, iii, 71.
Grignan (Mme de), x, 214, 215.

Grimm, iii, 72, 74; vi, 129.
Guaïta (Stanislas de), vi, 127.
Gudin de la Brenellerie, iii, 71.
Guizot, xi, 238.

H

Hamilton, ii, 50, 51, 53.
Hamon, xii, 254.
Hanska (Mme), viii, 183.
Harduin (le P.), ix, 189.
Haussonville (comte d)', viii, 169.
Hawkins (Miss), ii, 44.
Heilbronner, xii, 271.
Héloïse, v, 115; xii, 272.
Henrichs, v, 113, 114, vi, 139.
Herder, i, 14.
Hermenchès (M. d'), x, 220.
Hermenches (Mme d'), x, 220.
Hermite, xii, 250.
Héron de Villefosse, xi, 241.
Herschell, v, 119.
Hobbes, xii, 254.
Hochereau, iii, 83.
Hoffmann, iii, 82.
Hogarth, ii, 35.
Holbach (baron d'), x, 222.
Home, i, 6, 7.
Homère, i, 14, 15; ix, 191, xii, 263.
Horace, v, 110, 122; ix, 189.
Horsley (docteur), xii, 256.
Hozier (d'), xii, 269.
Hugo (Victor), viii, 176, 181, x, 216.
Huyghens, v, 119.
Huysmans (J.-K.), vi, 127.

J

Jacob (bibliophile), ix, 196.
Jacobi (M. de), v, 109.
Jacquemont (Victor), viii, 172, 175.
Jacques II, xii, 266.
Jasmin, vi, 141.
Johnson (Samuel), i, 18, 19; ii, 45.
Jouffroy (marquis de), vii, 59.
Journiac de Saint-Médart, iv, 90.
Jullian, ix, 195.
Juvénal, ix, 189.

K

Keats, ii, 28, 58.
Kepler, xii, 264.
Kersey (John), ii, 38.
Klopstock, i, 14.

L

La Bruyère, xii, 255, 261, 266.
Lacroix, ix, 198.
Lacume de Sainte-Palaye, vi, 139; xi, 230.
Ladvocat, viii, 180, 196, 197, 203, 205; xi, 233.
Lafayette, v, 106.
La Fontaine, ix, 191, xi, 230.
Lagrange-Chancel, iii, 71.
La Harpe, iii, 71.
Lahorie (général), vii, 158.
Lalanne (Ludovic), xii, 271.
Lamballe (princesse de), ix, 196.

Lambert, ii, 40, 45, 47.
La Mennais. ix, 200.
Lamoignon-Baville, xi, 230.
Lamothe-Langon (baron de), vii, 154; ix, 195, 198, 200 et suiv.
Lasalle de Dampierre, iii, 66, 70.
Lauré, xii, 273.
Lauzun, v, 106.
Lavergne, xi, 234.
Lazare, xii, 272.
Lebrun (Ecouchard), v, 108; ix, 200,
Lecat, iv, 93, 95, 96, 98.
Leclerc, ix, 202.
Leczinsky (Stanislas), iv, 87, 89.
Ledoyen-Giret, ix, 196.
Lefranc de Pompignan, iii, 71.
Léger, vi, 140.
Léger (Louis), viii, 185.
Leibniz, iii, 72, xii, 261.
Lemice-Terrieux, iii, 65.
Léon X, x, 221.
Léonard, ix, 195.
Lerouge, ix, 194.
Lesage, iii, 68, 71.
Lesourd, ix, 198.
Lessing, i, 14; v, 110.
Lesueur, i, 15.
Letellier, xii, 269.
Le Verrier, xii, 250, 254, 267.
Lheureux de Chanteloup, iv, 99.
Lingay (Joseph), viii, 183.
Longepierre, iii, 71.
Lope de Véga, viii, 177.
Lorédan-Larchey, iv, 100.
Louis, iii, 65.
Louis XIV, xii, 260.
Louis XV, vi, 135.
Louis XVI, iii, 70; xii, 271.
Louis XVIII, ix, 195, 201, 203.
Louis-Philippe, ix, 189.
Luce de Lancival, viii, 173.
Ludovic le More, v, 105.
Lynedoch (lord), i, 5.

M

Mabille, xii, 270, 272, 275.
Macé (Antonin), v, 121.
Machiavel, vii, 155.
Mackenzie, 1, 20.
Mac-Pherson (Andrew), i, 3.
Mac-Pherson (James), i, 3, 5 et suiv.; ii, 28, 36, 47, 52; viii, 174.
Malcolm Laing, i, 20; viii, 174.
Malebranche, xii, 261.
Malézieux, iii, 65.
Malitourne, ix, 198, 204.
Mallet (général), vii, 158.
Malone, ii, 58.
Mame, ix, 196, 195, 201, 203.
Maquet (Auguste), ix, 194.
Marat, vi, 133.
Marc-Antoine, xii, 272.
Marcabrun, xi, 231.
Marchand (J.-H.), iii, 66, 67, 68, 70, 73, 76, 83.
Marcotte, iv, 95.

Marie-Antoinette, vi, 130; ix, 195.
Marie-Madeleine, xii, 272.
Marin (Scipion), ix, 196.
Marivaux, iii, 71.
Marmontel, iii, 69; vi, 130.
Martin (Th.-Henri), xii, 265,
Mason, ii, 45.
Massé (E.), viii, 176.
Mathias (James), ii, 57.
Matitch, viii, 185.
Méhul, i, 16.
Melliot (frères), ix, 205.
Menessier-Nodier (Mme), vii, 164.
Menneval (baron de), ix, 197.
Mercier, v, 119.
Mérimée (Léonor), viii, 171.
Mérimée (Prosper), vii, 163; viii, 169 et suiv.
Mersenne (le P.), xii, 254.
Mesmer, iv, 90; vi, 145.
Metsys (Quentin), x, 210.
Meunier (Victor), vi, 127, 147.
Michaud, v, 117; vi, 145.
Mickiewicz, xi, 233.
Miller, xii, 266.
Milles (Jerémiah), ii, 56.
Millot (abbé), vi, 139; xi, 231.
Mistral, vi, 141.
Moïse, vi, 148.
Molière, viii, 169; xi, 233; xii, 266.
Mondragon, iv, 100.
Monmouth (Geoffroy de), ii, 42.
Monmerqué, x, 213.
Monod (Ed), viii, 173.
Montaigne, x, 212; xi, 241.
Montalivet (comte de), ix, 199.
Montals (Louis), xi, 235.
Montégut (Émile), vii, 154.
Montendre (A. de), v, 115.
Montesquieu, xii, 261, 266.
Monticourt, iii, 65.
Moquin-Tandon, xi, 229, 230 et suiv.
Moreau (général), vii, 159.
Morgan (capitaine), vii, 157.
Morris (B.), ii, 35.
Musset (Alfred de), i, 17.

N

Napoléon, i, 16; vi, 149; vii, 157, 159, 160, 161; ix, 199, 203.
Napoléon III, xii, 279.
Nepveu, v, 119.
Newton, vi, 146; xii, 252, 253, 254 et suiv.
Newton (Mrs), ii, 47.
Nicole (Pierre), xii, 254.
Nodier, v, 119; vii, 153 et suiv.; ix, 190, 198, 203, 204; x, 212.
North (lord), ii, 50, 51.

O

Olivet (Catherine), vi, 130.
Ossian-Bonnet, xii, 250.
Othon, vii, 162.
Oudet (colonel), vii, 158, 159, 160, 161, 162.

P

Pacotte (dom), xi, 231.
Papus, vi, 147.
Paris de Meyzieu, iii, 66, 70, 81.
Pascal, x, 212; xii, 250, 251, et suiv.
Paulin, viii, 176.
Pelletier, iii, 65.
Périclès, xii, 273.
Perrin (chevalier de), x, 213.
Petit (abbé), iii, 72.
Pétrarque, v, 115; xii, 273.
Philipps (l'Oncle), ii, 30, 31, 33.
Philipps (Thomas), ii, 34, 38.
Philopoemen, vii, 157, 158.
Pichegru, vii, 155.
Picheler (Mme Caroline), x, 210.
Pichot (Amédée), vii, 154; ix, 196, 198, 202, 204.
Picquerel, vii, 158.
Pius (chevalier de), vi, 135.
Pirault (colonel), vii, 159.
Piron, iii, 65.
Pisan (Christine de), v, 114.
Pleyel (Ignace), vi, 136.
Pogge (le), v, 119.
Polier de Bottens, x, 224.
Pompadour (Mme de), ix, 196; xii, 276.
Ponce-Pilate, xii, 272.
Portalis, ix, 193.
Portsmouth (comte de), xii, 256.
Pouchkine, viii, 184.
Prévost-Paradol, xii, 271.
Provence (comte de), ix, 203.
Pythagore, vi, 127; xii, 274.

Q

Quatrefages (de), xi, 238.
Quérard, ix, 191; x, 224, 225.

R

Rabelais, xii, 247, 266, 276.
Racine, iii, 71.
Radcliffe (Mrs), ix, 200.
Radet, vi, 135.
Raison (Horace), ix, 196, 198.
Rama, vi, 149.
Rathery, xii, 247, 266.
Raymond-Bérenger, vi, 142.
Raynouard, vi, 139; x, 214, 231, 234, 238, 239.
Real, ix, 193.
Récamier (Mme), viii, 172; x, 218.
Regnault, xii, 250.
Reichstadt (duc de), ix, 203.
Reinach (Salomon), vi, 135; xi, 241.
Rémusat (Ch. de), viii, 172, 174.
Reni (Guido), x, 210.
Restif de la Bretonne, iv, 94.
Reynier, vi, 131.
Richelieu (cardinal de), xii, 245, 246, 247.
Richelieu (duc de), x, 222.
Rigomer-Bazin, vii, 163.
Roberval, xii, 252.

Robespierre, vi, 133.
Rocca (la belle), v, 115.
Rochambeau, v, 106.
Rodney, v, 106.
Romieu, iii, 65.
Romney, i, 5.
Ronsard, x, 217.
Roquefeuille, ix, 205.
Rose (Flore de), 115.
Rossan (E. de), vi, 128.
Rossetti (Dante-Gabriel), ii, 27, 60.
Rosthschild (James-Nathaniel de), xii, 249.
Rotrou, xii, 245.
Roujoux (baron de), v, 119; vii, 153.
Roumanille, vi, 141.
Rousseau (J.-J.), i, 10; iii, 72; v, 117; vi, 135; x, 212.
Rovigo (duc de), ix, 195, 202.
Rowley (Thomas), ii, 36, 37, et suiv.
Royan (Tullie de), v, 115.

S

Saint-Elme (Ida), ix, 204.
Saint-Hilaire (Auguste), xi, 238.
Saint-Martin, vi, 145.
Saint-Simon (duc de), ix, 206.
Saint-Yves d'Alveidre (marquis de), vi, 127, 147.
Sainte-Beuve, v, 120; vii, 153; x, 209, 211, 216, 226.
Sainte-Beuve (Jacques de), x, 216.
Sainte-Croix, v, 117.
Sainte-des-Prés, v, 115.
Sallier (abbé), v, 118.
Salluste, vii, 155.
Sanche, xi, 236.
Sapeck, iii, 65.
Saunders (Bailey), i, 14, 20.
Sautelet, viii, 173, 175, 176, 180.
Savérien, xii, 266.
Scheffer (Ary), viii, 178, 181.
Schiller, i, 14; vii, 158.
Scudéry (Mlle de), x, 213.
Secchi (le P.), xii, 265.
Ségur (comte de), v, 106.
Ségur (marquis de), v, 118; vi, 145.
Sémiramis, iv, 97.
Servois, xii, 271.
Severus Archontius, ix, 189.
Sévigné (Mme de), x, 212, 213, 214, 225.
Shakespeare, ii, 58; viii, 173; xii, 266.
Shelley, ii, 28, 58.
Siconius (Charles), ix, 191.
Simiane (Mme de), x, 213.
Smith (Miss Hanna), xii, 257.
Soliman-Aga, xii, 260.
Sophocle, ix, 189.
Soudé, iv, 99.
Spartacus, vii, 157.
Stael (Mme de), i, 16; ix, 202.
Stapfer (Albert), viii, 172, 176, 180.
Stendhal, viii, 172, 175.
Surville (Bérenger de), 105, 116.

Surville (Clotide de), v, 105, et suiv.; vi, 137, 139; vii, 154.
Surville (marquis de), v, 105, 107, 109, 116 et suiv.
Surville (marquise de), 112, 114.
Swedenborg, vi, 145.

T

Tacite, ix, 189.
Talleyrand-Périgord (Pce de), v, 106; ix, 193, 195, 201.
Talma, vi, 130.
Tandon (Auguste), xi, 230.
Thémistocle, vii, 157.
Théocrite, viii, 185.
Théveneau de Morande, ix, 195.
Thiébault (général), vii, 162.
Thiers, xii, 267.
Thistlewait (James), ii, 34.
Thomas, v, 108, xii, 262.
Thrasybule, vii, 157.
Thucydide, ix, 189.
Tibère, xii, 272.
Tite-Live, ix, 189.
Tonti (Lorenzo), iii, 67.
Topffer (Rodolphe), x, 211.
Tourneux (Maurice), viii, 169, 171, 180, 183.
Tycho-Brahé, xii, 252.
Tyrwitt (James), ii, 57.

U

Urlon, iv, 88, 91.

V

Vallon (L,-F. de), v, 114.
Van Aylde Jonghe (Elzelina), ix, 204.
Vanderbourg, v, 109, 110, 111 et suiv.
Vaschalde (Henry), v, 121.
Vasserot (général), vii, 162.
Vatout, ix, 195, 198.
Vaudreuil (comte de), v, 106.
Ventadour (Bernard de), xi, 231.
Vercingétorix, xii, 272, 275.
Vidal (Arnaud), xi, 231.
Vidal (Pierre), vi, 128.
Vigny (Alfred de), i, 17; ii, 27.
Villars (maréchal de), ix, 230.
Villèle (M. de), ix, 193.
Villemain, i, 11; v, 120; vi, 150; xi, 238.
Villemarest (Max de), ix, 196, 197, 198, 204, 205, 206.
Villeneuve (Arnaud de), vi, 142.
Villeroy (duchesse de), vi, 130.
Vinet (Alexandre), x, 210.
Viollet-le-Duc, viii, 173, 176.
Virgile, ix, 189.
Vivier, iii, 65.
Voltaire, i, 14, 16; iii, 69, 72, 73, 75, 81, 83; v, 120; ix, 191; x, 212, 219, 220, 223.
Vrain-Lucas, i, 19; ii, 43; xii, 245, 268 et suiv.

W

Walter-Scott, ii, 28, 57; viii, 185; ix, 194.
Walpole (Horace), ii, 43, 44, 45, 58; x, 219.
Warton (Thomas), ii, 56, 57.
Warvick, ii, 30.
Washington, v, 107.
Weiss (Charles), vii, 163.
Wellington, i, 5.
Welschinger (Henri), vi, 132.
Wolmsley, ii, 49.

X

Xaintrailles, v, 105.

Y

Yovanovitch (Voyslav), viii, 185.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos 1

I. — James Mac-Pherson et les poèmes d'Ossian (1761) 1
II. — Thomas Chatterton (1766) 25
III. — La plaisante aventure du perruquier André.. 61
IV. — Le facétieux Caillot-Duval (1784) 85
V. — Clotilde de Surville (1802) 103
VI. — Fabre d'Olivet, occultiste et troubadour (1802) 125
VII. — Un roman de Nodier, les « Philadelphes » (1815) 151
VIII. — Le théâtre de Clara Gazul et la Guzla (1825). 167
IX. — L'industrie des faux mémoires sous Louis-Philippe (1830-1840) 187
X. — Un professionnel du pastiche (1837) 207
XI. — La « Galéjade » d'un homme de science (1844). 227
XII. — Vrain-Lucas ou les candeurs d'un géomètre (1870) 243

Index alphabétique 281

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

BLUE
PN
171
.F6
T5
1911
c.1

4103655

.3421

BIBLIOTHECA FICTIVA

THE SHERIDAN LIBRARIES

3 1151 03701 6536

A. THIERRY

LES GRANDES
MYSTIFICATIONS
LITTERAIRES

2

Pour te procurer, mon cher Michel, quelques bonnes heures de sommeil en attendant le très grand plaisir de te revoir.

Et bien affectueusement

Augustin Viera

LES
GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Mystifications littéraires, première série. 3e édition.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

THÉATRE

La Glissade, comédie en trois actes (en collaboration avec M. Max Maurey. — Comédie Parisienne).

Néron, ballet en deux actes (en collaboration avec M. Max Maurey, musique de M. Henri Hirschmann. — Olympia).

La Voix frêle, pièce en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Odéon).

Le Diplôme, comédie en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

Le Puits n° 4, drame en deux actes (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

EN PRÉPARATION

Les Amuseurs du passé.

Gazetiers et Journalistes d'autrefois.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18720.

AUGUSTIN THIERRY

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1913
Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

FRANCIS CHEVASSU

En témoignage de reconnaissante amitié

AVANT-PROPOS

La presse et le public lettré ont bien voulu réserver un accueil indulgent à la première série de ces études. Je leur adresse ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

Désireux de ne pas s'encombrer d'un pesant appareil d'érudition, l'auteur avait préféré ne point remonter dans le passé au delà du dix-huitième siècle et borné son dessein à retracer, depuis cette époque, les principales aventures d'un genre qui contient les *En marge* de la littérature moderne.

Ainsi réduite et limitée, la matière demeurait encore trop riche ; elle débordait le cadre d'un seul volume. Pareille abondance devait entraîner nécessairement d'inévitables omissions. Sans prétendre les signaler toutes, on a

du moins essayé de réparer ici les principales.

D'autre part, d'aimables correspondants et de bienveillants confrères ont regretté « le scrupule qui avait induit l'écrivain à négliger de récentes *mystifications littéraires,* bien qu'elles soient déjà historiques, et à ne point nous conter comment des écrivains distingués essayèrent de découvrir un sens aux délicieuses *Déliquescences* d'Adoré Floupette, ou par quel sortilège un érudit célèbre s'aveugla, au point de préparer une édition avec notes, critique du texte et commentaires des exquises *Chansons de Bilitis.* »

Le reproche était trop aimablement formulé, pour que je ne tinsse pas agréable de déférer à l'invitation qu'on m'adressait. Le lecteur trouvera donc rapportées, dans les derniers chapitres de ce volume, avec l'autorisation de leurs auteurs responsables, celles des supercheries de lettres contemporaines qui ont, en effet, acquis droit de cité dans l'histoire littéraire.

A. T.

I

LA PRÉDICTION DE CAZOTTE
(1796-1806)

I

LA PRÉDICTION DE CAZOTTE

Ce fut, à tous égards, une époque singulière et troublante que la fin du dix-huitième siècle. Le vieil édifice social et politique craquait sur sa base vermoulue; une angoisse universelle pesait. Beaucoup pressentaient la catastrophe prochaine, impuissants à la détourner : cette « Révolution nationale » annoncée par d'Argenson, préparée par les Encyclopédistes. Mais où trouver le remède, où découvrir le vrai? L'esprit humain chancelait, ballotté entre le nihilisme de Voltaire multipliant les ruines et l'idéalisme de Rousseau, apôtre aventureux de l'avenir.

Alors, comme en toute société finissante, comme aux derniers jours du Paganisme expirant, surgit à côté des novateurs, économistes ou philosophes, la cohue des thaumaturges, des

charlatans et des illuminés, prétendant arracher à l'Au-delà le secret du destin.

Vers 1780, on aurait pu, à Paris, par certains côtés, se croire ramené à la Rome d'Elagabale et des empereurs syriens. Jean Lombard, dans sa puissante fresque de *l'Agonie,* nous a conté la prodigieuse orgie des adorateurs de la *Pierre Noire* (1), montré le César aux yeux peints et aux joues fardées, avec son cortège de prêtres du soleil, ses mages énigmatiques ses nécromants et ses mystagogues.

Certes, le pauvre Louis XVI ne ressemblait en rien au fils de Caracalla et Lenoir était un lieutenant de police trop vigilant pour tolérer les honteuses saturnales qui souillèrent alors la ville éternelle. Les terribles exemples qui, au siècle précédent, marquèrent la répression du scandale des Messes Noires, où participait si bien le doux Racine, avaient au surplus épouvanté sorcières et magiciens. Il n'en est pas moins vrai

(1) C'est un culte phallique. La Pierre Noire tombée du ciel symbolise la Vie et son principe. Elagabale la fit entrer dans Rome par un chemin couvert de poussière d'or, sur un char à six chevaux blancs, la plaça dans un temple construit spécialement sur le Palatin et la maria solennellement à la lune, l'Astaroth carthaginoise.

que le Paris de Diderot, de d'Holbach et d'Helvétius, des sceptiques, des blasphémateurs et des athées foisonnait en hiérophantes, cabalistes ou rose-croix de tous pays et de toutes fariboles.

On connaît, un peu railleusement, les noms de Cagliostro, de Mesmer, du comte de Saint-Germain; Swedenborg, Saint-Martin, Martinez Pasqualis sont moins populaires. Leur théosophie nébuleuse rappelait les plus bizarres conceptions du Gnosticisme, les mystiques rêveries d'un Basilide ou d'un Valentin, unissant le monde des corps à celui des esprits, amalgamant un *cosmos* invisible, séjour de Dieu, avec l'univers visible créé par un démiurge (1).

Pourtant, l'esprit léger du siècle avait passé sur toutes ces belles choses. Les plus sombres spéculations du moyen âge ressuscitaient, mais sous une forme spirituelle et musquée. L'abbé

(1) Ainsi, l'École de Lyon, à laquelle appartenait Cazotte, professait, d'après Martinez, que l'intelligence et la volonté sont les seules forces actives de la nature, d'où il suit que pour en modifier les phénomènes, il suffit de commander et de vouloir. Elle ajoutait que, par la contemplation de ses propres idées et l'abstraction de tout ce qui tient au monde extérieur et au corps, l'homme pouvait s'élever à la notion parfaite de l'Essence universelle et à cette domination des esprits dont le secret était contenu dans *la Triple contrainte de l'Enfer*, conjuration toute-puissante à l'adresse des cabalistes.

de Villars, dom Pernetty, le marquis d'Argens vulgarisaient à l'usage des salons les mystères de l'*Œdipus Ægyptiacus*. L'Au-delà se faisait tout aimable et n'avait plus rien d'infernal, bien au contraire. Plus de démons farouches, d'esprits immondes, cornus et fourchus, plus de sabbat, plus de larves, de lémures, ni de goules ; mais des génies familiers et bienfaisants, de séduisants succubes, des elfes, des lutins, des fées, des salamandres : tout le plaisant arsenal fantastique exhumé par Anatole France dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque*.

*
* *

Parmi tant de prophètes inspirés, beaucoup sans doute étaient des imposteurs et parfois des escrocs, mais d'aucuns eurent l'illuminisme sincère et la foi désintéressée : Jacques Cazotte fut du nombre.

Ce littérateur aimable, poète par occasion, à la façon jolie de La Fontaine ou de Marot, et qui mérite de vivre dans un harmonieux demi-jour, a laissé le souvenir d'un gentil conteur et d'un

visionnaire un peu toqué. La pire mésaventure, en effet, lui advint qui puisse atteindre un homme de lettres : il finit par prendre au sérieux ses propres inventions.

Converti au Martinisme (1) en 1775, après la publication du *Diable amoureux*, son chef-d'œuvre, il se retirait au château de Pierry,

(1) C'est le système mystico-philosophique de Martinez Pasqualis, repris et modifié plus tard par son disciple Saint-Martin, le *philosophe inconnu*.

Martinez prétendait trouver dans la Cabale juive la science révélatrice de Dieu et des intelligences créées par lui. D'accord sur certains points avec la tradition chrétienne, il s'en séparait par la croyance à un état élémentaire de la nature avant la création divine.

Cazotte, raconte Gérard de Nerval, dans la belle préface qu'il a consacrée à l'auteur du *Diable amoureux*, venait de publier ce dernier ouvrage, lorsqu'il reçut la visite d'un mystérieux inconnu, qui lui reprocha d'avoir révélé le secret des initiés et lui conseilla de s'abstenir désormais de pareilles divulgations. Pour innocent qu'il fût, le pauvre Cazotte dut être d'autant plus porté à réparer la faute qui lui était attribuée, que ce n'était pas alors peu de chose que d'encourir la haine des Illuminés, nombreux, puissants et divisés en une foule de sectes, sociétés et loges maçonniques qui se correspondaient d'un bout à l'autre du royaume. Accusé d'avoir révélé aux profanes les mystères de l'initiation, il s'exposait au même sort qu'avait subi l'abbé de Villars qui, dans *le Comte de Gabalis*, s'était permis de livrer à la curiosité publique, sous une forme à demi sérieuse, toute la doctrine des rose-croix sur le monde des esprits. L'abbé fut un jour trouvé assassiné sur la route de Lyon et l'on ne put qu'accuser les sylphes ou les gnomes de cette expédition. On sait que cet épisode a fourni à M. Anatole France le dénouement de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*.

près d'Épernay, pour y vivre désormais dans le monde de ses rêves. Ils l'enchantèrent, quinze ans, d'illusions consolatrices. Lui-même a pris grand soin de nous expliquer leur nature.

« Nous vivons parmi les esprits de nos pères, le monde invisible nous presse de tous côtés. Il y a là sans cesse des amis de notre pensée qui s'approchent familièrement de nous. Ma fille a ses anges gardiens, nous avons tous les nôtres. Chacune de nos idées, bonne ou mauvaise, met en mouvement quelqu'esprit qui leur correspond. Tout est plein, tout est vivant dans ce monde, où depuis le péché des voiles obscurcissent la matière... Et moi, par une initiation que je n'ai point cherchée et que souvent je déplore, je les ai soulevés, comme le vent soulève d'épais brouillards. Je vois le bien, le mal, les bons et les mauvais. Quelquefois, la confusion des êtres est telle à mon égard, que je ne sais pas toujours distinguer au premier moment ceux qui vivent dans leur chair de ceux qui en ont dépouillé les apparences grossières... Ce matin, pendant la prière, la chambre était si pleine de vivants et de morts de tous les temps et de tous les pays, que je ne pouvais plus distinguer entre la vie et la mort. C'était une étrange confusion et parfois un étrange spectacle. »

Il avait initié les siens à sa religion bizarre et recrutait des prosélytes. Dans les salons pari-

siens et les gentilhommières de Champagne, la rumeur parvenait de ses étranges pratiques, y provoquait des curiosités amusées. Pierry et ses habitants devinrent un centre d'attraction, reçurent de fréquentes visites. Les hôtes étaient aimables, accueillants, empressés; berlines et carrosses s'arrêtaient souvent à la grille. Il en descendait toute sorte de beau monde : seigneurs et grandes dames, la duchesse de Coigny, la marquise de Praslin, la comtesse de Meulan, le marquis de Flavigny, le comte de Failly; des écrivains aussi, des penseurs, des « philosophes » : Condorcet, Champfort, Beaumarchais et cet extravagant bohème immortalisé par Diderot, J.-B. Rameau.

Stimulé par son auditoire, le bon Cazotte discutait, pérorait, prédisait, vaticinait, s'interrompant parfois, pour saluer la grande ombre de Descartes ou de Molière présente à l'entretien..... Hélas, pauvre devin! sa double vue ne devait pas le sauver. Demeuré catholique et royaliste en dépit des génies, il aperçut dans la Révolution, beaucoup plus le règne de l'Antéchrist que l'avènement du « Réparateur invisible ». Toute sa prescience ne sut pas le pré-

server d'en écrire à son ami Pouteau, secrétaire de la liste civile. Saisie au 10 Août, cette correspondance mystique valut à son envoyeur une mise en accusation devant le tribunal révolutionnaire, d'où ces messieurs de la Vertu le dépêchèrent à la guillotine (1).

*
* *

En 1806, le « Réparateur invisible » était devenu apparent pour tous les Français, seulement il avait pris corps et se nommait Napoléon. Peu tendre à tous les fanatismes, n'a-t-il pas dit : « Dans les têtes fanatisées, il n'y a pas d'organe où la raison puisse pénétrer », il avait rétabli le culte et pourchassé ses caricatures. Rose-croix et cabalistes s'étaient évanouis. Le plus célèbre d'entre eux, Mesmer, vivait réfugié en Allemagne (2). Pourtant, le souvenir

(1) Arrêté une première fois et enfermé à l'Abbaye, le dévouement souvent célébré de sa fille Élizabeth lui sauva la vie, lors des massacres de Septembre. Arrêté de nouveau le 11 septembre, il fut exécuté le 25.

(2) A Meersbourg (grand-duché de Bade), où il mourut en 1815.

persistait, embelli, exagéré par le temps, de leurs miracles ou de leurs prophéties et la croyance de certains leur accordait encore une valeur bientôt démentie par les événements.

Or, cette même année, Petitot (1), publiant les œuvres posthumes et choisies de La Harpe, trépassé trente mois auparavant, y insérait un morceau, retrouvé par lui dans les papiers du critique et bien fait pour secouer l'indifférence ou déconcerter la raillerie des plus incrédules : la *Prédiction de Cazotte*.

L'opuscule est célèbre. Il mérite de l'être, pour la perfection de la mise en scène, la vivante et dramatique intensité du récit.

Au cours d'un souper, le Voyant levait pour

(1) Claude-Bernard Petitot (1772-1825), auteur de ces tragédies oubliées : *la Conjuration de Pison, Géta, Laurent de Médicis*, devint en 1800 chef du bureau de l'Instruction publique pour le département de la Seine. Nommé par Fontanes inspecteur général des Études en 1809, il remplit sous la Restauration les fonctions de directeur de l'Instruction publique.

Éditeur de la *Grammaire de Port-Royal*, des *Œuvres de Racine*, des *Œuvres posthumes de La Harpe*, etc., il est surtout connu pour deux grandes publications : le *Répertoire du Théâtre-Français* (1803-04, 23 vol. in-8°) et la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France* (1819 et suiv., 96 vol.), en collaboration avec Monmerqué.

chacun des convives le voile tragique de leur destinée.

« Il me semble que c'était hier et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit : la compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cours, gens de robe, gens de lettres, académiciens. On avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton..... Champfort nous avait lu ses Contes impies et libertins et les grandes dames avaient écouté sans même avoir recours à l'éventail. De là, un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de la *Pucelle,* l'autre rappelait des vers *philosophiques* de Diderot... Un des convives nous raconta en pouffant de rire que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la Révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie et l'on en vient à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter, les plus jeunes se réjouissent d'en avoir une espérance très vraisemblable et l'on

félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser. »

« Un seul des convives n'avait point pris part à cette orgie de la conversation et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, malheureusement infatué des rêveries des Illuminés. Il prend la parole et du ton le plus sérieux : « Messieurs, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. »

On lui répond par le refrain connu : « Faut pas être grand sorcier pour ça. » — Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera pour tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue?

— Ah! voyons, dit Condorcet : un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète*.

— Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous (1).

(1) Décrété d'accusation comme les Girondins, arrêté à Clamart et transféré à Bourg-la-Reine, l'illustre penseur que Joseph de Maistre appelle « le détestable Condorcet » s'empoisonna

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à dormir tout éveillé et l'on rit de plus belle.

— Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux*, mais quel diable vous a mis en tête ce cachot, ces poisons et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison?

— C'est précisément ce que je vous dis, c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi et ce sera bien le règne de la raison, car alors *elle aura des temples* et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la Raison.

— Par ma foi, dit Chamfort, avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temple-là.

— Je l'espère, mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un et très digne de l'être, *vous vous couperez les veines* de vingt-deux coups de rasoir et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après (1).

en effet dans sa prison, à l'aide d'un toxique contenu dans le chaton d'une bague qu'il tenait de son beau-frère Cabanis.

(1) Hérault de Séchelles avait demandé à Chamfort d'écrire des articles contre la liberté de la presse. Il s'y refusa, fut arrêté et conduit aux *Madelonnettes*. Au bout d'un mois on le relâcha. Ses sarcasmes, ses mots à l'emporte-pièce le signalèrent de nouveau à la vengeance du Comité de Salut public. On se présenta pour l'arrêter une seconde fois, mais il avait

On se regarde et on rit encore. — « Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais après vous les avoir fait ouvrir six fois dans un jour, après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolaï (1), vous mourrez sur l'échafaud; vous monsieur Bailly, sur l'échafaud (2).

— Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie, il vient d'en faire une terrible exécution, et moi grâce au ciel...

juré de mourir plutôt que de retourner en prison. Il se tira un coup de pistolet, et, comme il n'était pas mort, prit un rasoir et essaya de se couper la gorge. Un ami qui vint le voir le trouva tout sanglant et gardé par un gendarme : « Que voulez-vous, lui dit-il, voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main : on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Il raconta comment il s'était crevé un œil au lieu de se faire sauter la cervelle, charcuté le cou et balafré la poitrine sans réussir à trouver le cœur. « Enfin, conclut-il, je me suis souvenu de Sénèque, et en l'honneur de Sénèque j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi, je suis un pauvre diable et me voilà encore; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal; un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

Il mourut le 13 avril 1794, âgé de cinquante-trois ans, en disant à son ami Sieyès : « Je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

(1) Aimar-Charles-Marie de Nicolaï, premier président de la Chambre des comptes (1768), membre de l'Académie française (1789), guillotiné à Paris en 1794.

(2) Arrêté à Melun en juillet 1793, l'ancien maire de Paris fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort pour sa participation aux massacres du Champ-de-Mars, deux ans auparavant.

— Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud! (1).

« Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer.

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

— Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares?

— Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie* et la seule *raison*...

On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux.) Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante et vous savez bien qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries! »

— Oui, reprit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai... Et quand tout cela se passera-t-il?

— Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli...

— Voilà bien des miracles (et cette fois, c'était moi-même qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien?

— Vous y serez pour un miracle tout aussi extraordinaire, vous serez alors *chrétien*.

Grandes exclamations. « Ah! ricane Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels! (2).

La duchesse de Gramont dit alors : « Pour ça,

(1) Le poète des *Mois* fut guillotiné en même temps qu'André Chénier, le 25 juillet 1794.

(2) Arrêté comme suspect en 1793, La Harpe sortit en effet de prison, converti au catholicisme. L'élève chéri, le « singe » de Voltaire apporta désormais à défendre ses nouvelles convictions toute son acrimonie native.

nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans la Révolution. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous et notre sexe...

— Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte, c'est la fin du monde que vous nous prêchez.

— Je n'en sais rien, madame, ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos (1).

— Ah! j'espère que, dans ce cas-là, j'aurais du moins un carrosse drapé de noir.

— Non, madame, de plus grandes dames que vous iront, comme vous, en charrette et les mains liées comme vous.

— De plus grandes dames! Quoi! les princesses du sang?

— De plus grandes dames encore! (Ici un mouve-

(1) Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse de Gramont, sœur du ministre de Louis XV et protectrice de Chamfort. Arrêtée sous la Terreur, avec son amie, Mme du Châtelet, elle essaya vainement de la sauver. Elle gravit l'échafaud avec un courage hautain.

ment très sensible dans toute la compagnie et la figure du maître de la maison se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte.)

Mme de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur. »

— Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera...

Il s'arrêta un moment.

— Eh bien, quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative?

— C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France.

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand Mme de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui :

— Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre?

Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés.

— Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe?

— Oh sans doute!... mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

— Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : « Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même! » Et, dans le moment, une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces.

Et après cette réponse M. Cazotte fit sa révérence et sortit. »

*
* *

Cette révélation d'outre-tombe produisit l'effet le plus sensationnel. Nul ne mit en doute que la scène se fût bien passée à l'époque et de la façon qu'avait rapportée La Harpe. Du coup, le pauvre Cazotte en acquit un formidable renom de sorcier et d'oracle.

Comme après tout, il avait été aussi une victime, en 1817, en pleine réaction monarchique et religieuse, l'éditeur Bastien estima profitable de publier une réimpression de son œuvre (1).

(1) Quatre volumes in-8° avec gravures, chez Bastien, rue Poupée.

La fameuse *Prédiction* y figurait en bonne place avec un commentaire approprié.

Beuchot dirigeait alors le *Journal de la Librairie*, tout en travaillant à sa grande édition de Voltaire. A tant pratiquer l'auteur de *Candide*, il avait gagné un certain scepticisme à l'endroit des avertissements prophétiques. Il lui parut surprenant que le ciel eût jugé à propos d'impartir au chantre d'*Alvare* et de *Biondetta* une connaissance de l'avenir portée au degré que n'atteignirent jamais Daniel ou Isaïe, ni même ce Baruch qu'admirait si fort La Fontaine. Il s'en ouvrit à son ami Boulard, le fameux bibliophile, l'homme aux cinq cent mille volumes (1).

Boulard avait acheté à Petitot les manuscrits de La Harpe et fouilla dans ses cartons. Il retrouva le texte de la prophétie, mais augmenté d'un appendice autographe, supprimé par Petitot, qui indiquait clairement que la pièce avait été composée après la Terreur, probablement vers 1796.

Aussitôt après la sortie de Cazotte, le récit con-

(1) Un article du *Journal de Paris* (lundi 17 février 1817) avait également pu donner l'éveil à Beuchot.

tinuait sans interruption et s'achevait en façon d'apologue. La Harpe prenait la parole à son tour, répondant à un contradicteur anonyme :

« Quelqu'un m'a dit : est-il possible? ce que vous racontez là est-il vrai? — Qu'appelez-vous vrai? ne l'avez-vous pas vu de vos propres yeux? — Oui, les faits, mais la prédiction, une prophétie si extraordinaire?... — C'est-à-dire que ce qui vous paraît ici de plus merveilleux, c'est la prophétie. Vous vous trompez, le miracle, c'est cet amas de faits inouïs et monstrueux qui répugnent à toute théorie connue, qui font le renversement de toutes les idées humaines, même dans le mal, de tout ce qu'on connaissait de l'homme, même dans le crime. Voilà le prodige réel, *comme la prophétie n'est que supposée,* et si vous en êtes encore à voir, dans tout ce que nous avons vu, ce qu'on appelle une Révolution, si vous croyez que celle-là est comme une autre, c'est que vous n'avez ni lu, ni réfléchi, ni senti. En ce cas, la prophétie, *même si elle avait eu lieu,* ne serait qu'un miracle de plus, perdu pour vous comme pour les autres et c'est là le plus grand mal. »

Le 28 juin 1817, dans le *Journal de la Librairie*, Beuchot fit donc justice du prophétisme de Cazotte (1).

(1) Son article était ainsi rédigé : « On vient de réimprimer la prophétie de Cazotte, faite en 1788 et rapportée par La

Un doute, cependant, doit subsister encore. La *Prédiction* est un petit chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de La Harpe, — Sainte-Beuve l'a constaté avec raison, — tellement chef-d'œuvre qu'on peut trouver improbable qu'il en soit l'auteur.

Comment admettre, en effet, qu'un écrivain pompeux et glacé ait buriné ce récit nerveux, si vivant et scénique? Nodier en doutait déjà, sans pour cela croire au prodige. Suivant lui,

Harpe. Bien des gens paraissent encore ajouter foi à cette pièce et cependant voici la vérité. On a trouvé, il est vrai, dans les papiers de La Harpe, un écrit de sa main intitulé : *Prédiction de Cazotte faite en 1788*. M. Petitot, éditeur des *Œuvres posthumes et choisies de La Harpe*, dans lesquelles ce morceau parut pour la première fois, s'est permis de supprimer l'appendice à la fin de cette prophétie. Cependant cet appendice, aussi de la main de La Harpe, se trouvait sur le même feuillet et immédiatement à la suite de la prophétie, sans aucun intervalle, ni signe séparatif.

« M. Boulard, propriétaire de l'autographe de La Harpe, nous a permis d'en prendre lecture et copie. A l'endroit supprimé par M. Petitot, se trouvent deux barres, pour indiquer au compositeur de ne pas aller au delà. Mais le morceau supprimé était plus important à publier que tout le reste de l'écrit et devait nécessairement le suivre. Par respect pour la mémoire de La Harpe, M. Boulard se propose de le publier incessamment. La publication de la pièce entière prouvera que La Harpe n'a voulu tromper personne, et à l'avenir il ne sera plus permis d'abuser de son nom. »

Ajoutons, en passant, que ce projet demeura à l'état d'intention.

« il était facile à un esprit sagace et mûri, comme celui de Cazotte, de prévoir quel serait le sort des promoteurs de la Révolution et de conjecturer, avec les lumières du sens historique, la marche empirante des événements. Il ne faut pour cela qu'une profonde sensibilité, un jugement droit et une longue habitude de l'observation. »

L'hypothèse de Nodier est séduisante mais ne retient pas l'examen. La vie de Cazotte nous est connue ; il s'en faut que l'aimable, le doux halluciné ait jamais possédé le sens de l'histoire et de ses contingences, que lui prête trop gratuitement le romancier de *Trilby*, lui-même un tantet visionnaire.

Alors?... Je ne tiens pas le moins du monde à conserver à Cazotte son rôle de prophète et Charles Asselineau me paraît avoir plus probablement entrevu la vérité (1).

On peut inférer avec lui que « cet homme qui était toujours sur le trépied » dut improviser, certain soir de 1788, après dîner, « dans son langage merveilleux et fantastique », une

(1) Cf. *Bulletin du Bibliophile*, année 1868.

histoire *conjecturale* de la Révolution. La Harpe, présent à l'affaire et d'ailleurs mis en cause, en aura tracé la relation toute fraîche en rentrant chez lui (il avait ces manies de paperasseries et de notes) et conservé dans sa rédaction *immédiate* le mouvement, le ton, les expressions, la mise en scène. Plus tard, frappé par la justesse de certaines appréciations, il aurait ajouté les circonstances où chacun des convives trouva la mort, pour les intercaler dans l'entretien.

Bien entendu, ceci n'est qu'une explication, nullement une certitude. Y a-t-il d'ailleurs une certitude?... De toutes les choses sûres, affirme le mélancolique proverbe espagnol, la plus sûre est de douter!

II

UN FAUX BARDE D'ARMOR

(1839)

II

UN FAUX BARDE D'ARMOR

Certain après-midi d'octobre 1838, en son appartement du passage Sainte-Marie (1), Augustin Thierry, qui remaniait alors la cinquième édition de son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands,* reçut la visite d'un jeune érudit déjà signalé à son attention. Il se nommait Théodore Hersart de La Villemarqué, s'occupait d'antiquités bretonnes et passait pour avoir recueilli de bouche en bouche, parmi les paysans, un choix unique et prodigieux de chansons ou de poésies populaires.

Là-bas, au pays de Quimperlé, dans le vallon frais où babillent joyeusement les deux rivières jumelles, l'Isole et l'Ellé, les siens possédaient, au milieu des grands bois, l'antique

(1) Aujourd'hui rue Saint-Simon.

manoir de Kéransker. La couronne vicomtale timbrait son écu, à la herse sarrazine de sable sur champ d'or.

Dès son jeune âge, l'enfant s'était passionnément intéressé aux dramatiques *gwerzious,* aux *sonious* gracieux, qu'en échange de ses aumônes ou de ses médicaments les villageois reconnaissants venaient réciter à sa mère. Plus tard, le même enthousiasme continuait de transporter l'archiviste, frais émoulu de l'École des Chartes. Un ardent patriotisme local enflammait son cœur. Il rêvait d'éveiller de son long sommeil la poésie d'Armor, de la ressusciter de l'oubli des siècles, ainsi qu'avait fait Raynouard et que faisait Jasmin pour les lettres provençales.

C'était le temps où la nouvelle école historique, voyant dans les traditions populaires une survivance du passé, s'attachait à en réunir les témoignages. Michelet, Augustin Thierry, plus tard Henri Martin, glanaient où ils les rencontraient ces lambeaux d'autrefois : *duans, sagas, lais, ballades, cantilènes,* frustes essais de littératures encore bégayantes ; tout ce qu'on a depuis baptisé le *Folklore*. Ils y cherchaient à la

fois, avec un élément de pittoresque, la justification de leur système et la preuve de leur clairvoyance.

L'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France* réserva donc bon accueil à son visiteur. Il n'avait nulle raison de suspecter sa bonne foi et la cruelle infirmité qui avait éteint son regard devait, semble-t-il, le préserver de toute mystification.

*
* *

M. de La Villemarqué venait soumettre un texte à son appréciation. Il s'agissait d'une pièce en dialecte de Tréguier : *le Retour ou le Naufrage de Silvestik*.

Une mère s'y lamentait sur le sort de son enfant, parti à la guerre, au pays des Saxons, « sous les ordres du fils de la duchesse ».

« Une nuit que j'étais couchée et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils...

Seigneur Dieu, Silvestik, où es-tu maintenant?

J'ai, près de ma porte, une petite colombe blanche,

j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le nœud du ruban de mes noces et mon fils reviendra.

Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu loin, bien loin, par-delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?...

— Voici la petite colombe blanche de ma mère qui chantait dans le bois; je la vois qui arrive aux mâts, je la vois qui rase les flots.

Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement, dans trois ans et un jour, je serai près de mon père et de ma mère.

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent...

— Adieu, Silvestik, je ne te verrai plus! si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh! je les recueillerais, je les baiserais!

Elle n'avait pas fini de parler qu'un vaisseau de Bretagne, un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, vint se perdre à la côte.

Il était plein de morts et Silvestik était là; mais ni père, ni mère, hélas! ni ami n'avait fermé ses yeux. »

L'expédition du Conquérant remontant au onzième siècle, le découvreur de la ballade plaçait à cette époque sa rédaction première. L'allure du morceau séduisit l'historien. Il contenait force détails : la colombe blanche avec son ruban de noces, le nombre mystérieux des trois ans et un jour, le naufrage pathétique sous les

yeux de la mère, où devait trouver son compte un amoureux de la couleur locale. Dans le « fils de la duchesse » Augustin Thierry reconnut Alain Fergan, fils d'Havoïse (1), et crut pouvoir l'identifier. Jugeant la pièce « aussi intéressante au point de vue historique qu'au point de vue poétique », il remercia celui qui l'apportait et, l'acceptant pour véritable, l'inséra dans ses *Éclaircissements*.

*
* *

Dans la suite, une assez longue correspondance s'engagea entre l'illustre aveugle et celui qui réclamait sa protection. M. de La Villemarqué revint plusieurs fois au passage Sainte-Marie, puiser des encouragements et solliciter un appui. Il annonçait son dessein de publier les documents en sa possession, proclamait sa volonté d'élever ce monument à la gloire ignorée de la Bretagne lyrique. Lorsque le *Barzaz Breiz* (le Barde de Bretagne) parut en 1839,

(1) Cf. *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, chap. IV.

Augustin Thierry lui servit en quelque sorte de patron littéraire.

La mode était aux poésies populaires, Fauriel venait d'ouvrir le feu avec ses *Chansons grecques :* la réussite fut éclatante. Certes, on connaissait déjà les recueils bretons du chevalier de Fréminville (1) et d'Émile Souvestre (2), mais rien n'avait encore été donné d'aussi complet ni surtout d'aussi parfait. Cent poèmes et davantage, d'inspiration, de rythme et de forme variés, appartenant à toutes les époques du cinquième au dix-huitième siècle, faisaient du *Barzaz Breiz* la plus précieuse histoire poétique de la Bretagne à travers les âges. Il était impossible de rêver une anthologie plus riche et plus attrayante de compositions, tour à tour délicates, animées, charmantes et colorées.

Dans une longue et docte préface, citant les historiens grecs et latins, Diodore de Sicile, Hécatée, Ælien, Ammien-Marcellin, le poète Ausone, le grammairien Festus, le savant édi-

(1) *Antiquités de la Bretagne*, par le chevalier DE FRÉMINVILLE, 4 vol. 1832-37.

(2) *Les Derniers Bretons*, par Émile SOUVESTRE. — Paris, Charpentier, éditeur, 1835-37.

teur rappelait les origines de la poésie bretonne, fille des anciens bardes. Les vieux noms légendaires de Taliésin (1), de saint Sulio (2), d'Hyvarnion, de Gwench'lan (3), revivaient sous sa plume. Puis, après une érudite dissertation sur les dialectes et la prosodie celtiques, il contait son enfance émerveillée de récits au manoir paternel, les servantes, au rouet, débitant leurs histoires, et plus tard ses efforts, ses courses, sa longue chasse aux conteurs, ses randonnées de village en village. Il avait poursuivi sa glane aux pardons, aux foires, aux *liniéries,* aux veillées, aux fileries : les mendiants, les tisserands, les *pillaoueriens* ou chiffonniers avaient été ses plus actifs collaborateurs.

« Pour obtenir, affirmait-il, des textes aussi complets, aussi purs que possible, je me les faisais souvent répéter jusqu'à quinze et vingt fois. Telle était la méthode de Walter Scott, que j'adoptai pour mienne. »

Et les morceaux ainsi recueillis en Tréguier,

(1) Barde du pays de Galles auquel on attribue de nombreux poèmes. Les plus anciens remontent au douzième siècle.

(2) L'un des saints légendaires de l'ancienne Armorique.

(3) Bardes du neuvième siècle (?).

en Léon, en Cornouailles, ou en Vannes (1), constituaient une merveilleuse chronique versifiée. Toute la Bretagne rêveuse, féerique et légendaire revivait dans les chants d'épopée, les récits harmonieux qui magnifiaient ses exploits. C'était une exhumation somptueusement lyrique de ses héros et de ses gloires, depuis Grâlon, Arthur, Merlin, Noménöe jusqu'aux derniers chouans, en passant par Alain-Barbe-Torte, Jeanne de Montfort, le combat

(1) L'idiome celtique répandu sur divers points du territoire armoricain se divise en quatre dialectes : trégorrais, léonais, dialecte de Cornouailles et vannetais, celui-ci assez différent des autres pour qu'il soit difficile à un Breton de Quimper de comprendre un Breton de Vannes. Il appartient au groupe linguistique que M. Loth divise en deux rameaux : le *gaélique* et le *breton* proprement dit.

Au *gaélique*, se rattachent l'irlandais, l'écossais des Highlands et le dialecte de l'île de Man; au *breton*, le gallois, le cornouaillais et le breton armoricain.

Toujours, suivant M. Loth, « la limite des deux langues va de Plouha (près la Manche) à l'embouchure de la Vilaine, englobant dans le domaine du breton Guingamp, Pontivy, Locminé, Vannes. Il y a un siècle ou deux, on parlait breton dans une grande partie de la péninsule de Guérande; on ne le parle plus de ce côté que dans quelques hameaux avoisinant Batz. Il y a donc encore peu de temps, le breton dominait sur toute la côte sud, à peu près jusqu'à l'embouchure de la Loire. On remarquera que la ligne de démarcation fléchit considérablement vers l'ouest, à l'intérieur, et que sur la côte nord, le breton a perdu à peu près toute l'étendue des anciens évêchés de Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol. »

des Trente, Du Guesclin, Pontcalec et du Couëdic (1). Plus ingénieux que Bensérade qui voulait mettre l'histoire de France en rondeaux, l'éditeur du *Barzaz Breiz* réalisait un autre tour de force : il narrait en ballades toute l'histoire d'Armorique.

Le succès de son livre fut immense. De 1840 à 1867, six éditions successivement modifiées et augmentées ne l'épuisèrent pas. Il fut traduit en anglais et en allemand (2). « L'auteur, dit M. de Kerdrel, croyait ne tirer qu'un coup de pistolet et ce fut un coup de canon. Le monde entier l'entendit et reconnut la salve en l'honneur de la Bretagne. »

(1) Le chevalier Charles-Louis du Couëdic de Kergoualler (1740-1780), commandant de la frégate de trente-six canons *la Surveillante*. Ayant rencontré un bâtiment anglais de même force, *The Quebec*, il le fit sauter après un combat acharné. Il rentra victorieux à Brest, mais ne tarda pas à succomber aux suites de ses blessures.

(2) Première édition. *Barzaz Breiz*. Chants populaires de la Bretagne recueilllis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et des mélodies originales par Th. Hersart de la Villemarqué. Paris, Charpentier, 1839, 2 vol. in-8°; 3e édit. augmentée de trente-trois nouvelles ballades historiques, 1845, 2 vol. in-12 (Delloye). 4e édit. 1846, 2 vol. (Franck). 6e édit. 1867, un vol. in-8° (Didier). 10e édit. Paris, 1903 (Perrin). — Traduction anglaise de Tom Taylor; traductions allemandes de Moriz, Hartmann et Ludwig.

De fait, l'apparition du *Barzaz Breiz* marqua, de Nantes à Rennes, le signal d'une renaissance analogue à celle dont le Romantisme venait de doter la France.

Un réveil s'accomplit dans les esprits; un souffle de renouveau traversa le ciel breton.

L'influence du prestigieux recueil sur le mouvement des études celtiques fut incomparable. On rêva de reconstruire l'idéale cité d'Arthur; les grandes ombres sacrées de Gwench'lan et de Merlin se dressèrent à nouveau sur les horizons armoricains. L'engouement fut universel, et George Sand, dans les *Promenades autour d'un village,* criait son admiration :

« Une seule province de France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit. Nous voulons parler de la Bretagne. Le *Tribut de Noménöe* est un poème de cent quarante vers, plus grand que l'*Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain... En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui ôter son chapeau ! »

Comme il convient, d'ailleurs, un peu de ridicule vint se mêler à cette apothéose. Une acadé-

mie bretonnante, l'*Akademi Vreiz,* se fonda, qui acclama La Villemarqué pour son président ou plutôt pour *penn-sturier* (pilote). Des néophytes de bonne volonté en devinrent les *marc'hek,* c'est-à-dire les chevaliers. Son premier soin fut d'expurger la langue et de réformer l'orthographe. Elle proscrivit impitoyablement tout vocable qui décelait une origine française, pour y substituer des termes empruntés à l'Irlande ou au pays de Galles. Les mots celtiques se hérissèrent de consonnes rébarbatives. La tentative, étant puérile, échoua et l'*Akademi Vreiz* n'est plus aujourd'hui qu'un assez falot souvenir.

*
* *

Le triomphe de La Villemarqué devait nécessairement lui susciter des imitateurs. Dans toute la « Contrée de la Mer », les chercheurs se mirent en quête : d'abord un juge de paix de Perros-Guirec, M. de Penguern, puis M. Le Men, archiviste du Finistère, enfin un châtelain trégorrais, M. F.-M. Luzel. Ils aboutirent à d'inquiétantes constatations.

Les poésies populaires bretonnes se divisent en trois classes : *kantikou* ou cantiques, *soniou* ou chants lyriques, et *gwerziou* ou chants narratifs (1). Le *Barzaz Breiz* ne contenait presque absolument que ces derniers. Ce que leur dé-

(1) Il faut, suivant M. Louis Havet, discerner deux parts dans la littérature de la Basse-Bretagne : la littérature populaire pure, conservée uniquement par la tradition orale et la littérature semi-populaire écrite et imprimée, dont les auteurs sont des gens du peuple et composent pour le peuple. Cette dernière comprend des *chants* et des *mystères*. Les chants semi-populaires sont très nombreux; ils occupent en général une, deux, quatre, parfois dix ou douze pages et sont publiés sous forme de feuilles volantes. Plusieurs sont des cantiques, la plupart ont un caractère, non pas sans doute historique, mais narratif; ils racontent une légende chrétienne, parfois purement mythologique, un crime ou un malheur; en temps de calamité publique, ils constituent pour les paysans des notices plus ou moins véridiques, soit sur les événements, soit sur les hommes en vue.

Les *mystères* ou tragédies, bien qu'œuvres de longue haleine, sont en grand nombre. On en connaît plus de quarante, dont fort peu ont été imprimées. On les joue encore quelquefois et la *Sainte Tryphine* a été représentée à Saint-Brieuc en 1867.

Les sujets des chansons bretonnes, suivant la loi générale des poésies populaires, ne sont pas plus spécialement bretons que français, grecs, allemands ou slaves; ils se retrouvent, presque sous la même forme, dans la poésie populaire des races les plus différentes et les plus éloignées. Les noms propres, les détails insignifiants changent seuls; le fond et certains détails pittoresques se conservent et, avec une remarquable fidélité, se transmettent de génération en génération et de province à province.

couvreur avait si bien réalisé pour eux, ses émules le voulurent à leur tour entreprendre pour les *sonious*.

Mais alors, un étrange phénomène les surprit. Toutes les fois qu'ils étaient amenés à citer aux paysans quelques fragments du *Barzaz Breiz,* leur auditoire ne les comprenait pas ou, s'il venait à reconnaître partiellement certains d'entre eux, il fallait sans pitié en émonder les plus charmantes fleurs poétiques.

« Ce que j'affirme, écrivait M. Luzel, c'est que le peuple ne chante plus ces poèmes tels que M. de La Villemarqué les a donnés et même qu'il en a désappris les plus parfaits, en admettant qu'il les ait jamais connus. »

Et, sans vergogne, il émettait les doutes les plus formels sur l'authenticité du recueil tout entier (1).

Le savant, ainsi suspecté, conservait une tranquille assurance; les éditions de son livre se succédaient sans qu'il daignât se départir

(1) Cf. *Documents pour servir à l'étude et à l'histoire de la langue bretonne Gwerzious Breiz Izel. Chants populaires de la Basse-Bretagne,* recueillis et traduits par F.-M. Luzel. (Paris, Franck, édit. 1868.)

d'un dédaigneux mutisme, et l'Académie des Inscriptions semblait lui donner raison en lui ouvrant ses portes en 1858 (1).

Hélas! bientôt les preuves s'accumulaient, MM. d'Arbois de Jubainville, Louis Havet entraient en lice à leur tour.

On soumit le fallacieux ouvrage aux investigations d'une critique rigoureuse. L'infatigable M. Luzel retrouva quelques-uns des *gwerzious* qui figuraient au *Barzaz Breiz,* originaux réels ceux-là, mais combien misérables auprès de leurs imitations fleuries. *Le Retour de Silvestik,* qui avait si bien abusé Augustin Thierry, se réduisait au récit des malheurs d'un soldat enrôlé contre la volonté des siens (2). La pièce n'était pas de 1066,

(1) Ce fut, à vrai dire, en qualité d'académicien libre.

(2) Dans le chant populaire dont M. Luzel a publié deux versions, il n'y a point de jeunes gentilshommes, mais un capitaine qui a versé à *Silvestik* sa prime d'enrôlement; *Silvestik* ne doit pas revenir au bout de trois ans et un jour, mais au bout de deux semaines. Il n'est pas question de sa mère. C'est son père qui soupire après son retour : « Adieu donc, *Silvestik;* si vous étiez resté à la maison, nous serions riches. » *Le creux du rocher de la colline* est remplacé par le trou d'un mur, *la colombe blanche* par un modeste passereau et il n'est pas question du *ruban de noces.* Point davantage de *fils de la duchesse. Silvestik* est allé non pas au *Pays des Saxons,* mais

mais plus modestement du dix-huitième siècle. Le *Tribut de Noménöe,* la *Marche d'Arthur,* la *Submersion de la ville d'Is,* ces joyaux étaient d'invention pure (1). La tradition orale n'avait

à Metz-Saint-Laurent, c'est-à-dire à Metz en Lorraine. La fin de l'histoire est adoucie : voici les dernières lignes :

« Pendant que le père affligé se lamentait, son fils chéri *Silvestik* était sur le seuil à l'écouter.

« Taisez-vous, dit-il, taisez-vous, père de bon naturel : ne versez plus de larmes : voici votre fils.

« Ne versez plus de larmes, voici votre fils qui revient de l'armée ; pardonnez-moi, mon père.

« Prenez *ma pipe et mes deux pistolets* : je vous les donne pour votre pénitence.

« Afin que vous ne puissiez dire que vous avez nourri un fils pour vous affliger. Pardonnez-moi, mon père. »

Si M. de La Villemarqué avait publié une version aussi peu tragique, nous aurions été privés de la phrase émue qui termine ses *Notes et éclaircissements* dans la première édition (t. Ier, p. 111) : « La colombe messagère de la colline ne lui rapporta qu'un rameau d'espérance trompeuse que le vent des tempêtes devait effeuiller et flétrir avec ses derniers beaux jours et ses dernières joies de mère. » (Louis Havet, art. cit.)

(1) Voici l'opinion de M. Le Men dans l'*Athenæum* :

« Les chants dont l'ouvrage se compose peuvent être rangés sous deux chefs : 1° Prétendues vieilles histoires comme la *Prophétie de Gwench'lan,* la *Marche d'Arthur,* la *Submersion de la ville d'Is,* le *Tribut de Noménöe,* le *Vin des Gaulois,* lesquelles, je considère toutes comme étant simplement des pièces fabriquées et fausses. Il est remarquable que celles qu'on représente comme les plus anciennes soient les plus parfaites de la collection....; 2° les chants dont les prototypes sont connus, mais qu'on a altérés pour leur donner un caractère historique... Pendant les vingt dernières années, j'ai traversé toutes les parties de la Bretagne et particulièrement le Finis-

pas transmis de chants bretons antérieurs au quatorzième siècle. Bien plus, on ne trouvait pas trace dans les *gwerzious* populaires d'un seul grand nom historique. Les seuls personnages qui y figurent sont, ou des gentilshommes bretons obscurs, quelquefois des saints, très rarement des héros originaires de provinces lointaines, mais toujours fameux par des aventures privées et non par des actions publiques. Que devenait dans tout cela « l'histoire poétique » de la Bretagne ? Tous les noms de gloire inscrits au *Barzaz Breiz* n'étaient plus qu'autant de clinquants oripeaux dont un fabricant trop avisé avait habillé le plus mensonger des néants.

Historiquement faux, le *Barzaz Breiz* l'apparaissait aussi philologiquement. La langue en était épurée, archaïsée, les mots français rem-

tère, j'ai passé bon nombre de jours dans les localités même où M. de La Villemarqué déclare avoir recueilli ses vieilles chansons et ses vieux poèmes ; pour moi, je n'ai jamais eu la chance d'en rencontrer la moindre trace. Je me suis informé auprès des personnes qui connaissent le mieux nos coutumes et nos mœurs bretonnes, je me suis adressé aux inspecteurs des écoles primaires que le ministre de l'Instruction publique chargea en 1851, 52, 54 de recueillir les chants populaires dans les districts ruraux ; ils m'ont fait la même réponse... » — (*Athenæum* du 11 avril 1868.)

placés par leurs équivalents gaéliques oubliés, les traits vulgaires soigneusement éliminés, les idées chevaleresques et raffinées remplaçaient les sentiments rustiques.

Le doute n'était plus permis; à chaque page, le procédé de l'auteur se dénonçait sur le vif. Quand il ne l'imaginait pas en entier, il altérait, remaniait, embellissait la pièce authentique, substituant des noms célèbres aux inconnus, semant le pittoresque et la couleur locale, interpolant ou violentant les textes pour les coincer dans un cadre voulu et adapter à des personnages historiques des récits qui leur étaient étrangers à l'origine.

Au Congrès celtique de Saint-Brieuc, en 1872, les conclusions de M. Luzel, confirmées depuis par les travaux de MM. N. Quellien et Anatole Le Braz, furent péremptoires (1) : le *Barzaz Breiz* devait, au pays du pastiche, aller rejoindre *Ossian,* la *Guzla* (2), l'auteur inconnu de l'*Hymne des Cantabres,* Garay de Montglave

(1) Cf. F. M. Luzel, *De l'authenticité des chants du Barzaz Breiz.* (Saint-Brieuc, 1872.)

(2) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires :* chap. I et VIII. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

avec le *Chant d'Altabiscar,* et Mary-Lafon avec celui d'*Hannibal.*

La Villemarqué est mort en 1895 sans avoir jamais avoué l'aimable supercherie à laquelle il devait sa fortune.

Si, bien que l'affirme une morale par trop utilitaire, la fin ne justifie pas toujours les moyens et qu'il ait eu le tort originel d'employer un procédé fâcheux pour se lancer au succès, il serait excessif, même pour un celtisant, de lui conserver une rigueur trop obstinée.

« La production de documents faux, a dit Gaston Pâris, a quatre causes principales : l'intérêt, la vanité, la religion, le patriotisme. »

Pour ce dévot des grandeurs bretonnes, le mobile ne peut être mis en doute. Il dut rêver pour sa chère province d'un cycle de ballades épiques, que des bardes ambulants, des homérides en sabots allaient chanter de porte en porte, par les campagnes d'Armor.

Un beau jour, cet auto-suggestionné anima lui-même ses fantômes et peut-être, comme Chatterton, avait-il fini par croire à leur réalité. Il s'en rencontre de splendides dans le nombre.

Le *Barzaz Breiz* abonde en beautés de premier ordre, et Brizeux, le plus grand des lyriques bretons, lui doit cette sorte d'exaltation mystique, qui est le meilleur de son inspiration.

Si l'archéologue, le linguiste et l'historien disparaissent, l'artiste survit tout entier et il nous faut beaucoup pardonner à l'heureuse fraude par quoi se manifesta un grand poète.

III

LA PRODIGIEUSE BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE FORTSAS (1840)

III

LA PRODIGIEUSE BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE FORTSAS

(1840)

Les amoureux d'hôtels de ville et les amateurs de beffrois dédaignent de s'arrêter à Mons. La capitale du Hainaut a mauvaise réputation auprès des touristes. Son renom de centre minier nuit à son prestige pittoresque. Une ville noire, songez donc!... Et quant à la campagne d'alentour, tout ce pays borin, creusé de fosses et de galeries, souillé de poussières et de fumées, où les cheminées énormes, la charpente haut dressée des puits d'extraction déshonorent le paysage, on conçoit que son attirance soit médiocre sur les curieux qui viennent, en Belgique, chercher autre chose que des jouissances industrielles.

Namur, du moins, a la Meuse et sa vallée ; les

« beurtias » et les « terris » montois sont d'une séduction moins souriante.

Pourtant un tel ostracisme doit sembler excessif.

Mons est accueillante à l'étranger, la bienveillance de ses habitants leur dispense, à l'ordinaire, une courtoise hospitalité ; la nef ogivale de Saint-Waudru a du style et de la majesté, l'hôtel de ville s'avère, comme il convient, du gothique le plus flamboyant. En outre, et ce qui devrait suffire à lui concilier largement l'indulgence des lettrés, depuis le jour où Thierry Maërtens établit à Alost sa première imprimerie (1), la cité wallonne est peut-être, dans toute la Belgique, celle où s'est le mieux conservé l'amour du livre et le culte des belles éditions. Les bibliophiles s'y rencontrent nombreux et les bulletins de leur société attestent, chaque année, l'importance de leurs travaux comme la richesse de leurs trouvailles.

En 1840, ces amateurs de « livres vielz et

(1) Thierry (ou Diertz en flamand) Maërtens (1450-1534), le plus ancien des grands imprimeurs des Pays-Bas. Le premier livre où paraît son nom, avec celui de Jean de Westphalie, son associé, est de 1474.

anticques » avaient élu pour président leur collègue Rénier Chalon.

Jeune encore, n'ayant pas écorné la quarantaine, celui-ci justifiait déjà une réputation d'érudit bibliographe et de numismate distingué. Il était fonctionnaire, émargeait au ministère des finances en qualité de receveur des contributions, percepteur de la taxe sur les chiens, un « cacheux d'tailles, » comme on dit en patois, mais se délassait de ses labeurs fiscaux en publiant force monographies savantes : une *Chronique du bon chevalier messire Gilles de Chin,* ou les *Mémoires de Jehan, seigneur de Haynin et de Louvignies*.

Au moral, c'était un homme affable et de relations faciles, volontiers ironique pourtant dans ses propos, l'air tout à la fois bénin et mordant, patelin et ambitieux, moitié mouton et moitié loup, synthétisant en somme assez bien le caractère wallon, plus proche qu'on ne le croit de l'esprit méridional, par sa gaîté, son entrain, son amour de la plaisanterie un peu grasse d'allure et qui dissimule toujours une malice aiguisée.

Ce penchant à la facétie allait inspirer au

président des bibliophiles montois l'idée d'une étonnante mystification, où se prit à l'envi toute la gent livresque, les dévots grands et petits des Alde, des Paul Manuce, des Elzevier et des Plantin : bibliothécaires, archivistes, cataloguistes et bouquinistes, tous les amants aussi de reliures somptueuses, tous ceux que transporte la pensée des plats incrustés de miniatures, qu'émerveille la vue des couvertures rehaussées d'or, de portiques à froid ou d'arabesques en relief, que fascine la ciselure des coins émaillés et des fermoirs niellés, qu'éblouit l'éclat des tranches guillochées et des nervures ouvragées : mirobolante attrapoire, qui devait jeter l'émoi jusque dans les conseils de gouvernement et rendre, du même coup, le nom de son auteur fameux bien au delà des frontières de sa Belgique natale.

*
* *

Le 10 juillet 1840, imprimé par les soins du libraire Emmanuel Hoyois, partait sous bande, à l'adresse des plus notoires amateurs, un

extraordinaire catalogue annonçant une vente prochaine. Tiré seulement à cent trente-deux exemplaires, — l'auteur de ce volume a la bonne fortune d'en posséder un, — il est aujourd'hui devenu introuvable et s'intitulait explicitement : « *Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres, provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J.-N.-A. de Fortsas, dont la vente se fera à Binche, le 10 août 1840, à onze heures du matin, en l'étude et par le ministère de Me Mourlon, notaire, rue de l'Église, n° 9.* »

Un avertissement liminaire fournissait aux intéressés les plus alléchantes précisions : « Presque toutes les bibliothèques formées depuis cinquante ans, annonçait-il, ont été servilement calquées sur la *Bibliographie instructive de Debure* (1). Un goût tout à fait opposé à ce servilisme, une pensée de bibliomane exclusif a, au contraire, présidé au choix de la collection unique que nous exposons aujourd'hui aux

(1) Guillaume-François Debure, libraire et bibliographe français (1731-1782), auteur de la *Bibliographie instructive ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers* (1763-1768), ouvrage, encore aujourd'hui, très estimé.

Son cousin G. Debure (1734-1820) a rédigé les catalogues de ventes célèbres.

enchères. M. le comte de Fortsas n'admettait, sur ses tablettes, que des ouvrages inconnus à tous les bibliographes. C'était sa règle invariable, règle dont il ne s'est départi jamais. Avec un pareil système, on conçoit que la collection formée par lui, bien qu'il y ait consacré pendant quarante ans des sommes considérables, ne peut être fort nombreuse. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'il expulsait impitoyablement de ses rayons des volumes payés au poids de l'or, des volumes qui eussent été l'orgueil des amateurs les plus exigeants, sitôt qu'il apprenait qu'un ouvrage, jusqu'alors inconnu, avait été signalé dans quelque catalogue. Cette triste découverte était indiquée sur son inventaire manuscrit, dans une colonne à ce destinée, par ces mots : *Se trouve mentionné dans tel ou tel ouvrage,* etc ; puis *vendu, donné,* ou (chose incroyable si l'on ne savait jusqu'où peut aller la passion des collectionneurs) *détruit!*

« La publication des *Nouvelles Recherches,* de Brunet (1), fut, pour notre bibliomane, un

(1) Brunet (Jacques-Charles), célèbre libraire et bibliographe français (1780-1867), qu'il ne faut pas confondre avec son confrère et homonyme Pierre-Gustave. Il est l'auteur du

coup bien sensible, et qui, sans doute, n'aura pas peu contribué à accélérer sa fin. Elle lui fit perdre, en une fois, le tiers de sa chère bibliothèque. Depuis lors, il semblait dégoûté des livres et de la vie ; il ne fit plus une seule acquisition, mais le bulletin de Techner venait de temps en temps encore éclaircir les rangs déjà bien dégarnis de son bataillon sacré. »

Une courte biographie du trépassé complétait ce boniment amorceur : « Jean-Népomucène-Auguste Pichauld, comte de Fortsas, né le 24 octobre 1770, en son château de Fortsas, près de Binche-en-Hainaut, est décédé au lieu même de sa naissance et dans la chambre où il avait reçu le jour soixante-neuf ans auparavant, le 1er septembre 1839. Tout entier à ses livres, il avait vu (ou plutôt il n'avait pas vu) passer trente années de révolutions et de guerres, sans se déranger un instant de son occupation favorite, sans sortir en quelque sorte de son sanctuaire. C'est pour lui qu'on aurait dû imaginer la devise : *Vitam impendere libris*. »

fameux *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (1810), auquel les *Nouvelles Recherches bibliographiques* vinrent, en 1834, servir de complément.

On lui doit aussi de savantes recherches sur Rabelais.

Tout de suite l'étonnement d'abord, puis l'émotion, grandirent au camp des *bibliofous*.

Jean-Népomucène, comte de Fortsas, était parfaitement ignoré, mais bien des collectionneurs n'ont-ils pas accoutumé de ne point divulguer leurs trouvailles, de se dissimuler eux-mêmes dans une ombre propice? D'ailleurs, l'ingénieux artisan de cette pipée colossale l'avait préparée avec une science consommée, doublée d'une connaissance parfaite des goûts et des caractères de ceux qu'il voulait prendre à ses gluaux, tous pour la plupart ses familiers et ses amis.

Il savait leur marotte favorite, le fort et le faible de leur passion, avait cuisiné de longue date son canard bibliophilique.

Aussi, quels étonnants numéros recélait le catalogue Fortsas, cinquante-deux volumes seulement, mais quels volumes, des reliques inouïes, d'inestimables trésors! En façon de commentaires, des notes traîtresses, force détails d'une vraisemblance perfide aiguisaient la curiosité, aiguillonnaient le désir, incendiaient la manie.

Chacun de ces bouquins fantastiques s'adressait à quelqu'un et lui allait droit au cœur. Pour acquérir le plus humble d'entre eux, le moins

fanatique eût vendu son meilleur, peut-être même jusqu'à son seul habit!

Avec quels battements de cœur, après l'annonce d'un *Corpus juris civilis* d'Elzevier, exemplaire unique imprimé sur peau et divisé en quatre volumes, magnifique reliure de maroquin rouge aux armes de Hollande, avec quel frémissement ne lisait-on pas cette observation provocatrice : « Sur la garde du premier volume, une note signée D. Elzevier nous apprend que cet exemplaire, le seul imprimé sur peau, a été confectionné pour les États de Hollande et à leurs frais. L'exécution de cet ouvrage est admirable et c'est peut-être le plus beau livre qui existe. Je l'ai acheté, le 19 février 1802, d'un juif d'Amsterdam, pour la modique somme de deux mille florins; mon ami sir Richard Hebert m'en a plusieurs fois offert mille livres sterling. »

Techner, le plus grand docteur ès livres de l'époque, l'opulent libraire, prédécesseur des Conquet, des Morgan et des Fontaine, en gagnait de cruelles insomnies.

La mention de certain in-octavo, relié en chagrin vert, avec fermoir à clé, d'argent

doré : « *Mes campagnes aux Pays-Bas, avec la liste, jour par jour, des forteresses que j'ai enlevées à l'arme blanche.* Imprimé par moi seul, pour moi seul, à un seul exemplaire et pour cause », jetait l'alarme dans une noble famille.

— Achetez, je vous en conjure, à tout prix, les sottises de mon polisson de grand-père, mandait la princesse de Ligne à M. Voisin, archiviste de l'Université de Gand (1).

Une note insidieuse du fameux catalogue justifiait cette inquiétude : «Liste plus que curieuse, expliquait-elle, des bonnes fortunes du Prince. Le maréchal de Richelieu lui avait sans doute donné l'idée de ce singulier inventaire. »

Et sur combien d'autres joyaux sans pareils ne s'enflammaient pas encore de doctes convoitises !

Le Sardanapale de ce temps (à la sphère) 1/12, 1699, satire hollandaise contre Louis XIV, pièce infâme du mystérieux Corneille Blessebois et les *Mémoires de l'abbé de Mouson,* résident de

(1) Le choix du mandataire n'était pas heureux. Bien qu'il fût un fort savant homme, M. Voisin, en effet, était connu pour sa naïveté. On l'avait surnommé l' « Enfant de chœur de la librairie ».

France à Liège pendant les troubles du dix-septième siècle, — le seul exemplaire connu qui fût complet, — tournaient la tête à M. Polain, le savantissime conservateur des archives provinciales liégeoises (1).

M. Van de Weyer, ministre de Belgique à Londres, faisait, par son secrétaire de légation, réclamer l' « *Évangile du citoyen Jésus, purgé des idées aristocrates et royalistes et ramené aux vrais principes de la raison, par un bon sans-culotte.* Arras, an III de la République, œuvre du conventionnel Joseph Lebon, » en même temps que « l'*Estériade,* poème dédié à S. A. Mgr Alexandre Farnèse, gouverneur et capitaine général des

(1) Polain (Mathieu-Lambert), historien, né à Liège le 25 juin 1808, mort dans cette ville, le 4 avril 1872. Remarqué pour son ardeur à embrasser, en 1830, la cause de l'indépendance belge, il fut nommé secrétaire de l'Hôtel de ville de Liège. C'est alors qu'il écrivit la brochure qui devait asseoir sa réputation : *De la souveraineté indivise des évêques de Liège et des États Généraux sur la ville de Maëstricht* (1831). Archiviste adjoint de la province en 1833, archiviste titulaire en 1835, en remplacement de Rossins, il conserva ce poste, pendant un quart de siècle.

Son ouvrage le plus connu est les *Récits historiques sur l'ancien pays de Liège*, écrit dans la forme pittoresque adoptée par Augustin Thierry dans ses *Récits des temps mérovingiens.*

Il fut élu en 1847 à l'Académie Royale de Belgique.

Pays-Bas, par son très humble servant François Brassart, poète lauréat, le *Ronsard belgien*. A Mons, en Haynau, 1584, petit 1/8° maroquin rouge aux armes des Farnèse ».

Un brave numismate hennuyer, M. Serrure, réalisait des valeurs pour s'offrir l' « *Assiette et description de la terre et seigneurie de Rummen*, par dom Cornélius Van Sheepdaal. Maestricht, Jean Nypels, 1615, petit 1/12, 88 pages et deux planches représentant des monnaies de Rummen, très riche reliure ancienne en satin cramoisi, aux armes de Rummen, brodées soie et or (1). »

(1) Citons encore, entre autres *pièces uniques* mentionnées au fabuleux catalogue :

N° 3. — *Brief discours d'un esprit, lequel sous la forme d'un cerf, espouvanta moult la citez de Toloze.* — A Toloze, chez la veufve Colomier, 1619, petit in-8°, 77 pages. (Ce petit livre est du fameux démonographe *Sébastien Michaelis*. Il en parla plusieurs fois dans son *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente*. Lyon, 1623.)

N° 7. — *Histoire de la mort glorieuse du saint martyre* (sic) *Annessens, décapité à Bruxelles, le 9 de septembre 1719, par ordre du tiran* (sic). Prié in-8°, 50 pages. Sans lieu ni date, relié en veau ancien; deux piqûres de vers dans la marge d'en bas.

N° 35. — *Poésies de Carême* (du sieur Poisson), à la Trappe, chez Lafriture (Mons, Henri Bottin), 1779. Volume inachevé, demi-reliure, dos et coins de maroquin bleu. (Par F.-A. Poisson dit *le poète*, né à Mons en 1725, mort dans la même ville en 1788. Le genre favori de ce poète était la satire et l'épigramme dont, trop souvent, la méchanceté faisait tout le sel. Non content d'avoir colporté et lu de tous côtés son

Dans sa boutique de la rue de Nimy, à Mons, le libraire Hoyois, complice de l'aventure et

manuscrit, Poisson, tout comme un autre, voulut se voir imprimé tout vif. Par malheur pour sa gloire, le conseil eut avis de cette édition clandestine; et comme quelques perruques de ce respectable corps étaient assez mal traitées dans ses rimes, on fit saisir le livre avant qu'il eût vu le jour. Mon exemplaire, *seul* échappé à la brûlure générale, provient des héritiers de l'auteur.)

N° 43. — *Les suites du plaisir, ou desconfiture du grand Roi dans les Païs-Bas.* Au Ponent (Hollande), 1686, in-12, 152 p., fig.; mar. noir doré s. tr. (Libelle d'un cynisme dégoûtant à l'occasion de la fistule de Louis XIV. Une des figures représente le *derrière royal,* sous la forme d'un soleil entouré de rayons, avec la fameuse devise : *Nec pluribus impar.*)

N° 47. — *Disputatio philosophica, qua anonymus probare intitur homines, ante peccatum, sexum non habuisse.* Coloniae Allobr. apud J. Tornaisium. MDCVII, in-4°, 48 p., fig., demi-reliure, non rogné.

(Cet ouvrage a appartenu à Leibniz, dont il porte la signature et plusieurs notes autographes.)

N° 69. — *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, leur Messie, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI, leur roi.* In-8°, 89 p., sans lieu ni date (Mons, Monjot, 1794), demi-reliure, dos de maroquin.

(Cet ouvrage est du P. Charles-Louis Pischart, dominicain, natif de Blainville en Lorraine. Il a valu à son auteur, âgé de quatre-vingt-quatre ans, d'être fusillé le 29 thermidor an II sur la grande place de Mons, par suite d'un jugement rendu la veille par les sieurs Bar, Defrise et Lelièvre, *jugeant révolutionnairement en leur honneur et conscience* (sic).)

N° 109. — *Aventures galantes du capitaine Blainville pendant son séjour à B...* (Bruxelles) 1746, petit in-12 de 369 p. sans indic. de lieu. Maroquin bleu doré sur tranche.

(Piquantes révélations — vraies ou fausses — sur la haute société de Bruxelles à cette époque, dans le genre des *Amusements* de Chevrier, mais plus fort.)

chargé de recueillir les offres, se voyait assailli de lettres et de requêtes, quémandant les renseignements, fixant des prix d'acquisition. Techner, encore que Nodier, son ami, eût flairé la supercherie, proposait 4 000 francs du *Corpus juris* elzévirien. Toute la bouquinerie française et belge se mettait en mouvement : Crozet, le libraire de la Bibliothèque royale, quai Malaquais, les Castiau de Lille, les Castermann de Tournay, les Deek de Bruxelles, les Maelcamp d'Anvers.

Qu'est-ce que Binche? Où est-elle située? Comment peut-on s'y rendre? interrogeaient fiévreusement les correspondants.

Et leurs enchères continuaient de pleuvoir : quinze cents francs pour un « *Mystère de Monseigneur Sainct Denys,* à neuf personnages, in-folio oblong sans date » ; cinquante louis pour un *Roman de Mélusine* imprimé à Audenarde en 1481.

D'aucuns, parmi les plus enragés, se risquaient au voyage, réclamant vainement à tous les échos l'étude de Me Mourlon et le mystérieux château du comte de Fortsas.

Un gros allemand, Jacob Ketel, vint tout

exprès de Cologne. Il baragouinait à peine le français et parce qu'on le supposait Flamand, la seule réponse qu'il obtenait à ses questions furieuses était un : « Je ne sais pas, monsieur » bien poli, dans la langue d'Henri Conscience : *Ik kan niet verstaen mynheer*. Il regagna ulcéré les bords du Rhin.

Le 1er août, huit jours avant la date fixée pour la vente mémorable, MM. les aubergistes de la bonne ville de Binche, *Lion Rouge, Soleil d'Or* et *Grand Monarque,* s'affairaient déjà à leurs fourneaux. Ils attendaient la venue des hôtes les plus illustres. MM. Techner, Nodier, Quérard, Arthur Dinaux (1), le bibliophile Jacob, Merlin, Le Glay, Duplessis ; les *Bibliophiles français,* le marquis de Château-Giron en tête, tout le club de Roxburg et la *Camden Society* conduite en masse par sir Phillips de Middlehill, avaient annoncé leur arrivée.

(1) Dinaux (Arthur-Martin), érudit et bibliophile, né à Valenciennes, le 8 septembre 1793, mort à Montataire (Oise), le 15 mai 1864. Fondateur et directeur des *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, son principal ouvrage, en quatre volumes, s'intitule *Recherches sur les trouvères artésiens, cambraisiens, brabançons et du Tournains.*

Les *Sociétés badines* sont un travail posthume recueilli et mis en ordre par G. Brunet (1867).

Bien plus, le baron Frédéric de Reiffenberg, conservateur en chef des Bibliothèques royales à Bruxelles et membre de l'Académie de Belgique (1), avait mandé au bourgmestre ahuri, qu'il venait d'obtenir les plus larges crédits du ministère, à l'effet d'acquérir les merveilles qui jetaient sur sa commune un lustre aussi éclatant.

Le gouvernement de Léopold Ier entendait conserver, pour le pays, un trésor qui constituait à ses yeux un véritable patrimoine national.

(1) Frédéric-Auguste, baron de Reiffenberg, né à Mons en 1795, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près Bruxelles, en 1850, historien et polygraphe. Il fut d'abord officier et servait comme lieutenant dans les rangs de l'armée anglo-néerlandaise (brigade hollando-belge Bylandt) à la bataille de Waterloo. Esprit des mieux cultivés, adonné de bonne heure à l'érudition, il devint successivement, après avoir quitté l'armée : professeur de philosophie à l'université de Louvain (1822), de Liège (1825), conservateur enfin de la Bibliothèque de Bruxelles et membre de l'Académie royale. Le plus important de ses ouvrages est son *Histoire de l'Ordre de la Toison d'Or* (1830). La légèreté de son caractère, une regrettable absence de scrupules lui valurent un fort déplaisant déboire. La publication qu'il entreprit, sous son nom, des manuscrits laissés par P.-A. Ernst, curé d'Afden, fit scandale, le plagiat ayant été reconnu évident.

*
* *

Cette fois, la mesure était comble et la plaisanterie, à se prolonger plus longtemps, menaçait de dépasser les bornes. En outre, le prudent Hoyois craignait des représailles et, commerçant avisé, tremblait pour ses vitrines. Son trop facétieux associé résolut d'arrêter les frais.

Trois jours plus tard, un journal de Mons, *l'Émancipation,* publiait cet avis, répété sur un feuillet imprimé, largement distribué par la poste : « Le public est informé que la belle bibliothèque de M. le comte de Fortsas ne sera pas vendue aux enchères. MM. les amateurs l'apprendront sans doute avec regret, mais cette précieuse collection ne sera pas perdue pour le pays : elle a été acquise par la ville de Binche pour sa bibliothèque municipale. »

La bibliothèque de Binche!... C'était couronner la bouffonnerie par une charge nouvelle. Binche est un grand village (1) et n'a

(1) *Était,* du moins, en 1840... Binche compte aujourd'hui 12 000 habitants; les femmes y travaillent surtout à la fabrication des « fleurs à plat » pour dentelles de Bruxelles.

jamais rien possédé qui ressemblât à un dépôt public. Les yeux les plus aveuglés furent bien obligés de se dessiller; le comte de Fortsas s'en fut au pays d'illusion rejoindre le baron de Crac son très glorieux émule.

A leur tour, les mystifiés se montrèrent gens d'esprit en ne se fâchant point. Ils acceptèrent gaiement leur infortune et prirent, Reiffenberg en tête, le bon parti de railler leur mutuelle crédulité. Firent-ils pas mieux que de se plaindre! D'ailleurs, ils pouvaient se consoler en pensant que le fabuleux catalogue constituait déjà, pour ses heureux possesseurs, une jolie friandise de bibliophile.

Quant au jovial inventeur de cette joyeuseté, il poursuivit en paix une vie qui devait être fort longue, menant de front à la fois la numismatique avec l'érudition. La liste est fournie de ses doctes travaux, et pourtant, ce n'est pas à la science qu'il doit le plus clair de sa notoriété. Ses compatriotes ignorent probablement l'*Histoire des seigneurs de Florennes,* ils n'ont pas oublié le fondateur de l'illustre secte des *Agathopèdes,* « société gastronomique et *sauciale* » dont les prouesses goguenardes sont demeurées

légendaires à Bruxelles (1). *Vanitas vanitatum...* et le mystificateur impénitent survit à l'écri-

(1) L' « illustre société » des *Agathopèdes* ou vulgairement des *Bons enfants* (Ἀγαθὸι παίδὲς) fut fondée, vers 1850, par Rénier Chalon, assisté de l'excentrique écrivain Guillaume Gensse. Les statuts de l'ordre parodiaient ceux de la franc-maçonnerie. Les membres étaient baptisés *Frères Voraces*, en abrévation les F. V. suivis de cinq points symboliques, ainsi disposés: ·: Les principaux dignitaires portaient le titre de *Pourceau Grand Maître*, de *Gastrologue* et de *Grand Veneur*.

Le local de la société, composée des Frères Voraces « ayant fait preuve de gloutonnerie en toutes choses », s'appelait *Ménagerie*. La ménagerie elle-même, en imitation burlesque de l'Académie royale, était divisée en trois classes : la classe des *Sciants* (sciences); la classe des *Bêtes laides* (belles-lettres) et celle des *Beaux Anes* (beaux-arts).

L'ère moderne agath: ·: commençait le 29 septembre. Le *cycle* (année) se distribuait en douze mois dont les noms, inspirés du calendrier républicain, évoquaient l'occasion gastronomique du moment : *Raisinaire*. — *Crépose*. — *Boudinal*. — *Petitpoisidor*. — *Huitrimaire*. — *Jambonose*. — *Canardinal*. — *Cerisidor*. — *Levraumaire*. — *Truffose*. — *Fraisinal*. — *Melonidor*. — Chaque mois, à son tour, se composait de trente *nuits* (jours); douze nuits formaient une *dodécade*. La douzième nuit était consacrée aux trav: ·: agathop: ·: les onze autres à la *digestion*.

Les douze mois de trente nuits donnent un total de trois cent soixante nuits, le *cycle* se complétait donc par cinq nuits supplémentaires dites *Fêtes purgatoriales*, en vertu du principe d'Hippocrate, et séparément désignées : *la Rhubarbe; le Sené; l'Aloès; la Bourrache; le Chiendent*.

Les réunions agathopédiques étaient naturellement prétexte à beuveries et lippées franches. On y élaborait force mystifications qui ne furent pas toujours du goût le plus athénien. Quant aux travaux des F: ·: V: ·:, le titre de ce *Mémoire*, publié sous la signature de Guillaume Gensse, suffira, je pense, à en indiquer la portée. Alphonse Allais lui-même n'eût pas

vain. Cet amour de la faribole ne nuisit pas à sa carrière. Rénier Chalon appartint à toutes les sociétés savantes, devint président des *Bibliophiles belges,* membre de l'Académie royale.

Quand il mourut presque nonagénaire en 1889, il n'avait, assure-t-on, rien perdu de son entrain, ni de sa belle humeur. Assurément, ce jour-là, Momus et son turbulent cortège durent prendre le deuil.

trouvé mieux : *Aperçu iconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux et manière de se servir de cette substance métallurgique dans la guérison des affections cutanées.*

IV

LE MOLIÈRE INÉDIT DE M. DE CALONNE (1845)

IV

LE MOLIÈRE INÉDIT DE M. DE CALONNE

Lireux : Victor-Auguste Lireux, si fort plaisanté par Banville (1), présidait en 1845 aux destinées odéoniennes (2). Ce chroniqueur aimable, ce journaliste avisé, un instant — pourquoi, grand Dieu? — déporté par le second Empire, et qui devait gagner la fortune dans les spéculations de Mirès, était volontiers incriminé de verser dans le plus désastreux classicisme (3).

(1) Voir les *Odes funambulesques*.

(2) Il avait pris la direction du théâtre en 1843 et sa gestion fut désastreuse, en dépit d'efforts réels et méritoires. Il dut déposer son bilan en 1845. Bocage lui succéda.

(3) Né à Rouen en 1810, Lireux avait fondé dans sa ville natale un journal satirique, spirituel et fort médisant, *l'Indiscret*. Il quitta Rouen, pour Paris, en 1841 et devint l'un des principaux collaborateurs de *la Patrie*. Après son départ forcé de l'Odéon, il prit la critique dramatique, d'abord au *Courrier français*, puis au *Charivari* et enfin au *Constitutionnel*. Adversaire résolu du prince-président, il rédigea, en collaboration avec Cham, *l'Assemblée nationale comique*, où celui qui allait devenir Napoléon III n'était pas épargné. Condamné, après le

En effet, la Tragédie triomphait sur ses tréteaux. Sans parler du répertoire, il avait apporté tous ses soins à monter la *Lucrèce* de Ponsard (1), et, pendant que les *Burgraves* tombaient — de quelle chute profonde — au Théâtre-Français, la femme de Tarquin Collatin était acclamée au carrefour Médicis : forfait horrible, abominable attentat à la religion de l'idole Hugo, que ses adorateurs faisaient expier au sacrilège en épigrammes, railleries, brocards et persiflages variés. Mais, de tous ces Pasquin, leur victime ne prenait nul souci : bientôt il récidivait sans remords, jouant une adaptation des *Nuées* (2), due à la plume « rétrograde » d'Hippolyte Lucas, une comédie antique « désolante de platitude », *la Ciguë* (3), œuvre de ce débutant sans avenir qui se nommait Émile Augier.

coup d'État, à huit années de déportation à Lambessa, les démarches de quelques amis bien en cour réussirent à le faire gracier. Rentré en France, il renonça dès lors à la politique et se lança dans les affaires financières. Associé de Solar, il fut co-directeur du *Journal des chemins de fer*. Il est mort, oublié mais enrichi, à Bougival en 1870.

(1) La première représentation fut donnée le 2 mai 1843.

(2) Première, le 21 novembre 1844.

(3) *Id.*, le 13 mai 1844.

Naturellement, la fureur dramatique sévissant à souhait déjà, sous Louis-Philippe, Lireux voyait son cabinet directorial assiégé de solliciteurs.

Parmi tous ces fâcheux, quémandeurs de billets, dramaturges en gestation, l'un des plus opiniâtres était un jeune licencié frais émoulu de Sorbonne. Il avait vingt-deux ans, se nommait Ernest de Calonne, rimait agréablement et affirmait volontiers sa parenté avec le ministre-courtisan trop admiré de Marie-Antoinette (1).

Lui aussi, l'infortuné, le démon du théâtre le possédait. Il avait présenté à l'Odéon une tragédie romaine : *Virginie,* gonflée des souvenirs de Tite-Live et du *Conciones*. Hélas! bien qu'elle comptât six actes — il y en avait un de rechange — et fût composée suivant la formule toujours chère à M. Viennet, la « Lucrèce plébéienne » (2) n'avait pas connu les glorieuses destinées de sa commère patricienne.

Malgré ses prédilections, Lireux avait reculé

(1) Il était, beaucoup plus authentiquement, fils de Fabius de Calonne, universitaire guilleret, professeur à Henri-IV et membre du *Caveau,* auquel on doit à la fois nombre de chansons grivoises et une traduction de Cornelius Népos.

(2) Ainsi que l'a baptisée Michelet.

devant la victime d'Appius Claudius et rendu son manuscrit à l'auteur. Celui-ci ne s'était pas découragé; remisant décemvirs et tribuns, il avait riposté par l'envoi d'une bluette aimablement Louis-XV, *Sous le masque*.

A présent il attendait son arrêt, multipliant les démarches et prodiguant les visites. Insistance perdue, l'écrivain éraillait ses braies à faire antichambre, Lireux persistait à ne point s'engager et demeurait sibyllin. Alors, dépité, excédé d'une éternelle attente, le pauvre M. de Calonne finit par se donner au diable...

Le diable est toujours là pour profiter de nos imprudences. Il le prit au mot et lui souffla une idée naturellement diabolique.

*
* *

Trois jours plus tard, *l'Entr'acte* insérait, en bonne place, une lettre timbrée de Rouen, par laquelle un certain M. Guérault-Lagrange, qui se disait avocat en cette ville et descendant de Lagrange, l'ancien camarade de Molière, annonçait *urbi et orbi,* qu'en fouillant dans une

armoire où s'étaient entassés de vieux papiers de famille, il avait mis la main sur une copie du *Docteur amoureux*.

Ce fut une belle rumeur au camp des moliéristes et dans tout le monde des lettres. Du Molière inédit, quelle trouvaille!... D'ailleurs, au moins de nom, on connaissait déjà ce *Docteur amoureux*. Boileau même l'avait cité avec éloge. Si le texte se trouvait perdu, son existence n'en était pas moins certaine. Il avait fait partie de ce premier répertoire que le grand comique promenait de ville en ville, au cours de ses tournées provinciales, en Languedoc, en Dauphiné, en Bourgogne et qu'il devait plus tard supprimer de son œuvre (1).

(1) Les travaux des érudits *moliéristes*, en particulier ceux de MM. P. Mesnard et E. Rigal, ont réussi à établir les principales étapes de Molière et de ses compagnons en province. On peut considérer comme à peu près certains les résultats suivants : Molière avec les Béjart est resté dans la troupe de Charles du Fresne jusqu'en juillet 1650 et l'on a pu signaler son passage à Toulouse, Albi, Carcassonne (1647), Nantes (1648), Poitiers, Toulouse, Narbonne (1649), Agen (1650). En octobre et novembre 1650, Molière est à Pézenas où siègent les États de Languedoc. Il est vraisemblablement alors le directeur de la troupe, puisque le reçu de 4 000 livres « ordonnées aux comédiens par Messieurs des États » est signé de lui. Trois ans plus tard, devenu le protégé du prince de Conti, Molière fut chargé de « divertir » les États de Languedoc à Montpellier de

Tout en jouant la tragédie de Corneille, de Rotrou ou de Tristan l'Hermite; la comédie de Scarron, de Boisrobert, de Cyrano, il avait fallu à l'auteur de *l'Étourdi,* par nécessité, « pour la recette », composer force petites pièces, des « farces », triomphe de l'hôtel de Bourgogne au temps de sa jeunesse. Quelques années auparavant, Viollet-le-Duc (1) en avait retrouvé deux : *La Jalousie de Barbouillé* et *le Médecin volant*. On savait le nom de plusieurs autres : *Le Docteur pédant, le Maître d'école, Gros-René écolier, Gorgibus dans le sac, le Fagoteux, la Casaque* (2). Il n'y avait donc rien d'absolument invraisemblable à ce que *le Docteur amoureux* connût la même fortune que ses aînés. Ami intime de Molière, « orateur » de la troupe, Lagrange pouvait fort bien avoir conservé d'an-

décembre 1653 à mars 1654 et de décembre 1654 à mars 1655. En novembre 1655, il revenait à Pézenas, puis il jouait à Narbonne, à Bordeaux, à Agen, à Béziers (1656) et de nouveau à Pézenas (1657). On sait que c'est en 1653 (1655 selon M. P. Mesnard) que Molière donna à Lyon son *Etourdi*. Le *Dépit amoureux* est de 1656 et fut joué à Béziers.

(1) L'érudit, père du grand architecte (1781-1857).

(2) *Gorgibus dans le sac,* farce renommée de Tabarin, a fourni plus tard à Molière une scène des *Fourberies de Scapin* et *le Fagoteux,* tiré d'un fabliau du treizième siècle, *le Vilain Mire,* est devenu *le Médecin malgré lui.*

ciens manuscrits. Une fois sur la piste de ce rare gibier, son arrière-petit-fils n'aurait peut-être qu'à fouiller dans son armoire, pour en exhumer toute une famille de farces perdues ou d'ébauches ignorées. Quelle perspective ouverte à l'espoir des admirateurs du grand Poquelin!

Or, par une fortune singulière, M. de Calonne se trouvait être en relations avec ce Guérault-Lagrange. L'avocat normand, retenu à la chambre par une crise de goutte, l'avait même choisi, malgré sa jeunesse, « pour suivre l'affaire » et mener *le Docteur amoureux* à bonne fin de représentation.

Le lendemain, pénétré de sa nouvelle importance, derechef le mandataire se présentait chez Lireux. Cette fois, il n'attendit pas. M. le Directeur le reçut aussitôt avec empressement. Songez donc, un gaillard qui détenait Molière à sa discrétion!... Quelle aubaine si l'Odéon pouvait confisquer la géniale pochade, quelle humiliante nasarde à MM. les sociétaires du Théâtre-Français et à Buloz, leur commissaire royal (1)!

(1) En 1840, le comité avait obtenu l'autorisation de s'administrer lui-même, sous la surveillanee de M. Buloz, commissaire royal, appelé en 1838 à la succession du baron Taylor.

Le prédécesseur de M. Antoine se montra donc précis et catégorique. Que l'honneur lui fût confié de monter *le Docteur amoureux,* et *Sous le masque* était reçu d'emblée, avec promesse d'un tour de faveur. M. de Calonne apparut conciliant, sans rancune des rebuffades passées. Au nom de son ami toujours podagre à Rouen, il accepta la proposition qu'on lui adressait : rendez-vous fut pris pour une lecture au premier jour.

Elle eut lieu le 12 février, dans un grand silence attentif et déférent. Le classique Lireux exultait; il reconnaissait et saluait au passage, dans leur forme première, quelques-uns des morceaux célèbres que Molière devait plus tard reprendre et utiliser dans *M. de Pourceaugnac, l'Avare* ou *le Mariage forcé.*

L'émotion générale, mais pour des raisons différentes, avait même gagné jusqu'au lecteur dans son fauteuil : « Je me rappelle, a-t-il écrit dans la suite, que le buste honoré de Molière assistait à cette séance; il me faisait face. Je ne pouvais m'empêcher de porter les yeux sur lui, de temps en temps. Cela me gênait. Je changeai de place et je lui tournai le dos; j'étais plus à mon aise. »

Les rôles furent aussitôt distribués aux meilleurs interprètes : Monrose, Barré, Alexandre Mauzin, Mlle Volet, et les répétitions commencèrent.

Consciencieux et recueillis, les artistes apportaient la plus édifiante attention à l'étude de leurs personnages. Les amendes chômaient, ils rivalisaient de zèle, exacts, dociles, empressés. L'honnête M. de Calonne s'en applaudissait joyeusement et devait, sans nul doute, informer le pauvre Guérault-Lagrange, dont la goutte persistait à ne point céder aux ordonnances des médecins.

Cependant, autour du chef-d'œuvre si miraculeusement retrouvé, une polémique s'était engagée dans les journaux. Quelques critiques, plus méfiants qu'il ne convient, flairaient la supercherie. Viollet-le-Duc, consulté, avait haussé les épaules : Lagrange était mort sans postérité. Théophile Gautier dénonçait le pastiche et daubait sur Lireux.

Malgré son enthousiasme, celui-ci s'émut devant ces attaques. La copie de théâtre qu'il avait entre les mains lui sembla tout à coup bien incertaine, il réclama le manuscrit original.

Pareille exigence parut fort ennuyer M. de Calonne. Le méticuleux provincial qu'était son invisible camarade hésitait, affirmait-il, à se dessaisir d'une pièce si précieuse.

— Le manuscrit, maugréait Lireux, ou j'arrête les répétitions.

Ainsi mis en demeure, il fallut bien s'exécuter. Après de nouveaux palabres avec le juriste rouennais, le manuscrit arriva enfin. Le traînard y avait mis le temps : — était-ce donc celui de le fabriquer?

Il fit aussitôt son entrée triomphale à l'Odéon. C'était d'ailleurs une fort estimable calligraphie : quatre-vingts pages d'une haute cursive allongée, dont l'encre avait congrûment pâli depuis deux siècles, et sur papier de fil aux armes du duc de Pomponne. Lireux, transporté, s'empressa de l'hospitaliser dans son bureau. Il l'en sortait parfois, pour le produire aux curiosités de ses intimes. Après chaque exhibition, un double verrou répondait de sa sécurité : ce bon M. Guérault-Lagrange pouvait dormir tranquille.

*
* *

Tout arrive, même le jour d'une *première*. Le 1er mars 1845, une débauche d'affiches avertit les Parisiens que *le Docteur amoureux* allait subir la grande épreuve. Lireux avait composé son spectacle « à la gloire de Molière », avec l'intrépidité d'un croyant et la ténacité d'un amoureux. On commençait à six heures par *l'Avare;* venait ensuite la pièce si impatiemment attendue, présentée comme il suit au public :

« *Le Docteur amoureux*, comédie retrouvée de Molière, en un acte en prose, qui fut jouée pour la dernière fois, le 24 octobre 1658, devant Monsieur, frère unique du Roi, par Molière et sa troupe, dans la salle des gardes du vieux Louvre et qui depuis avait été perdue. »

Le Malade imaginaire, enfin, terminait la soirée. En outre, au bas des placards figurait cet avis alléchant : « Le manuscrit du *Docteur amoureux* sera exposé au foyer du théâtre pendant toute la durée de la représentation. »

Une déplorable rechute empêchait toujours M. Guérault-Lagrange d'assister au triomphe de l'œuvre sauvée par son aïeul, mais, en revanche, l'ami qui l'avait préparé — le digne jeune homme — avec tant de sollicitude méritoire, s'était mis en peine de composer un prologue et racontait en vers l'origine de la pièce et son odyssée (1).

(1) Ce prologue, d'une verve malicieuse, était — coïncidence voulue — récité par un acteur nommé Boileau. En voici les passages les mieux venus :

LE PROLOGUE, *en costume de manuscrit.*

« Je suis le manuscrit du *Docteur amoureux*
« Et je viens devant vous m'expliquer de mon mieux.
« Je vais donc vous conter une petite histoire;
« Souffleur, soutenez-moi : j'ai perdu la mémoire,
« Voilà bien deux cents ans que je ne parle pas,
« Si ce n'est toutefois avec messieurs les rats.

. . . . . .

« Je naquis à Bordeaux; Poquelin fut mon père
« Et je m'en vante. A peine eus-je vu la lumière
« Qu'on me fit voyager et courir le pays,
« De Lyon à Rouen, de Rouen à Paris.
« Une fois arrivé dans cette grande ville,
« Mon père obtint du Roi, chose alors difficile,
« La faveur de jouer à la Cour devant lui.
« C'est moi dont il fit choix pour lui prêter appui.

. . . . . .

« Le Roi, qui m'écouta, m'applaudit et mon père
« Me dut depuis ce temps un destin plus prospère.
« Voyez comme, par lui, je fus récompensé,
« Il me mit au secret; je me vis délaissé,
« Et lorsque chaque soir, un public idolâtre
« Accablait de bravos mes frères au théâtre,

Cependant le théâtre avait ouvert ses portes, et pour une belle « chambrée », comme on dirait aujourd'hui, c'était une belle chambrée.

A l'orchestre ou au balcon se pressaient des figures connues : artistes, mondains, gens de lettres, voire érudits et grammairiens, attirés par l'appât d'un si friand régal. On se montrait Villemain, Francisque Michel, Désiré Nisard,

« Et la ville et la cour oubliaient leur aîné,
« Comme s'il fût défunt ou pas encore né.
« Boileau seul se souvint de moi, car il me nomme,
« Boileau me regretta : c'était un si brave homme!
« Mon père, avec dessein, me fit passer pour mort.
« Vous allez décider s'il eut raison ou tort...
« Ma famille eut grand soin d'appuyer ce mensonge
« Elle héritait de moi. C'est fort mal quand j'y songe.
« Mais je vais me venger : Sganarelle, deux mots;
« Rendez-moi, s'il vous plaît, les amusants propos
« Que vous m'avez volés. Mon cousin le Malade,
« Restituez-moi donc la scène d'algarade
« Qui fait si bien chez vous. Pourceaugnac, mon neveu,
« N'imitez point l'Avare et donnez-nous un peu
« Ce passage bouffon que vous nous enlevâtes :
« Vous le nierez en vain, je suis sûr de mes dates.

. . . . . .

« Quand mon père mourut, Lagrange son ami
« Devint mon possesseur. Il me plaça parmi
« Des papiers dont j'ignore et le sens et l'usage
« Et me fit à Rouen faire un nouveau voyage.
« C'est là que je dormis d'un si profond sommeil
« Que j'ai grand'peine encore à croire à mon réveil.

. . . . . .

« Enfin j'espère en vous : oui, si ma gaîté brille,
« Vous y reconnaîtrez le ton de ma famille.
« Et les bravos perdus pendant mon long sommeil
« Pourront seuls, par leur bruit, achever mon réveil. »

l'austère M. Patin, le facétieux Roqueplan, Eugène Sue, Méry, Alphonse Karr. Dans les loges, chatoyaient les belles habituées des salons Récamier, de Girardin, Mélanie Waldor, Anaïs Ségalas. A son poste, enfin, l' « État-major » de la critique au grand complet : Gustave Planche dédaigneux de la mode, l' « impassible » Jules Janin, Chaudesaigues, Étienne Arago, Hippolyte Lucas, Théophile Gautier barbu et chevelu.

L'Avare fut écouté avec une respectueuse indifférence, mais à l'entr'acte le public envahit le foyer. L'avertissement sur l'affiche produisait son effet : chacun brûlait d'apercevoir le fameux manuscrit.

Entre deux gendarmes chargés de sa sauvegarde, il s'étalait bien en vue, sur la table où tout à l'heure Argan allait compter les parties de M. Fleurant. Des mains avides s'en emparent. On le regarde, on l'examine, on le tourne, on le retourne, on le palpe, on le flaire, on l'aurait goûté s'il eût été goûtable. Deux feuillets disparurent, arrachés dans la bousculade. L'impression générale s'affirmait favorable; pourtant Théophile Gautier, désolam-

ment sceptique, continuait de trouver « l'air trop vieux à ce cahier pour n'être pas trop jeune. »

Le rideau se leva. Qu'allait-il advenir?... Un succès et la pièce appartenait à Molière, mais si c'était un échec!...

*
* *

Les personnages du *Docteur amoureux* étaient ceux des bouffonneries italiennes rajeunies sur l'*Illustre Théâtre*. Leurs noms s'avéraient pertinemment moliéresques : un barbon, docteur ridicule, *Géronte;* sa fille *Dorine,* ornée d'une suivante *Marianne,* un amoureux *Cléante,* escorté de *Mascarille,* le valet classique débrouillard et matois qui deviendra Scapin, avant d'être Frontin, Crispin ou Figaro.

Géronte désire marier sa fille, mais en sa qualité de docteur, il veut « s'engendrer » suivant ses goûts à quelque savant et savantissime, notaire ou médecin. Précisément il attend *Valère,* le fils de son ami *Orgon,* qui doit arriver par le coche.

Or, *Dorine* aime *Cléante* et en est aimée.

Elle dit sa peine à *Marianne* qui l'encourage à résister :

« — Un notaire n'est pas notre fait. Nous voulons un jeune seigneur aimable, tendre, qui estime notre esprit et notre beauté, qui nous épouse par la raison qu'il nous aime et non pas qui nous aime par la raison qu'il nous épouse. »

Cléante, survenu, apprend son malheur et se désespère.

« — Êtes-vous notaire? interroge *Marianne.*

Cléante. — Non point, à mon grand contentement.

Marianne. — Renoncez donc à l'honneur de nous avoir pour femme.

Cléante. — Je ne te conçois pas.

Marianne. — Ne seriez-vous point quelque chose comme docteur?

Cléante. — Moins encore.

Marianne. — Rentrez au logis et tenez-vous-y tranquille.

Cléante. — Explique-toi.

Marianne. — Il nous faut un gendre qui salue en latin, marche en grec, dorme en hébreu, mange en égyptien, boive en carthaginois et digère en syriaque. Savez-vous tout cela?

Cléante. — Je sais comme il faut aimer une femme aussi parfaite que vous, Dorine, toute ma science s'arrête là!

MARIANNE. — C'est la bonne, mais elle ne suffit pas à M. Géronte. »

Sur le conseil de son valet, *Cléante* va se présenter comme un docteur à *Géronte*. Hélas! malgré son nom en *us*, son pathos philosophique et son admiration pour Aristote, il n'arrive pas à convaincre le bonhomme, engagé avec *Orgon*. Force est donc de recourir à l'ingéniosité de *Mascarille*. Celui-ci guette *Valère* à sa venue, l'emmène sous un prétexte, et le chambre en compagnie de flacons de bon vin et de pâtés de venaison. Puis, se donnant pour lui à *Géronte*, il entreprend de dégoûter le beau-père d'un gendre à souhait rendu butor, ivrogne et débauché (1).

L'obstiné vieillard, malgré tout, hésitait en-

(1) Mis en présence de sa fiancée, *Mascarille-Valère*, dans un mouvement de scène emprunté au *Mariage forcé*, l'effarouchait par ses transports.

MASCARILLE. — Foi de notaire, je n'ai jamais vu de femelle aussi parfaite! Le cou mignon que voilà, il faut que je le baise encore... Tout cela va donc m'appartenir. Je vais avoir en possession propre ces épaules appétissantes, ces bras potelés et friands, ces petits...

GÉRONTE. — Arrêtez, Valère.

MASCARILLE. — Je remonte, ce menton rondelet, cette bouche amoureuse...

GÉRONTE. — Arrêtez, encore un coup.

MARIANNE. — Monsieur Géronte, vous aurez là un gendre des plus agréables.

core à rompre les fiançailles, lorsque revenait *Cléante,* armé cette fois d'un argument irrésistible :

« Cléante. — Je suis riche, monsieur Géronte, et ne demande pour tout bien que votre fille.

Geronte. — Sans dot?

Cléante. — Sans dot.

Géronte *(à part).* — Ce docteur a des qualités que je n'avais point aperçues. »

Et la « farce » se terminait classiquement par le double mariage de *Dorine* et de *Cléante,* de *Mascarille* avec *Marianne,* dont *Valère,* encore mal dégrisé, venait dresser le contrat.

*
* *

Le rideau tomba sur des bravos nourris... Évidemment, l'auteur du *Misanthrope* avait été souvent mieux inspiré. Si l'on reconnaissait sa manière, assurément c'était la moindre... *Quandoque dormitat..* Mais sans doute aussi, ne fallait-il voir dans ce *Docteur amoureux* qu'une ébauche, une pochade improvisée, dont les traits les mieux venus devaient plus tard se

retrouver dans les chefs-d'œuvre. Où s'esclaffait le Grand Roi pouvaient bien sourire les sujets du Roi-citoyen. D'ailleurs, le jeu des acteurs, la rondeur de Barré, la vivacité de Monrose, la grâce de Mlle Volet avaient emporté la réussite... Donc, foin des médisants, la pièce était bien de Molière.

Tel fut, dans sa majorité, l'avis de la critique. « L'attribution à Molière, écrivait Hippolyte Lucas, dans *le Siècle,* paraît des plus vraisemblables. Celui-ci se pillait, se refaisait sans cesse, on le sait. On retrouve dans ce *Docteur* des scènes de cinq ou six autres de ses comédies. » Et il proclamait « la pièce amusante, d'un bon comique, infiniment supérieure à *la Jalousie de Barbouillé* et au *Médecin volant* (1). »

Le National, le Constitutionnel partageaient le même sentiment. Étienne Arago se bornait sans conclure à critiquer le titre, qu'il eût préféré *l'Amour docteur*. Janin, dans les *Débats,* garda prudemment le silence.

A peu près seul, Théophile Gautier s'entêta à dénoncer le pastiche. Il ne voulait pas être

(1) *Le Siècle*, feuilleton dramatique du 3 mars 1845.

dupe et l'aspect du manuscrit avait déterminé sa conviction : « Une encre décolorée par le temps, disait-il, le serait d'une manière inégale et n'aurait pas cette teinte blonde uniforme, produite par une décoction de bistre. » Pour lui, « la pièce est de Calonne, qui l'a reconstruite d'après les analyses laissées par les contemporains et qu'il a entremêlées de centons pris dans les différentes œuvres du maître (1) ». Il reconnaissait, au surplus, l'imitation plaisante, adroitement troussée, et « l'allure du style assez franche ».

Malgré ce réquisitoire, *le Docteur amoureux* continuait à faire recette. Qui sait, peut-être la mensongère comédie figurerait encore au catalogue des œuvres de Molière, si son auteur responsable ne s'était mal avisé de venir bavarder. Des indiscrétions filtrèrent et la dispute recommença. Une enquête sérieuse fut menée à Rouen. Jamais, dans la patrie de Corneille, aucun Guérault-Lagrange ne s'était fait inscrire au barreau : nul n'y connaissait ce personnage vraiment par trop mythique. Sommé de le pro-

(1) *Presse*, feuilleton dramatique du 3 mars 1845.

duire, son inventeur se déroba. On découvrit également l'origine de la mirobolante copie aux armes de Pomponne. Avec l'aide d'un camarade chartiste, Calonne l'avait fabriquée de toutes pièces. Le facétieux paléographe contrefaisait des modèles de l'époque.

L'évidence n'était plus niable, et les rires éclatèrent, quelques-uns réprobateurs et scandalisés. Lireux, furibond, retira la pièce. Il faillit même intenter un procès à l'effronté qui s'était si bien moqué de lui ; la crainte du ridicule l'en empêcha, mais il renvoya dédaigneusement le manuscrit de *Sous le masque*.

Après ce bel exploit, qui le haussait, pour ses débuts, au rang des plus adroits mystificateurs de lettres, le jeune M. de Calonne rentra dans le silence. De plus austères travaux le sollicitaient. Il préparait l'agrégation des lettres. On le retrouve, en 1850, professeur de rhétorique à Alger. Il n'avait pas renoncé au théâtre, mais, entre deux explications d'Horace ou de Sophocle, ne s'y livra plus que rarement, à de longs intervalles et sans mérite exceptionnel (1).

(1) Il fit en effet représenter le 13 décembre 1853 à Alger une comédie en vers, *Berthe et Suzanne ; l'Oncle Sommerville*

Certain jour pourtant, un autre directeur de théâtre, en humeur de joyeuseté, lui fit proposer de « retrouver » une pièce de Regnard. Cette fois, l'universitaire assagi se contenta de répondre spirituellement « qu'il fallait être bien *Distrait* pour oublier que le *Légataire universel* avait gardé la succession de Regnard telle que le *Joueur* l'avait faite ; qu'un *Retour imprévu* ne serait pas vraisemblable et que l'auteur d'une pareille offre méritait qu'on lui répondît : *Attendez-moi sous l'orme.* »

(1865) ; *le Gentilhomme citoyen* (troisième Théâtre Français, 1878) ; *la Dispense* (même théâtre, 1879). On lui doit également un recueil de poèmes, *Hier et Demain* (1875).

V

LES MÉTAMORPHOSES D'OLIVIER BASSELIN (1826-1866)

V

LES MÉTAMORPHOSES D'OLIVIER BASSELIN

Le 4 avril 1866, en Sorbonne, la séance d'ouverture du Congrès des sociétés savantes, présidée par Amédée Thierry, fut marquée par un incident scandaleux auquel Henri Martin servait à la fois d'occasion et de victime.

Il se trouvait alors candidat à l'Académie française contre Cuvillier-Fleury et la lutte s'annonçait des plus chaudes. La politique s'était emparée de l'élection : la presse monarchiste bataillait pour l'ancien précepteur du duc d'Aumale, les journaux républicains défendaient l'historien contre le critique.

On connaît le système d'Henri Martin; sa théorie de la formation parallèle de la nationalité française à travers les siècles, à la fois politique, littéraire et sociale; sa conception, d'ailleurs erronée, du génie celtique imprégnant d'âge en âge notre caractère national. Ses

convictions, enflammées d'idéal démocratique, avaient conduit l'écrivain à magnifier dans le passé l'importance des mouvements populaires. Au tome IV de son *Histoire de France,* notamment, il célébrait avec un lyrisme de style, bien inhabituel sous sa plume, l'insurrection paysanne qui, à la fin de la guerre de Cent Ans, avait soulevé la Normandie contre les Anglais (1).

« Au temps de l'invasion d'Henri V, vers 1415, il y avait dans le Bocage normand une société de joyeux compères qui s'appelaient les *Galants,* les *Compagnons Galois* ou les *Gales-Bon-Temps,* du celtique *Galach,* brave et par extension galant homme, bon compagnon. La ville de Vire était leur chef-lieu et leur dévotion avait pour objet la bouteille. Leurs chansons bachiques se nommaient vaux de Vire, du nom du faubourg où se tenaient leurs réunions, à l'entrée de la verte vallée de Vire. C'est de là qu'on a fait par corruption vaudeville. L'arrivée des Anglais, en portant la désolation dans les vallées normandes, ne fit pas taire les voix bruyantes des Compagnons du vaux de Vire, mais changea le ton de leurs chants. Une résistance énergique suivie d'une soumission forcée, puis, par intervalles, de grandes révoltes et, entre les révoltes, une sorte de chouannerie dans le Bocage, tel

(1) Le passage figure encore en entier aux *Éclaircissements* de la 4e édition.

fut l'aspect de la Normandie sous les Anglais. Les adorateurs de la dive bouteille, les devanciers de Rabelais, devinrent les indomptables instigateurs de la rébellion, qu'ils servirent de leurs bras comme de leurs chansons. Ils se firent un capitaine dont le nom est resté vaguement populaire et dont la tradition a fait l'inventeur du vaudeville, mais dont on a trop longtemps oublié les vrais titres à la popularité, c'est-à-dire le généreux emploi de sa verve et sa fin tragique. Olivier Basselin, ancien matelot, exploitait, dit-on, un moulin à foulon dans le faubourg, au Pont-des-Vaux, lorsque les Anglais s'emparèrent de Vire, en 1417. On a conservé la chanson par laquelle il appelle le Bocage aux armes :

Entre vous, gens du village,
Qui aimez le roi Françoys,
Prenez chacun bon courage
Pour combattre les Englois.
Prenez chacun une houe
Pour mieux les déraciner,
S'ils ne s'en veulent aller,
Au moins faites-leur la moue... » (1)

(1) Voici la chanson entière :

Cuydez vous que je me joue
Et que je vouloisse aller
En Engleterre demourer?
Ils ont une longue coue.

Entre vous, gens de village,
Qui aymés le roy Françoys,
Prenez chascun bon courage
Pour combattre les Engloys.

Et l'historien se désolait :

« Les vœux du pauvre Bachelin ne furent pas exaucés et ce fut lui qui monta sur le gibet dont il menaçait les oppresseurs de son pays. Voici l'oraison funèbre que lui firent ses compagnons : »

« Hélas, Olivier Basselin,
N'aurons-nous plus de vos nouvelles?
Vous ont les Anglais mis à fin. »

. . . . . .

Prenez chascun une houe
Pour mieulx les desraciner.
S'ils ne s'en veulent aller,
Au moins faictez leur la moue.

Ne craignez point à les battre,
Ces godons panches à pois,
Car ung de nous en vault quatre :
Au moins en vault-il bien trois.

Afin qu'on les esbaffoue,
Autant qu'en pourrès trouver
Faictes au gibet mener
Et qu'on les y encroue.

Pardieu! si je les empoingne
Puis que j'en jure une foys
Je leur monstrerai sans hoingne
De quel pesant sont mes doigts.

Ils n'ont laissé porc ne oue
Tout entour nostre cartier
Ne guerne, ne guerniller.
Dieu si mect mal en leur ioue!

Les Anglais ont fait déraison
Aux compagnons de Vau-de-Vire,
Vous n'ouirez plus dire chansons
A ceux qui les soulaient bien dire. » (1)

Tout embrasé d'enthousiasme, le panégyriste lisait dans le passé, comme un prophète voit l'avenir :

« La compagnie du Vau-de-Vire survécut à son capitaine et vit ce jour de victoire et de délivrance qu'avait

(1) Hélas ! Ollivier Basselin,
N'orron nous poinct de vos nouvelles?
Vous ont les Engloys mis à fin?

Vous soulliès gayement chanter
Et de mener joyeuse vye
Et les bons compaignons hanter
Par le pays de Normandye.

Jusqu'à Sainct-Lô en Cotentin,
En une compaignye moult belle,
Oncques ne vy tel pellerin.

Les Engloys ont fait déraison
Aux compaignons du Vau de Vire
Vous n'orrez plus dire chansons
A ceux qui les soulloient bien dire.

Nous priron Dieu de bon cueur fin
Et la doulce Vierge Marie
Qu'il doint aux Engloys male fin
Dieu le père si les mauldye?

rêvé le Tyrtée populaire du Bocage. Elle salua d'un chœur éclatant la bataille de Formigny (1) : »

« Cuydaient toujours vider nos tonnes,
Mettre en chartre nos compagnons,
Tendre sur nos huys des sidones (linceuls)
Et contaminer nos vallons...

S'embesoignans de nos futailles,
Dieu a féru ces enragés
Et la dernière des batailles
Par leur trépas nous a vengés (2). »

(1) Victoire remportée en 1450 par le connétable de Richemont sur les Anglais.

(2) Cuydoient toujours vider nos tonnes,
Mectre en chartre nos compaignons,
Tendre sur nos huys des sidones
Et contaminer nos vallons.

Cuydoient toujours dessus nos terres
S'esbattre en joye et grand soulas (réjouissance),
Pour reconfor embler (enlever) nos verres
Et se gaudir de nos repas.

Ne beuvant qu'eau, tous nos couraiges
Estoyent la vigne sans raizin,
Rougissoient encor nos visaiges
Ainçois de sildre ne de vin.

(Mais ce n'était ni par l'effet du cidre, ni par celui du vin.)

S'embesoignant de nos futailles,
Dieu a féru ces enraigiés
Et la dernière des batailles
Par leur trépas nous a vengiés.

Ici le découvreur de héros entonnait un péan.

« Quelle distance de cette franche et vaillante poésie populaire au fatras alambiqué des poètes de cour! C'est ici, et dans le *Pathelin*, qu'est le vrai lien de l'ancienne poésie nationale, avec la langue et la littérature de la France moderne qui va naître. »

Olivier Basselin, chef de partisans : un champion du patriotisme, un défenseur du sol natal, le buveur sans cesse altéré, le fol et bon vivant qui chante si bien les glouglous de la bouteille :

« Bon vin, je ne te puis laisser
Je t'ai m'amour donnée
Bon vin, je ne te puis laisser
Ne soir, ne matinée. » (1)

Beuvons tous : des jours de détresse
Jectons le record (souvenir) en ce vin.
Ores ne me chault que lyesse
Beuvons tous du vespre (soir) au matin.

(1) La pièce est connue :

Bon vin, je ne te puis laisser
Je t'ay m'amour donnée
Anehaunoy !
Je t'ay m'amour donnée.

Souvent m'a faict la soif passer,
Bon vin, je ne te puis laisser

le godailleur endurci qui célébrait l'ivresse comme une vertu :

Hélas! que fait un pauvre ivrogne?
Il se couche et n'occit personne;
Ou bien il dit propos joyeux;
Il ne songe point en usure
Et ne fait à personne injure.
Buveur d'eau peut-il faire mieux?

En dépit des travaux de Le Roux de Lincy et d'Eugène de Beaurepaire qui déjà l'affirmaient, la thèse était audacieuse. Il ne fallait rien moins, pour l'imposer dans sa hardiesse, que toute l'autorité du savant annaliste.

Ne soir, ne matinée,
Anehaunoy,
Ne soir, ne matinée,

Tu es plaisant à l'emboucher,
J'ayme tant la vinée.
Je prends plaisir à te verser
Tout au long de l'année.

Soubz la table m'a fait coucher,
Maintes fois ceste année,
Et si m'a fait dormir, ronfler
Toute nuict et nuictée.

Et ma robe à deux dés jouer,
Chanter mainte journée,
A la maison d'un tavernier
Passer ma destinée.

*
* *

Or, en cette journée du 4 avril, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres, aux oreilles effarées de la docte assemblée, une stupéfiante déclaration allait être portée à la tribune par un érudit normand, M. Julien Travers, éditeur lui-même du poète virois (1).

On venait d'entendre un mémoire de M. de Rosières; le président, suivant l'ordre du jour, donna la parole au rapporteur qui lui succédait :

— Mes chers collègues, commença M. Travers, laissez-moi vous conter une anecdote de jeunesse. En 1826, hélas! voici quarante ans, professait à Saint-Lô certain régent de rhétorique. C'étaient alors les jours héroïques du romantisme, le moyen âge florissait, Victor Hugo écrivait le *Pas d'arme du roi Jean,* Charles Nodier et le baron de Rojoux ressuscitaient à

(1) A Paris, chez Lance (1833). Deux autres éditions avaient précédé le travail de M. Travers, celle d'Assalin (1811) et de Louis du Bois (1821).

nouveau Clotilde de Surville (1). La *Muse de l'Ardèche* enthousiasmait les collégiens laudiniens, le « cher enfantelet, vrai portrait de son père », tournait leurs têtes juvéniles. En vain, le maître essayait-il de calmer leurs transports, de démontrer la fraude évidente. Peine perdue, ils refusaient d'entendre raison et n'en trépignaient que mieux. Alors, pour leur donner une leçon et les mettre en garde dans l'avenir, le jeune professeur — il avait vingt-quatre ans et c'est là son excuse — imagina de leur tendre une embûche.

Chez nous, au pays de Vire, Olivier Basselin est, vous le savez, une façon de héros légendaire; une auréole fabuleuse entoure le mystère de sa vie. Bref, il reste dans notre petite patrie le plus populaire des Normands. Donc, un beau jour, au début de sa classe, mon professeur tint ce petit discours à ses élèves :

— Messieurs, puisque vous aimez les témoignages d'autrefois, je suis heureux de vous apporter une vieille chanson normande, un antique vau de Vire, contemporain de la vic-

(1) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires*, chap. v. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

toire remportée sur les Anglais à Formigny par nos ancêtres. Je l'ai trouvé dans un manuscrit du quinzième siècle et vous en apporte la primeur.

Et de sa voix la plus sonore, il lut à son auditoire le Chant des Compagnons Galois :

> Cuydoyent toujours vider nos tonnes
> Mettre en chartre nos compagnons...

la pièce décisive, sur laquelle se fonde précisément M. Henri Martin, pour asseoir sa thèse d'une chouannerie dans le Bocage.

Eh bien! mes chers collègues, j'ai le regret d'avoir à le constater devant vous, notre éminent confrère a été abusé par un faux. Il n'y a pas eu, au quinzième siècle, d'insurrection populaire en Normandie, pas davantage de compagnies de partisans reconnaissant Olivier Basselin pour capitaine. De telles conjectures ne s'appuient que sur de patriotiques illusions, et les théories qui prétendent l'établir ne sont qu'un échafaudage systématique étayé sur des méprises.

Ce vau de Vire est un pastiche. Le Roux de Lincy eut le tort de l'accueillir, mais s'il a pu

leurrer des collégiens, il ne doit pas plus longtemps tromper des érudits. Et quand j'affirme qu'il est apocryphe, j'ai de bonnes raisons, vous pouvez m'en croire, je le sais mieux que personne, puisque j'en suis l'auteur; le régent du collège de Saint-Lô n'est autre que moi-même :

Me, me adsum qui feci, in me convertite ferrum! (1)

*
* *

Une énorme hilarité secouait à présent le savant auditoire. Jamais les murailles de la vieille Sorbonne n'avaient entendu pareille explosion de rires intempestifs. Fort ennuyé, lié avec Henri Martin d'une étroite amitié, le président s'affairait au bureau, adjurant et objurguant, essayant en vain de ramener un peu d'ordre, de rétablir la dignité compromise de la séance. Il manqua de briser sa sonnette, mais en dépit de ses efforts, les délégués prê-

(1) M. Julien Travers oubliait toutefois de dire que dès 1858, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) dénonçait son Vau-de-Vire comme « ridiculement apocryphe ».

tèrent jusqu'à la fin la plus déplorable inattention aux travaux dont on les entretenait.

Julien Travers sortit en triomphateur. Dans la cour Gerson, c'était à qui s'approcherait de lui, pour le féliciter et lui serrer la main. Le soir même, les journaux commentèrent l'incident, qu'ils amplifièrent le lendemain. Bien qu'il s'en défendît, on accusa le détracteur d'Henri Martin de vouloir faire échec à sa candidature et de lier partie avec son concurrent. La *Gazette de France* protesta avec satisfaction qu'un historien publiquement convaincu d'une erreur si grossière était pour jamais indigne d'entrer à l'Académie. En riposte, Taxile Delord, dans *le Siècle*, malmena fort le « Trissotin de Caen ». *L'Événement, le Figaro* se gaussèrent. Ce fut bien pis dans les revues spéciales ; bientôt le mystificateur connut de cruelles disgrâces.

Il n'avait pas seulement surpris la candeur des potaches, ses élèves, il avait en même temps déçu le monde savant, qui lui gardait une solide rancune. Dans l'édition d'Olivier Basselin, publiée par ses soins en 1833, ne trouvait-on pas, en effet, son pastiche introduit, qu'il affirmait authentique, désigné, par

une note fallacieuse, comme « échappé aux investigations, inconnu de tous les antiquaires de Normandie ». En outre, circonstance aggravante, il avait laissé Le Roux de Lincy lui donner une place dans son *Recueil des Chants historiques français* : double crime, inexpiable attentat contre l'érudition !

Dans la *Revue critique* (1), M. Paul Meyer tomba sur le malfaiteur à bras raccourcis, vengeant du même coup Henri Martin calomnié. — Comme une hirondelle ne fait pas le printemps, une douteuse facétie ne suffit pas à infirmer un système historique. L'écrivain n'avait qu'à supprimer dans son ouvrage la fâcheuse citation, et tout serait dit. Ses conclusions n'en subsistaient pas moins : les compagnons du vau de Vire avaient réellement existé ; les pages émues demeuraient entières qui racontaient « leurs exploits héroïques pour secouer le joug de l'étranger ».

La polémique si bien engagée à Paris se continuait en province. A peine rentré à Caen, M. Travers fut pris à partie par un professeur

(1) Numéro du 21 avril 1866.

au lycée, M. Léon Puiseux, auquel vint s'adjoindre un jeune docteur ès lettres, M. Armand Gasté. Le *Journal de Caen* et le *Moniteur du Calvados* retentirent du fracas de leur dispute. Ce fut une belle bataille d'érudits, où les combattants se bombardèrent à plaisir de textes et de citations. La victoire demeura finalement aux conscrits contre le vétéran. Henri Martin se vit réhabilité pour la seconde fois. Il y eut une victime pourtant, et assez imprévue : Olivier Basselin, qui sortit fort amoindri de l'aventure.

*
* *

Les amateurs de chansons à boire et de refrains bachiques doivent en faire leur deuil : le bon « lifrelofre », comme dit Rabelais, le franc-luron qu'ils affectionnent n'a pas existé, du moins comme ils l'entendent. Les travaux de M. Armand Gasté (1) l'ont péremptoire-

(1) *Les Insurrections populaires en Normandie et la question d'Olivier Basselin. — Olivier Basselin et le vau de Vire. — Étude critique et historique sur Jean Le Houx.* (Thèse pour le doctorat ès lettres, 1874.)

Il serait injuste de ne pas citer, à côté de M. A. Gasté,

ment démontré, en retirant à maître Olivier les meilleurs joyaux de sa couronne poétique.

Ce ménestrel, à la gloire usurpée, n'est pas l'auteur des morceaux qui continuent de traîner sous son nom dans les Anthologies.

Il n'a point célébré sa trogne vultueuse :

« Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet (1)... »

Eugène de Beaurepaire qui, dès 1858, établit que Jean Le Houx était en réalité l'auteur des chansons attribuées à Basselin.

(1) C'est le plus connu des vaux de Vire :

Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet.

Gros nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encore plus beau.
Tu ne ressembles poinct au nez de quelque herre
Qui ne boit que de l'eau.

Un coq d'Inde, sa gorge à toy semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez? Pour te peindre en la sorte
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine,
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guigne,
En beuvant du meilleur.

ni les charmes de Madeleine, sa mie.

En un jardin, d'ombrages tout couvert,
Au chaud du jour, j'ai trouvé Madeleine,
Qui, près le pied d'un sycomore vert,
Dormait au bord d'une claire fontaine.

Pour une foule de raisons littéraires, historiques, grammaticales et philologiques, l'honneur doit en être sûrement reporté sur un avocat au bailliage de Vire, vers la fin du seizième siècle, Jean Le Houx (1).

(1) Voici ces conclusions empruntées à l'ouvrage de M. Armand Gasté : *Étude critique et historique sur Jean Le Houx :*

« 1° Si l'on rapproche l'écriture d'un acte authentique signé Jean Le Houx, — acte emprunté à l'étude d'un notaire de Vire, — de l'écriture du manuscrit n° 27 de la bibliothèque de Caen, on acquiert bien vite la certitude que ce manuscrit est écrit *tout entier* de la main de Jean Le Houx ;

« 2° Dans ce manuscrit, Jean Le Houx s'attribue la composition de *toutes* les chansons qui y sont contenues ;

« 3° Les ratures, les corrections qu'on y voit en grand nombre, les indications mises en tête de plusieurs chansons, prouvent clairement que l'auteur ne cesse de remanier son œuvre en vue d'une édition définitive ;

« 4° Dans les *Vaux de Vire* des deux recueils contenus dans le manuscrit de la bibliothèque de Caen, Jean Le Houx parle de lui-même en mainte occasion et nous fournit des renseignements sur sa personne, sur son rôle littéraire et sur les événements arrivés de son temps;

« 5° Dans ces chansons il est fréquemment fait allusion aux avocats; on y trouve un assez grand nombre de termes de

Ah! malheureux Le Houx, robin infortuné, persécuté de ton vivant, pillé après ta mort! Tu voulus joindre coupablement l'épicurisme à la basoche et tu avais le tort de préférer la taverne à l'audience. Thémis n'est pas le dieu Liber, imprudent, et son sanctuaire, une guinguette! On te le fit bien voir. Il te fallut aller à Rome humblement solliciter ton pardon, brûler les enfants de ta muse perverse et, pour montrer ton repentir, écrire dorénavant des noëls, proclamer, après les vertus du vin clairet et du pommé normand, la gloire de Marie et de son fils Jésus... Pauvre diable!

Quand tu mourus, en 1616, un autre te

jurisprudence, que seul pouvait employer un homme versé dans la science du droit;

« 6° Des mots grecs, des mots latins, des imitations d'auteurs de l'antiquité, indiquent la main d'un lettré du seizième siècle;

« 7° Des emprunts faits à Rabelais, à Ronsard, à Marot, à Bonaventure des Périers; des chansons mises sur des timbres dont les paroles sont de Malherbe et de Guédron; des rythmes empruntés à Ronsard ou à des poètes de la Pléiade, donnent à ces chansons une date certaine, qui ne peut être reculée au delà du seizième siècle;

« 8° Plusieurs mots, inconnus à Basselin, n'ont pu être employés par lui;

« 9° Des dates historiques — batailles ou traités de paix — fixent évidemment au seizième siècle la composition des *Vaux de Vire* du manuscrit de Caen.

déroba ton œuvre; il t'a fallu deux siècles et davantage pour obtenir une justice qu'on te dispute encore (1).

Mais alors, dira-t-on, et Olivier Basselin? Qu'en demeure-t-il comme poète, après cette amputation?

Quoi qu'en disent ses défenseurs, il faut l'avouer, pas grand'chose. Son existence même n'est que vraisemblable, elle n'est pas rigou-

(1) Jean Le Houx naquit à Vire vers le milieu du seizième siècle. Il fit ses études de droit, vraisemblablement à Caen et, reçu licencié, revint à Vire où il exerça la profession d'avocat au bailliage. Plus assidu au cabaret qu'au prétoire, son amour de la bamboche lui valut les mésaventures brièvement rappelées ici. Le Houx mourut vers le milieu de l'année 1616 et fut inhumé solennellement dans l'église de sa paroisse. Il s'était marié deux fois et laissait une nombreuse postérité. Sonnet de Courval lui fit une pompeuse épitaphe qui débute par ces vers :

Passager viateur qui visites ce temple,
Arreste un peu tes pas et de grâce contemple
Ce tombeau dans lequel gist le docte Le Houx,
Houx toujours verdoyant en vertus immortelles,
En cent perfections admirablement belles,
Qui le faisoient paraistre un soleil entre nous.....

La première version ancienne que l'on possède de l'œuvre de Jean Le Houx a été publiée vers 1670, sans nom d'auteur, par un imprimeur de Vire, Jean de Cesne, sous ce titre : *le Livre des chants nouveaux de Vau de Vire, corrigé et augmenté oultre la précédente impression*. Suivant M. Ad. van Bever, cette deuxième édition dut avoir à peu près le sort de la précédente donnée vers 1570, car il n'en reste à l'heure actuelle qu'un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale.

reusement prouvée. La tradition populaire rapporte qu'un foulon, dont la vie est parfaitement inconnue, composa, l'un des premiers, dans les vallons formés par la Vire et la Virène, des couplets joyeux nommés vaux de Vire, du lieu où ils furent écrits et chantés. On a voulu identifier ce Basselin, ou Vasselin, avec certain chef de bandes qui périt dans une escarmouche contre les Anglais. Le rapprochement est plausible, mais il n'est pas démontré.

En tout cas, les vers qu'on prétend authentiquement mettre sous son bonnet : lampons, flonflons d'amour ou strophes patriotiques, méritent peu de retenir l'attention (1).

(1) Exception faite, cependant, pour ces couplets à la verve gouailleuse, où l'on entend les commères normandes trinquer, portes closes, durant que leurs maris sont absents :

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
Ils estoient trois dames d'accord et d'apoint,
Disant l'une à l'aultre : Nous ne beuon point,
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
Il y vint ung rustre, tout en beau pourpoint,
Pour seruir les dames tres bien et à point;
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point,
Se dirent les dames : Vecy bien a point :
Faison bonne chere, ne nous faignons point :
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Il n'est pas que les Anglais pour « avoir fait déraison aux Compagnons du Vau-de-Vire », et nous pouvons, après ces derniers, répéter le refrain mélancolique :

Hélas ! Olivier Basselin,
Nous n'aurons plus de vos nouvelles,
Vous ont les *savants* mis à fin !...

Beuon, ma commere, nous ne beuon poiut.
Le mignon commence : il ne tarda point :
De seruir s'auance, tout a leur bon point.
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
De chanter s'auance en doulx contrepoint,
Et en grant plaisance vint frapper au point.
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point :
Des maris doubtance nous n'en ayons point :
D'eulx n'airon greuance, car ilz n'y sont point.
Beuon, ma commere, nons ne beuon point.

VI

LES DÉLIQUESCENCES D'ADORÉ FLOUPETTE (1885)

VI

LES DÉLIQUESCENCES D'ADORÉ FLOUPETTE

Le Symbolisme n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir : voici trente ans, il s'affirmait bruyamment doctrine de bataille, se proclamait avec orgueil la Révolution nécessaire,

Comme il s'agit ici d'une très subtile mystification de lettres, d'une satire cinglante, jointe à la plus spirituelle parodie, et qu'il serait autrement impossible d'en goûter toute la saveur ou d'en apprécier la portée, je dois rappeler les origines du mouvement, son esthétique générale, ses tendances et son aboutissement.

Il nous venait du Nord, d'Allemagne et d'Angleterre à la fois (1). Vers 1882, ardente et batailleuse, toute une jeune génération litté-

(1) Les Pré-Raphaélites anglais, Dante Gabriel Rosseti, Holmann Hunt, Burne Jones, Morris, Walter Crane ont exercé sur les symbolistes leur influence profonde; comme en poésie, Robert Browning, Tennyson, Meredith et Swinburn.

raire se leva contre le naturalisme triomphant. Elle lui reprochait, non sans quelque raison, de réduire l'art « à n'être plus qu'une imitation du contour extérieur des choses ». Se réclamant des doctrines esthétiques d'Hegel, les novateurs prétendaient ramener toute littérature à l'Idéalisme, source unique de vérité « qui nous dévoile l'âme des choses dont les yeux du corps ne saisissent que l'enveloppe ».

Leur truchement expressif devint le Symbole qui doit traduire les affinités de notre âme, ses correspondances mystérieuses avec le monde extérieur et qui consiste, suivant la nuageuse explication de Mallarmé, « à évoquer petit à petit un objet et en dégager un état d'âme, ou inversement, à choisir un objet et en dégager un état d'âme par séries de déchiffrement ».

Les apôtres de la foi nouvelle cherchèrent donc, au théâtre et dans le roman, à créer des personnages incarnant des idées et par conséquent symboliques; plus spécialement encore, ils voulurent consacrer la poésie à la traduction des « nuances » profondes et sub-conscientes de l'âme.

Le drame wagnérien, qui se révélait alors à la

France, héroïque, fictif, légendaire, abstrait, devint leur Évangile. On sait la place qu'y tiennent les forces de la nature. La mer emplit le *Vaisseau fantôme* de ses fureurs, le symbole domine *Parsifal* et le *Ring,* dans *Tristan* l'action intérieure est tout. Ils s'en inspirèrent à l'excès. Leur admiration exclusive, passionnée, les conduisit à vouloir rétablir l'union primitive de la poésie et de la musique. Les poèmes symbolistes *durent* ressembler à celle-ci, *dans son objet,* qui est d'exprimer les sentiments et les émotions échappant à l'analyse, *par ses moyens,* les rythmes et les sons.

Cette merveilleuse conception entraîna l'école nouvelle à tenir compte autant de la *sonorité* des mots que de leur *sens,* à s'occuper, non plus comme les Parnassiens, « dans leur honorable et mesquine tentative (1) », du mètre et de la rime, mais surtout de la « musique intérieure du rêve ». Ainsi, les symbolistes furent-ils amenés à inventer une nouvelle prosodie, à modifier le style et la syntaxe, sous l'influence de la « musicalité du verbe » (2).

(1) Jean Moréas.
(2) Somme toute, constate fort justement M. Camille Mau-

Leur tentative appartient au passé et je n'ai pas à tracer sa chronique mais seulement à exposer une doctrine. Les curieux d'histoire littéraire, soucieux de plus amples détails, pourront les trouver dans le Supplément du *Figaro* du 18 septembre 1886, où Jean Moréas, le théoricien du groupe, publia son manifeste.

Il me faut pourtant bien constater que, sauf au théâtre, où M. Maurice Maeterlinck et peut-être aussi M. Henry Bataille en sont les continuateurs d'un si beau talent, le Symbolisme a, partout ailleurs, échoué dans ses ambitions. Il put exercer son influence sur quelques écrivains dont les œuvres reflètent le goût du mystérieux, du bizarre, de l'évocation et de la réticence (1), il fut impuissant à se cristalliser dans une œuvre et son grand homme lui a manqué. La révolution annoncée a fait long feu : les causes de son échec sont faciles à découvrir.

clair, les deux postulats du Symbolisme furent l'utilisation de l'allégorie et la réforme métrique ; le premier est essentiellement d'origine allemande, le second absolument d'origine anglaise.

(1) Maurice Rollinat ou Jean Lorrain, par exemple, pour ne citer que ceux-là.

*
* *

La discussion inévitable du système mena fatalement ses défenseurs à l'exagérer. Les moins illusionnés — les seuls, à vrai dire, dont le talent fût certain — essayèrent en vain de réagir; ils furent, comme toujours, débordés par une minorité outrancière. Du raffinement on versa dans la subtibilité et le subtil, à son tour, aboutit à l'obscur et à l'amphigouri. La finesse se mua en maniérisme, l'amour du singulier tua le naturel. Les nouveaux génies s'enveloppèrent de nuages comme les Olympiens et, pour ces hiérophantes, l'Abscons devint un latin sacerdotal. La métaphore aux contours arrêtés ne suffit plus à rendre le nébuleux de leurs sensations; les vocables vertébrés, l'infinie désarticulation de leurs rêves hallucinés; « la syntaxe bien portante défaillait sous la purulence de leurs sensations (1) ». Ils inventèrent la théorie fameuse

(1) M. Ch.-Th. Féret.

de la couleur des mots, de la nuance des voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles (1)
Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Le pauvre grand Verlaine, confisqué par la bande, prêcha l'alambiqué dans son *Art poétique :*

Il faut surtout que tu n'ailles point
Choisir les mots sans quelque méprise,
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint.

(1) C'est le fameux sonnet d'Arthur Rimbaud :

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles
« Je dirai quelque jour vos naissances latentes,
« A, noir corset velu des mouches éclatantes
« Qui bombillent autour des puanteurs cruelles

« Golfes d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes
« Lancé des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
« I pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
« Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

« U, cycles, vibrements divins des mers virides,
« Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
« Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

« O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
« Silences traversés des mondes et des anges.
« — O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux! »

« Il convient de remarquer, nous apprend M. Gustave Kahn, que Rimbaud pouvait fort bien être au courant des phénomènes d'audition colorée; s'il ne les connaissait peut-être pas par sa propre expérience, il a pu contrôler, avec la

Compréhensifs — ô combien ! — les esthètes pâmaient à cette angoissante devinette :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre,
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui (1) ?

Plus embrumé que Perse, Mallarmé, grand prophète du groupe, inventait de nouvelles cadences verbales (2).

*
* *

Mon Dieu, tout cela nous paraît aujourd'hui lointain, périmé et passablement ridicule : il

science réelle et imaginative de son ami Charles Cros, certaines idées à lui, se clarifier certains rapprochements à lui personnels, noter un son et une couleur... »

(1) *Les Poésies de Stéphane Mallarmé.* — « Si de tel vers, écrit Brunetière, ont quelque autre mérite, avec celui d'être inintelligibles, c'est de trahir, dans les rares endroits que l'on en croit comprendre, une ineffable ignorance de toutes choses et une inexpérience touchante de la vie. »

(2) Voir, notamment dans *Divagations,* l'article consacré à Manet et qui débute en ces termes :

« Qu'un destin tragique, omise la mort filoutant, complice de tous, à l'homme la gloire, dur, hostile, marquat quelqu'un enjouement et grâce, me trouble — pas la huée contre qui a, dorénavant rajeuni la grande tradition picturale, selon son instinct, ni la gratitude posthume... »

n'en allait pas ainsi aux beaux jours du président Grévy.

Alors, les cénacles péroraient et vaticinaient. Au *Rat Mort* ou au *François Ier*, à Montmartre et au « Quartier », ces deux pôles de l'univers poétique, dans l'encens des pipes, les adeptes, à grand renfort d'onomatopées, distribuaient l'apothéose ou l'ignominie.

Nul n'aura de talent, hors nous et nos amis.

La gloire et ses blandices, ils l'accaparaient volontiers pour eux-mêmes, vouant au mépris des postérités le reste des mortels. — Au Philistin, les étrivières!... Et leurs revues ou leurs journaux : *la Vogue, les Hommes du jour, Lutèce, la Plume, l'Ermitage, Art et Critique,* etc. (1), les appliquaient profusément. Ils révélaient à l'admiration des foules les *Poètes maudits :* Jules Lafforgue, Arthur Rimbaud, Tristan Corbières et ses *Amours jaunes*. M. Anatole Baju prenait figure de Sainte-Beuve. Chez Vanier, libraire

(1) Auxquels il faut ajouter une revue belge, *la Wallonie*, qui se publiait à Liège. Fondée en 1885 elle a duré jusqu'en 1892. MM. Francis Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Émile Verhaeren, Achille Delaroche, Albert Mockel, Charles van Lerberghe en étaient les principaux collaborateurs.

initiateur mais économe, vers et proses rythmées, « symphonies », « sonates », « variations », « scherzo », s'amoncelaient sous les presses : étonnant salmigondis où le meilleur côtoie le pire et l'œuvre de talent — car il s'en dépensa beaucoup — le prétentieux gribouillage. Verlaine publiait *Jadis et Naguère;* Moréas, les *Syrtes* et les *Cantilènes;* J. Laforgue, les *Complaintes,* M. Laurent Tailhade, le *Jardin des Rêves;* Francis Poitevin, les *Derniers Songes;* M. Gustave Kahn, les *Palais nomades;* M. Henri de Régnier, les *Lendemains* et *Apaisement.*

Parmi tant de hardis pionniers, beaucoup des plus fougueux n'étaient Français que par voie de pénétration et, si j'ose dire, d'endosmose : Moréas était Grec, Charles Viguier Suisse, M. Stuart Merrill Américain; la Belgique fournissait un nombreux contingent : MM. Emile Verhaeren, Ch. van Lerberghe, Albert Mockel, et, je crois bien aussi, M. René Ghil. Ils n'en apportaient que plus d'ardeur à vouloir désarticuler la vieille langue de Rabelais, de Montaigne, de La Fontaine et de Voltaire.

Or, parmi les affiliés, au plus secret des cha-

pelles, au plus profond des sanctuaires, s'étaient glissés deux mauvais compagnons.

*
* *

L'aîné, Gabriel Vicaire, ayant tard lâché la basoche pour la poésie, n'était encore connu que par ses *Émaux bressans,* au charme si tendre; beaucoup plus jeune, son complice Henri Beauclair, dans toute la fleur de son avril normand, venait de débuter par un pimpant recueil de triolets, à souhait ironiques, galants, impertinents et musqués, *l'Éternelle chanson,* qui avait attiré sur lui l'attention des *magister* de la nouvelle école. Soucieux de gagner à la *Cause* un talent si rempli de promesses, ceux-ci avaient incorporé le rimeur dans leur troupe, sans trop enquêter sur ses origines. Désastreuse imprudence! Bientôt la méchante recrue allait cruellement fusiller ses grands chefs.

Jobeurs, narquois et de bon sens aiguisé, — on n'est pas vainement de Lisieux, ni d'Alsace, — les deux camarades souffraient avec ennui la torture imposée au langage et au penser de

France, si limpide, si lumineux et comme pétri de clartés. Las de l'entendre cuisiner à la sauce belge, en quelque sorte par esprit de réaction nationaliste, ils résolurent un éclat.

Dans les premiers jours de mai 1885, paraissait une mince plaquette de vers, sous ce titre « alliciant » : les *Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette* (1). La plupart des morceaux avaient été d'abord insérés dans *Lutèce,* sans y soulever de curiosité particulière ; réunis en brochure, il devait en être bien autrement et, par les Neuf Sœurs, ce fut un beau tapage !

Composées de courtes pièces caractéristiques, rappelant à s'y méprendre le rythme, la forme et les images employés par certains poètes des petites revues, les *Déliquescences* allaient draper d'un ridicule incoercible leurs nébuleuses utopies, et, charge triomphante en même temps que satire fort âpre de ses procédés littéraires,

(1) *Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette.* Byzance, chez Léon Vanné, éditeur, 1885, petit in-12. (A la fin on lit : achevé d'imprimer sur les presses de *Lutèce,* le 2 mai 1885.)

lourdement peser sur l'avenir et les destinées de l'école symboliste.

En dépit de leurs efforts tumultueux, les bardes du *Décadentisme* demeuraient jusqu'alors ignorés du public. Désormais, ils lui étaient révélés, mais d'une autre manière, sans doute, qu'ils eussent pu souhaiter.

Adoré Floupette arrivait à l'heure faste. Tout de suite, le succès fut éclatant, l'édition s'enleva en un tour de main :

« Quel petit livre à souhait, écrivait Paul Arène, pour faire passer un bon quart d'heure à un galant homme. » Et curieusement il interrogeait : « Quel est cet Adoré Floupette? Nous aurions voulu connaître ses origines, sa naissance, la figure qu'il a, les habits qu'il porte, les femmes qu'il aime, le café où il dit ses vers, et surtout s'il ne cache pas un fonds de bourgeoise et candide honnêteté, sous les allures superbement sataniques qu'il affecte. »

L'invitation était tentatrice, les deux parrains du chantre nouveau style se hâtèrent de réparer leur oubli. Un second tirage des *Déliquescences* parut, augmenté d'une biographie

de Floupette, par son ami le pharmacien Marius Tapora (1).

O la joyeuse préface, toute de verve bouffonne et d'étincelante parodie! Comme elle bafoue les grimaceries, fouaille les présomptions, charivarise les attitudes!

Voici d'abord le héros qui « n'est pas Auvergnat, comme d'aucuns l'ont avancé, sans doute avec une pointe de malveillance », l'excellent Floupette, « avec sa grosse figure ronde, son gros nez camus, ses petits yeux malins, ses bonnes grosses joues roses. »

A peine échappé du collège, après avoir successivement découvert Hugo, Lamartine et Musset, il est accouru à Paris et malgré son placide physique et son atavisme bourgeois, verse à présent dans le satanisme et la perversité. Son ami, le « potard » Marius Tapora qui l'est venu rejoindre, en peine d'une officine, l'interroge curieusement :

« — Et la poésie? — De mieux en mieux, me répondit-il, je ne suis pas trop mécontent. — Alors,

(1) *Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette, avec sa Vie par Marius Tapora.* Byzance, chez Léon Vanné, éditeur, 1885, petit in-12. L'achevé d'imprimer porte la date du 20 juin 1885.

Hugo?... — Peuh! fit-il avec une moue qui m'impressionna, un burgrave. — Et Coppée? — Un bourgeois. Ces paroles, je ne sais pourquoi, me consternèrent. J'étais surpris et je le laissai voir. J'avais tort, car Adoré s'en aperçut; mais avec sa bonté ordinaire : « Mon cher, me dit-il, tu arrives de province; tu n'es pas à la hauteur. Ne te désole pas, nous te formerons. » — Ainsi le Parnasse?... — Oh! vieille histoire. — La poésie rustique?... — Bonne pour les Félibres. — Et le naturalisme? — Hum, hum? pas de rêve, pas d'au-delà; la serinette à Trublot. J'étais devenu inquiet; sans réfléchir, je m'écriai : Mais enfin que reste-t-il donc?... Il me regarda fixement et, d'une voix grave qui tremblait un peu, il prononça : Il reste le *Symbole.* »

Et Floupette, frénétique et transporté, de révéler à son ami les arcanes du *Grand Mystère* :

« — Ce n'était pas tout d'avoir trouvé une source d'inspiration nouvelle, en un temps où l'imagination semble tarie, où la foi se meurt, où tout est bas et vulgaire. Ces inspirations fugitives, ces fleurs de rêve, ces nuances insaisissables, plus variées que celles de l'arc-en-ciel infini, il fallait bien les fixer. Et pour cela la langue française était décidément trop pauvre. Nos ancêtres s'en étaient contentés, mais c'étaient de petits génies à courtes vues qui n'avaient que des impressions simples et sans intérêt, de bonnes gens, sans le moindre

vice, pas du tout blasés, qui adoraient les confitures et ne songeaient même pas à mettre, dans leur soupe patriarcale, une pincée de poivre de Cayenne. A la délicieuse corruption, au détraquement exquis de l'âme contemporaine, une suave névrose de langue devait correspondre. La forme de Corneille, du bon La Fontaine, de Lamartine, de Victor Hugo était d'une innocence invraisemblable. Une attaque de nerfs sur du papier! voilà l'écriture moderne... Ici, Floupette se dressa, l'œil hagard, la parole pressée : — Sais-tu, potard, ce que c'est que les mots? Tu t'imagines une simple combinaison de lettres. Erreur! Les mots sont vivants comme toi et plus que toi : ils marchent, ils ont des jambes comme les petits bateaux. Les mots ne peignent pas, ils sont la peinture elle-même; autant de mots, autant de couleurs, il y en a de verts, de jaunes et de rouges, il y en a d'une teinte dont rêvent les séraphins. Quand tu prononces : Renoncule, n'as-tu pas dans l'âme toute la douceur attendrie des crépuscules d'automne? On dit un cigare brun. Quelle absurdité! Comme si ce n'était pas l'incarnation même de la blondeur que cigare. Campanule est rose, d'un rose ingénu; triomphe, d'un pourpre de sang; adolescence, bleu pâle; miséricorde, bleu foncé. Et ce n'est pas tout : les mots chantent, murmurent, susurrent, clapotent, roucoulent, grincent, tintinnabulent, claironnent; ils sont, tour à tour, le frisson de l'eau sur la mousse, la chanson glauque de la mer, la basse profonde des orages, le hurlement sinistre des loups dans les bois... »

On voit l'artifice, et comme les deux bons raillards blaguent férocement les extravagances de l'école, les divagations prétentieuses de sa syntaxe.

Que sera-ce tout à l'heure, quand ils nous introduiront au cœur même des cénacles, en cette parlotte du *Panier Fleuri* où discute l'élite du nouveau Parnasse, qu'ils mettront en scène les camarades, et sous de transparents pseudonymes, les déshabilleront vertement devant nous (1).

La suite du piquant opuscule répondait à son commencement.

De fines parodies, à peine chargées, pastichaient à ravir l' « écriture » et la « manière » des réformateurs.

Les *Énervés de Jumièges* persiflaient le *tædium vitæ,* le « mal à l'âme » cher aux modernes Obermann (2). *Suavitas* brocardait la théorie

(1) Étienne Arsenal et Bleucoton, entre autres, cachent Stéphane Mallarmé et Verlaine; Carapatidès, Jean Moréas.

(2) *Les Énervés de Jumièges*

L'horizon s'emplit
De lueurs flambantes
Aux lignes tombantes
Comme un ciel de lit.

du « Verbe musical » et le Symbole universel.

L'adorable Espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une hermine d'or.

L'horizon s'envole,
Rose, orange et vert,
Comme un cœur ouvert
Qu'un relent désole.

Autour du bateau,
Un remous clapote,
La brise tapote
Son petit manteau,

Et lente, très lente
En sa pâmoison,
La frêle prison
Va sur l'eau dolente.

O doux énervés,
Que je vous envie
Le soupçon de vie
Que vous conservez!

Pas de clameur vaine,
Pas un mouvement!
Un susurrement
Qui bruit à peine.

Vous avez le flou
Des choses fanées,
Ames très vannées
Allant Dieu sait où.

Comme sur la grève,
Le vent des remords,
Passe en vos yeux morts
Une fleur de rêve!

Pour le Rossignol qui sommeille encor
La candeur du Lys est un crépuscule (1).

Certain *Rythme claudicant* évoquait, de façon burlesque, les *Rythmes boiteux* de Moréas dans les *Syrtes,* et la « façon » de Mallarmé se trouvait étonnamment « attrapée » dans *Pour avoir péché,* étourdissante salade de mots rares, sonores et... inintelligibles :

Mon cœur est un Corylopsis du Japon, rose
Et pailleté d'or fauve — à l'instar des serpents.
Sa rancœur, détergeant un relent de Chlorose,
Fait dans l'Ether baveux brâmer les Œgipans.

Et toujours hanté
D'un ancien Corrège
Je dis : quand aurai-je
Votre exquisité?

(1) Voici la pièce entière :

L'Adorable espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or.
Pour le Rossignol qui sommeille encor
La candeur du Lys est un crépuscule.

Feuilles d'ambre gris et jaune! chemins
Qu'enlace une valse à peine entendue,
Horizons teintés de cire fondue,
N'odorez-vous pas la tiédeur des mains?

O Pleurs de la Nuit! Étoiles moroses!
Votre aile mystique effleure nos fronts,
La vie agonise et nous expirons
Dans la mort suave et pâle des Roses!

Mon âme Vespérale erre et tintinnabule,
Par delà le cuivré des grands Envoûtements,
Comme un crotale pris aux lacs du Vestibule,
Ses ululements fous poignent les Nécromans.
Les Encres, les Carmins, flèches, vrillent la cible.
Qu'importe si je suis le Damné qui jouit,
Car un Pétunia me fait immarcescible,
Lys! Digitale! Orchis! Moutarde de Louit! (1)

(1) Citons encore : *Pour être conspué,* qui parodie une pièce de Mallarmé:

Devinés au coin des brocatelles,
J'ai perçu tes conteurs subtils, presque;
Je songeais alors à quelque fresque,
Remembrée avec des blancheurs d'aile!

C'est pourtant le Tourment d'un ascète.
Pourquoi pas? Je le sais, moi, nul autre,
— L'oiseau bleu dans le chrême se vautre —
Qui comprend, je le tiens pour mazette!

et l'*Andante de la Symphoien en Vert-Mineur* (variations sur un thème vert pomme) :

L'alme fragilité des nonchaloirs impies
A reflété les souvenirs glauques d'Éros.
La ligne a trop de feu des marbres de Paros,
Trop d'ombre l'axe des sorcières accroupies.
Le symbole est venu. Très hilares d'abord,
Ont été les clameurs des brises démodées
Tristes, aussi, leurs attitudes, tant ridées
Par la volonté rude et l'incessant effort.

Nous avons révisé pourtant : l'azur est rose
Depuis qu'il n'est plus bleu, nous voulons qu'il soit vert.
Je fermerai le Tabernacle encor ouvert,
En modulant l'Ennui de mon âme morose.

*
* *

Dans la presse, ce fut un colossal éclat de rire. Les *Déliquescences* faisaient le juste départ entre les audaces nécessaires des chercheurs et les exagérations ridicules de quelques nigauds, visant seulement à « abrutir le bourgeois ». M. Jules Claretie dans *le Temps* (1), Ch. Leser au *Soir* (2), M. Robert Caze dans le *Voltaire* (3) applaudirent à l'étrillante pasquinade.

M. Maurice Barrès, surtout, comprit, expliqua, commenta délicatement la parodie (4).

(1) « Oh, oh! si la vie est démodée, le rire et la satire ne le sont pas. Et vive Adoré Floupette qui parle avec tant d'irrévérence des dieux du jour, Hartmann et Schopenhauer. »

(2) « Je n'ai rien vu depuis dix ans de plus amusant et de plus juste que cette ingénieuse satire. »

(3) « Les mystificateurs ont réussi si complètement que des lettrés eux-mêmes ont pris ces *Déliquescences* pour argent comptant. »

Malgré la préface qui aurait dû prévenir les naïvetés, il y eut des dupes en effet : Mermeix, qui chroniquait alors au *Dix-neuvième Siècle* sous le pseudonyme de Gabriel d'Encre, et aussi Philippe Gilles.

(4) Dans *la Vie moderne* : « C'est toute justice que ces spirituelles ironies, jetées à pleines mains sur les petits brouillons, qui masquent leur impuissance sous la prétention des idées, la bizarrerie des mots, l'incorrection des lignes. Cependant, les

Et le succès de la malicieuse plaquette monta. MM. Anatole France (1), Pierre Véron (2), George Montorgueil (3), Émile Blémont (4), Paul Foucher, Louis Marsolleau nuancèrent un peu partout l'éloge unanime.

Une voix pourtant discorda, celle d'Édouard Rod. Aigrement, il incrimina Floupette de vouloir discréditer Verlaine et d'attenter à l'avenir.

Par la voix de ses auteurs responsables, celui-ci répondit avec vivacité : « Floupette n'est pas l'une des mille formes de l'esprit de négation. Il *attend* les chefs-d'œuvre futurs et ne sera pas le dernier à les applaudir. Tout en conservant une estime profonde pour les vrais artistes, Floupette a cru pouvoir blaguer légèrement ce qui chez eux était un tantinet ridi-

plus audacieux talents de demain ont droit à la bienveillance des maîtres. Ces recherches du détail, des associations lointaines mais sûres de sensations, de couleurs et de sons, de toucher et d'odorat ne peuvent être tentées que par des esprits subtils et fins. Vicaire et Beauclair, après tout, ont plutôt signalé au public les efforts des nouveaux et déblayé leur chemin de quelques ridicules tout superflus. »

(1) Dans *l'Illustration*, sous le pseudonyme de Gérôme.

(2) *Monde illustré*.

(3) *Paris*.

(4) *Monde poétique*.

cule. » Surtout il se défendait d'avoir méconnu le poète de *Sagesse* et de la *Bonne Chanson*.

L'argument était de poids; pourtant, qu'ils l'eussent ou non voulu, les deux joyeux compères n'en venaient pas moins d'asséner au Symbolisme le coup dont il devait mourir. Leur mystification victorieuse allait entraîner des conséquences dont la portée dépassa singulièrement leur attente. Pour le public et la grande presse, la cause sera désormais entendue. En dépit des indignations, de tous les manifestes, de toutes les mises au point, l'école nouvelle va demeurer celle d'Adoré Floupette. Une impitoyable hilarité accueillera dorénavant ses tentatives, ses recherches, parfois curieuses, de subtilités poétiques. Avec *A rebours* de Huysmans, et beaucoup plus encore, les *Déliquescences* ont sonné le glas des cénacles, mené les funérailles littéraires de l'Artificiel et du Décevant. Ses auteurs, ce jour-là, firent office de bons chirurgiens de la Pensée.

Sic erat in fatis... Les vrais poètes, ceux dont le talent, pour s'affirmer, n'avait pas besoin de

se compliquer de névrose, se hâtèrent, Henri de Régnier et Moréas en tête, de quitter la désastreuse galère où ils s'étaient un instant fourvoyés. Les autres se dispersèrent. D'aucuns, brûlant leur idole de jeunesse, parcourent encore une brillante carrière de journalistes. Les plus intoxiqués préférèrent briser leur plume que d'abdiquer leur idéal. Ils gardent depuis un méprisant silence. A certains même, le commerce a servi de refuge. J'en sais un, jadis des plus véhéments, qui vend aujourd'hui des japoneries près du boulevard... Après tout, Schaunard lui-même a bien fini marchand de jouets! (1).

(1) On sait que Gabriel Vicaire a disparu prématurément en 1900, après avoir été le tendre et délicat poète du *Miracle de Saint-Nicolas,* de l'*Heure enchantée,* de *Rosette en paradis.* Quant à Henri Beauclair, il a écrit plusieurs romans parmi lesquels *Tapis vert* est une étude remarquable et fort âpre du monde des joueurs. Lâchant la Muse pour la grande presse politique, il est aujourd'hui rédacteur en chef du *Petit Journal.*

VII

LA GAIETÉ DE BAZOUGE

(1892)

VII

LA GAIETÉ DE BAZOUGE

Voici vingt ans, paraissaient dans le *Gil Blas* des articles d'une verve narquoise, à l'esprit frondeur, au tour à la fois incisif et gamin. Cela n'était ni de la critique régulière, ni de la chronique parisienne, participait cependant des deux genres et s'appelait *les Grands Enterrements*.

Chaque quinzaine, illustres, notoires ou simplement mal famés, les contemporains s'y voyaient troussés de belle sorte.

L'auteur imaginait de les enterrer avant l'heure et de confier leur dernier éloge à des ennemis triés sur le volet, quand il n'en chargeait pas, avec une perfidie plus gracieuse encore, les meilleurs amis du défunt prématuré.

Henri Becque parlait ainsi sur Sarcey; Edmond de Goncourt sur Renan; M. Naquet

célébrait M. Georges Ohnet et, plus modestement, Arsène Houssaye, une vieille dame hospitalière.

Une ironie singulièrement aiguisée emplissait ces morceaux d'éloquence. C'était de la gaieté extraite de l'oraison funèbre, de l'humour appliquée à la nécrologie.

Comme signature, un nom de circonstance : *Bazouge,* le croque-mort de *l'Assommoir,* un pseudonyme qui sentait la cire, le phénol et le catafalque.

Le critique idéal, assurait Sainte-Beuve, serait celui qui, parvenant à se substituer aux individus qu'il juge, à pénétrer leur moi le plus intime, les apercevrait tels qu'ils sont réellement, et non plus à travers sa propre personnalité.

C'est, par parenthèse, sans oublier M. Maurice Barrès avec ses *Dix jours chez M. Renan,* ce que réalisa Hérault de Séchelles, dans le récit de sa *Visite à Montbard* qui est, tout ensemble, un petit chef-d'œuvre d'auscultation morale et une très divertissante parodie des travers et des vanités de M. de Buffon.

Ainsi procédait également cet énigmatique *Bazouge :* seulement sa critique à lui s'inscrivait

sur le feuillet des billets de faire-part et il n'avait pas du tout — oh! mais là pas du tout — la moindre notion du respect.

Bien au contraire, son ironie à double tranchant s'exerçait, sans distinguer, aux dépens de celui qu'il mettait en terre et de l'orateur qui pérorait près de la fosse ouverte.

Et quel discernement amusé de l'existence chez un modeste employé de la maison Borniol! Quelle connaissance des dessous de la vie littéraire, du Paris écrivain, boulevardier ou galant!

Asmodée se contentait d'enlever le toit des maisons pour découvrir les secrets de leurs habitants; raffinant sur le Diable boiteux, *Bazouge* détachait la calotte des crânes pour mieux divulguer leurs pensées.

Trois mois durant, de Tortoni à la Madeleine, le médisant personnage intrigua le boulevard et dérouta sa perspicacité. Quel Parisien narquois, averti et sceptique se cachait sous ce masque funèbre?

Il fallut l'apparition du volume (1) pour que fût percé cet *incognito* si bien gardé.

(1) Une plaquette in-8°. Paris, 1892. Simonis-Empis, éditeur.

Bazouge n'était autre qu'un chroniqueur, déjà fort apprécié, M. Francis Chevassu, qui depuis a parcouru la plus brillante carrière de critique et d'écrivain.

L'ouvrage, illustré de dessins goguenards par Forain, Guillaume, Steinlen et Willette, est aujourd'hui épuisé. L'auteur ne l'a pas fait réimprimer, en sorte qu'il est devenu une façon de rareté bibliographique. Nous sommes heureux de pouvoir en donner ici de larges extraits.

Qu'il mette en scène Renan, Edmond de Goncourt, Meilhac, M. Jules Claretie, M. Maurice Barrès ou M. Jules Lemaître, Bazouge, on s'en aperçoit vite, s'amuse à pasticher le style de ses personnages. Imitation fort réussie. Il est déjà passé maître dans le genre frondeur qu'ont, après lui, porté à sa perfection MM. Paul Reboux et Charles Müller, les malicieux auteurs d'*A la manière de...*

Dès la préface, les intentions satiriques transparaissent :

« Quelle pâture ne devait pas fournir à un observateur attentif le spectacle de nos grands enterrements! La comédie humaine qui se joue, pour chacun, dans

un cadre différent, se poursuit autour des catafalques, avec une netteté qu'on rencontre rarement dans les boudoirs, dans les salons ou dans les académies. Il suffit, pour en jouir, de posséder des yeux assez vifs afin de pénétrer, derrière la majesté des gestes ou le mensonge des décors, la finesse des truquages ou les ruses de la machination.

« Bazouge fut appelé depuis longtemps à suivre nos plus belles obsèques. Il vit les frères Lionnet (1), statues moroses de la Condoléance, distribuer les mêmes poignées de main attendries aux illustrations d'un quart de siècle. Durant vingt-cinq ans, son chapeau ciré essuya la petite pluie des oraisons lénifiantes et l'orage des éloquences tumultueuses.

« Le soir, rentré dans sa chambre, il s'ingéniait à imiter les discours qu'il avait entendus. Toutefois, il appliquait les siens à des personnages vivants, par convenance. »

Nous voici dûment avertis. Le dessein moqueur de l'écrivain s'affirme à nos yeux. Écoutons à présent M. Jules Lemaître parler sur la tombe de Sarcey (2).

Le critique du *Temps* avait, on le sait, ses

(1) Les jumeaux célèbres, qui se ressemblaient « comme un frère », passaient pour suivre avec complaisance les enterrements notoires.

(2) Il est oiseux de rappeler que celui-ci n'était pas mort à cette époque (1892).

idées fort arrêtées en matière théâtrale et ne se montrait rien moins qu'indulgent, pour les audacieux et les novateurs qui offusquaient son esthétique. L'auteur du *Député Leveau* venait d'en faire la fâcheuse expérience :

« Il est impossible, en rendant ce dernier hommage au maître que nous pleurons, de ne pas évoquer le souvenir du grand écrivain dont l'influence agit si heureusement sur ses débuts littéraires et domina toute sa vie : je veux nommer Edmond About. Cette communion parfaite d'idées et de sentiments qui unissait les deux camarades fut plus qu'une intimité morale, ce fut une association d'esprit. M. Francisque Sarcey fit son talent avec les parties de son esprit dont About ne se servait pas; quand celui-ci avait levé cette rare farine dont il composait *le Roi des Montagnes* et *Madelon,* son respectueux ami recueillait la pâte qui restait pour en pétrir ses substantiels feuilletons.

« Cela n'était peut-être pas de la même qualité, mais c'était de la même maison. Sarcey fut, lui aussi, un voltairien, mais qui, dans son scepticisme universel, avait conservé une foi touchante à deux idées : il croyait à ses théories et il croyait à son rôle. Il plaçait très haut cet emploi de censeur littéraire; il n'admettait pas que le critique descendît des hauteurs contemplatives pour se mêler aux passions et se jeter lui-même dans la lutte, soit qu'il craignît de briser ses principes contre des faits, ou de compromettre son

autorité de juge dans une partie aventureuse. Je m'en aperçus bien quand je donnai *le Député Leveau* au Vaudeville : l'acrimonie de ses éloges me prouva alors qu'il ne me pardonnait pas cette désertion ; mon succès ne lui parut pas une raison suffisante, même pour rassurer son zèle amical.

« Je regrettai alors, je l'avoue, d'avoir affligé un maître aussi excellent. Mais, nous autres, écrivains venus trop tard, nous n'avons pas cette certitude arrogante que nous admirions d'abord chez Sarcey, comme simple phénomène de foi. Nous ne croyons plus à nos idées, encore moins à nos théories ; et nous tâtonnons humblement à la recherche de la vérité.

« Notre regretté maître avait cette bonne fortune, qu'ayant réfléchi une fois dans sa jeunesse, il se croyait prémuni pour sa vie entière contre les surprises du doute. Telle fut la cause de cette sécurité admirable que nous envierons toujours et que nous ne rencontrerons jamais.

« Il ne posséda jamais que deux ou trois idées, mais il y crut profondément, de là son action : la force est aux croyants.

« Mais cet élément de puissance se fortifiait encore d'un optimisme paisible et large qui lui faisait trouver, dans le succès, une raison suffisante au mérite. Nous autres, qui, dans la vie ou dans les couloirs de théâtre, nous tenons un peu à l'écart, laissant passer devant nous le flot noir et pressé des barbares, les foules ingénues et violentes, nous sommes bien plutôt disposés à

trouver blessantes, pour nos sensations, les sensations de tous. Tout au moins cherchons-nous, pour cette sensation, un autre point d'appui que le goût de M. Tout le Monde.

« Loin de connaître cette défiance, Sarcey s'abandonnait avec sécurité aux jugements de la foule : il se contentait de lui expliquer à elle-même les raisons de sa propre préférence. Nul, mieux que lui, n'excelle à débrouiller les motifs secrets de cette psychologie complexe qui est celle d'un public. Il a donné une conscience à la foule : elle l'a récompensé en lui donnant la popularité. »

N'est-ce point là, finement assaisonnée, *cum grano salis,* de bonne et savoureuse critique? *Bazouge* connaît son monde et se prononce avec exactitude. On n'est pas à la fois plus impertinent et plus juste, qu'il s'agisse d'apprécier le pyrrhonisme universel de M. Jules Lemaître, avant sa conversion, ou la lourdeur un peu terre à terre des jugements de feu notre Oncle.

A son tour, appelé à discourir, Henri Becque se montrait moins amène. Ses démêlés avec Sarcey sont demeurés célèbres : aussi quelle allocution dédaigneuse et perfide :

« Appelé par la Société des auteurs dramatiques à porter les regrets de nos confrères sur la tombe de

M. Francisque Sarcey, je serai bref : Sarcey n'entendit jamais rien au théâtre, mais ce fut un excellent homme. La confiance parfaite avec laquelle il riait aux facéties les plus usées des petits théâtres indique suffisamment une âme candide et un cœur sans reproches. Il fut, en effet, le dernier Français qui ait cru au calembour, au quiproquo de concierge et à M. Alexandre Bisson.

« Si le talent ne fut pas chez le critique regretté à la hauteur du caractère, il faut rendre néanmoins hommage à cette honnêteté d'esprit. Donnons donc nos regrets sincères au brave homme qui s'en va et songeons toujours que le théâtre s'anémie et que la fortune est au directeur qui écoutera enfin les audacieux (1). »

Mépris sincère chez quelques-uns, jalousie intéressée chez beaucoup d'autres, c'était alors un système, presque un dogme, pour tout ce qui tenait une plume, que de bafouer M. Georges Ohnet. On raillait son style, on persiflait sa psychologie, on daubait sa conception de la vie. M. Jules Lemaître l'exécutait implacablement, en un article fameux et si terrible qu'il est à peu près le seul exemple d'une critique définitive ayant, comme on dit, tué son homme.

(1) Becque plaide ici *pro domo sua*, pourtant les audaces de *la Parisienne* nous semblent aujourd'hui bien timides !

Bien entendu, *Bazouge* n'a garde de laisser échapper une occasion si merveilleuse.

Il enterre donc l'inventeur du *Maître de forges* et qui va-t-il charger de son apologie? Renan, l'écrivain prestigieux, le grand poète en prose.

Son discours, tout confit en douceur, parodie heureusement la manière suave de l'historien du peuple juif.

« Une indisposition de mon distingué confrère, M. Émile Richebourg (1), me vaut l'honneur de représenter la Société des gens de lettres à l'enterrement de M. Georges Ohnet, ce jeune homme enlevé si prématurément à la littérature, à sa famille, à sa patrie. C'est une tâche bien délicate pour un vieux pédagogue comme moi, qui n'est pas du tout un homme de lettres, et M. Richebourg eût analysé avec plus de sûreté que je ne saurais faire le mérite de notre brillant romancier.

« J'ai toujours admiré ces conteurs qui ont reçu du ciel la faculté d'imaginer des fables et de nous intéresser à des drames illusoires. Mon éminente amie Mme Sand possédait ce don à un degré qui m'émerveilla toujours. Elle sut mettre dans le regard de ses petites paysannes le reflet de son ciel du Berri et

(1) Émile Richebourg, Ernest Renan, le rapprochement de ces deux noms est déjà toute une suggestive ironie.

même le reflet du ciel de Palaiseau, et ils montraient tous deux la même couleur, car avant d'illuminer ces yeux naïfs, ils avaient traversé l'âme de notre grand poète. C'était une bien excellente dame. Elle ne concevait pas comme moi le dogme de l'Incarnation. Cette petite querelle théologique fit qu'elle me bouda quelque temps. Mais M. Beulé nous ayant réconciliés, aucune difficulté ne vint plus troubler la sécurité de nos rapports et de mon admiration pour son âme distinguée (1).

« J'ai moins pratiqué M. Georges Ohnet. A peine le rencontrai-je une fois, un soir que M. Brunetière nous avait placés côte à côte à un dîner chez M. Buloz. Cet homme, alors dans tout l'éclat de la popularité, désira connaître un pauvre professeur. Il me séduisit tout de suite, car je devinai d'abord qu'il avait la foi.

« C'est une bien belle qualité, messieurs. Ce n'est pas en vain que le Sage a proclamé qu'elle soulève les montagnes. Elle communique à l'imagination un ressort nouveau : c'est une force exceptionnelle, c'est une vertu indispensable. On ne saurait être un grand artiste, un grand photographe, un grand épicier sans la foi (2).

« M. Georges Ohnet est un témoignage éclatant de

(1) Un coup de griffe en passant à l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre*, pour son habitude d'évoquer à tout propos des souvenirs ou des impressions personnels.

(2) Un grand épicier... Le parodiste montre l'oreille.

cette vérité. Un de mes jeunes amis (1), pour lequel j'ai autant de confiance qu'il professe d'admiration pour moi, écrivit un jour que les triomphes de cet auteur trouvaient une raison suffisante dans l'imbécillité de la foule. Il avait bien tort de croire que la médiocrité suffit à créer le succès; trop d'exemples démentiraient cette hypothèse. D'autres éléments plus importants encore y collaborent, et parmi eux la foi. M. Georges Ohnet crut à ses héros, à lui-même, à son génie, de là sa puissance. Ses personnages portent le signe de cette sincérité. Un spirituel journaliste lui reprocha d'avoir apporté dans sa recherche des élégances morales l'esthétique de la Belle Jardinière; mais mon collègue du collège de France, M. Deschanel, ne s'est jamais habillé ailleurs, et personne, je suppose, ne contesta jamais la recherche heureuse de sa tenue.

« En somme, si M. Georges Ohnet ne parut jamais avoir une conception bien nette de l'univers et sembla même ignorer parfois les dures servitudes de la langue, il montra dans son intimité des qualités morales bien autrement précieuses que sont tous les talents : il fut bon. Le souci du style signale toujours une âme égoïste; elle indique une préoccupation de coquetterie, dont le principe, admirable certes chez les femmes, semble être une diminution des énergies viriles. Il n'est pas une de ces futilités qui vaille le royaume des cieux

« Notre malheureux confrère, qui l'avait bien com-

(1) M. Jules Lemaître. Cf. *les Contemporains*, t. Ier.

pris, y tient en ce moment la palme qu'il a si justement gagnée (1). »

Renan d'ailleurs, malgré sa gloire, n'échappait point non plus aux brocards de cet irrévérent *Bazouge*.

Edmond de Goncourt recevait mission de prononcer son éloge *post mortem,* belle occasion de rappeler, en les pastichant, les bilieuses appréciations, toute l'acrimonie du fameux *Journal :*

« Un soir, à la fin d'un de ces dîners chez Magny, où nous nous réunissions entre personnages illustres, je dis à M. Renan, qui causait de Port-Royal avec Sainte-Beuve, dans un coin :

— Pourquoi diable vous obstinez-vous à porter ces redingotes de séminariste? Vous me rappelez M. de Saint-Agathe.

— Plût au ciel que je ressemblasse à ce saint homme, répondit-il, en avançant avec effort son corps mouvant enfoui dans un fauteuil Voltaire — ironie délicieuse qui ne nous échappa pas, à mon frère ni à moi —; j'ai souhaité aussi d'abdiquer ma volonté au profit d'un maître suprême et d'être seulement ici-bas un humble instrument entre les mains du Seigneur.

« Messieurs, je n'ai jamais goûté Molière, chez qui

(1) M. Naquet prenait ensuite la parole... Serait-ce pour certaine raison de similitude physique?

je ne rencontre pas le sens artiste : ce jour-là, je le compris. L'homme au petit collet se trouvait devant moi, en chair et en os, sous la lumière brutale des becs de gaz; je devinai tout de suite qu'il ne me pardonnerait jamais cette franche familiarité. Je ne me trompais pas. Plus tard, quand mon rôle d'historiographe des lettres me força de le mettre en scène, son acrimonie se réveilla soudainement.

« L'homme explique l'homme de lettres! Sa phrase a des caresses suspectes, des attouchements singuliers de bedeau excité : quand il apporta chez Magny son Saint Paul, développant avec complaisance les difficultés avec lesquelles il avait restitué le voyage de cet apôtre, le profit qu'il en attendait pour l'histoire de l'humanité, Théophile Gautier lui dit :

« — Mais allez donc à Montmartre, n. de D..., il y a plus d'humanité dans la tête d'une petite modiste que dans la cervelle de vos calotins historiques! »

« Nous nous amusions toujours des physionomies effarées qu'il opposait à ces rudes boutades. Mais Montmartre, les petites femmes, les modèles, rien de tout cela ne l'intéressait; ses vœux extrêmes de concupiscence n'allaient pas au delà de ce rêve platonique, qui est le dévergondage mystique des vieux ecclésiastiques : un fauteuil à l'Académie et peut-être un siège au Sénat.

« Son petit collet, en effet, aimait à se frotter à la puissance, au succès. Il se plaisait au commerce des pouvoirs établis et des gloires consacrées. Il nia Hugo,

jusqu'au jour où le coudoyer lui parut profitable. De même, il ne comprit jamais nos œuvres. Notre belle étude sur Manette Salomon, à laquelle Théo faisait allusion en l'opposant à son roman sur saint Paul, échappa tout à fait à son intelligence.

« La Société des gens de lettres, qui n'a pas à apprécier les caractères, mais les talents officiels, ne pouvait s'empêcher d'envoyer un représentant... »

Ici, le scandale éclatait, l'auditoire protestait non sans raison et l'orateur devait s'interrompre.

L'impitoyable railleur continuait encore d'exercer sa verve sur d'autres personnages moins illustres : M. Le Bargy aux glorieuses cravates, M. le président Toutée, qu'un récent débat venait de rendre momentanément notoire.

Ayant à juger un procès de presse, cet honorable magistrat au tribunal de la Seine avait eu l'imprudente hardiesse de faire entendre aux prévenus quelques fâcheuses vérités et ceux-ci, des journalistes, s'étaient cruellement vengés. A leur tour, ils avaient reproché au robin indiscret une déplaisante entrée de carrière, alors qu'avocat sans cause, il racolait la clientèle et

disposait un pot de fleurs sur la fenêtre de sa mansarde, dominant le Palais, « pour avertir les huissiers, en quête de défenseurs économiques, qu'il était là, prêt à descendre pour cent sous. » Ils avaient aussi rappelé son mariage avec la fille du propriétaire d'un bal public, dénommé sans bienséance par ses habitués.

Tout Paris s'était égayé aux dépens du malencontreux justicier et *Bazouge,* sans pitié, jetait à la fosse cette victime des gazetiers, honorant son cercueil, en hommage suprême, d'une oraison dogmatique de M. Bullier!

Ainsi, sous les espèces macabres du dernier amoureux de la pauvre Gervaise, M. Francis Chevassu faisait-il entendre aux célébrités du moment des vérités parfois cruelles et toujours savoureuses. Son observation narquoise ne se méprenait guère; pour la plupart, les traits de cette censure « anthume » demeurent toujours justes. La mort, qui remet à leur plan toutes réputations, n'a pas bouleversé les jugements de *Bazouge,* et c'est le mérite exceptionnel de ces plaisantes chroniques, après avoir été à leur apparition de la critique la plus fine,

d'en être devenues avec le temps de la plus vérifiée (1).

(1) Rappelons, encore une fois, qu'au moment où *Bazouge* écrivait, ses victimes étaient bien vivantes. Plusieurs le demeurent encore. Elles pouvaient donc riposter et l'écrivain échappe pleinement au reproche d'avoir attaqué des morts.

VIII

LES CHANSONS DE BILITIS

(1894)

VIII

LES CHANSONS DE BILITIS

En 1894, M. Pierre Louys n'était pas encore l'auteur admiré de tant d'harmonieux chefs-d'œuvre : *Aphrodite, la Femme et le Pantin, Sanguines, Archipel, l'Homme de pourpre*. Son talent n'avait pas forcé l'attention du grand public. Déjà, pourtant, les lettrés retenaient son nom. Une plaquette de vers, *Astarté* (1), de subtiles traductions des *Épigrammes* de Méléagre, des *Mimes des Courtisanes* (2) de Lucien avaient mérité leur suffrage. Parmi les « jeunes », ce

(1) Les poèmes qui la composent furent d'abord publiés dans *la Conque*, le curieux recueil, aujourd'hui presque introuvable, fondé en 1891 et dirigé par M. Pierre Louys. Chaque numéro s'ouvrait par une poésie inédite signée d'un nom illustre : Leconte de Lisle, Swinburne, José-Maria de Hérédia, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Jean Moréas, Léon Dierx acceptèrent d'y collaborer.

(2) Auxquels il faut ajouter un conte païen : *Léda ou la Légende des bienheureuses ténèbres*, publié par le *Mercure de France* en 1893.

fervent d'hellénisme était de ceux sur qui se fondaient les plus légitimes orgueils. Dans son amour des formes impeccables, son culte pour la beauté sans voiles, ores se manifestait cette âme alexandrine, principe de son art et cause finale de son esthétique.

Après un assez long séjour en Allemagne, où il alla étudier la musique et se perfectionner au grec, M. Pierre Louys s'en fut visiter l'Algérie. Il habita Constantine, Alger, M'sila, Biskra, Bou-Saada, parcourut l'Aurès, la Kabylie et rapporta les *Chansons de Bilitis*.

Elles parurent d'abord par fragments dans le *Mercure de France,* puis furent réunies en volume en décembre 1894. Ce qu'est ce roman lyrique, je ne le rappellerai pas. Pour scabreux qu'en soient le sujet et les épisodes, il est — et délicieusement — dans toutes les mémoires.

On sait que s'y exalte, se déroule, se tord et s'y pâme la volupté défendue, que Sappho passe pour avoir glorifiée, et que depuis elle ont chantée Baudelaire et Verlaine.

Les ombres voluptueuses des deux amies, Bilitis et Mnasidika, s'animent à nos yeux et s'enlacent dans la nuit : « lorsque les chevelures

des femmes et les branches des saules se confondent. »

Quant au charme du style, à la précision du détail, à la prodigieuse évocation du décor, des sentiments, des milieux et des types, M. Camille Mauclair a pu écrire avec justesse : « C'est avec une netteté de composition absolue, dans la langue la plus savoureuse, la plus concise, la plus transparente, sur des sensations aiguës, que se déroule la vie apparue par aspects familiers ou passionnels de la petite courtisane grecque. Tout le séjour à Mytilène est plein de perversité et de poésie et c'est l'observation la plus étrange et la plus juste de l'anormal que j'ai lue (1). »

*
* *

L'histoire littéraire nous enseigne, en effet, qu'au sixième siècle avant l'ère chrétienne, à Lesbos, chère à la fois et propice à Vénus, l'île mélodieuse où, suivant la légende, avait abordé

(1) *Mercure de France,* avril 1895.

la tête d'Orphée après sa mort, dans l'azur éternel de la mer et des cieux, vivait un peuple artiste, sensuel et raffiné, épris du plaisir et moins ami de la morale. La vie y conservait une simplicité toute bucolique, Terpandre y avait inventé ou tout au moins perfectionné la cithare.

Située entre la Grèce et l'Asie Mineure, Lesbos était bien placée pour recueillir les traditions musicales de la Thrace, en même temps que son voisinage lydien lui révélait des rythmes plus savants.

Par le fait, tous les genres lyriques y furent de bonne heure florissants, depuis l'*Iambe* ou l'*Élégie,* monodies accompagnées de maigres sons de flûte ou de phormynx, jusqu'au chant choral à la mode dorienne, aux *Epinicies* de triomphe, en passant par les *Nômes* liturgiques, le *Thrène*, l'*Hyménée,* l'*Épithalame*, le *Pœan*, la Chanson de table ou d'amour (1).

(1) Le *Thrène* est une lamentation funèbre; l'*Hyménée*, un chant nuptial; le *Pœan*, un chant d'actions de grâce. On peut y ajouter l'*Hyporchème*, décrit dans l'*Hymne à Apollon Délien*, qui est une ode accompagnée de danses imitatives, et le *Dithyrambe,* qui se rattache à la fête des vendanges et se distingue de tous les genres précédents pour son mouvement tumultueux.

Ces divers chants s'accompagnaient de musique et le poète était en même temps compositeur, parfois même exécutant.

Alcée, puis Sappho, y tinrent école de musique et de poésie, et cette poésie lassée de l'aventure épique, plus réaliste, plus immédiate, plus personnelle veut seulement chanter l'amour et la beauté... mais la beauté souriante de l' « aimable Aphrodite, aux bras de roses » (1), non plus la majestueuse Athéné.

La Mytilénienne formait de jeunes compagnes à l'exécution de ses œuvres. Petite et noiraude, selon Maxime de Tyr, elle avait néanmoins noué de chères amitiés : Anactoria, Télésippa, Mégara, Eurica de Salamis, Anagora la Milésienne, Gengyla de Colophon. Elle exaltait en elles les joies et les souffrances qu'apporte le divin Erôs (2), glorifiait la beauté des éphèbes et des vierges.

Toutefois, à l'inverse de ce qui se passe chez les modernes, la poésie, le « livret » dominait et la musique était reléguée au second plan.

Cette transposition s'explique par la nature de la musique grecque, qui fut toujours extrêmement simple en comparaison de la nôtre. L'harmonie était presque inconnue des Grecs ; les instruments et les voix chantaient le plus souvent à l'unisson, quelquefois à l'octave. (Cf. A. et M. Croiset, *Histoire de la Littérature grecque.*)

(1) « O pures Charites aux bras de rose, filles de Zeus, » s'écrie Sappho dans une de ses odes. (Fragment 65, cité par Croiset.)

(2) « Je désire et je brûle. L'amour me torture, dompteur

Ces aimables chorodies étaient particulièrement en honneur à Lesbos. On y célébrait la grâce merveilleuse des femmes et chaque année, au mois de Thargélion (1), des prix étaient décernés aux plus belles dans le temple d'Héré.

Ainsi chantait Sappho, fille de Scamandrinos. Plus tard, la Grèce cessa de comprendre cette grande liberté. La comédie attique s'en amusa d'abord et se complut ensuite à la déshonorer.

des membres, doux et amer à la fois, monstre invincible. L'amour ébranle mon âme, pareil au vent de la montagne qui s'abat sur les chênes. » (Fragments 23, 40, 42.)

Et surtout ce passage où la douceur des images, au début, contraste avec la véhémence des derniers vers : « Celui-là me paraît égal aux dieux qui s'assied devant toi, et de tout près, entend ta voix si douce, ton rire aimable qui fond mon cœur dans ma poitrine. Dès que mon regard t'aperçoit, la voix me manque. Ma langue est sèche, un feu subtil court sous ma peau, ma vue se trouble et mes oreilles bourdonnent. Je ruisselle de sueur, un tremblement me saisit tout entière, ma couleur ressemble à celle de l'herbe et je me sens presque mourir. » (Fragment 2.)

En outre, comme elle est femme, elle ne se montre pas insensible aux séductions de la toilette. Elle se moque d'une rivale qui ne sait pas disposer avec élégance les plis de sa robe. (Fragment 70)... « Ne fais pas la fière pour une bague », dit-elle à une autre. (Fragment 35.)

(1) Du 20 mai au 20 juin environ.

*
* *

C'est là, dans ce cadre de langueur et de passion, que M. Pierre Louys « situait » son héroïne. En une préface, aux chatoyantes ciselures, il nous contait sa vie, la présentait toute gracile et menue à nos curiosités.

Fille d'un Grec et d'une Phénicienne, Bilitis était née dans un village, vers l'orient de la Pamphylie, « pays grave et triste, assombri par des forêts profondes ». Sur cette terre presque déserte, elle vivait une existence pastorale avec sa mère et ses sœurs, nourrissant à l'égard des nymphes une piété ardente.

On la retrouvait ensuite à Mytilène et son éloquent biographe, se mettant en peine d'érudition, citant le Saxon Bergk et un certain docteur Heim, dépeignait, sous des couleurs enchanteresses et précises, Lesbos et sa capitale « plus éclairée qu'Athènes et plus corrompue que Sardes ».

Alors « Sappho était encore belle » et Bilitis l'avait approchée. Cette femme admirable avait

appris à la petite Pamphylienne « l'art de chanter en phrases rythmées et de conserver à la Postérité le souvenir des êtres chers ». Elle avait aussi connu Mnasidika.....

Après sa brouille avec l'adolescente trop chérie, Bilitis s'était retirée dans l'île de Chypre, au nombre des courtisanes sacrées d'Amathonte, inspirées d'Aphrodite, et devait y terminer ses jours.

Le docteur Heim avait, à Palæo-Limisso, retrouvé sa sépulture. « Le caveau spacieux et bas avait quatre murs recouverts par des plaques d'amphibolite noire, où étaient gravées les *Chansons* en capitales primitives. C'était là que reposait l'amie de Mnasidika, dans un grand cercueil de terre cuite, sous un couvercle modelé par un statuaire délicat qui avait figuré dans l'argile le visage de la morte ».

Et les traits célèbres de Bilitis avaient été maintes fois reproduits par les artistes de l'Ionie.

En vérité, malgré cette grande accumulation de détails historiques et archéologiques, il ne semble pas que l'inventeur de la nouvelle poétesse ait d'abord voulu mystifier son prochain. Ayant conçu — avec quel art consommé — un

pastiche des plus ardents *Épithalames* de Sappho, il cherchait naturellement à l'envelopper de la plus grande illusion possible. Il n'agit point de parti pris, comme Mérimée pour la *Guzla* ou le *Théâtre de Clara Gazul* (1). La mystification, ce furent la critique et la presse qui la créèrent, en acceptant ingénument pour vraie la réalité d'un fantôme né dans l'imagination d'un lettré. Un examen plus attentif eût dû cependant les mettre en garde.

Lorsque apparurent les *Chansons de Bilitis,* M. Pierre Louys venait, l'année précédente, de traduire *la Couronne* de Méléagre. Il était encore plein de son auteur. Or, en tenant compte de la différence d'époque, la vie de Bilitis semble calquée sur celle du poète de Gadara. Comme elle, Méléagre est né en Asie Mineure, non loin des pentes du Taurus, d'un père Grec et d'une mère Phénicienne; comme elle à Lesbos, il mène d'abord à Tyr une vie de plaisirs; comme elle encore, il souffre d'amour pour Héliodora; comme elle toujours, il s'exile après la rupture et chante les souvenirs de sa passion. L'analo-

(1) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires*, chapitre VIII. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

gie est frappante, la réminiscence certaine. Et puis, cette Grecque du sixième siècle exprimait parfois des idées bien modernes. On eût dit qu'Henri Heine avait passé par là : un Henri Heine qui, par dilettantisme supérieur, se serait assimilé les sentiments d'une amoureuse antique !

Nul pourtant ne voulut s'en apercevoir. Partout on louangea flatteusement « la ravissante traduction d'un incomparable modèle » : Philippe Gilles au *Figaro*, M. Ginisty, bien qu'avec de prudentes réserves dans le *Gil Blas* (1). Mme Jean Bertheroy fit mieux encore. Elle versifia pour la *Revue des jeunes filles* (2) des « Morceaux choisis de Bilitis », six des *Bucoliques en Pamphylie : le Réveil, la Pluie, Phitta Meliaï,* le *Tombeau des Danaïdes, le Passant, la Quenouille*... Ne fallait-il pas initier ces jouvencelles aux sublimités de l'art hellénique ?

Admettant pour véritable le fallacieux docteur Heim, l'adaptatrice, dans une façon d'avertissement liminaire, présentait en termes choisis la poétesse et son œuvre : « Bien que célèbres

(1) Numéro du 5 janvier 1895.
(2) *Ibid.*, 10 janvier 1896.

en leur temps, assurait-elle, et relatés par les auteurs anciens, ces poèmes n'eussent sans doute pas franchi la ligne bleue de la Méditerranée, si un savant professeur de l'Université de Leipzig, M. G. Heim, ne les avait tirés de l'oubli et publiés récemment dans une édition complète, augmentée d'un lexique qui en facilite singulièrement l'interprétation. »

Et, scrupuleusement, elle concluait : « Déjà M. Pierre Louys a donné de ces *Chansons* une savoureuse traduction en prose française, et malgré la crainte qu'on éprouve à toucher aux choses de pure beauté, j'ai pensé qu'il serait intéressant et curieux de *restituer* les grâces des *strophes* et du *rythme* à quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre. »

Passe encore pour des journalistes ou des romanciers. On ne saurait, en bonne justice, leur demander d'être infailliblement renseignés sur les origines de la poésie mélique... mais des universitaires et des spécialistes! Comment le nom, toujours, du fantastique docteur Heim n'éveilla-t-il pas leur juste méfiance?

En matière d'épigraphie grecque et de philologie allemande, on connaît Ahrens. Jacobs,

Bergk, Ottfried Müller, etc., etc., mais celui-là, ce nouveau venu, ce scoliaste inédit, cet intrus?...Ils l'acceptèrent pourtant. Un professeur de faculté provinciale, aujourd'hui maître de conférences à la Sorbonne, — ne le nommons point, pourquoi le chagriner? — écrivit à Pierre Louys pour le remercier de sa traduction, qu'il affirmait fort exacte, l'ayant pu comparer à l'original (1).

En Allemagne, deux savantissismes érudits, autorités de Gœttingue et d'Iéna, *herr doctor* P. Ernst, *herr professor* von Willamovitz-Möellendorff, consacrèrent leur docte prose à la petite

(1) On pouvait lire jusqu'à ces dernière années dans la 1re édition (1898) du *Dictionnaire des écrivains et des littérateurs* de Frédéric Loliée et Charles Gidel, l'article suivant, d'une merveilleuse précision, comme on peut le constater : « *Biblitis (sic)*, poétesse grecque du sixième siècle avant notre ère. On a conservé d'elle une série d'élégies et des pastorales d'un expressif et très particulier lyrisme. (Ed. Heim, Leipzig, 1894; traduction française de Pierre Louys). »

L'imprudente mention a disparu des éditions postérieures. Quatorze ans après la publication de son livre, au mois d'octobre 1908, M. Pierre Louys recevait encore d'un savant hellène, docteur ès lettres de l'université d'Athènes, une longue lettre où le signataire déplorait que l'original grec manquât à la bibliothèque de la Faculté. Il avait vainement cherché, affirmait-il, à faire venir d'Allemagne l'édition Heim et s'adressait, en désespoir de cause, au « traducteur français » pour obtenir l'indication bibliographique de l'ouvrage.

prêtresse d'Aphrodite. Ces messieurs se prononcèrent sans appel : son inhabile interprète avait commis maints contre-sens et force solécismes. Toujours la légèreté française !

La concordance trop exacte des amoureuses fantaisies de Bilitis avec la mensongère légende de Sappho, établie déjà par Ottfried Müller, malgré les réquisitoires de Mure, ne les avait pas arrêtés un instant (1). Sous la sanction d'un tel patronage, l'aimable Pamphylienne prenait, décidément, dans la littérature grecque sa place très authentique.

(1) On sait que M. Théodore Reinach acheva dernièrement cette réhabilitation.

Parmi les autres *Mystifications littéraires* auxquelles le nom de Sappho servit d'occasion et de prétexte, je citerai encore un roman de M. Gabriel Faure : *La dernière journée de Sappho*. Il portait en épigraphe une prétendue citation du légendaire Arion de Méthymne extraite d'une lettre à la poétesse : « Ανοοί μὲν ἐντί κῆνοι οι ἄνευ Ερω τὰν ἁδοναν λαζύμεναι νομιζοντες.. Insensés ceux qui croient trouver la volupté hors de l'amour... » Comme il ne reste rien d'Arion qu'un fragment fort contesté, ce texte inattendu intrigua fort nos doctes hellénisants, qui s'étant reportés à Bergk n'y trouvèrent rien et pour cause... Le savant aphorisme était l'œuvre d'un jeune normalien, ami de l'auteur.

*
* *

L'année suivante, l'éclatant succès d'*Aphrodite* entraîna pour les *Chansons* un regain de faveur. La librairie du *Mercure de France* en publia une nouvelle édition. Cette fois, l'auteur ayant pris son parti, la mystification s'aggravait d'une effigie.

Un superbe portrait de Bilitis, à souhait archaïque, ornait les exemplaires, « exécuté d'après le buste polychromé du musée du Louvre ». Pour le dessiner, Paul-Albert Laurens n'avait eu qu'à copier l'une des nombreuses terres cuites qui sont l'orgueil de la section grecque. — O nécropoles de Tanagre et de Myrina, sépultures de Rhodes, de Smyrne, de Cyrénaïque ou d'Italie, combien de faux abritez-vous ainsi, sous votre artificieuse enseigne!

Mais alors la vie devint impossible pour les malheureux gardiens des Antiques. Chaque jour, d'importunes visiteuses venaient troubler la quiète solitude des salles; Parisiennes accortes, Allemandes à Bædeker, Anglaises en

travelling dress. Et les survenantes s'affairaient et questionnaient : « — Bilitis, où donc se trouvait Bilitis? » Débordés, houspillés, vitupérés, les fonctionnaires à bicorne allaient en référer au conservateur. Et le savant M. Pottier s'indignait; jamais, au grand jamais, il le jurait, le Louvre ni *son* Département n'avaient recelé l'encombrante pécheresse... A la fin, excédé, il arrêta une résolution héroïque : « — Tenez, dit-il à ses subordonnés, en leur montrant une statuette quelconque, vous leur direz que c'est *Elle*. »

La sculpture ainsi désignée était d'époque hellénistique; mais bast, on n'y regardait pas de si près. Les curieuses à présent s'extasiaient :

— Délicieux, ma chère!

— *Ach, kolossal!*

— *Oh, so lovely one, capital indeed!*

Continuent-elles encore à se pâmer?...

*
* *

Aujourd'hui — et de Pierre Louys lui-même — la mystification est avouée. On peut donc

rechercher à quelles sources il puisa pour composer son admirable pastiche.

D'abord, et sans nul doute, dans cette anthologie de Méléagre qu'il connaissait si bien, *le Bouquet,* précieusement dédié à son ami Dioclès, où le poète vieillissant lia, avec les siennes propres, une gerbe étrangère d'épigrammes, d'élégies et de chansons. Il dut consulter également le recueil byzantin de Constantin Kephalâs qui forme le fonds principal de l'*Anthologie Palatine,* peut-être aussi la collection du pseudo-Anacréon (1). N'oublions pas non plus que les *Chansons de Bilitis* furent, pour la plupart, composées en Algérie : on y trouve par endroits l'influence et l'imitation des *ghazals* et des *cassideh* arabes. Enfin, il est indubitable que l'auteur, comme en toute œuvre d'art, dut y mettre surtout beaucoup de sentiments personnels, de souvenirs, d'impressions et sans doute de confidences reçues ou provoquées.

(1) C'est-à-dire le recueil des poèmes dit *anacréontiques,* réunion de brèves chansons composées pour de joyeuses réunions et célébrant en général le vin et l'amour. Leur titre vient de ce qu'ils procèdent d'Anacréon par l'esprit et par la forme. La collection qu'ils constituent s'est grossie à diverses époques. Dans son ensemble, elle représente toute la période de l'empire jusqu'au moyen âge byzantin. (Croiset, *op. cit.*)

Vous n'étiez donc pas, Bilitis, figurine légère pervertie et charmante! Pourtant d'austères docteurs à chaperons avaient cru en votre fragilité. Mais non, fantôme symbolique, image de l'éternel Désir, vous êtes retournée au pays d'Illusion. Ne vaut-il pas mieux ainsi?... Véritable, d'ennuyeux pédants à lunettes auraient fouillé dans votre vie, disséqué votre œuvre frivole, vous eussent déshabillée à nu pour vous trouver des laideurs... Bilitis, petite Bilitis, vraiment non, vous n'auriez pas valu pour nous le simulacre enchanteur que surent créer la fantaisie ailée, le style prestigieux d'un maître écrivain.

TROIS MYSTIFICATIONS D'OUTRE-MANCHE

*
* *

Les Anglais, autant que les Français, ont pratiqué volontiers la *Mystification littéraire*.

Sans parler d'autres satisfactions plus immédiates, ils y trouvaient à contenter ce penchant à l'*humour* et ce goût pour le *humbug* — la fumisterie anglo-saxonne — qui est une des caractéristiques de leur tempérament national.

Dans un précédent volume, nous avons conté la fructueuse odyssée de Mac-Pherson-Ossian qui causa une révolution littéraire, retracé le douloureux martyre du pauvre Chatterton.

Pour être moins célèbres, les aventures dont on va lire le récit nous ont paru également intéressantes à rapporter.

L'anecdote, affirmait Michelet, est le copeau de l'histoire. Rien de plus négligeable qu'un

copeau ! Pourtant, c'est au feu de leurs bûchettes qu'on illumine le passé (1).

(1) L'auteur, encore une fois, n'a pas ici la prétention d'être complet. Il lui resterait à narrer, pour demeurer outre-Manche, l'étonnant *avatar* de Bertram, le « Pausanias d'Angleterre » ; la querelle de Milton et de William Lauder, à propos du *Paradis perdu;* la vente, faite à un libraire de Londres, M. White, des fausses lettres de Byron et de Shelley; d'autres encore... Peut-être le fera-t-il un jour.

IX

PSALMANAZAR OU LE JAPONAIS FANTASTIQUE

IX

PSALMANAZAR OU LE JAPONAIS FANTASTIQUE (1)

L'honorable sir George Lauder, major général des armées britanniques, tenait, en 1702, pour les coalisés de la « Grande Alliance » (2), la place de Fort-l'Écluse (3). On était alors au début de cette guerre de la Succession d'Espagne qui devait coûter à la France, avec tant de misère et de sang, la ruine de son hégémonie en Europe.

Écossais des Basses-Terres et zélé conformiste, le digne baronnet s'attachait à mainte-

(1) M. Théodore de Wyzewa a également conté l'histoire de Psalmanazar dans son curieux volume *Excentriques et aventuriers de divers pays*.

(2) C'est le nom donné par Guillaume III à la coalition formée contre la France, en 1701, par l'Angleterre, l'Autriche et la Hollande.

(3) Sluys en hollandais, ville des Pays-Bas (province de Zélande).

nir dans sa brigade, à la fois la stricte discipline et l'observation des lois du Seigneur. Il avait fort à faire, ses régiments, recrutés en Allemagne, comprenant plus de bandouliers sans aveu que de bigots de sacristie. Si la schlague et la barre de justice suffisaient pour le militaire, il avait dû, pour le spirituel, réclamer l'assistance de deux chapelains. Le ministre luthérien Isaac Amalvi et son confrère anglican le révérend William Innes étaient donc venus instruire et moraliser leurs ouailles en uniforme. En attendant la venue des Français, les soldats, dûment catéchisés, se montraient assidus au prêche et le bruit des cantiques venait, dans son logis, réjouir l'âme du gouverneur.

Une fâcheuse exception, toutefois, déparait cet édifiant ensemble. C'était une recrue du régiment de Mecklembourg, dernièrement engagée à Cologne. L'homme n'assistait pas aux homélies où l'un et l'autre des prédicants vouaient aux flammes éternelles les partisans de l'*hérésie romaine;* il n'entonnait point avec ses compagnons les Psaumes du roi prophète. Il y avait, de sa part, à cette abstention nombre

d'excellentes raisons et la meilleure qu'il était mécréant et Japonais.

Un Japonais!... Cela semblait en Europe, au commencement du dix-huitième siècle, un animal aussi prodigieux qu'une licorne ou qu'un dragon ailé. Vingt ans plus tard, Usbek et Rica nous diront l'étonnement de Paris à la vue d'un Persan... Encore passe pour un Persan, Xénophon affirmait qu'ils existent, mais comment concevoir un Japonais?

Celui qui se voyait, à Fort-l'Écluse, l'objet de la stupéfaction générale n'était pourtant ni vert, ni bleu, ni rouge, ainsi qu'on aurait pu croire, pas même jaune, comme d'aucuns prétendaient en avoir aperçu. Il apparaissait au contraire un assez bel homme, aux yeux vifs, aux traits réguliers, brun de poil, le teint ambré, et se nommait Psalmanazar.

Nul doute, au surplus, qu'il fût bien Japonais. Ne le voyait-on pas tous les jours adorer le soleil, marmonner des prières dans un gros livre tout rempli de caractères étranges. Il aimait aussi à provoquer ses camarades à de pieuses controverses, argumentant et disputant contre eux, défendant sa croyance païenne contre leur foi de vérité.

Pareilles excentricités vinrent aux oreilles de sir George. Le zélateur s'émut en lui : la présence d'un idolâtre dans ses troupes causait un insupportable scandale. Il fallait amener à Dieu ce malheureux égaré.

Par son ordre le révérend Amalvi entreprit l'infidèle. Ils tinrent ensemble plusieurs conférences. Chose étrange, l'Asiatique se montrait excellent latiniste. C'est dans la langue de Cicéron qu'il ripostait à son contradicteur. Il s'avérait aussi théologien subtil, rompu aux finesses de la dialectique et plus ferré qu'un docteur sur la Justice imputative. L'aumônier découragé préféra renoncer à si difficile conversion.

A son tour, William Innes entra en scène. Ce pasteur du troupeau évangélique n'avait rien d'un saint homme. Besogneux et dissolu, on incriminait à juste raison sa doctrine, ses mœurs et sa délicatesse. Son envoi, dans ce trou perdu de l'Écluse, ressemblait fort à une disgrâce. Il lui fallait rétablir sa fortune par quelque action éclatante qui le justifierait auprès de ses supérieurs.

Intelligent et madré, observateur habile, l'équivoque personnage n'était pas non plus

tout à fait ignorant des choses du Japon, pour avoir parcouru l'ouvrage d'un missionnaire flamand à Yeddo, le P. Candidius, publié quelques années auparavant. Sous l'indigène prétendu, il flaira le simulateur et l'aventurier. Quelques entretiens avec Psalmanazar achevèrent de le persuader.

Il aurait pu le dénoncer, il préféra s'entendre avec lui : sa clairvoyante audace devinait tout le parti qu'on pouvait tirer de l'occasion. Insinuant et doucereux, il capta la confiance de son néophyte, obtint des confidences. Psalmanazar lui révéla une partie de sa picaresque odyssée.

Français d'origine, né quelque part en Provence, « entre Avignon et Marseille, sur le chemin de Rome », de famille noble, « ancienne mais déchue », il avait reçu une excellente instruction, d'abord dans un collège de Jésuites, puis à l'université de Montpellier où il était venu étudier la théologie. Les « circonstances » l'avaient conduit à mener à travers l'Europe une vie de mendiant vagabond, exploitant la crédulité publique, se donnant tantôt pour un huguenot des Cévennes, chassé de son pays, ou

pour un catholique irlandais persécuté à cause de sa foi.

Chez les révérends pères, on lui avait parlé du Japon, de la Chine où ils envoyaient des missions et c'est ainsi, par fantaisie personnelle, pour mieux attirer l'attention sur soi et piquer la curiosité, que l'idée lui était venue de s'improviser Japonais. L'invention manquait pour lui de mal tourner. A Landau, les autorités méfiantes l'emprisonnaient comme espion; à Liège, épuisé de misère, atteint d'une sorte de lèpre, il était tombé mourant à l'hôpital : guéri, revenu à Cologne, il s'engageait, en désespoir de tout, au régiment de Mecklembourg (1).

Innes accueillit sérieusement ses aveux. Tout un plan de campagne mûrissait dans son cerveau.

D'abord Psalmanazar ne serait plus Japonais. Si peu connus que fussent alors les sujets du Taïcoun, la fiction pouvait devenir dangereuse à se prolonger trop longtemps. Il aurait vu le

(1) A Cologne, il est vrai, un cafetier ingénieux avait engagé Psalmanazar comme garçon pour attirer la clientèle; mais la curiosité se lasse vite et le pauvre « Japonais » était retombé sur le pavé,

jour dans l'île ignorée et quasi fabuleuse de Formose. Les Jésuites l'en avaient arraché, entraîné de force avec eux en France. Là, malgré ses résistances, acharnés à le convertir, ils n'avaient pas craint de le torturer et l'infortuné s'était enfui pour échapper à une mort affreuse.

Ensuite et bien entendu, Psalmanazar allait embrasser la vraie foi anglicane. L'honnête trigaud se réservait d'exploiter un succès aussi merveilleux. — Quel triomphe pour les Trente-neuf articles! quelle victoire remportée sur les suppôts de *l'erreur papiste* et quels pieux avantages ne devait pas manquer de recueillir l'intrépide champion qui l'avait obtenue!

Ainsi tombés d'acord et leur collusion bien arrêtée, les deux compères se mirent à l'œuvre. Psalmanazar abjura solennellement sa religion d'opérette. Ce fut une belle cérémonie : deux mille hommes glorifièrent l'Éternel, cependant qu'Innes officiait, rayonnant.

Le lendemain, il avertissait, avec force détails circonstanciés, l'évêque de Londres, Henry Compton. Après s'être, comme il convenait, réjoui dans le Seigneur, ce haut dignitaire

manda par devers lui l'heureux berger et sa brebis.

A la fin de 1703, les deux hommes débarquaient à Harwich.

*
* *

Dès lors, va commencer et continuer plusieurs années, poursuivie avec une imperturbable assurance, la plus effrontée mystification où se prendront, avec le haut clergé, le monde savant et toute la meilleure société londonienne.

Le « Formosan », qui avait ajouté à son nom familial (1) le prénom plus chrétien de George, se vit, aussitôt son arrivée, l'objet de la curiosité et de l'engouement général. Le bon évêque Compton l'accueillit dans sa demeure. Il discourut savamment en latin avec le doyen de Westminster. Pairs et pairesses, tout le *lordship,* sans compter les prélats, se l'arrachaient à leur table.

(1) Sans doute avait-il forgé Psalmanazar, d'après le nom du roi assyrien Salmanazar (Shalmanoushshour) cité au *Livre des Rois.*

Comment suspecter le *formosanisme* d'un homme qui s'alimentait de viande crue et de racines bouillies, fournissait sans barguigner les renseignements les plus précis sur son île natale : affirmant par exemple que la durée moyenne de la vie y dépassait un siècle et qu'un régime hygiénique au bouillon de vipère avait permis à son aïeul d'atteindre cent vingt ans !

En outre, le converti utilisait dévotement ses loisirs à traduire, toujours en formosan, le Catéchisme de l'Église d'Angleterre et sa pieuse interprétation, soumise à des philologues, avait emporté leurs suffrages, tant cet idiome inédit leur apparaissait « original, riche, grammatical et souple », bien que sans analogie — et pour cause — avec aucune langue connue.

Bientôt, une éclatante victoire allait fortifier encore la position de Psalmanazar, ravir la confiance de ses partisans. Un Jésuite, le P. Fontenay, venait d'arriver à Londres, retour de la Chine et du Japon. Les étonnants récits de l'*insulaire* ébahirent le religieux.

Jamais, au courant de ses voyages, il n'avait assisté au moindre sacrifice humain et les Japonais, à l'en croire, préféraient le riz et le pois-

son à la chair des serpents. D'ailleurs Formose appartenait à la Chine (1) et le prêtre jurait n'y avoir jamais rencontré d'éléphants, de chameaux, de chevaux-marins ni de crocodiles « parfaitement apprivoisés et propres à toutes sortes de travaux domestiques ».

Les amis de Psalmanazar s'indignèrent. Ainsi, la haine des « papistes » ne désarmait pas et s'attaquait encore à la victime qui leur avait échappé ! Une réunion contradictoire fut provoquée dans la salle de la *Royal Society*. Elle tourna à la confusion du Jésuite. Psalmanazar entra dans les plus minutieux détails : les sacrifices humains, notamment, existaient si bien à Formose, que, tous les ans, on brûlait sur un autel les cœurs de dix-huit mille garçonnets de neuf ans, dans une fête rituelle qui durait dix jours.

Que répondre à si probatoire démonstration? Le pauvre P. Fontenay en fut écrasé. Huit jours plus tard, dans un grand dîner donné par sir Hans Sloane (2), le célèbre botaniste, sa déroute

(1) Il en fut en effet ainsi jusqu'en 1895, où le traité de Simonasaki donna l'île aux Japonais, qui y ont installé un vice-roi.

(2) Médecin et botaniste (1660-1752). On lui doit le pre-

se paracheva. Le comte de Pembroke, grand amiral et vice-roi d'Irlande, l'un des convives, se déclara tellement enchanté de Psalmanazar, qu'il lui accorda, sa vie durant, une pension de cent livres (1) sur sa cassette particulière.

Un mois après la séance mémorable, toujours aux frais de ses nobles gogos, le triomphateur partait pour Oxford.

Un grand projet venait de surgir dans l'esprit de l'évêque Compton. Il s'agissait, pour le nouveau chrétien, d'enseigner le formosan à quelques pieux volontaires qui l'accompagneraient ensuite évangéliser sa patrie. Psalmanazar habita six mois *Christ church college* (2), au bout desquels il se garda de partir... mais comment songer à lui tenir rancune, il rapportait un si prodigieux ouvrage.

Sa *Description historique et géographique de l'île de Formose présentement sujette* (il s'y entêtait) *de l'Empereur du Japon* remporta le plus vif et le plus naturel succès. Documentée de nombreuses

mier dispensaire qui ait été établi en Angleterre. Le *British Museum* a hérité de ses collections.

(1) Environ 2 500 francs.

(2) Le plus célèbre des vingt-cinq *halls* d'Oxford, fondé au seizième siècle par le cardinal Wolsey.

gravures, on y trouvait d'admirables choses, faites à souhait pour provoquer l'émerveillement, telles aussi qu'on ne saurait les inventer.

L'auteur reproduisait les affirmations lancées contre le P. Fontenay : la mirifique histoire des dix-huit mille cœurs d'enfants et des animaux valets de chambre. Il en ajoutait bien d'autres tout aussi non-pareilles.

Dans cette île fortunée, l'or était si commun qu'on l'employait à construire les maisons. Les habitants se nourrissaient de reptiles dont la chair musquée constituait pour eux le plus friand des régals. On y mangeait bien aussi parfois son semblable, mais cette coutume — heureusement — tendait à disparaître. Elle n'était plus que l'usance du bas peuple et l'historien la proclamait tout à fait grossière et malséante.

Suivaient encore d'autres savoureux détails sur les mœurs, la religion, les lois, l'organisation sociale des indigènes et sur la manière ingénieuse dont les Japonais s'étaient rendus maîtres de l'île, par un stratagème homérique renouvelé de l'artificieux Ulysse (1).

(1) Psalmanazar rapportait ainsi cette merveilleuse aventure : « Les Japonais, sous prétexte d'offrir des sacrifices au dieu de

De la préface à sa conclusion, l'ouvrage n'était en somme qu'une réfutation du P. Candidius dont nous avons vu que l'estimable M. Innes n'ignorait pas la relation de voyage.

Aux sceptiques qui pouvaient s'étonner, Psalmanazar ripostait d'avance par un argument d'une irrésistible logique. « Si je ne connaissais pas mon sujet ou si j'inventais ce que je raconte, écrivait cet admirable logicien, est-il admissible que je prendrais le contre-pied de tout ce qu'ont avancé mes prédécesseurs? Le fait même que je suis en complet désaccord avec eux suffit à prouver ma véracité, sans que j'aie besoin d'ennuyer mes lecteurs de fastidieuses discussions. »

Quelle malveillance obstinée pouvait, après cela, soupçonner la bonne foi d'un pareil raisonneur, d'autant que le livre entier respirait, par surcroît, une haine vigoureuse des Jésuites, dont les « crimes » étaient stigmatisés avec une énergie délicieuse à des âmes protestantes.

Formose, y avaient débarqué une nombreuse armée. Plusieurs centaines de grands chariots traînés par des éléphants dissimulaient chacun 30 à 40 soldats. Aux fenêtres de ces voitures, les envahisseurs avaient placé des têtes de bœufs ou de béliers pour enlever tout soupçon aux habitants. Après quoi, les soldats étaient descendus l'épée à la main et avaient obtenu, sans effusion de sang, la soumission de l'île à leur maître. »

La *Description de Formose* réussit donc à souhait. Plusieurs éditions en furent épuisées coup sur coup. Une traduction française parut à Amsterdam, une version allemande à Francfort.

Psalmanazar se voyait plus que jamais un héros de la mode et le demeura plusieurs saisons. Grassement pensionné, il avait depuis longtemps renoncé à la viande crue et menait la vie joyeuse. Ses bonnes fortunes furent, paraît-il, nombreuses et d'importance.

A la longue, pourtant, son étourdissant récit trouva des incrédules. Les Jésuites, déjà, avaient récriminé bruyamment, invoquant l'autorité de saint François-Xavier ou le témoignage de leurs missionnaires. Plusieurs capitaines-marchands qui revenaient de trafiquer dans les mers de Chine démentirent ses belles imaginations. Son crédit diminua.

Sur ces entrefaites, Innes, promu, en récompense d'une si méritoire conversion, aumônier en chef des troupes anglaises au Portugal (1),

(1) A la fin de 1703, le Portugal avait fait défection à l'alliance française et traité avec la coalition. Aux termes de cette convention, négociée par lord Methuen et qui a gardé son nom,

s'embarqua pour Lisbonne. Ce départ était fâcheux pour l'associé qu'il dirigeait. Psalmanazar éprouva les retours de la Fortune. L'humour britannique s'exerça à ses dépens. En 1711, on montait à *Drury Lane* un opéra nouveau, *la Vengeance d'Atrée;* le *Spectator* annonça ironiquement que la scène où Thyeste dévorait ses enfants mis en sauce, serait jouée « par le fameux M. Psalmanazar récemment arrivé de Formose ».

Néanmoins, il conservait des partisans, surtout dans le clergé, et quelques bonnes âmes lui continuaient leurs subsides.

Il en fut ainsi jusqu'à 1728. A cette date, une épreuve inattendue frappa le mystificateur. Il tomba gravement malade, manqua de trépasser. En face de la Mort, son formidable aplomb fléchit tout à coup. Les pieux enseignements de son enfance lui revinrent à la pensée; avec l'épouvante du châtiment, le remords le saisit de sa vie de mensonges. Lorsqu'il put se relever, guéri, le Formosan n'existait plus, il ne restait qu'un pénitent résolu à l'expiation.

les Anglais obtenaient le droit de débarquer des troupes dans la péninsule. Le Portugal allait être placé ainsi, pendant plus d'un siècle (1703-1810), sous la domination économique de l'Angleterre.

*
* *

Une nouvelle vie, toute de labeur et d'humilité, commence alors pour le repenti. Il quitte Londres, renonce à ses pensions, se dissimule dans un faubourg, à Clerkenvell (1). Désormais, pour subsister, il s'emploiera chez des libraires à d'obscures besognes anonymes. Travailleur acharné, il a le courage, à cinquante ans, de reprendre ses études, acquiert une réputation méritée d'érudit. Il a toujours eu le don des langues, apprend le syriaque et l'hébreu. Son renom d'orientaliste lui vaut de la part des éditeurs les travaux qui le font vivre. Il collabore ainsi à l'*Histoire universelle* d'Archibald Bower, écrit sans la vouloir signer une savante *Histoire de l'Imprimerie* (2). Sur sa demande expresse, Bower le charge encore de rédiger pour le *Système complet de Géographie,* les articles relatifs à la

(1) Sur la rive gauche de la Tamise, entre *Islington* et *Hatton garden,* c'est le district des horlogers et des ouvriers en métal.

(2) Publiée sous le nom de Palmer, son éditeur.

Chine et au Japon. Avec une vertueuse rigueur, il y dénonçait les agissements « d'un prétendu indigène de Formose nommé Psalmanazar », mettait le public en garde contre cet imposteur.

Ses voisins admiraient la douceur, la modestie, l'édifiante pureté chrétienne du vieillard qu'ils citaient en exemple. Le bruit de ses mérites parvint jusqu'au docteur Johnson, alors à l'apogée de sa gloire (1). Le célèbre moraliste s'en fut le visiter, reçut ses aveux et devint son ami. Ils se voyaient chaque semaine dans un modeste cabaret d'*Old street*. Un unique verre de punch était la seule débauche que s'accordât l'ancien favori des salons de Londres, et le bon Johnson, ému d'une telle repentance, s'extasiait, répétant « qu'elle passait tout ce qu'il avait lu de plus admirable dans la Vie des saints. »

(1) Samuel Johnson (1709-1784), l'éditeur fameux du *Rambler (le Rôdeur)*, l'auteur de *Rasselas* et des *Lives of the Poets*, si parfaitement « biographé » par Boswell, son disciple et son ami, dont la *Vie du docteur Johnson* peut passer pour le modèle du genre. Moraliste chrétien, causeur étincelant, critique acerbe et volontiers pédant, il exerça une véritable dictature et devint, en quelque sorte, le centre du monde littéraire anglais pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Psalmanazar mourut à quatre-vingt-quatre ans, le 3 mai 1763, après avoir stoïquement supporté les souffrances d'une douloureuse maladie.

Par un testament daté d'avril 1754, il laissait à quelques amis le soin de publier ses *Mémoires* (1).

Dans ces *Confessions de *** connu sous le nom de Georges Psalmanazar,* il reprenait, en les amplifiant, les confidences autrefois reçues par le subtil Révérend Innes et renouvelées depuis à Samuel Johnson.

Il contait en détail son enfance, pour la plus grande part écoulée près de sa mère, avouait des fautes de jeunesse dont plusieurs frisaient l'escroquerie (2), rappelait enfin ses avatars en Allemagne et sa venue à Fort-l'Écluse.

Toutefois, bien que battant sa coulpe avec

(1) Notamment à son « hôtesse et amie » Mrs. Sarah Rewalling à laquelle il abandonnait tous les profits qu'elle en pourrait tirer.

(2) C'est ainsi qu'à Beaucaire, après s'être présenté à de crédules Franciscains, comme un étudiant irlandais se rendant à Rome, admis à prier dans la chapelle, il aperçut un habit complet de pèlerin suspendu en *ex-voto* à la statue de saint Jacques. Se trouvant pour l'instant fort dépourvu de hardes, il n'hésita pas à dérober au bienheureux sa défroque à coquilles.

une touchante humilité, il continuait de garder le silence sur son véritable nom et ses origines, en sorte qu'on est encore aujourd'hui réduit aux conjectures sur sa véritable personnalité.

*
* *

Nos aïeux gaulois, assure le vieux Caton, aimaient par-dessus tout deux choses : *bellum gerere et argute loqui*... L'occasion faillit à Psalmanazar de montrer sa vaillance : reconnaissons du moins que cet ancêtre de Tartarin s'était bien rattrapé sur la faconde !

Et j'ignore ce qui est plus surprenant en lui de sa longue gasconnade ou de sa conversion soudaine... Un Janséniste eût rendu hommage à la Grâce justifiante... mais notre homme était élève des Jésuites !

X

HORACE WALPOLE
ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU
(1765)

X

HORACE WALPOLE
ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Le souvenir d'Horace Walpole est inséparable de Mme du Deffand. Chacun sait la passion tyrannique, attendrissante et ridicule dont, à soixante-dix ans passés, fut saisie la pauvre marquise, pour cet Anglais quinquagénaire, dilettante, sec, égoïste et dédaigneux. On a souvent conté ce singulier épisode de la vieillesse d'une femme qui, jusqu'alors n'avait fait que « bâiller sa vie », comme Chateaubriand l'écrira plus tard de lui-même (1), dont l'existence entière, brillante et dissipée, semble une paraphrase de la mélancolique pensée de Pascal : « On ne recherche la conversation et les divertissements que parce qu'on ne peut de-

(1) Voir les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

meurer chez soi avec plaisir... », qui, avec tout son esprit, ne sut jamais s'intéresser à rien, aux êtres ni aux choses, et s'en vit châtiée par un attachement trop tardif pour n'être pas lamentablement entaché de ridicule.

E. Caro (1), entre autres, a exposé avec une pénétrante lucidité « comment cette amitié si vive était la revanche d'un cœur qui n'avait jamais aimé, » expliqué « la physiologie de ce cœur qui se révèle tout à coup plus jeune que son âge et où la faculté d'aimer se réveille avec une vivacité compromettante pour qui va en subir l'étrange tyrannie. »

Quand lui advint ce fâcheux accident, celle qu'on a surnommée la Sévigné du dix-huitième siècle, partageait avec Mme Geoffrin et Mme du Châtelet, son ennemie intime, la souveraineté de l'esprit parisien.

Depuis vingt ans, elle était une des puissances de l'opinion.

Rue Saint-Dominique, en son appartement du couvent Saint-Joseph, les écrivains les plus illustres coudoyaient l'élite de la société du temps.

(1) Cf. *la France du dix-huitième siècle*, t. II. — *La Société française en 1765.*

Je ne puis ici qu'énumérer pêle-mêle quelques-uns de ses hôtes habituels, des membres de l' « Ordre de Saint-Joseph » : le président Hénault, « le plus grave des hommes frivoles » qu'elle connut à Sceaux, chez la duchesse du Maine, et auquel elle resta liée par habitude jusqu'à sa mort, Ferriol du Pont de Veyle (1), frère du comte d'Argental (2), Formont (3), conseiller au Parlement de Normandie, le chevalier d'Aydie, Montesquieu, les Luynes, les Vintimille, les Rochefort, M. et Mme de Mire-

(1) Antoine de Ferriol, comte de Pont de Veyle (1697-1774). Fils d'un président à mortier du Parlement de Metz, il refusa de suivre la carrière paternelle pour s'adonner aux lettres. On a de lui des pièces sans grand mérite : *le Complaisant* (1733); *le Fat Puni* (1738), tiré d'un conte de La Fontaine; *la Somnambule* (1739), en collaboration avec Sallé, sans compter un grand nombre de chansons parodiques.

Il était, avec son frère d'Argental et Thiériot, du comité littéraire de Voltaire, que celui-ci appelle son *Triumvirat*.

A l'âge de vingt-deux ans, en 1719, il avait fait la connaissance de Mme du Deffand, et cette connaissance, suivant la marquise elle-même, était devenue une liaison intime, nonobstant le président Hénault.

(2) Frère cadet du précédent (1700-1788). D'abord conseiller au Parlement de Paris, puis ministre du duc de Parme auprès du roi de France, il est connu par son amour pour Adrienne Lecouvreur et son amitié pour Voltaire.

(3) Jean-Baptiste-Nicolas de Formont. Encore l'un des « élus » de Mme du Deffand, qu'il avait connue aux petits soupers de la duchesse du Maine. Jusqu'à sa mort, en 1748, il compta au nombre des amis les plus intimes de Voltaire.

poix, M. et Mme de Forcalquier, le maréchal de Luxembourg, le duc de Richelieu, M. et Mme de Maurepas, les d'Argenson, les d'Aiguillon, les Choiseul, les Broglie, les Beauveau, les Brienne, etc., etc. Les étrangers en renom : Bernstorff (1), Scheffer (2), Caraccioli (3), Schouvaloff (4), Pulteney (5), Burke (6),

(1) Bernstorff (Jean-Hartwig-Ernest, 1712-1772), ministre d'État en Danemark. C'est lui, qui après la mort du tsar Pierre III, opéra le rapprochement avec la Russie, ce qui valut à sa patrie d'adoption (il était né à Hanovre) le Holstein ducal.

(2) Chimiste et mathématicien suédois (1710-1759).

(3) Le marquis Dominique Caraccioli (1715-1789), ambassadeur napolitain près la cour de France et l'un des hommes les plus spirituels du dix-huitième siècle. On trouve rapportés dans Grimm un grand nombre d'anecdotes dont il est le héros et de bons mots qui lui sont attribués.

(4) Le comte André Schouvaloff, fils du feld-maréchal de ce nom, favori de la tsarine Élisabeth. Chargé de missions par son gouvernement, il séjourna de longues années à Paris où il connut Voltaire, avec lequel il entretint une correspondance suivie.

Il composait agréablement le vers français et on lui doit une *Épître à Ninon*, qui fit quelque bruit à son apparition. Il mourut en 1789.

(5) Guillaume Pulteney, comte de Bath (1682-1764). Secrétaire d'Etat à la Guerre, dans le ministère Stanhope, ami et défenseur de Robert Walpole, il se brouilla par la suite avec lui, devint son adversaire acharné et l'un des rédacteurs du *Craftsman*, le terrible pamphlet politique dirigé contre le ministre *whig*, accusé de prévarication.

(6) Edmond Burke (1730-1797), le célèbre orateur et ministre anglais, adversaire de Pitt et antagoniste, avec Fox

Fox (1), Gibbon (2), tenaient à honneur d'être présentés chez elle et les souverains qui visitaient Paris, le roi de Suède et de Danemark, l'empereur Joseph II, voulaient la voir, et souper à ses côtés.

Par excellence, le salon de Mme du Deffand fut la grande réunion sceptique du dix-huitième siècle. Son incrédulité universelle n'exceptait que l'esprit, sans se piquer d'opposition ni de philosophie. On n'y prêchait point les idées nouvelles, on n'y accueillait pas complaisamment les réformateurs, comme chez la « Divine Émilie » (Mme du Châtelet) ou chez Mme Geoffrin, cette « Mère de l'Église » des Encyclopédistes. Bien au contraire, on s'y moquait de tout et ce persiflage incessant ne contribuait pas moins à l'œuvre de destruction générale.

La marquise est demeurée célèbre pour ses reparties cinglantes, ses jugements à l'emporte-pièce.

et Sheridan, de Warren Hastings, dans le fameux procès, intenté en 1786 au créateur de la puissance anglaise aux Indes.

(1) Charles-James Fox, le grand ministre *whig*, rival et adversaire de Pitt (1749-1806).

(2) Édouard Gibbon (1737-1796), l'historien auteur de *la Décadence et la chute de l'Empire romain.*

Sainte-Beuve affirme qu'elle a dit les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes de son temps.

Il semble, à vrai dire, qu'ils soient pour la plupart plus vifs que justes.

C'est elle qui définissait le grand ouvrage de Montesquieu « de l'esprit sur les lois », tout en professant la plus haute estime pour le président. Au contraire, Jean-Jacques lui est antipathique : « C'est un sophiste, un esprit faux et forcé. Il remettrait tout dans le chaos, je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son *Émile*, rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse*, de plus ennuyeux et de plus obscur que son *Contrat social*. »

Elle n'est pas moins sévère pour Buffon : « Il est d'une monotonie insupportable ; il sait bien ce qu'il sait mais il ne s'occupe que des bêtes ; *il faut l'être un peu soi-même* pour se divertir à une telle occupation (1). »

Voltaire à peu près seul trouve grâce devant ses rigueurs. Elle ne s'empêche point de l'admirer, ni même de l'aimer : « Vous m'avez fait passer,

(1) Correspondance, *passim*.

lui écrit-elle, les moments les plus agréables... je rejette tout et je redemande du Voltaire. » Pourtant, même à son égard, elle sait conserver l'indépendance de ses jugements. Elle déteste les philosophes et le dira tout crûment à leur chef : « Jamais il n'y a eu d'hommes moins tolérants que vos amis... Votre livrée me hait, je sais pourquoi :

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux
Ni leur rendre un honneur que je ne dois qu'à vous (1).

Elle blâmera son enthousiasme pour Catherine II, marquera sa surprise en apprenant que le châtelain de Ferney s'est avisé de faire ses Pâques en 1768. Si, dans ses lettres, elle lui prodigue les compliments les plus flatteurs — ce qui d'ailleurs n'est qu'un échange, — elle apprécie parfois sans indulgence ses écrits et son caractère. Elle distingue très bien dans ses œuvres dernières le « rabâchage » et les signes de vieillesse : « Avez-vous lu les *Pélopides* de Voltaire? De tous les genres, il ne lui manquait que le genre ennuyeux; il ne lui manque plus rien. »

(1) Racine : *Esther*.

Tels apparaissent, au crayon d'une esquisse rapide, la femme et le milieu que va bouleverser la venue d'Horace Walpole, Roméo malgré soi d'une Juliette hors d'âge, aveugle par surcroît.

Du jour où paraît cet irrésistible, l'Ordre de Saint-Joseph va être dissous, il n'y a plus qu'un personnage auquel tous les autres seront sacrifiés, et une foule de comparses et de figurants qui passeront sur la scène sans l'occuper.

*
* *

Il arrivait, précédé d'une flatteuse réputation d'original et de bel esprit, curieux et fin, mais bizarre et paradoxal. Les Anglais, et ils n'ont pas tort, le considèrent encore aujourd'hui comme le prince de leurs épistoliers.

De fait, son innombrable correspondance avec les Conway, les Mason, les Montague, les Mann (1), lady Hervey (2), lady Ossory, Anna

(1) Sir Horace Mann (1701-1786), ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne à Florence, l'un des correspondants ordinaires d'Horace Walpole. C'était, au dire de Thomas Gray, « l'homme le plus obligeant du monde ».

(2) Lady Mary Hervey (1700-1768), fille du brigadier géné-

Moore, etc., témoigne de qualités d'humour, de grâce, de légèreté, de piquant dans le récit, l'anecdote ou l'épigramme, qu'on chercherait vainement ailleurs dans son pays. Byron, sans trop exagérer, le proclame incomparable. Ses lettres sont comme un miroir qui reflète, avec une netteté et une délicatesse extrêmes, les folies et les faiblesses du dix-huitième siècle.

Né pauvre, ce grand seigneur de lettres se serait fait un nom illustre : il s'est contenté d'écrire la chronique spirituelle et parfois scandaleuse de son époque, avec une négligence apparente, mais gamine et distinguée, qui lui vaudra toujours des admirateurs.

Quatrième fils de Robert Walpole, le ministre qui gouverna l'Angleterre pendant vingt et un ans avec une puissance sans limite, il avait tâté, sans grand éclat, de la politique.

Retiré dans son manoir pseudo-gothique de Strawberry-Hill (1), il passait son temps à l'or-

ral Nicolas Lepell et célèbre pour son esprit et sa beauté. Elle épousa en 1720 lord Hervey, comte d'Ickworth, dont elle se sépara par la suite.

H. Walpole lui a dédié ses *Anecdots of painting in England* et lui conserve dans toute sa correspondance un sentiment de respectueuse admiration.

(1) Aux environs de Twickenham, dans le Middlesex. Il

ner et à l'embellir, suivant les préférences d'une esthétique capricieuse, l'encombrant à la billebaude d'un pêle-mêle disparate : livres, tableaux, gravures, porcelaines, émaux de Petitot et de Zincke, miniatures de Cooper et d'Olivier, camées et intailles, qui donnaient à la fois au château l'aspect d'un musée et d'une boutique de bric-à-brac.

Parfois aussi, le collectionneur s'arrêtait d'entasser, l'homme du monde de correspondre.

Négligemment alors, comme pour tuer le temps, il entreprenait d'écrire, fort offensé d'ailleurs qu'on pût le prendre pour un professionnel, se défendant avec acrimonie d'être autre chose qu'un simple amateur, affichant de parti pris une ignorance affectée. La liste de ses ouvrages est assez fournie (1), un seul cependant mérite de retenir l'attention : cet

l'avait acheté en 1747, après la mort de son père, et consacra dix années à l'agrandir, construisant successivement une salle à manger, une bibliothèque, une galerie pour ses tableaux, un cloître et un donjon.

(1) Citons entre autres une compilation artistique : *Anecdots of painting in England* (1762-71); *Aedes Valpoliana*, sorte de catalogue de ses richesses d'art; *Historic doubts on Richard III* (1768), une tragédie pleine de beautés et d'inconséquences; *The Mysterious Mother* (1768) et une jolie comédie légère, *Nature will prevail* (1773).

extraordinaire *Château d'Otrante,* qui obtint un véritable succès de terreur, exerça une influence considérable sur l'évolution du roman anglais et ouvrit la voie à l'école historique, dont Walter Scott sera plus tard le plus illustre représentant.

La vogue du livre fut inouïe et sa fortune franchit le détroit. M. Eidous, interprète ordinaire de la littérature d'outre-Manche, en écrivit la traduction. Grimm constate cet engouement dans sa *Correspondance littéraire :* « On vient de traduire un roman gothique intitulé le *Château d'Otrante*. C'est une histoire de revenants des plus intéressantes. On a beau être philosophe, ce casque énorme, cette épée monstrueuse, ce portrait qui se détache de son cadre et qui marche, ce squelette d'ermite qui prie dans un oratoire, ces souterrains, ces voûtes, ce clair de lune, tout cela fait frémir les cheveux du sage, comme d'un enfant et de sa mie, tant les sources du merveilleux sont les mêmes pour tous les hommes. »

Pareil triomphe acheva de décider Walpole à exécuter le grand projet qu'il caressait depuis longtemps déjà : revoir la France, visitée quelque trente ans auparavant, aux jours de sa jeu-

nesse, en compagnie de son ami Thomas Gray, le poète lyrique.

C'était l'époque où l'anglomanie faisait rage. Le whist remplaçait le *pharaon* et le *biribi*. *Clarisse Harlowe* tournait toutes les têtes. Pour disgracieux et balourd qu'il fût, David Hume, le critique philosophe, se voyait l'idole des salons. A son tour, Walpole résolut de mettre à profit cet enthousiasme universel, se promettant de malicieuses voluptés d'observation, au contraste de cette société parisienne la plus brillante, la plus délicate, la plus policée d'Europe, avec la *gentry* britannique, encore si froide, solennelle et guindée.

Le 12 septembre 1765, il arrivait à Paris comptant bien y séjourner de longs mois.

*
* *

Le nouveau venu n'était pas complètement un étranger pour le monde pimpant et frondeur qu'il ambitionnait de conquérir. Deux ans auparavant, plusieurs de ses représentants les plus accomplis, le duc de Nivernois, le comte

d'Usson et sa femme, Mme de Boufflers avaient visité *Strawberry-Hill,* dont le châtelain s'était surpassé pour eux en magnificences et en galanteries.

Cependant, avec tout son esprit, en dépit de tels patronages, Walpole ne réussit pas à s'imposer immédiatement. Au début, il semble même tout désorienté. La contrainte entraînée par l'usage d'une langue étrangère lui enlève une partie de ses moyens. Peu à peu, néanmoins, il se reprend, se fait accepter tel qu'il est, écouter quand il parle, malgré son accent et ses anglicismes : « Je m'étais d'abord, avoue-t-il lui-même, trouvé enveloppé d'un affreux nuage de whist et de littérature et j'y étouffais ; à présent, je commence en véritable Anglais à établir mon droit de vivre à ma guise. Je ris, je débite des folies et je me fais entendre. »

Pourtant, il cherche encore l'occasion d'un succès décisif qui le mette hors de pair, dans une société oisive et curieuse d'incidents. Ce fut en s'égayant aux dépens de Jean-Jacques qu'il devait la rencontrer.

Mme du Deffand et Rousseau sympathisaient fort peu. On a vu comment la première appré-

ciait son visiteur d'occasion. De son côté, dans l'un des passages les plus acerbes des *Confessions,* Rousseau exprime toute son antipathie raisonnée pour la marquise (1). Walpole commençait alors de fréquenter au cloître Saint-Joseph. Son scepticisme gouailleur répugnait

(1) Voici ce morceau où les travers de la femme sont signalés d'une plume impitoyable.

« J'avais d'abord commencé par m'intéresser fort à Mme du Deffand, que la perte de ses yeux faisait aux miens un objet de considération; mais sa manière de vivre si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un était presque celle du coucher de l'autre; sa passion sans bornes pour le petit bel esprit, l'importance qu'elle donnait soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paraissaient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettait de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portait l'opiniâtreté de ses jugements passionnés, tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulais lui rendre. Je la négligeai, elle s'en aperçut. C'en fut assez pour la mettre en fureur, et quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvait être à craindre, j'aimai mieux m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié. » (*Confessions*, XII.)

De même, Mlle de Lespinasse écrira, il est vrai, après sa brouille fameuse avec la marquise : « La passion préside à la plupart de ses décisions; on la voit s'engouer d'abord et se dégoûter ensuite à l'excès des mêmes ouvrages et des mêmes personnes, déchirer ce qu'elle louait il y a quelques jours et louer ce qu'elle déchirait, tout cela sans fausseté dans aucun temps, uniquement pour satisfaire au sentiment actuel qui la domine, auquel elle se livre de la meilleure foi du monde, et qu'elle croit très fermement avoir toujours été de même. »

aux convictions solennelles de l'apôtre de la Nature. D'autre part, il n'était pas fâché de se montrer agréable à son hôtesse, en ridiculisant un adversaire.

Je m'amusai un soir, écrit-il à son ami le maréchal Conway (1), dans la société de Mme Geoffrin, à plaisanter sur les prétentions et les contradictions de Rousseau et avançai quelques propositions qui divertirent la compagnie. Rentré chez moi, j'en formai une lettre que je fis voir le lendemain matin à Helvétius et au duc de Nivernois, qui en furent si contents, qu'après m'avoir indiqué quelques fautes de langage à corriger, ils m'engagèrent à la faire voir.

On connaît la date de cette « plaisanterie ». Elle est de fin décembre 1765. Dans une lettre du 28, Mme du Deffand annonce, en effet, à

(1) Henry Seymour Conway, second fils de Francis Seymour, premier lord Conway (1720 1795). Après avoir embrassé très jeune la carrière des armes, il devint lieutenant général en 1759 et servit avec ce grade en Allemagne pendant la guerre de Sept ans. Rentré en Angleterre, il reprit au Parlement le siège qu'il y occupait depuis 1741 et devint membre du Conseil privé dans le ministère Rockingham.

En 1772, il fut chargé du gouvernement de l'île de Jersey, puis de 1778 à 1783, du commandement des forces anglaises. Enfin, il fut promu field-marshall en 1793.

Conway aimait et cultivait les lettres. On a de lui une comédie intitulée *les Fausses apparences* (1789) et des *Mélanges* en vers et en prose.

Voltaire qu'on s'en divertit fort autour d'elle.

L'épître, prétendument signée Frédéric II, allait faire son tour de France et d'Europe. A Paris, on s'en arracha les copies. Sous une forme quasi sérieuse, elle est un modèle de malice et d'ironie mordantes.

Mon cher Jean-Jacques, mandait le roi de Prusse, vous avez renoncé à Genève votre patrie, vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté par vos écrits. La France vous a décrété. Venez chez moi. J'admire vos talents, je m'amuse de vos rêveries qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop longtemps. Il faut à la fin être sage et heureux. Vous avez fait assez parler de vous par vos singularités peu convenables à un véritable grand homme; démontrez à vos ennemis que vous pouvez quelquefois avoir le sens commun; cela les fâchera sans vous faire tort. Je vous veux du bien et je vous en ferai si vous le trouvez bon; mais si vous vous obstinez à rejeter mon concours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

Votre bon ami.

FRÉDÉRIC.

Le succès de la spirituelle goguenardise fut éclatant. Walpole est désormais à la mode. Il partage avec Hume la faveur des salons. Mme du Deffand se prend d'amitié amoureuse pour son cher « fou moquer ». Le triomphateur constate sa réussite sans modestie : « Cette plaisanterie s'est répandue partout comme le feu... Les dévotes à Rousseau ont été furieuses. Mme de Boufflers, sur le ton du sentiment et avec les accents de l'humanité souffrante, m'a déchiré de tout son cœur, tout en se plaignant à moi-même avec la plus extrême douceur. »

La scène recommence chez le prince de Conti : « On a couru après moi comme après un prince africain ou un serin savant, et j'ai été mené de force chez la princesse de Talmont, cousine de la reine, logée au Luxembourg. »

Rousseau fut très sensible à la nasarde, sans douter, dans son orgueil, que la missive fût authentique. Frédéric, pourtant, avait naguère essayé de s'intéresser à lui, comme en témoigne sa correspondance avec Milord maréchal (1).

(1) George Keith, maréchal héréditaire d'Écosse, il dut quitter l'Angleterre pour avoir pris le parti du prétendant Charles-Edward et entra au service de Frédéric, qui le fit gouverneur de Neufchâtel.

On a retrouvé dans les papiers de l'irritable écrivain le brouillon d'une lettre grandiloquente, où il reproche amèrement au roi ce qu'il appelle une cruelle insulte à l'infortune : « Sire, il manquait à mes malheurs d'être le jouet de celui que la Providence a placé au-dessus des autres hommes en lui imposant le devoir de les rendre heureux.., » etc.

D'Alembert, heureusement, s'interposa et fit connaître la vérité.

Les ennuis et les chagrins sans nombre, entraînés par la publication de l'*Emile,* avaient singulièrement accru l'ombrageuse susceptibilité et la mélancolie naturelle de Jean-Jacques. Chaque jour plus hypocondriaque, il commençait alors cette cruelle maladie mentale qui devait, ainsi qu'on sait, finir en véritable délire de la persécution. La mystification dont il se voyait victime exaspéra ses défiances morbides. Elle allait provoquer des conséquences douloureuses et que n'avait certes pas entrevues ce mauvais plaisant d'Horace Walpole.

Quelques semaines plus tard, en janvier 1766, David Hume, sa mission terminée, retournait en Angleterre. Il emmenait avec lui Rousseau,

l'installait à Wooton, dans le Derbyshire, le comblait d'attentions et de prévenances. C'est là que se manifesta le premier accès de cette folie intermittente qui devait assombrir les dernières années du grand homme. Parce que Hume était demeuré l'ami de Walpole, de Mme du Deffand, de d'Holbach, de Grimm, toutes ses haines, il se brouille subitement avec lui, l'incriminant des plus noirs desseins, l'accusant de l'avoir conduit en Angleterre « pour le perdre et le déshonorer ». M. le marquis de Ségur a conté par le menu cette attristante aventure. Je renvoie le lecteur à son récit si vivant et si documenté.

Sans doute, le souvenir de la fausse lettre de Frédéric II devait-il hanter à ce moment le cerveau du pauvre halluciné.

Dès lors, les germes de vésanie qu'apercevait M. de Conzié dès 1738 vont aller se développant dans sa tête. On connaît les misérables visions qui remplissent son esprit quelques années plus tard. Il les a consignées dans ses étonnants *Dialogues,* œuvre prodigieuse d'éloquence et de folie, qu'il voulait déposer sur le maître-autel de Notre-Dame.

En irritant la blessure d'un cerveau déjà malade, l'injurieuse facétie d'Horace Walpole a certainement contribué à augmenter chez Rousseau les tendances au délire de la persécution. A ce titre fâcheux, elle mérite au moins une mention dans notre histoire littéraire.

XI

UN SHAKESPEARE EN BOUTIQUE

(1794)

XI

UN SHAKESPEARE EN BOUTIQUE

Shakespeare occupe chez les Anglais la même place qu'Homère chez les Grecs : il est à lui seul toute une littérature.

Son œuvre *océanique,* pour emprunter le mot de Coleridge, touche à tant de sujets, soulève tant de questions, continue d'exercer un tel ascendant, qu'on ne saurait en exagérer l'intérêt, ni l'importance. Elle a subi, depuis des siècles, tous les éloges et tous les assauts de la critique et de l'érudition. Elle a eu pour commentateurs les grands poètes de toutes races, des historiens, des philosophes, et les volumes qu'elle a suscités forment une bibliothèque immense. On l'a expliquée *à la lueur des éclairs* (1) ou bien examinée au microscope de la méthode scientifique.

(1) Coleridge.

Pourtant, malgré ce déluge de scolies et cette avalanche de conjectures, la personnalité même du « Grand Will » demeure une énigme : dépouillés de la légende ou des probabilités, les faits certains de sa vie tiennent en dix lignes (1).

Sur ces données si maigres, si irritantes dans leur insuffisance, le roman et la tradition ont bâti tout un échafaudage d'hypothèses, dont quelques-unes semblent plausibles, alors que la plupart croulent au contact d'une critique un peu sévère. On s'est demandé où le poète avait puisé l'universalité de ses connaissances, mais on ne peut même pas prouver qu'il ait fréquenté quelque *Grammar school* (2) de Stratford. On a torturé le vers de Ben Jonson : « Tu savais peu de latin et moins encore de grec (3) » pour en tirer un sens favorable. On a fait étudier à Shakespeare le droit et la médecine, on l'a fait voyager en Italie et en Allemagne, mais jamais on n'a pu transformer ces suppositions en certitudes.

(1) Deux signatures peu lisibles au bas de son testament et d'un contrat hypothécaire et quelques anecdotes sans intérêt sur son esprit et sa personne.

(2) École secondaire.

(3) « Though thou hadst small latine and lesse greeke. »

Entre ceux qui veulent qu'il ait tout appris et tout retenu et ceux qui prétendent prouver qu'il ne savait rien, pas même écrire, il y a un terme moyen, mais où le placer? Sa vie, disent les uns, fut celle d'un penseur et d'un sage. Non, soutiennent les autres, ce fut celle d'un directeur de troupe, ignorant, mais habile à exploiter le génie des autres.

Nous n'avons pas à discuter ici les raisons, au surplus fort douteuses, qui font attribuer à Francis Bacon la paternité de son théâtre. Reconnaissons du moins la troublante contradiction que l'on sent entre l'œuvre et l'homme, entre la splendeur du monument et la vulgarité entrevue de l'ouvrier. Il y a là un mystère, le plus grand de la littérature anglaise, et l'exclamation de Hallam demeure toujours vraie : « S'il y eut un Shakespeare de la terre, il y en a eu aussi un du ciel et c'est de celui-là que nous voudrions savoir davantage (1). »

Dans ces ténèbres, un fait apparaît cependant démontré : c'est l'indifférence absolue de Shakespeare pour sa gloire. Nul ne se montra

(1) Henry Hallam : *An Introduction to the Litterature of Europe.*

jamais moins soucieux d'assurer son nom dans le souvenir des hommes. Aucun de ses manuscrits n'est parvenu jusqu'à nous. Seize seulement de ses pièces furent publiées, sa vie durant, en des éditions in-quarto. En 1623, sept ans après sa mort, John Hemminge et Henry Condell, ses camarades de scène et ses associés dans la propriété du *Globe,* réunirent et publièrent ses trente-six *Comédies, Histoires* et *Tragédies*. C'est le fameux in-folio, orné du portrait si discuté, qui a servi de base à toutes les éditions postérieures.

Les éditeurs prétendaient donner un texte exact, assurant avoir eu entre les mains « les vraies copies originales » , affirmation qui n'est pas sans appeler d'ailleurs les plus formelles réserves (1).

En 1632 fut publié un second in-folio, suivi d'un troisième en 1664, qui donnait à Shakespeare sept pièces nouvelles (2), dont la critique

(1) On a pu constater, en effet, que toutes les fois qu'un texte in-quarto existait, c'est de ce texte qu'a été pris celui de l'in-folio, et il est à peu près certain que lorsque aucune édition antérieure ne se montre, le texte de l'in-folio vient, non directement des manuscrits de Shakespeare, mais d'une transcription plus ou moins fautive.

(2) *Périclès, Locrina, Sir John Oldcastle, Lord Cromwell, The London Prodigal, The Puritan, An Yorkshire tragedy.* La réunion de ces diverses pièces forme le neuvième volume de l'édition de Pope (1727-35), le huitième de l'édition *picto-*

n'a gardé que *Périclès* (1), qu'elle ajoute aux drames du premier recueil, pour former ainsi le *Canon shakespearien* (2).

rial de Knight, le dixième de l'édition Pickering (1825). On trouvera les commentaires qu'elles ont soulevés dans *The supplementary works of Shakespeare* de W. Hazlit.

(1) *Périclès* ne figure pas dans l'édition de 1623. Pope l'a rejetée en la qualifiant de misérable *(a wretched play)*. Rowe et Farmer ont admis que la main de Shakespeare se montrait dans certaines parties. Edmund Malone avança d'abord que la pièce était tout entière de Shakespeare, mais il se rallia ensuite à l'opinion de Steevens qui y voyait l'œuvre d'un auteur inconnu, largement et complaisamment remanié par Shakespeare. Cette opinion a prévalu, Collier, Hallam, Drake y ont adhéré. Toutefois Ch. Knight a soutenu avec chaleur que *Périclès* était une des premières, peut-être la première pièce de Shakespeare.

(2) En voici le détail, avec la division adoptée par l'in-folio de 1623 :

COMÉDIES.	HISTOIRES.	TRAGÉDIES.
I. Tempest.	XV. King John.	XXV. Troïlus and Cressida.
II. Two Gentlemen of Verona.	XVI. Richard II.	XXVI. Coriolanus.
III. Merry Wives of Windsor.	XVII. Henry IV, part. I.	XXVII. Titus Andronicus.
IV. Measure for measure.	XVIII. Henry IV, part. II.	XXVIII. Romeo and Juliet.
V. Comedy of Errors.	XIX. Henry V.	XXIX. Timon of Athens.
VI. Much ado about nothing.	XX. Henry VI, part. I.	XXX. Julius Caesar.
VII. Love's labours lost.	XXI. Henry VI, part. II.	XXXI. Macbeth.
VIII. Midsummer night's dream.	XXII. Henry VI, part. III.	XXXII. Hamlet.
IX. Merchant of Venice.	XXIII. Richard III.	XXXIII. King Lear.
X. As you like it.	XXIV. Henry VIII.	XXXIV Othello.
XI. Taming of the shrew.		XXXV. Antony and Cleopatre.
XII. All's well that ends well.		XXXVI. Cymbeline.
XIII. Twelfth night.		
XIV. Winter's tale.		

On conçoit donc que les contrefacteurs pouvaient avoir beau jeu, étant données la facilité des mœurs théâtrales de l'époque et l'ignorance absolue de toute protection littéraire. Dès 1598, nous apprend un auteur contemporain, Francis Meres, dans sa *Palladis Tamia,* Shakespeare « à la langue de miel » avait conquis la faveur du public. « De même que Plaute et Sénèque passent, chez les Latins, pour les meilleurs auteurs de comédies et de tragédies, ainsi est-il pour la scène, chez les Anglais, le plus excellent dans les deux genres. »

Les directeurs de troupes rivales ne se faisaient, en conséquence, nul scrupule de démarquer la manière d'un aussi habile homme, et lorsqu'ils ne parvenaient point à l'imiter, ils plaçaient bonnement, sous son nom, des productions apocryphes. *Arden of Faversham* (1), *An Yorkshire tragedy* furent ainsi représentées sous un pavillon trompeur.

Plus tard, quand fut définitivement consacrée la gloire de l'écrivain, d'autres intrigants

(1) Le sujet de ce drame est la mort d'un gentilhomme qu'une épouse infidèle fait assassiner par deux bandits. Il est peut-être de John Marston.

voulurent, à l'abri de son nom, donner le change sur leurs propres ouvrages. *Édouard III, The Puritan Widow, Merry devil of Edmonston* se rattachent à cette catégorie de pastiches.

En 1728, à Londres, un certain M. Théobald fit paraître la *Double Fausseté,* « pièce retouchée de sa main, mais primitivement écrite par Shakespeare » ... Hélas, par la platitude du style et la médiocrité de l'invention, elle lui appartenait bien tout entière! (1).

La critique allemande, par ses voix les plus autorisées, Lessing (2), Schlegel, Tieck, a accepté d'emblée et admis par acclamation le pseudo-Shakespeare à côté du véritable; la critique anglaise, au contraire, l'a rejeté impitoyablement.

Ce fut, en grande partie, l'œuvre des érudits britanniques, au dix-huitième siècle, d'opérer ce départ nécessaire. En 1780, Edmund Malone publia une édition spéciale, avec notes et commentaires, des pièces supposées *(spurious)* ou simplement douteuses.

(1) On trouvera, sur la plupart de ces pièces, des détails étendus dans la traduction de Shakespeare par François-Victor Hugo.

Cf. notamment : *Contribution à l'étude et aux progrès du théâtre* et surtout la *Dramaturgie de Hambourg.*

Il semblait donc bien que le terrain fût, cette fois, définitivement déblayé, la carrière à jamais fermée aux faussaires de toutes plumes.

C'est pourtant le moment où allait s'élaborer et triompher de longs mois la plus étonnante supercherie de lettres qui devait agiter tout le monde savant du Royaume-Uni, soulever de virulentes polémiques, émouvoir jusqu'à la Couronne, ruiner de réputation un pauvre diable de libraire : incroyable mystification, inventée, préparée, organisée, poursuivie par le stratagème d'un galopin de dix-sept ans !

*
* *

En 1794, vivait à Londres, *8, Norforlk street,* un bonhomme assez bizarre, artiste de tempérament et bouquiniste par vocation.

Il s'appelait Samuel Ireland et défrisait la cinquantaine.

C'était un artisan parvenu, comme on répète volontiers aujourd'hui à l'américaine, un *self made man.* Ancien ouvrier tisserand dans une

fabrique de Spitafields (1), il avait un beau jour lâché le métier à mailles pour s'improviser aquafortiste. La métamorphose lui avait réussi. Dessinateur adroit, il s'était perfectionné soi-même, après avoir vaguement étudié sous Reynolds. Le *British Museum* conserve de lui des gravures d'après Téniers, Ruysdaël ou Hogarth, non dépourvues de mérite. Il avait obtenu une médaille de la Société des Arts, exposé même à l'Académie Royale (2). Surtout on l'appréciait comme paysagiste : il avait accoutumé de partir, son album et ses crayons en poche, pour de longues randonnées à travers l'Angleterre, la Belgique ou la France, rapportait ensuite quelqu'un de ces volumes d'impressions illustrées, dont le public d'alors se montrait si friand (3).

A tant courir le monde, pour la délectation

(1) Quartier septentrional de Londres, encore aujourd'hui, avec *Shoreditch*, le district des fabriques et de la population pauvre.

(2) En 1784.

(3) On lui doit de la sorte toute une série de *Voyages pittoresques : A picturesque tour through Holland, Brabant and a part of France*, 2 vol. 1790; *Picturesque Wiews on the river Thames*, 2 vol. 1792; *on the river Midway*, 1793; *on the Warwickshire, Avon*, etc., 1795.

des voyageurs en chambre, le digne Samuel avait acquis une petite aisance et gagné du même coup la passion de l'ancien : pierres vétustes, meubles ou bibelots séculaires, vieux livres et reliures antiques.

Cette préférence, qui n'excluait pas le sentiment des réalités utiles, l'avait conduit encore à ouvrir dans sa demeure une façon de bouquinerie, où venaient s'approvisionner les amateurs londoniens. Des critiques, des érudits, des professeurs, des théologiens, force savantes gens, fréquentaient chez lui.

On y discutait littérature, exégèse, archéologie et, forcément, le grand nom de Shakespeare revenait maintes fois dans ces entretiens. Le bibliophile vouait au poète un véritable culte de latrie. Tout ce qui touchait cette illustre mémoire le jetait en des transports. Il recherchait avidement les moindres glanes sur son idole. Son enthousiasme était ardent, religieux, frénétique... Mais il manquait de clairvoyance ; on allait trop bien le voir.

Outre le vieil Ireland, la maisonnée de Norfolk street comprenait encore une cousine, Mrs Freeman, officiellement chargée de gou-

verner le *home*, mais qui passait pour égayer son veuvage, et deux enfants, miss Jane, une fillette, avec son frère, adolescent qui venait de terminer ses études, William-Henry (1).

Quelque mystère entourait la naissance de ce dernier. D'aucuns l'affirmaient enfant naturel. Lui-même, plus tard, signera fréquemment ses lettres : W. H. Freeman, pour clairement indiquer qu'il se croyait uni à la parente pauvre par des liens plus étroits qu'un simple cousinage (2).

Après avoir reçu une première instruction dans les écoles publiques de Kensington, d'Ealing et de Soho, son père l'envoyait en France achever son éducation. Il y était demeuré quatre ans, et venait de regagner Londres pour entrer, comme petit clerc, chez un homme de loi (3) des *New Inn Court,* William Bingley.

(1) Une fille aînée était devenue Mrs Barnard.

(2) Une note manuscrite d'Edmund Malone, conservée au *British Museum,* le fait naître, au contraire, des amours paternelles avec une certaine Mrs Irwin séparée de son mari. L'enfant aurait été baptisé, sous le nom d'Irwin, à la paroisse de Saint-Clément Danes, dans le Strand. On ne trouve pas confirmation du fait sur les registres de l'église. Dans une lettre de janvier 1797, William Ireland met son père en demeure de lui révéler le secret de sa naissance.

(3) *Conveyancer.* Leurs attributions sont analogues à celles des notaires.

A dix-sept ans, nous le trouvons un jouvenceau précoce, intelligent et sournois.

Pour flatter la marotte paternelle, il affectait l'amour des livres, avait même réussi quelques trouvailles heureuses. Grand liseur, il affectionnait surtout l'ancienne littérature : la *Ballade de la Charité* de Chaucer, la *Mort d'Arthur* de Malory. Il avait aussi dévoré les *Reliques of ancient Poetry* de Thomas Percy (1) et l'*Armorial* de Groses.

Heureux de ces belles dispositions, le bon Samuel l'encourageait de son mieux. Le soir, ils déclamaient ensemble, à haute voix, les *Poèmes de Rowley*.

L'histoire de Chatterton impressionna vivement l'enfant orgueilleux. Lui aussi, de hautes ambitions littéraires le possédaient. Il crut apercevoir une analogie de destinées entre sa propre vie et celle du petit « bluet » de *Colston's Hopital,* du saute-ruisseau de l'étude Lambert, à Bristol (2). Ce que l'audacieux avait osé, qui le faisait célèbre, un autre pou-

(1) Érudit et poète anglais (1728-1811).

(2) Voir notre étude sur Chatterton dans le premier volume des *Grandes mystifications littéraires,* chap. II : Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

vait le risquer à son tour... Seulement, mieux armé pour la lutte, plus défendu contre la misère, William-Henry se garderait bien de finir par un suicide!

Les archives de son procureur étaient farcies de vieux actes sur parchemin, datant des règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier; il avait, par ailleurs, libre accès au minutier d'un autre basochien, grand ami de son père, l'avoué Albany Wallis. Il utilisa les matériaux qu'un sort favorable mettait ainsi à portée de sa main : découpant les feuilles blanches, raturant, grattant, ponçant, défigurant les autres.

Le 16 décembre 1794, Samuel Ireland connut l'ivresse d'un grand bonheur. Son fils lui apportait un document rarissisme, exhumé de la paperasserie des cartons Bingley : l'original d'un contrat d'hypothèque passé entre Shakespeare et un certain Michel Fraser, propriétaire à Stratford. La signature du grand homme, le style de l'acte légal, l'ancienneté du vélin, la décoloration de l'encre, tout paraissait impeccablement authentique...

Il y avait à cette perfection d'admirables motifs : la pièce, à part les noms, était copiée

d'une convention véritable, publiée deux ans auparavant, par Steevens (1) en *fac simile*. Le graveur-bouquiniste fut transporté et sa joie ne connut plus de bornes quand le savant sir Frédéric Eden (2) lui eut, après examen, certifié l'importance de la découverte.

Désormais, les trésors vont continuer à pleuvoir dans la boutique de *Norfolk street*. Toute la bibliographie shakespearienne en parut soudain bouleversée.

Trois mois durant, successivement fournie par l'astucieux William, découvreur infaillible, arriva toute une splendide collection : un *memorandum* théâtral, plusieurs engagements d'acteurs et d'actrices, force livres, portant, outre le paraphe auguste, des notes marginales et des vers autographes, une transcription du *Roi*

(1) Georges Steevens (1736-1800), le plus célèbre avec Malone des commentateurs de Shakespeare.

L'édition en douze volumes qu'il a publiée du poète (1793) fit autorité jusqu'à 1838 où Knight en a donné une plus parfaite encore.

(2) Sir Frederick Morton Eden (1766-1809) économiste, auteur de *The State of Poor*, fondateur de la célèbre compagnie d'assurances *le Globe* et l'un des précurseurs du malthusianisme.

Au dire de Karl Marx, il est, de tous les disciples d'Adam Smith au dix-huitième siècle, le seul qui ait fait œuvre utile.

Lear avec variantes, des fragments inédits d'*Hamlet,* enfin deux lettres d'amour à Mrs Anne Hathaway accompagnées, relique inestimable, d'une boucle de cheveux du poète (1).

Le bon Sammy s'étonnait parfois de cette avalanche de richesses; beau parleur, son fils apaisait son inquiétude d'une mirobolante histoire.

Il avait fait, chez son ami Montague Talbot (2), la connaissance d'un mystérieux personnage qui dépouillait, à son profit, des chartes de famille. La complaisance de cet estimable gentleman était sans limites. Il mettait à ses largesses la seule condition qu'on ne le nommerait point, s'entêtant à n'être désigné que par les initiales M. H..... Un peu surpris, le libraire voulut se mettre en rapport avec ce donateur énigmatique. Il écrivit, reçut une honnête ré-

(1) Tout ce bric-à-brac, d'une écriture facticement vieillie, était caractérisé, à l'imitation des *Poèmes de Rowley,* par le redoublement artificiel des consonnes et l'adjonction d'e muets à la fin des mots.

(2) Ce camarade de W. H. Ireland deviendra, dix ans plus tard, l'un des acteurs les plus célèbres d'Angleterre. Il aurait, dit-on, surpris un jour William dans la confection de ses faux et serait devenu son complice, l'aidant à parfaire sa mystification.

ponse, où son correspondant persistait dans le refus de livrer son nom et s'enflammait d'éloges sur William-Henry, qu'il proclamait « un enfant de génie, frère intellectuel de Shakespeare. »

Un témoignage aussi flatteur enchanta la fierté du père et satisfit sa curiosité. Bientôt, répugnant à jouir, comme un avare, des joyaux tombés en sa possession, il résolut de les dévoiler à la foule, ouvrit une exposition publique et convia pompeusement le monde des lettres, en février 1795, à « venir communier avec lui dans le culte du génie ».

*
* *

Ce fut d'abord un enthousiasme universel. Six mois durant toute l'Angleterre eut les yeux tournés vers le parloir de *Norfolk street,* où, dans un coffret d'orfèvrerie, reposaient les miraculeuses trouvailles.

Le nom de l'heureux Ireland était dans toutes les bouches. L'âme de Shakespeare, disait-on, palpitait à chaque ligne des merveilleux autographes. Au nom de la science, les archivistes

du *Herald's College* vinrent affirmer leur authenticité. Le vieux Boswell, le biographe de Samuel Johnson, se mit dévotement à genoux pour embrasser les « saintes reliques » et Warton, le fameux théologien, s'écriait : « Nous avons de bien beaux passages dans les prières de notre liturgie, mais cet homme-ci les a tous dépassés. »

Le pieux docteur s'exaltait ainsi à la lecture d'un acte de foi où Shakespeare, entre autres effusions lyriques, implorait Dieu de « chérir les hommes à la manière de cette douce petite poule, qui, sous le couvert de ses ailes étendues, reçoit son innocente couvée et, planant sur elle, la garde intacte et en sûreté (1) ».

A son tour, la fleur des écrivains, des savants et des érudits voulut attester sa conviction. George Chalmers (2), les docteurs Parr (3) et

(1) Cité par M. Téodor de Wyzewa dans son volume : *Excentriques et Aventuriers de divers pays.*

(2) George Chalmers (1742-1825). On lui doit des ouvrages d'histoire politique et de littérature : *Annales politiques des colonies unies* (1780); *Vie de Daniel de Foë* (1790) et surtout un *Aperçu historique de l'économie domestique de la Grande-Bretagne depuis les temps les plus reculés* (1820).

(3) Samuel Parr, théologien et critique (1747-1825), un moment célèbre pour son *Sermon de l'Hôpital*, dirigé contre les philosophes qui donnent l'intérêt pour base à la morale.

Valpy, sir Isaac Heard (1), Herbert Croft (2), Pye (3), le poète-lauréat, avec seize autres signèrent un *affidavit* pour en certifier. L'émotion gagna jusqu'aux palais. Le 17 novembre, les deux Ireland portèrent le coffret à Saint-James, où le duc de Clarence et Mrs Jordan s'intéressèrent vivement à son contenu. Le 30, le prince de Galles les convoquait dans sa résidence de Carlton House.

Pourtant, dans ce concert d'éloges et cet emballement général, des voix, d'abord timides et bientôt raffermies, chicanaient et discutaient.

(1) D'abord marin, sir Isaac Heard (1730-1822) devint par la suite roi d'armes et chevalier de l'ordre de la Jarretière. C'était un héraldiste consommé. Il est enterré au château de Windsor, dans la chapelle Saint-Georges.

(2) Sir Herbert Croft (1751-1816), d'abord avocat, finit par entrer dans les ordres. Après avoir collaboré à l'*Histoire des Poètes anglais* et au *Dictionnaire* de Johnson, il vint se fixer en France après la paix d'Amiens. C'est lui qui a découvert le manuscrit du *Parrain magnifique* de Gresset que l'on croyait perdu.

On lui doit également un *Horace éclairé par la ponctuation* (1810), des *Réflexions sur le Congrès de Vienne* (1814), etc.

(3) Pye (Henry-James, 1745-1813). Il menait de front la politique et la poésie. Député du Berckshire en 1782, il succéda en 1790 à Th. Wharton comme poète-lauréat et devint deux ans plus tard juge de paix à Londres.

Parmi ses œuvres, d'une pénible médiocrité, un poème épique, *Alfred*, et les *Commentaires sur les commentateurs de Shakespeare*, demeurent les moins illisibles.

Edmund Malone, le plus averti des critiques shakespeariens, avait refusé de paraître à *Norfolk street*. Dans le *Morning Herald*, Ritson et George Steevens brocardaient les « avaleurs de bourdes ». James Boswell, d'abord persuadé et soudain incrédule, mettait son journal l'*Oracle* à la disposition des sceptiques.

Les attaques redoublèrent en décembre, quand Samuel Ireland se fut décidé à publier par souscription ses fameux *Papiers de la main et sous le sceau de William Shakespeare* (1). Porson essaya de ridiculiser l'entreprise, en composant en vers iambiques *les Aventures de trois enfants glissant sur la glace,* par lui présentées comme un fragment retrouvé de Sophocle (2). Un autre et méprisant pamphlet de Waldron contenait en appendice un pseudo-drame shakespearien, *la Reine Vierge*. En revanche, il est vrai, les parti-

(1) *Miscellaneous Papers and legal instruments under the hand and seel of William Shakespeare : including the tragedy of* King Lear *and a small fragment of* Hamlet, *from the original Mss in the possession of Samuel Ireland of Norfolk street, with fac similes.* Londres 1796.

(2) Par une lettre signée S. England, il annonça du moins cette publication dans le *Morning Chronicle*.

L'un des premiers philologues d'Angleterre et du monde, Richard Porson (1759-1808) est surtout connu par ses travaux sur Homère et les Tragiques grecs.

sans de l'authenticité, W. C. Oulton, Philathetes (le colonel F. Webb), ripostaient et s'indignaient de bonne encre.

Sur ces entrefaites, le facétieux créateur de mirages qui ressuscitait les chefs-d'œuvre dans son pupitre de fesse-cahier, apportait à l'auteur de ses jours, tremblant d'une émotion sacrée, le manuscrit d'une tragédie en vers blancs, *Vortigern et Rowena,* « écrit tout entier de la main même de Shakespeare », en vertu des procédés énumérés plus haut.

C'était un drame national, à la façon des *Histoires* du grand Will, évoquant la lutte du *pentyern* légendaire de la Grande-Bretagne contre les Pictes et les Écossais, après le départ des légions d'Honorius. Le vieillard s'empressa de crier la bonne nouvelle. Aussitôt Sheridan, directeur de Drury-Lane, et Harris, *manager* de Covent-Garden, réclamèrent la pièce.

Après de longs pourparlers, la préférence fut accordée à Sheridan. Dans l'âme double du vieux Sam, le commerçant s'était réveillé. Il exigea deux cent cinquante guinées (1) pour

(1) Environ 6 600 francs.

accorder son autorisation, et promesse de la moitié des recettes qui dépasseraient trois cent cinquante livres (1).

Au commencement de mars, les rôles de *Vortigern* furent solennellement distribués aux plus illustres interprètes du théâtre britannique : John Kemble (2), Mrs Siddons (3) et Palmer en tête. Pye accepta d'écrire un prologue pour présenter la pièce au public, William Linley (4) composa la musique des chœurs et Robert Merry un épilogue à la louange d'Ireland que devait réciter Mrs Jordan. Une soirée triomphale s'annonçait.

Par malheur, dès les premières répétitions, de sérieux désappointements se manifestèrent.

Le Shakespeare d'outre-tombe apparaissait d'une désolante platitude, ses tirades insipides

(1) 8 785 francs.

(2) L'illustre tragédien (1757-1823), justement célèbre pour son interprétation d'Hamlet.

(3) Sœur de John et Charles Kemble (1755-1831). La lady Macbeth idéale. Son portrait à la *National Gallery* est l'un des chefs-d'œuvre de Gainsborough. John Kemble et Mrs Siddons sont enterrés à Westminster, dans la chapelle Saint-André.

(4) Compositeur de musique (1771-1835), auteur de la *Lune de miel,* du *Pavillon* et collecteur des *Shakespeare's dramatic songs* (1816).

ne montraient nulle trace de génie. Dépitées, Mrs Jordan, puis Mrs Siddons invoquèrent des prétextes de santé, pour se retirer d'une aventure qui ne semblait pas sans danger.

Autour de la pièce tapageuse, une âpre polémique continuait. Malone se lançait dans la bataille, en publiant son ironique *Enquête sur l'authenticité des papiers attribués à Shakespeare.*

Le soir de la première se leva, le 2 avril 1796, dans une atmosphère d'orage. Aux portes de Drury-Lane, des camelots s'affairaient, distribuant un *factum* où Malone s'élevait avec véhémence contre « une odieuse supercherie ». Furibond et combatif, Ireland ripostait en faisant installer au foyer du théâtre des registres de protestation (1).

De l'orchestre aux cintres, une foule bruyante et discuteuse emplissait la salle. Il s'agissait d'une gloire nationale, pour tout bon Anglais, « la plus grande qui soit au monde », et ce public à l'ordinaire si réservé, comme figé dans sa *respectability,* témoignait une insolite agitation.

(1) Le même soir, à *Covent Garden,* Harris, passé au camp des protestataires, faisait afficher une comédie nouvelle, sous ce titre significatif : *le Mensonge du jour.*

Les premières scènes passèrent sans encombre, mais bientôt, devant la puérilité du drame et des épisodes, la pauvreté des vers, l'incohérence des situations, rires et facéties éclatèrent. Kemble semblait trouver un malin plaisir à dénaturer son personnage, tournant au burlesque le pathétique de son rôle. Les spectateurs étaient déjà fort égayés, quand *Vortigern* prononça cette phrase malencontreuse : « Je voudrais que cette lugubre farce s'achevât bientôt (1). »

La réplique « accrocha », comme on dit au théâtre. Une énorme hilarité secoua l'assistance. Le rideau tomba parmi les quolibets. La tragédie s'achevait en mascarade. C'était l'effondrement, et l'annonce d'une seconde représentation déchaîna un tumulte (2).

Une chute si profonde n'ébranla pas la confiance robuste du libraire, mais elle entama très fort celle de ses partisans. La peur du ridicule fut pour eux le commencement de la sagesse.

(1) « And when this solemn mockery is o'er ».

(2) Ce désatre n'en rapportait pas moins à Ireland un profit fort appréciable. La recette s'était élevée à 555 livres 6 shillings et 6 pence (13 940 francs), sur lesquels il toucha 102 livres 13 shillings et 3 pence (2 580 francs).

Les moins aveuglés se constituèrent en tribunal. William-Henry comparut à deux reprises devant eux. Sévèrement interrogé, il finit par confesser ses mensonges et se hâta de quitter la maison paternelle.

Le vieil Ireland pouvait encore sauver la face, reconnaître sa méprise, se disculper, en invoquant sa bonne foi ! Par orgueil, par entêtement sénile, par auto-suggestion aussi, il s'y refusa obstinément, déclarant son fils « trop borné pour pouvoir écrire dix vers de suite ».

De son côté, celui-ci, espérant peut-être racheter ses torts, avait publié un récit de sa mystification : *l'Histoire authentique des manuscrits de Shakespeare*. Son père, exaspéré, le renia publiquement et, l'accusant d'être payé par ses ennemis, riposta par une *Justification* de sa conduite, dans laquelle il tombait sur Malone et sa « bande » à bras raccourcis.

Dès lors, la destinée du pauvre homme va devenir à la fois navrante et grotesque. Les clients désertaient sa boutique, ses meilleurs amis se détournaient de lui. Les journaux l'avaient pris pour plastron. Reynold le ridiculisa en plein Covent-Garden, dans le personnage

de sir Bamber Blackletter de *Fool of Fortune*.

Plus intraitable que jamais, ancré dans une persuasion ridicule et définitive, l'opiniâtre gobe-mouches répondait, disputait, controversait, intentait force procès, dont la poursuite épuisait ses ultimes ressources.

Quand il mourut, en juillet 1800, il se trouvait à peu près ruiné et d'autant mieux convaincu. Le docteur Latham, son médecin, raconte qu'au lit de mort, il criait toujours sa foi dans la camelote frelatée qui avait causé son malheur : figure tout ensemble ridicule et touchante d'un jobard, si l'on veut, mais aussi d'un sincère et d'un croyant (1).

(1) Les livres anciens, les gravures et les estampes qui formaient le *fonds* du magasin de Norfolk street, furent vendus aux enchères à Londres, les 7-15 mai 1801. Toute la correspondance concernant les illusoires manuscrits shakespeariens a été acquise par le *British Museum* en 1877. Elle a du moins aidé à réhabiliter la mémoire de Samuel Ireland, en montrant qu'il avait été la dupe, non le complice de son fils.

Quant aux planches gravées et aux différents clichés qui avaient servi à établir l'édition des *Miscellaneous Papers*, devenus la propriété de miss Jane Ireland, ils furent détruits par ses ordres. Les cent vingt-deux exemplaires souscrits, auxquels il faut ajouter ceux envoyés aux bibliothèques publiques : en tout cent quarante environ, sont devenus une curiosité bibliographique, dont le *Bibliographer's Manual* de Lowndes signalait déjà la rareté en 1864.

*
* *

Pendant ce temps, trébuché de son rêve d'orgueil, le désenchanté William connaissait la misère et la faim. Son père demeurait sourd à ses appels de détresse. Pour avoir attenté, sacrilège, à la majesté d'un dieu, une immense réprobation pesait sur ses épaules. Il avait espéré la gloire de Chatterton, et sa vie se traînera lamentable comme la sienne, avec la renommée posthume en moins. Une implacable persécution le poursuivra jusqu'à la fin, et malgré ses efforts désespérés, il ne parviendra jamais à remonter ce courant d'hostilité.

Successivement, on le voit aborder tous les métiers, également malchanceux à chaque tentative, tour à tour courtier en librairie, gérant d'un cabinet de lecture, acteur, copiste, écrivain public. Toujours aussi, après chaque avatar, il retourne à cette littérature, objet de ses ambitions premières, et s'essaie dans tous les genres : poésie, roman, théâtre, journalisme. Certains de ses ouvrages, des romans : *la Femme sensible (the Woman of feeling), Gandez le Moine,* un pam-

phlet en vers, *la Moderne Nef des Fous,* ne manquent ni d'invention ni de facilité. Il y a de la verve dans sa *Calcographimanie,* satire plaisante des bibliophiles et de leurs travers.

En 1822, on retrouve William Ireland à Paris, où il s'intitule glorieusement « membre de l'Athénée des Sciences et des Arts ». Ce séjour en France ne semble pas lui avoir mieux réussi, car il se hâta, l'année suivante, de regagner l'Angleterre. Il mourut obscurément à Sussex, place Saint-Georges-des-Champs, le 17 avril 1835.

Parce qu'il expia cruellement une faute de jeunesse, sa pitoyable destinée lui doit mériter quelque indulgence. Peut-être eût-il fourni carrière honorable, s'il n'avait point osé la commencer en trichant avec le génie. Mais, comme tant d'autres, il avait trop présumé de ses forces, et la morale du Bonhomme peut douloureusement s'appliquer à son cas :

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure (1).

(1) La Fontaine, *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle,* II, 16.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les chiffres romains renvoient aux chapitres, les chiffres arabes indiquent les pages.

A

About (Edmond), vii, 150.
Ælien, ii, 32.
Ahrens, viii, 175.
Aiguillon (duc d'), x, 214.
Alain-Barbe-Torte, ii, 34.
Alain Fergan, ii, 31.
Alcée, viii, 169.
Alde, iii, 52.
Alembert (d'), x, 228.
Allais (Alphonse), iii, 67.
Amalvi (Révérend Isaac), ix, 190, 192.
Ammien-Marcellin, ii, 32.
Anacréon, viii, 180.
Anactoria, viii, 169.
Anagora, viii, 169.
Annessens, iii, 60.
Antoine (André), iv, 78.
Aphrodite, viii, 169, 172, 177.
Appius-Claudius, iv, 74.
Arago (Étienne), iv, 84, 89.
Arbois de Jubainville (d'), ii, 40.
Arène (Paul), vi, 130.
Argens (marquis d'), i, 6.
Argenson (marquis d'), i, 3; x, 214.
Argental (comte d'), x, 213.
Arion de Méthymne, viii, 177.
Aristote, iv, 87.
Arthur (le Roi), ii, 34, 36.
Assalin, v, 103.
Asselineau (Charles), i, 23.
Astaroth, i, 4.
Athéné, viii, 169.
Augier (Émile), iv, 72.
Aumale (duc d'), v, 95.
Ausone, ii, 32.
Aydie (chevalier d'), x, 213.

B

Bacon (Francis), xi, 235.
Bailly, i, 15.
Baju (Anatole), vi, 126.
Banville (Théodore de), iv, 71.
Barnard (Mrs), xi, 243.
Barré, acteur, iv, 79, 89.
Barrès (Maurice), vi, 138; vii, 146, 148.
Baruch, i, 20.
Basilide, i, 5.
Basselin (Olivier), v, 93, 95 et suiv.
Bataille (Henry), vi, 122.
Baudelaire (Charles), viii, 166.
Bazouge, pseudonyme, 143, 145 et suiv.
Beauclair (Henri), vi, 128, 141.
Beaumarchais, i, 9.
Beaurepaire (Eugène de), v, 102, 110.
Beauveau (famille de), x, 214.
Becque (Henri), vii, 145, 152, 153.
Béjart, iv, 75.
Ben Jonson, xi, 234.
Bensérade, ii, 35.
Berck, viii, 171, 176, 177.
Bernstorff (J. H. E.), x, 214.
Bertheroy (Mme Jean), viii, 174.
Bertram, ix, 186.
Beuchot, i, 20, 21.
Beulé, vii, 155.
Bilitis, auteur supposé, viii, 163, 171 et suiv.
Bingley (William), xi, 243, 245.
Bisson (Alexandre), vii, 153.
Blémont (Émile), vi, 139.
Blessebois (Corneille), iii, 58.
Bocage, iv, 71.
Boileau, acteur, iv, 82.
Boileau (Nicolas), iv, 75.
Bois (Louis du), v, 103.
Boisrobert, iv, 76.
Borniol (de), xii, 147.
Boswell (James), ix, 205; xi, 249, 251.
Boufflers (Mme de), x, 223, 227.
Boulard, i, 20, 22.
Bower (Archibald), ix, 204.
Brassart (François), iii, 60.
Brienne (famille de), x, 210.
Brizeux (Auguste), ii, 44.
Broglie (famille de), x, 214.
Browning (Robert), vi, 119.
Brunet (J.-C.), iii, 54.
Brunet (P.-G.), iii, 54.
Brunetière (Ferdinand), vi, 125; vii, 155.
Buffon, vii, 146; x, 216.
Bullier (M.), vii, 160.
Buloz (Charles), vii, 155.
Buloz (François), iv, 77.
Burke (Edmond), x, 214.
Burne-Jones, vi, 119.
Bylandt (général), iii, 64.
Byron (lord), ix, 186; x, 219.

C

Cabanis, i, 14.
Cagliostro, i, 5.
Calonne (Ernest de), iv, 69, 71 et suiv.

Calonne (Fabius de), iv, 73.
Candidius (le Père), ix, 193, 201.
Caracalla, i, 4.
Caraccioli (Dominique), x, 214.
Caro (Edme), x, 212.
Castermann, iii, 62.
Castiau, iii, 62.
Catherine II, x, 217.
Caton l'Ancien, ix, 207.
Caze (Robert), vi, 138.
Cazotte (Élisabeth), i, 10.
Cazotte (Jacques), i, 5, 6 et suiv.
Chalmers (Georges), xi, 249.
Chalon (Rénier), iii, 51, 67, 68.
Cham, iv, 71.
Champfort, i, 9, 12, 14, 16, 17.
Chateaubriand, x, 211.
Chateau-Giron (marquis de), iii, 63.
Chatelet (Mme du), i, 17; x, 212, 215.
Chatterton (Thomas), ii, 44; ix, 185; xi, 244, 288.
Chaucer, xi, 244.
Chaudesaigues, iv, 84.
Chénier (André), i, 16.
Chevassu (Francis), vii, 148, 160.
Chevrier, iii, 61.
Choiseul (famille de), x, 214.
Cicéron, ix, 192.
Clarence (duc de), xi, 250.
Claretie (Jules), vi, 138; vii, 148.
Coigny (duchesse de), i, 9.
Coleridge, xi, 233.
Collier, xi, 237.
Compton (Henry), ix, 195, 196, 199.
Condell (Henry), xi, 236.
Condorcet, i, 9, 13.
Conquet, iii, 57.
Conscience (Henri), iii, 63.
Conti (prince de), iv, 75; x, 227.
Conway (maréchal), x, 218, 225.
Conzié (M. de), x, 229.
Cooper, miniaturiste, x, 220.
Coppée (François), vi, 132.
Corbières (Tristan), vi, 126.
Corneille (Pierre), iv, 76, 90; vi, 138.
Cornelius Nepos, iv, 73.
Couëdic (du), ii, 35.
Crane (Walter), vi, 119.
Croft (Herbert), xi, 250.
Croiset (Alfred), viii, 167, 168.
Croiset (Maurice), viii, 169, 170, 180.
Cros (Charles), vi, 125.
Crozet, iii, 62.
Cuvillier-Fleury, v, 95.
Cyrano de Bergerac, iv, 76.

D

Daniel, i, 20.
Debure (G.), iii, 53.
Debure (G.-F.), iii, 53.
Deek, iii, 62.
Deffand (marquise du), x, 211, 212 et suiv.

Delaroche (Achille), vi, 126.
Delord (Taxile), v, 107,
Descartes, i, 9.
Deschanel (Émile), vii, 156.
Diderot, i, 5, 9, 12.
Dierx (Léon), viii, 166.
Dinaux (Arthur), iii, 63.
Dioclès, viii, 180.
Diodore de Sicile, ii, 32.
Drake, xi, 237.
Du Guesclin, ii, 34.
Duplessis, iii, 63.

E

Eden (sir Frédéric), xi, 246.
Eidous (M.), traducteur, x, 221.
Elagabale, i, 4.
Elisabeth (reine), xi, 245.
Élisabeth (tzarine), x, 214.
Elzévir, iii, 52, 57.
Ernst (P.), viii, 176.
Ernst (P.-A.), iii, 64.
Eurica de Salamisi, viii, 169.

F

Failly (comte de), i, 9.
Farmer, xi, 237.
Farnèse (Alexandre), iii, 60.
Faure (Gabriel), viii, 177.
Fauriel, ii, 32.
Féret (Ch.-Th.), vi, 123.
Ferriol du Pont de Veyle (A.), x, 213.
Festus, ii, 32.
Flavigny (marquis de), i, 9.
Floupette (Adoré), pseudonyme, vi, 117, 119 et suiv.
Fontaine, iii, 57.
Fontanes, i, 11.
Fontenay (le Père), jésuite, ix, 197, 198, 200.
Forain (J.-L.), vii, 148.
Forcalquier (M. et Mme de), x, 210.
Formont (J.-B. de), x, 209.
Fortsas (comte de), pseudonyme, iii, 45, 51, 53 et suiv.
Foucher (Paul), vi, 137.
Fox (Charles-James), x, 214, 215.
France (Anatole), i, 67; vi, 139.
François-Xavier (saint), ix, 202.
Fraser (Michel), xi, 245.
Frédéric II, x, 226, 227, 229.
Freeman (Mrs), xi, 240.
Fréminville (chevalier de), ii, 32.
Fresne (Charles du), iv, 75.

G

Garay de Montglave, ii, 43.
Gasté (Armand), v, 109, 111.
Gautier (Théophile), iv, 79, 84, 89; vii, 158.
Gengyla de Colophon, viii, 169.
Gennsse (Guillaume), iii, 67.
Geoffrin (Mme), x, 212, 215, 225.
Ghil (René), vi, 127.
Gibbon (Édouard), x, 215.
Gidel (Charles), viii, 176.

Gilles (Philippe), viii, 174.
Ginisty (Paul), viii, 174.
Girardin (Mme de), iv, 84.
Goncourt (Edmond de), vii, 145, 148, 157.
Gralon, ii, 34.
Gramont (duchesse de), i, 16, 17, 18.
Gray (Thomas), x, 218.
Gresset, xi, 250.
Grévy (Jules), vi, 126.
Grimm, x, 214, 221, 229.
Groses, xi, 244.
Guédron, v, 112.
Guérault-Lagrange, pseudonyme, iv, 74, 77 et suiv.
Guillaume (Albert), vii, 148.
Guillaume III, ix, 189.
Gwench'lan, ii, 33, 36.

H

Hallam (Henry), xi, 235, 237.
Harris, xi, 252, 254.
Hartmann, ii, 35.
Hastings (Warren), x, 215.
Hathaway (Mrs Anne), xi, 247.
Havet (Louis), ii, 38, 40, 41.
Havoïse, ii, 31.
Hazlit (W.), xi, 237.
Heard (sir Isaac), xi, 250.
Hébert (sir Richard), iii, 57.
Hécatée, ii, 32.
Hegel, vi, 120.
Heim (docteur), viii, 171, 172, 174, 175, 176.
Heine (Henri), viii, 174.
Héliodora, viii, 173.
Helvétius, i, 5; x, 225.
Hemminge (John), xi, 236.
Hénault (président), x, 213.
Henri V, roi d'Angleterre, v, 96.
Hérault de Séchelles, i, 14, vii, 146.
Héré, viii, 170.
Hérédia (José-Maria de), viii, 165.
Hervey (lady), x, 218.
Hippocrate, iii, 67.
Hogarth, xi, 241.
Holbach (d'), i, 5; x, 229.
Hollmann Hunt, vi, 119.
Homère, xi, 233, 251.
Honorius, xi, 252.
Horace, iv, 91.
Houssaye (Arsène), vii, 146.
Hoyois (Emmanuel), iii, 52, 61, 65.
Hugo (Victor), iv, 72; v, 103; vi, 132, 133; vii, 158.
Hugo (François-Victor), xi, 239.
Hume (David), x, 222, 227, 228
Huysmans (J.-K.), vi, 140.
Hyvarnion, ii, 33.

I

Innes (William), ix, 190, 192, 194, 201, 202, 206.
Ireland (miss Jane), xi, 243, 257.
Ireland (Samuel), xi, 240, 242 et suiv.
Ireland (William-Henry), xi, 243, 245 et suiv.

Irwin (Mrs), xi, 243.
Isaïe, i. 20.

J

Jacob (bibliophile), iii, 63; v, 106.
Jacobs, viii, 175.
Jacques Ier, xi, 245.
Janin (Jules), iv, 84, 89.
Jasmin, ii, 28.
Johnson (Samuel), ix, 205, 206; xi, 250.
Jordan (Mrs), xi, 250, 253.
Joseph II, x, 215.
Josèphe, i, 18.

K

Kahn (Gustave), vi, 124, 127.
Karr (Alphonse), iv, 84.
Keith (George), x, 227.
Kemble (Charles), xi, 253.
Kemble (John), xi, 253, 255.
Céphalas (Constantin), viii, 180.
Kerdrel (de), ii, 35.
Ketel (Jacob), iii, 62.
Knight (Charles), xi, 237, 246.

L

Lafforgue (Jules), vi, 126, 127.
La Fontaine, i, 6, 20; vi, 127, 133; xii, 259.
Lagrange, iv, 74, 76, 79.
La Harpe, i, 11, 16, 18, 20, 21, 22, 23.
Lamartine, vi, 131, 133.
Lambert (M.), xi, 244.
Latham (docteur), xi, 257.
Lauder (sir George), ix, 189, 192.
Lauder (William), ix, 186.
Laurens (Paul-Albert), viii, 178.
La Villemarqué (Théodore Hersart de), ii, 27, 29 et suiv.
Le Bargy, vii, 159.
Lebon (Joseph), iii, 59.
Le Braz (Anatole), ii, 43.
Leconte de Lisle, viii, 165.
Lecouvreur (Adrienne), x, 213.
Le Glay, iii, 63.
Le Houx (Joseph), v, 109, 110 et suiv.
Leibniz, iii, 61.
Lemaitre (Jules), vii, 148, 149, 152, 153, 156.
Le Men, ii, 37, 41.
Lenoir, i, 4.
Léopold Ier, iii, 64.
Le Roux de Lincy, v, 102, 105, 108.
Leser (Charles), vi, 138.
Lessing, xi, 239.
Ligne (princesse de), iii, 58.
Linley (William), xi, 253.
Lionnet (les Frères), vii, 149.
Lireux (V.-A.), iv, 71, 73 et suiv.
Loliée (Frédéric), viii, 176.
Lombard (Jean), i, 4.
Lorrain (Jean), vi, 122.
Loth (M.), ii, 34.

Louis XIV, III, 58, 61.
Louis XVI, I, 4; III, 61.
Louis-Philippe, IV, 73.
Louys (Pierre), VIII, 165, 166 et suiv.
Lowndes, XI, 257.
Lucas (Hippolyte), IV, 72, 84, 89.
Lucien, VIII, 165.
Ludwig, traducteur, II, 35.
Luxembourg (maréchal de), X, 214.
Luynes (famille de), X, 213.
Luzel (F.-M.), II, 37, 39, 40, 43.

M

Mac-Pherson (James), IX, 185.
Maëlcamp, III, 62.
Maërtens (Thierry), III, 50.
Maeterlinck (Maurice), VI, 122.
Magny, restaurateur, VII, 157, 158.
Maine (duchesse du), X, 213.
Maistre (Joseph de), I, 13.
Malherbe, V, 112.
Mallarmé (Stéphane), VI, 120, 125, 134, 136; VIII, 165.
Malone (Edmund), XI, 237, 239, 243 et suiv.
Malory, XI, 244.
Manet, VI, 125.
Mann, X, 218.
Manuce (Paul), III, 52.
Marie-Antoinette, IV, 73.
Marot, I, 6; V, 112.
Marsolleau (Louis), VI, 139.
Marston (John), XI, 238.
Martin (Henri), II, 28; V, 95, 105, 106 et suiv.
Martinez-Pasqualis, I, 5, 7.
Mary-Lafon, II, 44.
Mason, X, 218.
Mauclair (Camille), VI, 121; VIII, 167.
Maurepas (M. et Mme de), X, 214.
Mauzin (Alexandre), acteur, IV, 79.
Marx (Karl), XI, 246.
Maxime de Tyr, VIII, 169.
Mégara, VIII, 169.
Meilhac (Henri), VII, 148.
Méléagre, VIII, 165, 173, 180.
Meredith (Georges), VI, 119.
Meres (Francis), XI, 238.
Mérimée (Prosper), VIII, 173.
Merlin, bibliophile, III, 63.
Merlin (l'enchanteur), II, 34, 36.
Merrill (Stuart), VI, 126, 127.
Merry (Robert), XI, 253.
Méry (Jules), IV, 84.
Mesmer, I, 5, 10.
Mesnard (P.), IV, 75, 76.
Methuen (lord), IX, 202.
Meulan (comtesse de), I, 9.
Meyer (Paul), V, 108.
Michaëlis (Sébastien), III, 60.
Michel (Francisque), IV, 83.
Michelet, II, 5, 28; IV, 73; IX, 185.
Middlehill (sir Philips), III, 63.
Milton, IX, 186.
Mirepoix (M. et Mme de), X, 213.

Mirès, iv, 71.
Mnasidika, viii, 166, 172.
Mockel (Albert), vi, 126, 127.
Molière, i, 9; iv, 74, 75 et suiv.; vii, 157.
Momus, iii, 68.
Monmerqué, i, 11.
Monrose, acteur, iv, 79, 89.
Montague, x, 218.
Montaigne, vi, 127.
Montesquieu, x, 213, 216.
Montfort (Jeanne de), ii, 34.
Montorgueil (Georges), vi, 139.
Moore (Anna), x, 219.
Moréas (Jean), vi, 121, 122, 127, 134, 141; viii, 165.
Morgan, iii, 57.
Moriz, traducteur, ii, 35.
Morris, vi, 119.
Mourlon (Me), iii, 53, 62.
Müller (Charles), vii, 148.
Müller (Ottfried), viii, 176, 177.
Mure, viii, 177.
Musset (Alfred de), vi, 131.

N

Napoléon Ier, i, 10.
Napoléon III, iv, 71.
Naquet, vii, 145, 157.
Nerval (Gérard de), i, 7.
Nicolaï (de), i, 15.
Nisard (Désiré), iv, 83.
Nivernois (duc de), x, 222, 225.
Nodier (Charles), i, 22, 23; iii, 62, 63; v, 103.
Noménoë, ii, 34.

O

Obermann, vi, 134.
Ohnet (Georges), vii, 146, 153, 154, 155, 156.
Olivier, miniaturiste, x, 220.
Orphée, viii, 168.
Ossian, ii, 43; ix, 185.
Ossory (lady), x, 218.
Oulton (W.-C.), xi, 252.

P

Palmer, xi, 253.
Palmer (James), ix, 204.
Paris (Gaston), ii, 44.
Parr (docteur) xi, 249.
Pascal (Blaise), x, 211.
Pasquin, iv, 72.
Patin, iv, 84.
Pausanias, ix, 186.
Pembroke (comte de), ix, 199.
Penguern (de), ii, 37.
Percy (Thomas), xi, 244.
Périers (Bonaventure des), v, 112.
Pernetty (dom), i, 6.
Perse, vi, 125.
Petitot (Claude-Bernard), i, 11, 20.
Petitot, émailleur, x, 220.
Pickering, xi, 237.
Pierre III (tsar), x, 214.
Pischart (le Père), iii, 61.
Pitt (William), x, 214, 215.
Planche (Gustave), iv, 84.
Plantin, iii, 52.
Plaute, xi, 238.

Poisson (F.-A.), III, 60.
Poitevin (Francis), VI, 127.
Polain (Auguste), III, 59.
Pomponne (duc de), IV, 80, 91.
Ponsard (François), IV, 72.
Pontcalec (de), II, 34.
Pope, XI, 235, 237.
Porson (Richard), XI, 251.
Pottier (M.), VIII, 179.
Pouteau, I, 10.
Praslin (marquise de), I, 9.
Psalmanazar, pseudonyme, IX, 187, 189 et suiv.
Puiseux (Léon), V, 109.
Pulteney (Guillaume), X, 214.
Pye, XI, 250, 253.

Q

Quellien, II, 43.
Quérard, III, 63.

R

Rabelais, III, 55; V, 97, 109, 112; VI, 127.
Racine (Jean), I, 4; X, 217.
Rameau (J.-B.), I, 9.
Raynouard, II, 28.
Reboux (Paul), VII, 148.
Récamier (Mme), IV, 84.
Regnard, IV, 92.
Régnier (Henri de), VI, 127, 141.
Reiffenberg (baron F. de), III, 64, 66.
Reinach (Théodore), VIII, 177.
Renan (Ernest), VII, 145, 148, 154, 157.
Rewalling (Mrs Sarah), IX, 206.
Reynold, XI, 256.
Reynolds (sir Joshua), XI, 241.
Rica, IX, 191.
Richebourg (Émile), VII, 154.
Richelieu (maréchal de), III, 58.
Richelieu (duc de), X, 214.
Richemont (connétable de), V, 100.
Rigal (E.), IV, 75.
Rimbaud (Arthur), VI, 124, 126.
Ritson, XI, 251.
Rochefort (famille de), X, 213.
Rod (Édouard), VI, 139.
Rojoux (baron de), V, 103.
Rollinat (Maurice), VI, 122.
Ronsard, V, 112.
Roqueplan (Nestor), IV, 84.
Rosières (marquis de), V, 103.
Rosseti (Dante-Gabriel), VI, 119.
Rotrou, IV, 76.
Roucher, I, 15.
Rousseau (Jean-Jacques), I, 3; X, 209, 211 et suiv.
Rowe, XI, 237.
Ruysdael, XI, 241.

S

Saint-Germain (comte de), I, 5.
Saint-Martin, I, 5, 7.
Sainte-Beuve, I, 22; VI, 126; VII, 146, 157; X, 216.

Sallé, x, 213.
Salmanazar, ix, 196.
Sand (George), ii, 36, vii, 154.
Sappho, viii, 166, 169 et suiv.
Sarcey (Francisque), vii, 145, 149 et suiv.
Scamandrinos, viii, 170.
Scarron, iv, 76.
Schaunard, vi, 141.
Scheffer, x, 214.
Schlegel, xi, 239.
Schouvaloff (André), x, 214.
Scott (Walter), ii, 33; x, 221.
Ségalas (Anaïs), iv, 84.
Ségur (marquis de), x, 229.
Sénèque, i, 15, xi, 238.
Serrure (M.), iii, 60.
Shakespeare, xi, 231, 233 et suiv.
Shelley, ix, 186.
Sheridan, x, 215; xi, 252.
Siddons (Mrs), xi, 253, 254.
Sieyès (l'abbé), i, 15.
Sloane (sir Hans), ix, 198.
Smith (Adam), xi, 246.
Solar, iv, 72.
Sonnet de Courval, v, 113.
Sophocle, iv, 39; xi, 251.
Souvestre (Émile), ii, 32.
Stanhope, x, 214.
Steevens (George), xi, 237, 246, 251.
Steinlen, vii, 148.
Sue (Eugène), iv, 84.
Sulio (Saint), ii, 33.
Surville (Clotilde de), v, 104.
Swedenborg, i, 5.
Swinburne, vi, 119; viii, 165.

T

Tabarin, iv, 76.
Tailhade (Laurent), vi, 127.
Talbot (Montague), xi, 247.
Taliésin, ii, 33.
Talmont (princesse de), x, 227.
Tapora (Marius), pseudonyme, vi, 131.
Tarquin-Collatin, iv, 72.
Taylor (baron), iv, 77.
Taylor (Tom), traducteur, ii, 35.
Techner, iii, 55, 57, 62, 63.
Télésippa, viii, 169.
Téniers, xi, 251.
Tennyson, vi, 119.
Terpandre, viii, 168.
Théobald (M.), xi, 239.
Thiériot, x, 213.
Thierry (Amédée), v, 95.
Thierry (Augustin), ii, 27, 28, 31, 40.
Thyeste, ix, 203.
Tieck, xi, 239.
Tite-Live, iv, 73.
Toutée (président), vii, 159.
Travers (Julien), v, 103, 106, 107 et suiv.
Tristan-l'Hermite, iv, 76.
Tyrtée, v, 100.

U

Ulysse, ix, 200.
Usbek, ix, 191.
Usson (comte d'), x, 223.

V

Valentin, I, 5.
Valpy (docteur), xi, 250.
Van Bever (Adrien), v, 113.
Van de Weyer, iii, 59.
Vanier, vi, 126.
Van Lerberghe (Charles), vi, 126, 127.
Van Schepdaal (Cornelius), iii, 60.
Verhaeren (Émile), vi, 126, 127.
Verlaine (Paul), vi, 124, 127, 134, 139; viii, 165, 166.
Véron (Pierre), vi, 139.
Vicaire (Gabriel), vi, 128, 141.
Vicq d'Azyr, i, 15.
Viélé-Griffin (Francis), vi, 126.
Viennet, iv, 73.
Viguier (Charles), vi, 127.
Villars (abbé de), i, 6, 7.
Villemain, iv, 83.
Vintimille (famille de), x, 213.
Viollet-le-Duc, iv, 76, 79.
Voisin, iii, 58.
Volet (Mlle), actrice, iv, 79, 89.
Voltaire, i, 3, 16, 20; vi, 127; x, 213, 216, 217, 226.

W

Waldor (Mélanie), iv, 84.
Waldron, xi, 251.
Wallis (Albany), xi, 245.
Walpole (Horace), x, 209, 211 et suiv.
Walpole (Robert), x, 214, 219.
Warton, xi, 249.
Webb (F), xi, 252.
Westphalie (Jean de), iii, 50.
Wharton (Thomas), xi, 250.
White, ix, 185.
Willamovitz-Moellendorff (von), viii, 176.
Willette (Ad.), vii, 148.
Wolsey (cardinal), ix, 199.
Wyzewa (Téodor de), ix, 189; xi, 249.

X

Xénophon, ix, 191.

Z

Zincke, émailleur, x, 220.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos	I
I. — La Prédiction de Cazotte (1796-1806)	1
II. — Un faux barde d'Armor (1839)	25
III. — La prodigieuse bibliothèque du comte de Fortsas (1840)	47
IV. — Le Molière inédit de M. de Calonne (1845)	69
V. — Les Métamorphoses d'Olivier Basselin (1826-1866)	93
VI. — Les Déliquescences d'Adoré Floupette (1885)	117
VII. — La Gaieté de Bazouge (1892)	143
VIII. — Les Chansons de Bilitis (1894)	163
Trois mystifications d'outre-Manche	183
IX. — Psalmanazar ou le Japonais fantastique	187
X. — Horace Walpole et Jean-Jacques Rousseau (1765)	209
XI. — Un Shakespeare en boutique (1794)	231
Index alphabétique	261

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

PN
171
.F6
T5
1913
c.1

18660202

13422